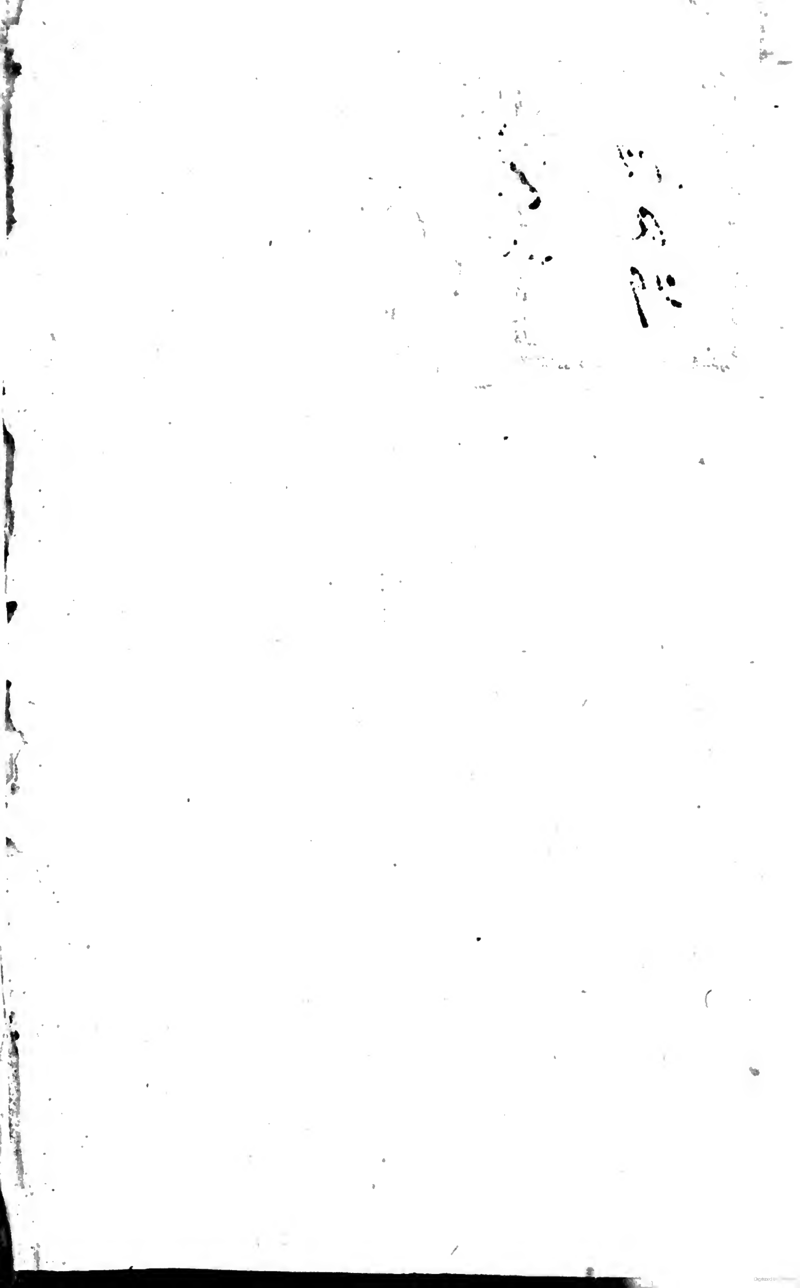
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
149
C
43
NAPOLI

43-47



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE D'ITALIE.

TOME I.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE D'ITALIE,

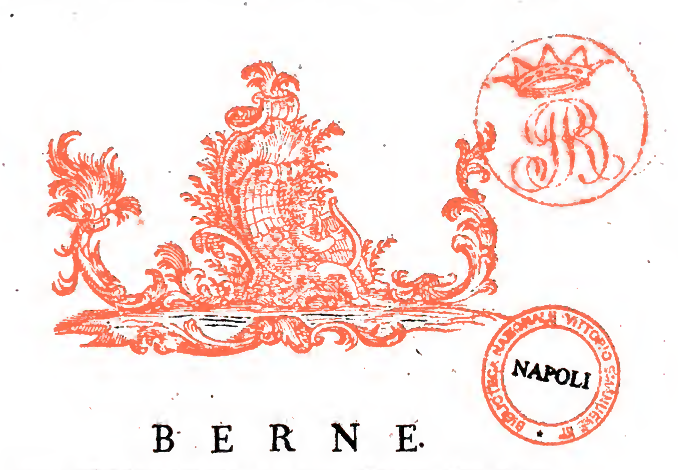
Tirée de l'Italien de MR. TIRABOSCHI,

ET ABRÉGÉE PAR

ANTOINE LANDI,

Conſeiller & Poëte de la cour de Pruſſe, & Académicien Florentin.

TOME PREMIER.



BERNE.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

Parmi les différents titres, par lesquels une nation peut prétendre à la gloire, celui d'une bonne littérature n'est certainement pas le moindre. On peut même avancer que ce titre est essentiel & indispensable pour l'honneur national; car un peuple peut bien être juste & paisible, un autre riche, un autre conquérant; si avec cela il croupit dans l'ignorance, le monde éclairé ne le regarde que comme un peuple barbare.

Crainte d'un pareil reproche, les savants de toutes les nations policées, ont publié des bibliothéques ou catalogues où ils ont rassemblé les notices qui concernent les écrivains de leur pays, & leurs ouvrages; ces catalogues, sont fort utiles: ils illustrent la nation qui y est intéressée, & instruisent les autres.

Les PP. de la Congrégation de St. Maur en France, ont conçu une idée plus vaste: ils ont pris la littérature ancienne & moderne de leur pays, pour sujet d'une grande histoire. Le succès a couronné leur entreprise: l'Histoire littéraire de France *est un ouvrage excellent qui devroit servir de modele à tous les ouvrages de cette nature. C'est un véritable dommage qu'il soit resté imparfait; & c'est peut-être ce qui a découragé les savants des autres nations, & les a empêchés d'adopter l'idée des illustres bénédictins.*

M. le chevalier, abbé Tiraboschi de Bergame, conseiller & bibliothécaire de S. A. S. le duc de Modène, professeur dans l'université de cette ville, & ci-devant jésuite, a eu plus de courage & de persévérance. Réunissant à de vastes connoissances un goût exquis, un jugement sûr, & un travail infatigable, il a entrepris & exécuté lui seul un ouvrage dont la difficulté & la grandeur avoient jusqu'à présent effrayé ses compatriotes. C'est cet ouvrage volumineux (*) & très-instructif dont je donne l'abrégé ou extrait.

(*) Il ne contient pas moins de 13 vol. grand in-4°.

*Pour donner une idée du plan & du but de l'auteur, je rapporterai quelques passages qu'on trouve dans sa préface. Voici comme il débute: " Il n'y a pas un seul
" écrivain impartial, qui refuse à l'Italie le titre de
" mere & de nourrice des arts & des sciences. La pro-
" tection dont les uns & les autres ont joui, & l'ardeur
" avec laquelle on les a cultivés dans les temps floris-
" sants de la puissance romaine, & dans les siecles heu-
" reux de leur renouvellement, les ont amenés à un
" tel degré de perfection, que les étrangers les plus
" jaloux de la gloire de leurs nations, sont obligés de
" s'avouer redevables à l'Italie de la lumiere qui s'est
" répandue en Europe ". Personne, à ce que je crois, n'attribuera ce début à un orgueil déplacé, mais à la force d'une vérité si connue de tout le monde, que je ne m'arrêterai pas à la prouver, ni à copier les témoignages que l'auteur allégue en faveur de cette assertion.*

Après avoir rendu justice aux étrangers qui ont illustré la littérature d'Italie, comme J. Burchard Frederic Menckenius, J. George Schelornius, J. Albert Fabrice, *parmi les Allemands*; M. de Sade *& les auteurs des* Vies des hommes & femmes illustres d'Italie *parmi les François. Après avoir marqué ce que plusieurs Italiens ont fait ou tenté dans ce genre, sans oublier les six volumes sur les* écrivains Italiens, *par le comte* Mazzuchelli *(Ouvrage en forme de dictionnaire, que la mort de l'auteur a interrompu) M. Tiraboschi rend raison de son travail. " Ce n'est pas,
" dit-il, l'histoire des savants Italiens, mais celle de la
" littérature d'Italie que j'entreprends. Ainsi l'on ne
" doit pas exiger de moi que je parle au long des écri-
" vains de notre nation, ni que je donne des extraits
" de leurs écrits; car alors je ferois une bibliotheque &
" non une histoire; & si je voulois réunir ces deux ob-
" jets, je n'aurois jamais fini. Les savants auteurs de
" l'histoire littéraire de France ayant embrassé ce dou-
" ble travail, à peine ont-ils pu renfermer en douze
" gros volumes, l'histoire des douze premiers siecles de
" leur littérature; & il semble qu'effrayés à la vue de la
" carriere immense qui s'offroit à leurs yeux, ils ayent
" renoncé à continuer leur course. Nous avons d'ailleurs*

„ *un si grand nombre de* bibliotheques raisonnées *ou* „ catalogues, *qu'il seroit inutile d'en faire de nou-* „ *veaux. Ce n'est donc, je le répete, que l'histoire litté-* „ *raire d'Italie que j'écris, c'est-à-dire, l'histoire de* „ *l'origine & des progrès des sciences dans cette contrée.* „ *Aux notices sur nos savans je joindrai donc celles des* „ *moyens par lesquels les sciences naissent & se conser-* „ *vent, tels que les écoles, les académies, les bibliothe-* „ *ques publiques, la protection des grands, l'art de* „ *l'Imprimerie &c. &c. Je n'oublierai pas non plus les* „ *beaux-arts liés trop étroitement aux sciences, pour* „ *pouvoir se dispenser d'en parler*".

Ce qui suit n'est pas moins remarquable. " *Les res-* „ *pectables auteurs de l'*histoire littéraire de France, „ *ont placé parmi les savants de leur pays ceux d'entre* „ *les étrangers qui y ont séjourné. Ils ont eu raison:* „ *mais devoient-ils mettre au nombre de leurs lettrés,* „ l'empereur Claude, *parce que le hazard le fit naitre* „ *à Lyon, &* Germanicus *son frere sur un simple soup-* „ *çon que peut-être il nâquit dans la même ville? La* „ *France toujours féconde en beaux génies, n'a-t-elle* „ *pas assez de ses propres savants, sans chercher encore* „ *à se faire honneur de ceux des autres pays? Pour moi* „ *je ne parlerai qu'en passant, des étrangers qui ont fait* „ *quelque séjour en Italie; mais je m'étendrai davan-* „ *tage sur ceux qui y ont passé leur vie, parce qu'ils ont* „ *contribué à l'avancement ou à la décadence de notre* „ *littérature. Surtout je tâcherai de me tenir en garde* „ *contre les préjugés nationaux, écueil contre lequel ont* „ *donné les plus grands hommes, tant parmi nous, que* „ *parmi les étrangers*".

A ce propos, l'auteur rapporte & réfute une opinion qu'on trouve dans l'histoire littéraire de France, c'est-à-dire, que les Gaulois ont porté la lumiere des sciences à Rome, par le moyen de Lucius Plotius Gallus *qui, suivant* Suetone, *donna les premieres leçons de rhétorique dans cette ville. M. Tiraboschi prouve 1°. qu'on ignore si Lucius Plotius étoit de la Gaule Cisalpine, aujourd'hui Lombardie, ou de la Transalpine qui est à présent la France: 2°. que d'après le témoignage de* Suetone & *de* Cicéron, *Plotius fut le premier qui enseigna*

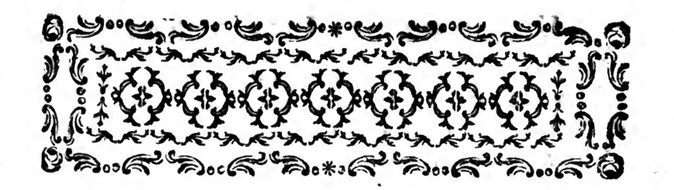
la rhétorique en latin, *au lieu qu'auparavant on ne l'avoit enseignée qu'*en Grec. *Après cette digression il continue.* " *Je tomberai peut-être dans la même faute „ que je reproche aux autres; mais je puis assurer du „ moins que j'ai fait tous mes efforts pour qu'on ne m'ac- „ cusât pas de prévention nationale, & pour ne rien a- „ vancer qui ne soit pas appuyé sur de bonnes preuves".*

Ces passages suffisent à faire voir l'idée, le but & la méthode de l'auteur: & comme je n'ai rien changé à l'essentiel de son plan, ils peuvent aussi donner une idée de la conduite de cet abrégé. Par-tout où la nature d'un pareil ouvrage l'a permis, j'ai suivi le plan de mon auteur : mais lorsque j'y ai trouvé une sorte de superfluité, lorsque j'ai rencontré des discussions longues & qui ne peuvent pas intéresser les étrangers, en un mot, lorsque j'ai apperçu un chemin plus court, je n'ai pas fait difficulté de le prendre, afin de parvenir au but par une voie plus aisée pour moi & plus agréable à mes lecteurs. J'ai omis une foule d'écrivains peu connus ou peu estimables, comme aussi plusieurs de ceux dont on a perdu les ouvrages, me rappellant toujours que, suivant la déclaration de l'auteur, cette histoire n'est pas celle des savants, mais celle de la littérature.

Un des changements nécessaires a été la division de cet ouvrage. J'ai renfermé plusieurs livres en un seul, & j'ai partagé chaque livre en articles & sections. La nature d'un abrégé demande une clarté, un ordre, & une précision que je me suis fait un devoir de conserver dans tout l'ouvrage. Elle ne veut rien d'inutile, mais aussi elle exige qu'on n'omette rien d'important. Je me flatte d'avoir suivi cette regle; & j'espere que ceux qui voudront prendre la peine de confronter cet abrégé avec l'histoire de M. Tiraboschi, *en seront convaincus.*

Quand les changements que j'ai faits, ont été un peu considérables, j'en ai averti le lecteur, & j'en ai donné la raison. J'ai ajouté de tems en tems de petites notes que j'ai cru nécessaires. Souvent j'ai présenté dans un coup d'œil, des observations & des pensées qui étoient éparses dans plusieurs livres & chapitres de mon auteur. En un mot, je me suis emparé du fond, & je l'ai manié de la façon que j'ai cru convenable à un abrégé.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE DE L'ITALIE.

LIVRE PREMIER,

Qui contient l'Histoire de la littérature des Étrusques, & des habitans de la Grande Grece & de la Sicile.

ARTICLE PREMIER.

Littérature des Étrusques.

IL en est de l'Italie comme des autres contrées ; 1.
ses premiers habitans nous sont inconnus. On nomme les Aborigènes (1), les Oenotriens, les Liguriens, les Umbres, les Pelasges, les Sicules. Quelle est l'origine de tous ces peuples? d'où & quand sont-ils venus en Italie? On n'en sait rien ; & toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet ont été infructueuses. Il n'y a que les Étrusques, appellés aussi Tyrrhéniens & ensuite Toscans, dont on peut parler un peu plus positivement.

Tite-Live dit (*a*) que la puiſſance des Étruſques s'étendoit ſur terre & ſur mer, au point qu'ils donnèrent leur nom aux deux mers qui baignent l'Italie (2). *Diodòre de Sicile* aſſure (*b*) qu'ils avoient fondé de grandes & puiſſantes villes, qu'ils avoient des flottes nombreuſes & des armées de terre. Pluſieurs auteurs modernes ont fait des recherches profondes ſur ce qui regarde cette nation, & ils ſe ſont ſur tout appliqués à déterrer & à éclaircir les antiquités étruſques, étude à laquelle des ſavans de toutes les nations de l'Europe ſe ſont conſacrés (3). Malgré tant d'efforts, on n'a fait que peu de découvertes ſur la littérature de ce peuple, de façon qu'on ne peut rien avancer à ce ſujet de bien poſitif. Ce qui ne ſouffre aucune conteſtation, c'eſt qu'ils ont excellé dans les beaux arts, comme l'atteſtent les anciens auteurs, & comme le prouvent les monumens qu'on a déterrés.

S'il étoit certain que ce peuple étoit une colonie égyptienne, comme le ſénateur *Buonarroti* l'a penſé (c), on ſeroit fondé à croire qu'il a été auſſi verſé dans les ſciences que l'ont été les Égyptiens. L'on voit certainement ſur les monumens étruſques des figures ſymboliques, fort ſemblables à celles qui, ſous le nom de hiéroglyphes, étoient en uſage dans l'Égypte. *Strabon*, en parlant des temples de ce pays, dit qu'on voyoit ſur les murs les ornemens miſtérieux dont les anciens Grecs & les Étruſques s'étoient ſervis (*d*). Mais laquelle de ces trois nations avoit inventé ces hiéroglyphes? & dans cette incertitude comment conclure de la reſſemblance des ornemens, que les Étruſques étoient une colonie égyptienne? L'*abbé Vinckelmann* prétend que les Etruſques

(*a*) Dec. I. Liv. I.
(*b*) Liv. IV. c. 9.
(*c*) Supplém. ad Dempſter. T. II.
(*d*) Liv. XVIII.

ont été originaux dans les arts, & n'ont eu besoin d'aucun maître pour les apprendre (*e*). Cependant M. *le comte de Caylus*, plus modéré dans ses conjectures, infère de la ressemblance dont on vient de parler, qu'il y a eu un commerce réciproque entre les Étrusques, les Égyptiens & les Phéniciens (*f*).

2. Habileté des Etrusques dans les beaux arts.

Les Étrusques s'adonnerent aux beaux arts, & ils firent fleurir la peinture en Italie, lorsqu'à peine on en avoit quelque idée dans la Grèce. *Pline* rapporte (*g*) que *Cléophante*, Corinthien, fut le premier parmi les Grecs qui introduisit le coloris dans les tableaux. Ensuite il continue: *je ferai voir ci-après que ce fut lui, ou du moins un autre peintre, son contemporain, qui, à la suite de Démarate de Corinthe, vint en Italie où l'art de la peinture étoit déjà à sa perfection, puisqu'on voit encore aujourd'hui d'excellentes peintures plus anciennes que Rome, dans les temples d'Ardea, de Lanuvium & de Cére.* Or la fondation de Rome arriva dans la sixième olympiade, & le plus ancien monument de peinture parmi les Grecs est de la dix-huitième, comme le même *Pline* l'a découvert & appris aux Grecs qui l'ignoroient. Les peintures des temples dont parle cet écrivain étoient certainement étrusques, car alors les seuls Toscans étoient civilisés & cultivoient les arts; le reste des peuples d'Italie étant barbare & presque sauvage. Cère étoit une ville étrusque, & il est naturel de penser que ceux d'Ardea & de Lanuvium firent venir des peintres d'Étrurie pour orner leurs temples.

Quelques auteurs ont avancé que la sculpture a été inventée en Toscane. Il est difficile de le prouver; mais on peut sans risque affirmer que les Étrusques ont excellé dans cet art. *Pline* nous

---

(*e*) Monumenti inediti. c. 1.
(*f*) Recueil d'Antiq. T. I.
(*g*) L. XXXV. c. 3.

apprend (*h*) que les Romains s'étant emparés de Bolſena, anciennement Volſinii, en emportèrent deux mille ſtatues, & il ajoute que les ſculptures des Toſcans étoient répandues dans toute la terre. Ils excelloient particulièrement dans les bas reliefs & dans les ouvrages de terre cuite dont on a dernièrement retrouvé un grand nombre, de ſorte qu'à préſent il n'y a aucun cabinet d'antiquité un peu conſidérable, qui ne ſoit enrichi de quelqu'une de ces pièces. L'*Etruria Regalis* de *Dempterus*, les *Supplementa ad Dempterum* par *Buonarroti*, le *Muſæum Etruſcum*, ceux *de Florence* & de *Crotone*, le *Recueil du comte de Caylus*, & d'autres livres dans ce genre, offrent des collections volumineuſes de ces monumens.

L'art de graver les pierres appartient auſſi aux Toſcans. *Horace* parle des cornalines étruſques qu'il appelle *Tyrrhena ſigilla* (*i*). *M. Mariette*, dans ſa diſſertation *ſur les pierres gravées du cabinet du Roi*, dit à ce propos : *les ouvrages de ſculpture des Étruſques (& il n'en faut point ſéparer leurs pierres gravées) portent avec eux, comme Pline même le reconnoit, le caractere d'une très haute antiquité.*

Pour ce qui regarde l'architecture, nous ſavons par *Tite-Live*, que Tarquin le Superbe, voulant bâtir le fameux temple de Jupiter Capitolin, fit venir les architectes de la Toſcane (*k*). Les Étruſques de la colonie d'Adria imaginèrent les cours ou portiques des grandes maiſons, en latin *atria* ; du nom d'Adria, *ab Atriatibus Tuſcis*, comme le témoignent *Varron* (*l*), *Diodore de Sicile* (*m*), *Feſtus Pompejus* (*n*) & *Servius* (*o*).

(*h*) L. XXXIV. c. 7.
(*i*) Ep. II. l. II.
(*k*) Dec. I. l. I.
(*l*) De Ling. lat. l. IV.
(*m*) L. V. c. 9.
(*n*) Au mot. *Atrium.*
(*o*) L. I. Æneid.

On connoît en architecture l'*ordre Toſcan* qui a pris ce nom de celui de ſes inventeurs. Il n'eſt point téméraire d'affirmer que parmi les cinq ordres d'architecture celui-ci eſt le plus ancien. Il eſt certainement le plus ſimple ; & en fait d'invention, ce qui eſt le plus ſimple eſt toujours le plus ancien, les ornemens n'étant que des additions poſtérieures. Si cela eſt, l'Italie peut ſe glorifier avec juſtice d'avoir fixé la première les règles de l'architecture, & d'avoir dans la ſuite porté cet art au plus haut degré de perfection.

Les beaux arts inventés ou perfectionnés chez une nation, ſuppoſent néceſſairement l'étude de pluſieurs ſciences. On ne peut pas être bon peintre, ſculpteur, graveur, architecte, ſans un nombre de notions qui appartiennent au règne littéraire. Ainſi, quoiqu'il ne nous ſoit reſté aucun monument authentique des progrès des anciens Toſcans dans les ſciences, leur grande habileté dans les arts prouve qu'ils ne négligèrent point les autres études, au moins celles qui avoient du rapport avec leurs ouvrages. *Diodore* aſſure que ce peuple s'appliqua aux belles lettres, à l'obſervation de la nature, & à ce qui regarde le culte des dieux (*p*). On lit dans *Tite-Live* qu'anciennement la jeuneſſe romaine étoit inſtruite dans les lettres des Étruſques, comme elle le fut enſuite dans celles des Grecs (*q*). Ces témoignages montrent que les Toſcans s'appliquoient à la littérature, & c'eſt tout ce qu'on peut dire à ce ſujet. Pluſieurs auteurs ont parlé de la philoſophie, de l'anatomie, de la botanique, & d'autres connoiſſances de ce peuple ; mais à dire vrai, il y a plus de ſubtilité que de certitude dans ces prétendues découvertes. 7. De leurs ſciences.

Ce qui n'eſt pas douteux, c'eſt que les Étruſques étoient ſuperſtitieux à l'excès, & qu'ils com-

(*p*) L. V. c. 9.
(*q*) Dec. I. L. IX.

muniquèrent leurs ſuperſtitions aux Romains (4). C'eſt en Étrurie qu'on a imaginé la ſcience des augures & des aruſpices, & tant d'autres folies dans leſquelles les Romains donnèrent tête baiſſée. Ils prirent des Toſcans les rites pour les ſacrifices, & la pompe qui les accompagnoit aux jours ſolemnels & dans les fêtes extraordinaires. Les jeux du cirque & les ſpectacles du théatre faiſoient partie de la religion. Les premiers comédiens qui parurent à Rome, vinrent de Toſcane; & on les appella *Hiſtrions* du mot étruſque *Hiſter*, qui ſignifioit baladin ou jongleur. On introduiſit auſſi dans le théatre les *fables atellanes*, eſpèce de récit dramatique inventé par les Oſces ou Oſciens, colonie Toſcane. Les premiers *épithalames* furent compoſés à Feſcennia, ville Étruſque: c'eſt pourquoi on les appella *chanſons Feſcennines* (r) (5).

Les Étruſques n'ont pas manqué d'hiſtoriens nationaux, ſuivant que l'aſſure *Varron* cité par *Cenſorinus* (ſ). Malheureuſement tout eſt perdu, comme auſſi la grande hiſtoire des Étruſques écrite en grec par l'Empereur *Claude* (t).

J'ai dit que les Toſcans portèrent à Rome les ſpectacles théatraux & les épithalames. Il s'enſuit qu'ils avoient des poëtes: ainſi ils poſſédèrent tout ce qui ſert à illuſtrer une nation & à l'élever au deſſus de ſes voiſines.

4. Leurs inventions.

Il ne faut pas omettre que les Étruſques ont le mérite de pluſieurs inventions fort utiles. *Diodore* dit qu'ils inventèrent la trompette & ſon uſage dans la guerre (u), ce que d'autres écrivains confirment (6). On attribue au même peuple l'invention de pluſieurs autres inſtrumens

(r) Servius, l. 7 Eneïd.
(ſ) De die Natali, c. 5.
(t) Sueton. in Claud.
(u) L. V. c. 9.

de musique, avec d'autant plus de fondement que dans leurs urnes, bas-reliefs, & autres monumens, l'on voit toujours des figures de ces instrumens, ce qu'on ne remarque guères dans les monumens des autres peuples (7). *Pline* nous apprend que les Toscans de Bolsena ont imaginé les moulins à bras (*v*), & ailleurs il nomme un Pisœus Toscan, qui passe pour avoir introduit dans la navigation l'ancre & la proue des vaisseaux (8) (*x*).

On a voulu mettre le comble à la gloire de la littérature étrusque en avançant que *Pythagore* étoit de cette nation. Le marquis *Maffei* cite pour garans de cette assertion *Laërce*, *Porphyre*, *Suidas*, *Eusèbe* & *Clément d'Alexandrie*. C'est dommage que toutes ces citations portent à faux; car ces auteurs ne disent pas que Pythagore étoit Toscan: ils se bornent à rapporter les diverses opinions sur l'origine de ce philosophe, parmi lesquelles il y en avoit une qui le faisoit natif de l'Étrurie. 5. Si Pythagore étoit Toscan.

Rien n'échappe à ceux qui ont pris à tâche de faire des panégyriques. On a trouvé qu'Homère a été en Toscane, lui qui ne voyageoit que chez les nations cultivées pour s'instruire. C'est *Héraclides Ponticus* qui nous a transmis cette notice. On trouve des fragmens de cet écrivain dans quelques éditions d'*Elien*. Un de ces fragmens est le suivant: *Homère atteste qu'ayant perdu la vue en Toscane, il passa de ce pays en Cephalonie, & de là à Ithaque* (9). Il est malheureux pour la Toscane que précisément au milieu d'elle le grand Homère soit devenu aveugle: mais puisque ce n'est pas la faute du pays, on ne peut lui refuser la gloire qui lui revient de la visite de ce père & prince des poëtes. *Gori* Homère en Toscane.

(*u*) L. XXXVI. c. 18.
(*x*) L. VII. c. 56.

n'a peut-être pas tort lorſqu'il croit qu'Homère apprit en Italie ce qu'il a écrit touchant l'Acheron, l'Averne, & d'autres fables qui ont un grand rapport avec divers endroits de cette contrée (y).

6. Sur la langue étruſque. Il reſteroit à parler de la langue des Étruſques & de leurs caractères; mais c'eſt un abime où je n'irai pas me jetter. On a bâti ſur ce ſujet des ſyſtêmes peut-être vrais, peut-être imaginaires: on les a adoptés au commencement, enſuite on les a rejèttés & on en a bâti de nouveaux. Je me contenterai de rapporter le témoignage que les ſavans Anglois, auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle*, ont rendu à l'ancienne langue étruſque. *Nous ne pouvons pas nous empêcher de penſer que les caractères élémentaires tels qu'ils nous ſont repréſentés dans quelques inſcriptions étruſques, ne ſoient les plus anciens qu'il y ait actuellement dans le monde. Divers monumens de la littérature d'Étrurie peuvent diſputer d'antiquité avec tout ce qui exiſte dans ce genre, ſans en excepter même ceux d'Égypte qui ont été conſidérés juſqu'ici comme les plus anciens de la Terre* (z).

ARTICLE SECOND.

Littérature des habitans de la Grande Grèce & de la Sicile.

CETTE partie de l'Italie qui aujourd'hui porte le nom de royaume de Naples, étoit anciennement remplie de colonies étruſques, & pouvoit s'appeller l'Étrurie méridionale ou inférieure. Des colonies grecques qui ſurvinrent, chaſſèrent les

(y) Monum Etruſ. T. II.
(z) T. XIV. p. 246. 347. Edit. d'Amſterd. 1753.

premières, & appellèrent ce pays *la Grande Grèce* (10). En même tems d'autres colonies ſoit grecques, ſoit d'autres nations, peuplèrent la Sicile, mais les Grecs y firent le plus grand nombre. Les habitans de ces deux contrées ſi voiſines l'une de l'autre, ſe communiquèrent leurs loix, leurs mœurs & leurs ſciences, & ne formèrent longtems qu'un ſeul peuple: c'eſt pourquoi je les comprendrai dans un même article qui roulera uniquement ſur la littérature de cette nation.

De la Philoſophie, des Mathématiques & des Loix.

En parlant de la littérature de ces peuples, le premier objet qui ſe préſente eſt le célèbre *Pythagore* & ſa ſecte. Si ce philoſophe n'étoit pas Italien de naiſſance, comme on l'a ſoupçonné, il le devint par ſon ſéjour en Italie où il s'établit, & où il forma cette illuſtre école appellée *Secte*, mère & modèle de toutes les autres, ſource de la philoſophie ancienne, & qui eut le nom d'*Italique*, du pays qui lui donna la naiſſance. Ce fut dans ce pays & à cette occaſion qu'on entendit prononcer pour la premiere fois les noms de *philoſophie* & de *philoſophe*. Pythagore les imagina & les communiqua à ſes diſciples, pour leur faire entendre qu'ils ne devoient aimer que la ſcience. Ses devanciers s'étoient fait appeller *ſages*: Pythagore ſe contenta d'être nommé *amateur de la ſageſſe*. On diſpute ſur le lieu & le tems de ſa naiſſance, preſque tous les auteurs s'accordent à dire qu'il étoit de Samos; mais quelques uns le font naître l'an 640 avant notre ère; d'autres l'an 586, ce qui le rapprocheroit de nous d'un ſiècle & demi. On convient généralement que s'il y avoit eu quelque ſecte avant celle de Pythagore, ce ne pouvoit être que la *Ionique*, établie par *Thalès*, Miléſien, qui paſſe cependant pour contemporain de notre philoſophe.

7. De Pythagore & de la ſecte Italique.

Après de longs & pénibles voyages chez les

Grecs, les Égyptiens, les Chaldéens, les Indiens & leurs Gymnoſophiſtes, Pythagore s'arrêta dans la Grande Grèce, & fit ſon plus long ſéjour à Crotone. Là il ouvrit cette école célèbre à laquelle accoururent en foule les Italiens & les Grecs. Le premier objet des préceptes de Pythagore étoit la vertu. Il preſcrivoit à ſes élèves la chaſteté, la ſobriété, l'abſtinence, les veilles & le mépris de l'oſtentation : il exigeoit le ſilence, la crainte des dieux & des mœurs exemplaires ; après quoi il les faiſoit paſſer à l'étude des ſciences. On ne peut pas lui refuſer la gloire d'avoir fait des découvertes heureuſes dans la phyſique, dans la géométrie, dans l'aſtronomie & dans d'autres parties des mathématiques. De grands aſtronomes avouent que Pythagore avoit découvert la loi fondamentale de la gravitation des aſtres vers le ſoleil, c'eſt-à-dire, celle de la raiſon inverſe des quarrés de diſtance. Il montra auſſi la diſtribution de la ſphère céleſte, l'obliquité de l'écliptique, la rondeur de la terre, les cauſes des éclipſes, la nature des comètes & leur retour. Le *P. Gerdil* a fait voir combien le ſyſtème phyſique de Pythagore eſt conforme à celui des *Monades* de *Leibnitz* ; & ce que Pythagore a dit des couleurs, a produit, ſelon *M. Dutens*, le fameux ſyſtème de *Newton*. Si ce ne fut Pythagore, ce fut certainement *Icetas* de Syracuſe, ſon diſciple qui, comme *Ciceron* l'atteſte (*a*), découvrit le mouvement de la terre autour du ſoleil. Pythagore donna auſſi des règles d'arithmétique & de muſique, & introduiſit dans la Grèce l'uſage des poids & des meſures. Lui & ſes élèves s'appliquèrent à la médecine, & ils n'oublièrent pas la théologie de leur tems. Ceux qui voudront connoître

(*a*) Tuſcul. L. IV.
(*b*) Biblioth. Græc. T. X.

plus particulièrement ce grand philosophe, ses disciples, & sa secte, peuvent consulter l'*histoire critique & philosophique de Broucker*, *l'introduction à l'étude de la religion par le P. Gerdil*, *l'histoire des mathematiques par Montucla*, *la bibliothèque de le Clerc*, & les *recherches* &c. par *Dutens*.

On peut se figurer quelle lumiere se répandit par toute l'Italie après l'établissement d'une école si illustre & si utile. *Fabricius* nomme environ deux cents philosophes Pythagoriciens qui fleurirent en Italie & dans la Sicile. Les femmes elles mêmes furent de ce nombre, malgré le silence de cinq ans prescrit par la secte. Ainsi tandis que le reste de l'Europe étoit plongé dans la plus profonde ignorance, l'Italie, la Sicile & la Grèce fourmilloient de savans.

La philosophie *Italique* ne se perdit pas avec la vie de son instituteur : Pythagore eut des successeurs illustres, comme Empedoclès d'Agrigente, Epicharme de Mégare (11), Ocellus de la Lucanie, Timée de Locres, Architas de Tarente, Ippasus de Metaponte, Alcmeon & Philolaus, tous les deux de Crotone. Il est encore glorieux pour la secte *Italique*, que le divin Platon soit allé exprès en Italie pour en apprendre les dogmes dont il fit un grand usage dans sa philosophie. A cet effet il rechercha avec soin & acheta à grand prix tous les écrits, soit de Pythagore, s'il en a laissé, ce dont on doute fort, soit de ses élèves.

Cependant une secte d'une réputation si bien établie & d'une utilité si manifeste, ne subsista tout au plus que deux cents ans. Elle avoit des pratiques trop rigides pour qu'elle pût durer plus longtems ; & à la longue les Pythagoriciens déplurent à cause de leurs invectives contre les vices & les vicieux. D'ailleurs les nouvelles sectes qui s'élevèrent, firent oublier Pythagore & sa philosophie (12).

Une autre secte parut pour un tems chez les

Italiens. Xénophanes de Colophon ayant appris
8. la philoſophie dans la grande Grèce ſous Telau-
De la ſecte Eléatique. ges, fils de Pythagore, forma une école à part, nommée *Éléatique* d'Elée, autrement Velia, ville de la grande Grèce où ce philoſophe s'établit. Comme toute nouveauté a des charmes, Xénophanès eut un grand nombre de diſciples, & ſa ſecte ſe répandit dans les deux Grèces, mais elle fut de courte durée. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qu'elle enſeignoit. La philoſophie des anciens eſt pour la plus grande partie un cahos où l'on voit briller des traits épais de lumière au milieu des plus profondes ténèbres, où beaucoup de bonnes choſes ſont étouffées ſous un plus grand nombre de mauvaiſes ou d'inutiles, & où en général règne le déſordre & l'obſcurité, ſoit que les ſages de ce tems là n'aient pas ſû s'expliquer, ſoit que ſachant peu & voulant paroître ſavoir beaucoup, ils aient affecté des circonlocutions, des allégories, & de l'ambiguité pour en impoſer au monde. Avouons cependant que ces philoſophes ont le mérite d'avoir commencé, & que les commencemens, en philoſophie ſurtout, ſont fort difficiles. Le docte & laborieux *Brouker* a eu la patience, dans ſon hiſtoire critique de la philoſophie, de développer ce qui appartient à la ſecte *Eléatique*: on peut le conſulter.

9. Vers le même tems vivoit le philoſophe Di-
Dicéarque & ſon matérialiſme. céarque de Meſſine, père de tous les *Matérialiſtes* anciens & modernes. Cet homme, doué d'un génie preſque univerſel, cultiva la philoſophie, la géographie, la muſique, la poéſie & l'hiſtoire, de ſorte que *Ciceron* parlant de Dicéarque, s'écria: *Oh le grand homme! Oh l'homme admirable* (c)! Or cet homme enſeigna *que l'ame n'eſt rien, & que c'eſt la matière qui vit, ſe meut & penſe.* Avec de tels ſentimens qu'on n'a que trop renouvellés

(c) Ad Atticum L. II. Ep. II.

de nos jours, il étoit naturel que Dicéarque se moquât de l'avenir : aussi écrivit-il un livre où, comme *Ciceron* l'atteste (*d*), il faisoit voir la folie de ceux qui se perdent dans la recherche de ce qui doit arriver. Le même philosophe composa un autre ouvrage *sur les devoirs des magistrats & des sujets*, ouvrage si excellent, que chez les Lacédémoniens les Éphores étoient obligés d'en faire tous les ans une lecture publique.

10. Professeur en médecine.

Comme la médecine appartient à la philosophie, il ne faut pas omettre d'en parler, d'autant plus que cet art ou cette science fut mise en vogue par les Pythagoriciens en Italie. La ville de Crotone se distingua par le nombre de ceux qui enseignoient la médecine. *Hérodote* parle d'un Démocède, médecin habile qui vivoit du tems de Pythagore. Alcméon que j'ai nommé, fit les premières observations anatomiques sur les animaux, & écrivit particulièrement sur la structure de l'œil. Hérodicus fut le premier qui recommanda & prescrivit la gymnastique ou exercice pour la santé. Acron d'Agrigente passe pour le chef des *empyriques*, suivant le témoignage de *Pline* (*e*), contredit par le médecin *Daniel le Clerc*, qui croit la secte des empyriques beaucoup plus moderne (*f*).

11. Mathématiques. Architas de Tarente.

Entre les sciences qui ont décoré la grande Grèce & la Sicile, il faut donner une place distinguée aux mathématiques. Architas de Tarente, philosophe Pythagoricien, vécut environ la quatre-vingt seizième Olympiade. Platon voulut apprendre de lui les mathématiques. *Horace* l'appelle homme qui a mesuré la terre & la mer, qui a compté les grains innombrables du sable, & qui s'est élevé en esprit jusqu'aux Cieux

---

(*d*) De Divinat. L. II.
(*e*) L. XXIX. c. I.
(*f*) Hist. de la Méd.

(g). Ce grand mathématicien trouva la duplication du cube, excella dans la géométrie & dans l'algèbre, & fut le premier à réduire les règles géométriques à la pratique. Il fut auſſi grand méchanicien, & on raconte de lui qu'il fit en bois une colombe qui imitoit le vol des véritables.

Archimèdes. Mais rien n'approcha du talent ſublime & de la réputation très bien méritée dont joüit le grand Archimèdes qui ſeul ſuffit pour illuſtrer le nom des Siciliens. Il nâquit à Syracuſe d'une famille très illuſtre, environ l'an 467 de Rome, 286 avant l'ère Chrétienne. Il étoit né avec toutes les diſpoſitions qui forment un grand mathématicien ; mais il ſe ſeroit apparemment tenu à la ſimple ſpéculation, ſi le roi Hiéron, dont on croit qu'il étoit parent, ne l'eût obligé à paſſer de la contemplation à la pratique. Cette ſpéculation l'avoit conduit à découvrir la proportion de la ſphère avec le cylindre, découverte dont il fit tant de cas, qu'il ordonna qu'au lieu d'épitaphe on mît ſur ſon tombeau ces deux figures. Il fit des obſervations ſur les ſphéroïdes & les conoïdes, ſur la dimenſion du cercle, & ſur la quadrature de la parabole. Par rapport à la méchanique, nous avons ſes deux ouvrages *ſur l'équillibre*, & *ſur les corps qui nagent dans le fluide*. On connoît auſſi la manière dont il découvrit la fraude de l'orfèvre qui avoit mêlé une grande quantité d'argent dans la couronne d'or que le Roi avoit commandée.

Archimèdes s'étant porté à la pratique, paſſa bientôt pour un prodige à cauſe de ſes inventions admirables. Les anciens lui en ont attribué juſqu'à quarante ; mais à peine en connoiſſons-nous un petit nombre. On croit qu'une de ces inventions eſt la *vis hydraulique*, que l'on nomme *la vis d'Archimède*. Il l'inventa, dit-on, en

(g) L. I. Ode XXIII.

Égypte, tant pour tirer les eaux reſtées dans les lieux bas après l'inondation du Nil, que pour les diſtribuer dans les campagnes. On s'en ſervoit auſſi en Eſpagne pour faire ſortir les eaux qu'on rencontroit dans les mines. C'eſt *Diodore* qui nous apprend ces différens uſages (*h*). La vis appellée *ſans fin*, eſt auſſi d'Archimèdes; & on lui doit pareillement la *mouſle* & peut-être encore la *poulie mobile*, & une autre machine qu'il inventa pour nettoyer aiſément les vaiſſeaux de l'eau qui eſt à fond de cale. Son génie parut dans ſon plus grand éclat lorſque tout ſeul & tranquillement aſſis il lança à la mer un vaiſſeau marchand bien chargé, & une galère qui n'étoit pas encore achevée, mais à laquelle trois cents ouvriers travailloient depuis ſix mois. Un des plus beaux & des plus célèbres travaux d'Archimèdes fut la *ſphère artificielle* qui ſert à expliquer & repréſenter le mouvement des aſtres. Il en a donné la deſcription & l'uſage dans un traité intitulé *Spheropoeïa*. Ses talens ne parurent cependant jamais plus grands en fait d'invention, que ſur la fin de ſa vie, lorſque Syracuſe fut aſſiégée par les Romains. Si tout ce qu'on en a débité eſt vrai, nul homme n'a pouſſé l'art ſi loin qu'Archimèdes. On parle de vaiſſeaux abymés dans la mer par un ſeul coup parti de ſes machines, d'autres briſés contre les rochers, d'autres élevés en l'air avec tout leur monde & replongés dans le fond de la mer. Il ſe pourroit que la frayeur ait groſſi les objets aux yeux des Romains, & que les hiſtoriens aient adopté les récits exagérés que les ſoldats épouvantés firent des effets de ces machines. Cependant il faut bien qu'elles fuſſent merveilleuſes, puiſqu'elles retardèrent ſi longtems la priſe de la ville, comme le

(*h*) Liv. I & V.

dit *Polybe*, auteur prudent & presque contemporain. La dispute la plus importante parmi les savans roule sur les *miroirs ardens* à l'aide desquels on dit qu'Archimèdes brûla la flotte Romaine. Pendant quelque tems on a pris pour une fable ces miroirs & leur effet ; mais après les expériences de M. *Dufay* & celles de M. de *Buffon* (*k*) on est convaincu de la possibilité & de la force de ces miroirs. Il reste cependant à examiner si la chose put se faire à Syracuse comme on la raconte ; car pour qu'un corps prenne feu par ce moyen, il faut qu'il soit dans un état d'immobilité, afin que les rayons du soleil réunis portent sur un point fixe. Or cet état d'immobilité ne convient point à des vaisseaux en mer. Et supposé que harponnés par les machines d'Archimèdes ils fussent dans une sorte d'immobilité, il est difficile de concevoir comment l'incendie put s'élever tout à coup, de façon qu'il fût impossible aux Romains de l'éteindre. Enfin *Polybe*, *Tite-Live* & *Plutarque*, qui parlent amplement des effets surprenans des machines inventées pendant ce siége par Archimèdes, ne disent pas un mot de cet incendie. *Lucien* & *Galien* sont les premiers qui en ont fait mention, plusieurs siècles après ce prétendu événement.

Malgré l'habileté d'Archimèdes, la ville fut prise de nuit par escalade, & au milieu du sac & du massacre, cet homme admirable fut tué par un soldat qui ne le connoissoit pas. Marcellus, général des Romains, pleura la mort d'un savant qu'il auroit voulu sauver à quelque prix que ce fût, & lui fit élever un tombeau magnifique. A la honte des Syracusains, ce tombeau

(*i*) Differt. de l'an 1720, dans les mémoir. de l'acad. des sciences.

(*k*) Ibid. à l'an 1747.

fut bientôt oublié. Ciceron étant questeur en Sicile, le retrouva & le rétablit, comme il le rapporte dans ses *Tusculanes* (*l*).

La musique, fille des mathématiques, mérite d'avoir ici une place. Pythagore en donna des règles. (3) L'on dit communément que l'observation que ce philosophe fit sur les sons variés qui résultoient du mouvement particulier des marteaux dans la forge d'un serrurier, lui donna l'idée de ces règles. *Montucla*, dans son *histoire des Mathématiques*, place ce récit entre les contes fabuleux. Je n'examinerai pas s'il a tort ou raison; mais soit que Pythagore ait dû l'idée de la modulation au hasard, ou qu'il l'ait due à son génie; il est toujours certain qu'il assigna des loix à l'harmonie, & que ses disciples en firent une étude particulière. Il est probable qu'ils écrivirent quelque traité sur ce sujet, mais on n'en a aucune notice. Le premier traité qui nous soit parvenu en ce genre est celui d'Aristoxène de Tarente, disciple d'Aristote. On a de lui trois livres des *Élémens de l'Harmonie* dont on a fait plusieurs éditions rapportées par *Fabricius* (*m*). Selon *Suidas*, les livres composés par Aristoxène sur cette matière montoient à quatre cent cinquante-deux, nombre trop grand pour ne pas soupçonner quelque faute dans Suidas ou dans ses copistes.

12 De la musique.

Parmi les sciences il y en a une que le bon ordre de la société & la corruption des hommes, opposée à cet ordre, ont rendu nécessaire. C'est la science des loix. D'abord que les peuples ont commencé à être civilisés, ils ont senti le besoin d'une législation : c'est en Italie qu'on s'est apperçu de ce besoin avant que tout autre peuple de l'Europe s'avisât d'un pareil expédient pour sa

13 Des loix.

(*l*) Liv. V.
(*m*) Biblioth. Grec. T. II.

propre tranquillité. La première législation qu'on ait vu en Europe, est celle de Locres, ville de la Calabre, où Zéleucus Locrièn donna à ses concitoyens les premières loix écrites qui aient paru dans cette partie du monde. Les premières qui parurent en Grèce furent celles de Lycurgue ; & tous les auteurs conviennent que Lycurgue a été postérieur à Zéleucus. On peut voir là dessus les témoignages & les recherches de *Fabricius* (n) & de *Brouker* (o). Voici le fondement sur lequel, au rapport de *Diodore* (p), Zéleucus avoit établi ses loix. *Avant tout il faut que les Locriens, en regardant les Cieux & leur structure, songent que ce n'est pas le hasard qui a fait cela, mais les Dieux ; & qu'ainsi ils les respectent & en attendent tout le bien. Il faut pour cet effet qu'ils aient soin de la pureté de leur ame ; car les fêtes & les offrandes ne plaisent pas tant aux Dieux que l'honnêteté des mœurs.*

Quoique les loix de Zéleucus fussent bonnes, on trouva meilleures celles que Charondas de Catane donna depuis aux citoyens de Thuri dans la grande Grèce. Elles furent si estimées, qu'on les reçut dans la plus grande partie de ce pays & dans la Sicile. Charondas (comme le même Diodore l'assure (q)) établit à Thuri des écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse, établissement tout nouveau, dont, avant ce sage législateur aucun peuple n'avoit eu l'idée (14). Dioclès donna des loix aux habitans de Syracuse, Théotérus & Pythius à ceux de Rhège; &, ce qui est plus singulier, d'autres Italiens furent les législateurs des peuples de l'ancienne Grèce ; puisque Onomacritus, Locrien,

(n) Ibid. C. 14.
(o) Tom. I.
(p) Liv. XII.
(q) Ibidem.

aſſigna des loix à ceux de l'Iſle de Crète qui n'avoient que les traditions orales de Minos, & Andromades, Rhégien, en fit autant pour les Chalcidiens en Eubée.

§. II. *Poéſie*, *Éloquence*, *Hiſtoire*.

La Grande Grèce eut ſon ORPHÉE, comme 14
la Grèce propre; mais il ne faut pas confondre celui dont je parle avec celui de Thrace. L'Orphée Italien étoit de Crotone, & il eſt l'auteur du poëme des *Argonautes*, qu'on a fauſſement attribué à l'autre Orphée. *Suidas* & *Fabricius* ont relevé cette mépriſe.

Il y eut à Rhège le poëte IBICUS; & il nous reſte des fragmens de ſes œuvres, que le même Fabricius a conſervés (*a*).

La ville de Thuri eut un ALEXIS, poëte dramatique, à qui on attribue juſqu'à deux cent quarante-cinq pièces, dont cependant il n'en reſte aucune. On trouve dans les divers catalogues ou bibliothèques les noms d'autres poëtes de la grande Grèce.

Poéſie paſtor. chœurs.

Mais ce fut la Sicile qui produiſit les plus grands poëtes, ainſi que les orateurs les plus illuſtres. Et d'abord il eſt certain que la *poéſie paſtorale* prit naiſſance dans cette iſle. Les *mémoires de l'académie des inſcriptions* ajoutent qu'on a inventé en Sicile les inſtrumens paſtoraux (*b*). Quelques-uns, ſur l'autorité de *Diodore*, qui étoit Sicilien, attribuent l'invention de la poéſie paſtorale à Daphnis, pâtre illuſtre, mais peut-être fabuleux. Le plus grand nombre s'accorde à en donner la gloire à Stéſichore d'Hymère, qui naquit dans la XXXVIIe olympiade, & mourut dans la LVIe. Ce poëte qui

Stéſichore.

(*a*) Biblioth. Grec. T. I.
(*b*). Tom. V.

le premier a écrit des vers bucoliques, excella aussi dans la poésie lyrique, & il imagina les *Chœurs* partagés en *strophe*, *antistrophe*, & *époden*. Cette invention lui fit tant d'honneur, qu'il en eut le nom de Stésichore, qui signifie *celui qui établit le chœur*, au lieu que son véritable nom étoit Tisias. Les citoyens d'Hymère lui dressèrent une statue, & ceux de Crotone chez lesquels il mourut, lui bâtirent un tombeau magnifique.

La poésie pastorale, inventée par Stésichore, fut perfectionnée par Théocrite & par Moschus. Ces deux poetes étoient de Syracuse. Le premier vécut du tems de Potolomée Philadelphe, Roi d'Égypte, à la Cour duquel il passa plusieurs années. Ses *éloges* & ses *idylles* ont fait & feront toujours un honneur infini à son nom & à celui de sa patrie. L'on sait que *Virgile* le prit pour modèle dans le genre bucolique.

Moschus. MOSCHUS marcha sur les traces de Théocrite à qui il est même préféré par le savant *Fontenelle* (c); mais l'abbé *Quadrio* a très bien refuté le sentiment de cet auteur (d). Moschus eut un rival dans la poésie pastorale, qui fut cependant son plus grand ami, appelé Bion, dont il a pleuré amèrement la mort dans une idylle. M. le chanoine *Mongitore*, dans sa *bibliothèque des écrivains Siciliens*, croit que Bion étoit aussi de Syracuse: mais *Suidas* & d'autres auteurs assurent qu'il étoit de Smyrne.

Poésie philosophique. Empédoclès. Les Siciliens ne se contentèrent pas d'avoir imaginé les simples chants des bergers, le son des chalumeaux, & l'harmonie des chœurs: ils prirent l'essor & s'élevèrent jusqu'à la *poésie philosophique*. Empédoclès d'Agrigente, Pythagoricien, ouvrit cette vaste carrière, & employa la mélodie des vers à chanter les sujets

---

(c) Réflex. sur la nat. de l'Écl.
(d) Storia e ragionam. d'ogni. poesia

de la philoſophie la plus ſublime. On a encore aujourd'hui ſon poëme ſur la *ſphère*, qu'on peut lire dans la bibliothèque grecque de *Frabricius* (*e*). Cet auteur doute cependant que ce poëme ſoit effectivement d'Empédoclès : mais il avoue que ce poëte philoſophe a écrit trois livres en vers *ſur la nàture* ; & il ſoupçonne en outre que les vers qu'on appelle *dorés*, & qu'on attribue à Pythagore, ſont réellement d'Empédoclès.

Poéſie comique & d'autres genres. Epicharme.

Épicharme de Mégare en Sicile, auſſi Pythagoricien, paſſe pour le premier *poëte comique*. *Épicharme a inventé la comédie*, dit *Théocrite* dans une épigramme compoſée à l'honneur de ce poëte. On avoit auparavant quelque idée groſſière de la poéſie théatrale : nous avons vu que les *hiſtrions* exiſtoient chez les Étruſques : mais, comme l'abbé *Quadrio* l'a obſervé, il n'y avoit ni action, ni ſcène. Les œuvres de théatre d'Épicharme ſont tout ce qu'il y a de plus ancien dans la comédie : mais *Quadrio* ſe trompe en diſant qu'Épicharme eſt antérieur à *Theſpis* qui a inventé la tragédie. Ce dernier vivoit dans la LXIe olympiade ; & Épicharme fleuriſſoit ſous le règne d'Hiéron l'ancien, quatorze olympiades, c'eſt-à-dire, un bon demi ſiècle plus tard. Au reſte, le talent de ce poëte, vrai père de la comédie, a fait dire à *Ariſtote*, que *la comédie a été imventée en Sicile* (*f*) (15).

L'art des mimes qui conſiſte à repréſenter au naturel par des geſtes des idées ordinairement burleſques & convenables à la populace, eſt auſſi une invention des Siciliens. *Quadrio* a trouvé que l'inventeur en fut Sophron, fils d'Agathoclès, tyran de Syracuſe.

Si cette nation n'a pas eu le mérite d'inventer la tragédie, elle a eu celui de l'avoir heu-

---

(*e*) Tom. I.
(*f*) Pœtic C. V.

reuſement adoptée. Ce même Empédoclès dont on vient de parler, écrivit des tragédies, & Soſiclès & Achée, auſſi Siciliens, ſe diſtinguèrent avec ſuccès dans ce genre ſublime & difficile.

Enfin Rinthon de Syracuſe imagina la *poéſie burleſque*. Je n'ai fait au reſte qu'indiquer les inventeurs de ces divers genres de poéſie; car il ſeroit trop long de nommer tous les Siciliens qui s'y exercèrent avec honneur. Les lecteurs doivent ſe rappeler que je fais une hiſtoire de littérature, & non un catalogue.

15

L'art oratoire inventé par les Siciliens.

Paſſons à ce qui regarde l'éloquence. Cette diſpoſition naturelle à bien parler, que pluſieurs reçoivent gratuitement de la nature, méritoit d'être érigée en art par des règles propres à montrer aux hommes, le moyen de faire un bon uſage de ce talent. La gloire de trouver ces règles étoit réſervée aux Siciliens. J'ai pour garans de cette aſſertion *Ariſtote* & *Ciceron*. C'eſt le ſecond qui, à ſon propre témoignage, ajoute celui du premier. *Cet art*, dit-il (*g*), *vient d'un certain* Corax *&* *de* Tiſias, *que l'on ſait avoir été les inventeurs & les premiers dans cet art.* Et dans un autre endroit (*h*): *Ariſtote aſſure que lorſque la Sicile fut délivrée des tyrans, & qu'après une longue interruption l'on recommença à juger publiquement les particuliers pour plaire à cette nation qui, à beaucoup de ſubtilité, joignoit une grande inclination pour la diſpute & les procès*, Corax & Tiſias *mirent par écrit l'art & les règles de l'éloquence.* Ce fut la dernière année de la ſoixante-dix-neuvième olympiade que les Siciliens recouvrèrent la liberté, ce qui revient à la 292e année de Rome, & à la 460e avant J. C. Voici donc l'époque de l'origine de cet art, quelquefois utile, ſouvent dangereux, & toujours

Corax & Tiſias.

(*g*) De orat. L. II.
(*h*) In Bruto n. 46.

admirable.

Nous n'avons aucune notice particulière ſur Corax: mais quant à TISIAS, nous apprenons de *Pauſanias* (*i*) qu'il accompagna *Gorgias Léontinus* ſon élève dans une ambaſſade à Athènes. *Denys d'Halicarnaſſe* ajoute (*k*) que dans cette ville Tiſias eut la gloire d'être le précepteur *d'Iſocrates*.

Lyſias de Syracuſe fut un autre diſciple de Tiſias; mais il ſurpaſſa de beaucoup ſon maître. Le haſard le fit naître à Athènes où ſes parens s'étoient tranſportés pour des affaires; mais amené encore enfant à Syracuſe, il fut élevé dans la maiſon paternelle, & apprit l'éloquence ſous Tiſias, enſuite ſous Sicias auſſi de Syracuſe. Étant paſſé dans la grande Grèce, il s'établit à Thuri, d'où, après pluſieurs années, il fut banni, parce qu'on le crut trop favorable aux Athéniens. Alors il ſe réfugia chez ces derniers, à qui il apprit l'art & les règles de l'éloquence. Il eſt un des ſix grands orateurs que *Denys d'Halicarnaſſe* propoſe comme les modèles de l'art: même du côté de la préciſion, Denys préfère Lyſias à *Démoſthènes*. Ciceron l'appelle *orateur très élégant, très inſtruit, & rempli d'éloquence* (*l*). L'unique défaut de Lyſias eſt dans la *peroraiſon* où, en voulant exciter les paſſions, il devient bas & langoureux. Cet orateur Sicilien mourut à Athènes dans la C. olympiade: la plus grande partie de ſes harangues s'eſt perdue. L'orateur Lyſias.

Gorgias Léontinus, ainſi ſurnommé parce qu'il étoit de Lentini, autrefois Léontium, en Sicile, fut contemporain de Lyſias. Envoyé en ambaſſade à Athènes avec Tyſias ſon maître, pour implorer le ſecours des Athéniens contre les Gorgias Léontinus.

(*i*) Liv. VI.
(*k*) Judic. de Iſocrate.
(*l*) De Orat. L. III.

Syracusains qui vouloient assujettir les Léontins (d'où l'on peut conjecturer que Tysias étoit aussi de Léontium), il déploya une éloquence si neuve & si mâle, que contre le sentiment des chefs de la république, il engagea les Athéniens dans une guerre longue & sanglante. Les applaudissemens extraordinaires qu'il reçut à Athènes pour son talent de parler, l'engagèrent à rester dans cette ville, & il se trouva bien d'y être resté. Sa réputation ne fit qu'augmenter de jour en jour: jamais on ne se lassa point de l'entendre: sa diction fleurie & ornée, ses figures toujours présentées d'une façon nouvelle & agréable, la grace de sa prononciation, le charme de son geste & de sa voix, ravissoient & transportoient les auditeurs. Mais ce charme s'est dissipé sur le papier: on apperçoit dans l'éloquence de Gorgias trop d'artifice: c'est une affectation perpétuelle qui exclut tout naturel, un style recherché & enflé, un amas d'ornemens entassés les uns sur les autres. Platon, contemporain de Gorgias, a relevé ces défauts & a tourné en ridicule cet orateur & sa manière, dans son ouvrage contre les orateurs, intitulé *Gorgias*. Malgré cette turlupinade, & malgré les défauts dont on vient de parler, on dressa à cet orateur une statue d'or à Delphes. Pour lui, il amassa des richesses prodigieuses, & mourut à l'âge de cent huit ans.

Après que les Siciliens eurent enseigné aux Grecs l'art de l'éloquence, & formé les *Isocrates*, les *Critias*, les *Démosthènes*, & tant d'autres grands hommes, ils n'eurent plus d'orateurs. Les troubles survenus en Sicile, les nouveaux tyrans qui s'y élevèrent, les guerres qu'y firent tour à tour les Grecs, les Carthaginois & les Romains, & le joug que la Sicile subit de la part de ces derniers, firent taire l'éloquence, & les maîtres dans l'art oratoire n'eurent plus rien qui valût dans ce genre.

16

Ce peuple s'exerça dans toutes les parties de la littérature. Il ne négligea point l'hiſtoire, & il eut pluſieurs hiſtoriens eſtimables dont parle *Diodore*. Je ne parlerai que des trois plus célèbres, qui ſont Philiſte de Syracuſe, Timée de Taormine, & Diodore lui-même.

Quant à Philiſte, *Denys d'Halicarnaſſe* n'héſite pas de le mettre preſque au niveau de *Thucidides*, excepté quil a moins de goût & de méthode (*m*).

Timée.

Timée a un grand mérite: c'eſt d'avoir introduit l'ordre chronologique dans l'hiſtoire, ayant été le premier à ranger les faits ſuivant les olympiades. Cette manière, généralement approuvée, fut ſuivie par les autres hiſtoriens: ainſi on lui a l'obligation de ſavoir les dates des évènemens.

Diodore.

Diodore eſt le dernier & le mieux connu de tous les hiſtoriens Siciliens de l'antiquité. Il vécut du tems de Jules-Céſar; & il eſt le ſeul de ſes compatriotes dont l'hiſtoire nous ſoit parvenue, au moins en partie. Il en avoit compoſé quarante livres, mais nous n'en avons que quinze. Avant d'écrire ſon *hiſtoire générale*, l'auteur parcourut l'Europe, l'Aſie, & l'Égypte, & il feuilleta tous les livres romains, grecs, & barbares qui pouvoient l'aider dans ſon entrepriſe. Par malheur il n'étoit pas fort dans l'art de diſtinguer le vrai du faux, ce qui eſt moralement certain de ce qui eſt douteux, & ce qui a le ſceau de l'authenticité de ce qui préſente à l'eſprit des critiques les marques du menſonge & de l'impoſture. Il adopta facilement tous les contes & les traditions fabuleuſes: quand il ne put pas voir par lui-même, il ſe tint bonnement aux récits qu'on lui fit; il prit pour bon ce qu'il y avoit d'abſurde dans les ouvrages qu'il lut, &

(*m*) Epiſt. ad Pompej.

il gâta par là ſon hiſtoire.

Il ne faut pas omettre que les Siciliens n'oublièrent point la *mythologie* ou *hiſtoire des Dieux*. Evemère de Meſſine s'appliqua à cette étude, & le livre qu'il écrivit ſur cette hiſtoire théologique des payens, reçut un grand accueil. Il paroît qu'Evemère n'acheva pas ſon ouvrage, car *Ennius*, ſuivant le témoignage de *Lactance* (*n*) le traduiſit en latin & le continua.

§. III. *Beaux Arts.*

17 On a vu juſqu'ici que les Grecs, qui ſe glorifioient d'avoir été les maîtres des nations dans les ſciences, en avoient appris la plus grande partie des peuples de la Calabre, de la Pouille, & de la Sicile. Nous allons voir que ce fut preſque la même choſe par rapport aux beaux arts.

Médailles. Nous avons des médailles frappées dans ce pays avant qu'on en frappât dans la Grèce. Elles portent l'empreinte de la plus haute antiquité en ce que l'écriture eſt de droite à gauche, à la manière orientale; qu'on y trouve la lettre O au lieu de la lettre Ω qui a été introduite plus tard dans l'alphabet grec; que la lettre H y tient purement lieu d'aſpiration & non de lettre, comme elle l'eſt devenue enſuite dans la langue grecque; enfin que les lettres approchent pour la forme des caractères hébraïques ou phéniciens. *Spanheim* croit ces médailles antérieures de cinq ſiècles à l'ère chrétienne (*a*). On en peut voir une collection dans la *Sicilia Numiſmatica* de *Paruta*, & dans le *recueil des médailles des peuples & des villes*, dernièrement publié en France. Nous avons auſſi ſur ce ſujet les *antiquités Aſiatiques* d'*Edmond Chiſull*, & une ſavante diſſerta-

---

(*n*) De falſa religione. L. I.

(*a*) Antiche Iſcrizioni di Palermo.

tion de *M. Bianconi* de Bologne. Il eſt vrai que ces médailles ſont groſſières; mais une groſſièreté eſt préciſément la marque du travail originel, car rien dans ſon commencement n'a été parfait. On peut même appercevoir la gradation avec laquelle cette ſorte d'ouvrage s'eſt perfectionnée au point que les artiſtes parmi ces peuples n'ont par la ſuite cédé en rien à ceux des 18
autres nations.

L'architecture fut en grande vogue chez les Siciliens. Phéale d'Agrigente, qui vivoit dans la ſoixante-quinzième olympiade, éleva des temples ſuperbes dans ſa patrie, ouvrit des cloaques d'une grandeur prodigieuſe, & ramaſſa les eaux dans un baſſin immenſe. *Diodore* nous a laiſſé une deſcription d'un temple de la dernière magnificence, bâti à l'honneur de Jupiter Olympien dans la même ville d'Agrigente. Les murailles de ce grand édifice étoient ornées de colonnes qui perçoient du dehors du temple en dedans: au dehors elles étoient rondes & avoient vingt pieds de circonférence : en dedans elles étoient carrées, & occupoient l'eſpace de douze pieds. Tout l'édifice étoit long de 340 pieds, large de 60, & haut de 122. Il étoit orné de ſculptures excellentes: elles repréſentoient d'un côté la bataille des Géans contre les Dieux, de l'autre la priſe de Troye & les Héros qui y eurent part. Les ruines des trois temples qu'on voit encore où étoit Poſſidonia, & ce qu'on a découvert de nos jours dans la ville ſouveraine d'Herculano atteſtent l'ancienneté & le mérite de l'architecture & de la ſculpture dans la grande Grèce, auſſi bien que dans la Sicile. 19

Architecture.

Et quant à la ſculpture, *Pauſanias* (*b*) nomme Léarque de Rhège, qui fut le premier à travailler les diverſes parties des ſtatues, chacune

Sculpture.

(*c*) Liv. III, C. 17.

à part, en les joignant ensuite avec des clous: Il parle aussi d'un autre sculpteur insigne de Rhège, appelé Cléarque, & de Pythagore de la même ville, placé par le savant *Winckelmann* (c) parmi les cinq sculpteurs qui après Phidias, fleurirent pendant la guerre du Péloponnèse. *Pline* dit (d), que ce Pythagore remporta le prix sur Miron, fameux sculpteur Grec, qui fut vaincu une seconde fois par un autre Pythagore, natif de la ville de Lentini. Ce Pythagore fut le premier qui s'appliqua à bien ren-
20 dre les muscles, les veines, & les cheveux.

Peinture. Que dirons-nous de la peinture? Tout le monde connoît le nom & la réputation de Zeuxis; mais ce fameux peintre n'étoit-il pas Italien? C'est le sentiment du P. *Hardouin*, & Zeuxis. d'autres savans. Zeuxis étoit d'Herculée: comme il y avoit plusieurs villes de ce nom, on ignore laquelle de ces villes a été la patrie de ce peintre; mais les conjectures les plus probables sont qu'il étoit de l'Herculée de la grande Grèce, voisine de Crotone. *Pline* assure (e) que Zeuxis étoit élève de *Démophile* d'Himère en Sicile: on sait que Zeuxis fit ses plus célèbres ouvrages à Crotone, à Agrigente, & dans d'autres villes de la Calabre & de la Sicile. Et s'il travailla beaucoup dans la Grèce propre, c'est que les Grecs, comme il est prouvé par cent témoignages, faisoient venir les peintres d'Italie, au lieu qu'il n'y a pas un exemple d'un artiste Grec appelé dans ce tems là par les Italiens. Ces raisons sont d'un assez grand poids pour nous persuader que Zeuxis étoit d'Herculée de l'Italie, d'autant plus qu'il n'y a pas la moindre preuve du contraire.

Démophile, Sicilien, fut, comme on vient

(*c*) Hist. de l'art. T. II.
(*d*) Liv. 34. C. 8.

de voir, le maître de Zeuxis dans la peinture. Il y eut aussi un Silasus de Rhège, qui, appelé en Grèce, remplit de ses ouvrages les temples & autres bâtimens du Péloponnèse.

C'est ainsi que les sciences ont anciennement fleuri dans la grande Grèce & dans la Sicile. Ce fut à la vivacité de leur esprit, & à la sagacité de leur génie, que ces peuples durent leurs nombreuses inventions, & leurs progrès rapides dans les arts & dans les sciences: car enfin ils ne furent encouragés par aucun Prince, si l'on excepte Hiéron l'ancien, & peut-être, les deux Denys qui protégèrent quelquefois les les savans, mais qui plus souvent en furent les persécuteurs. Ainsi l'on peut conclure que ces peuples ne furent redevables de leur gloire qu'à eux-mêmes.

LIVRE SECOND.

Littérature des Romains.

PENDANT les cinq premiers siècles de son existence, Rome ne connut d'autre savoir que celui de la guerre. Obligée d'avoir toujours les armes à la main contre les nombreux ennemis dont son territoire étoit environné, elle ne songea qu'à combattre. Les Étrusques & les peuples de la grande Grèce auroient pu lui inspirer du goût pour les sciences: mais elle n'apprit des premiers que la superstition & des chansons, & elle regarda le savoir des seconds comme une marque d'oisiveté & de mollesse (16). Si les Romains s'appliquèrent à quelque sorte d'étude, ce fut à celle des loix, par la nécessité indispensable d'éviter les désordre d'un gouvernement mal

(e) Liv. 35. C. 9.

règlé. Sous Tarquin le ſuperbe, PAPIRIUS, à la réquiſition du peuple, recueillit les édits & les ordonnances des Rois précédens & forma le code *Papirien*, dont les fragmens ont été raſſemblés par le ſavant & laborieux avocat *Terraſſon* (*a*). Les Décemvirs ayant apporté de la Grèce à Rome les loix appelées *des douze tables*, il fallut ſe ſervir pour les interprêter d'un certain *Hermodore* d'Éphèſe, qui ſe trouvoit à Rome, & à qui on dreſſa une ſtatue (*b*) (17). Le même Terraſſon nomme parmi les juriſconſultes qui floriſſoient alors, Appius Claudius, Centumalus, Sempronius, & Tibérius Corruneanius. qui fut conſul l'an 473 de Rome, & ſe diſtingua dans la juriſprudence, dont il ouvrit la première école dans ſa patrie.

Voilà à quoi ſe réduiſit pendant cinq-cents ans tout le ſavoir des Romains. Ainſi l'abbé *le Moine d'Orgival* s'eſt trompé, lorſqu'il a voulu faire paſſer Romulus pour un grand ſavant, Numa, pour un philoſophe ſublime, & ceux qui haranguoient le ſénat & le peuple, pour des orateurs excellens (*c*). Il a pris pour véritables les harangues que *Tite Live* & *Denys d'Halicarnaſſe* ont mis dans la bouche des généraux & des magiſtrats de Rome : il a même cru que les Romains étoient Pythagoriciens, parce qu'ils chantoient à table, & faiſoient jouer des inſtrumens pendant les ſacrifices.

Ce ne fut que vers le ſixième ſiècle de Rome que le goût des arts & des ſciences commença à s'introduire dans cette ville. On penſe que les Romains le durent aux Grecs. Si on entend par ce nom ceux de la grande Grèce & de la Sicile, l'aſſertion eſt juſte ; mais elle eſt fauſſe ſi l'on veut dire que les Grecs proprement dits

---

(*a*) Hiſt. de la juriſprud. de Rome. P. I.
(*b*) Pline. Liv. 34. c. 5.

fûrent les premiers qui inspirèrent aux Romains le goût des arts & des belles lettres. Rome n'eut pour lors à faire qu'avec ceux de la Campanie, de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile: elle les subjugua les uns après les autres, vers le tems de la première guerre punique: & à cette occasion plusieurs savans de ce pays passèrent dans la patrie de leurs vainqueurs, & apportèrent les lettres & la sagesse. Après que ces fondemens eurent été jetés, les véritables Grecs perfectionnèrent la littérature des Romains, comme nous le verrons en son lieu.

Je partagerai l'histoire de cette littérature en deux époques: la première comprendra l'espace d'environ un siècle, depuis la fin de la première guerre punique jusqu'à la destruction de Carthage, c'est-à-dire, depuis l'an 512 de Rome jusqu'à l'an 607: la seconde embrassera un siècle & demi, depuis cette destruction jusqu'à la mort d'Auguste, qui arriva l'an 766 (18). Nous verrons par là les commencemens & les progrès de cette littérature: & ensuite nous passerons dans un autre livre à en observer la décadence.

PREMIERE ÉPOQUE.

Depuis l'an 512 de Rome jusqu'à l'an 607.

§. I. *Poésie théatrale & d'autres genres.*

ENTRE tous les arts & les sciences, la poésie fut 2
la première que l'on cultiva à Rome, & parmi les divers genres de poésie, celle du théatre eut

---

(c) Considérations sur l'origine & les progrès des belles lettres chez les Romains.

la préférence. Les Romains en avoient reçu la première idée des Étrusques: ils avoient des historiens qui chantoient & dansoient au son de la flûte: la jeunesse Romaine déclamoit les fables atellanes: on aimoit à Rome le théatre, quoique à peine ébauché: on l'aima d'avantage quand on commença à lui donner quelque règle, & quand la comédie y monta avec son ridicule instructif; & la tragédie avec son majestueux cothurne.

Livius Andronicus. La première pièce théatrale, on ne sait pas en quel genre, fut représentée à Rome, l'an 513 ou 14, sous les consulats de C. Claudius Centon & de Sempronius Tuditanus (*a*). Livius Andronicus en fut l'auteur. *Suétone*, dans son livre *de Illustribus Grammaticis*, donne à Livius Andronicus, & à Ennius le nom de demi-Grecs. Cette application fait voir qu'Andronicus, malgré son nom grec, ne l'étoit pas de nation: car ou Suétone veut parler du style ou de la naissance: dans le premier cas il insinue qu'Andronicus & Ennius ne firent qu'insulter les Grecs: dans le second il veut dire qu'ils n'étoient pas de la Grèce propre; mais de la grande Grèce, d'où nous savons d'ailleurs qu'Ennius tiroit en effet son origine: Andronicus étoit, dit-on, esclave de Livius Salinator, qui lui donna la liberté & son surnom. Encouragé par le succès de sa première pièce, Livius Andronicus en fit d'autres, la plus grande partie dans le genre tragique: mais nous n'en avons que les titres & quelques morceaux sans suite (*b*). Ce pëte étoit aussi auteur, comme le furent presque tous ses successeurs. Dans sa vieillesse il faisoit déclamer

(*a*) Cicer. de Cl. orator. n. 18. & Tusc. Quest. L. I.
(*b*) V. la bibliot. Lat. de Fabr. T. I.
(*c*) Cicer. *ut supra.*
(*d*) A. Gellius L. 17. ch. dernier.

un

un chanteur (19) ; pour lui il se contentoit de faire les gestes, ce qui passa en usage sur le théatre romain, où souvent les uns déclamoient, & les autres gesticuloient ; ce qui devoit être fort plaisant. Le même poëte fit aussi des *hymnes* & une *traduction de l'Odyssée* en vers jambiques. En général ses ouvrages étoient mauvais (*c*), comme ils le devoient être dans ces commencemens.

Ggnéus Névius, natif de la Campanie ou Terre de Labour, fut le second poëte. Il représenta sa première pièce de théatre l'an 519 (*d*). Les applaudissemens qu'il reçut, l'excitèrent à composer un grand nombre de tragédies & de comédies ; mais comme ses pièces étoient fort satyriques, & qu'à la manière des Grecs, il y caractérisoit ouvertement les personnes distinguées, l'an 547, Métellus, qui étoit consul, & qui se trouva attaqué, le fit jeter dans un cachot (*e*). Les tribuns du peuple l'en firent sortir ; mais la persécution des nobles, réunis contre lui, l'obligea à se retirer à Utique sous la protection des Carthaginois contre lesquels il avoit servi les Romains dans la première guerre punique (*f*). Il avoit même fait au sujet de cette guerre un poëme qu'*Ennius* a critiqué, & dont *Ciceron* a fait l'apologie (*g*). Ce poëme étoit écrit en de certains vers barbares qu'on appeloit *Saturniens*, & dont parle *Festus* au mot *Saturnus*. Les vers hexamètres, imités de ceux des Grecs, commençoient à peine à paroître chez les Latins : Névius les employa dans un autre poëme intitulé *Iliados Cypriæ*, l'Iliade de Vénus. Névius.

ENNIUS fut le troisième en âge parmi les poëtes qui fleurirent à Rome au VI[e] siècle de Ennius.

(*e*) Idem. L. III. c. 3.
(*f*) Euseb. en Chron. olymp. 144.
(*g*) De Cl. orat. n. 29.

image
not
available

quit à Sarsine dans l'Ombrie, & mourut l'an 569 de Rome. Aulu-Gelle rapporte (*m*) que ce poete s'étant enrichi en travaillant pour le théatre, le quitta pour s'adonner au commerce. Il en fut puni: il perdit tout son argent, & fut obligé pour vivre de tourner la meule d'un meûnier. Dans ce pénible exercice il composa encore des comédies. Le même auteur dit que de son tems on attribuoit à Plaute cent trente comédies; mais que Lélius, homme très savant, croyoit que les pièces originales n'étoient qu'au nombre de vingt-cinq; que certainement les autres étoient de quelque ancien poete, mais que Plaute les avoit seulement retouchées. Il ne nous reste que vingt pièces de ce poëte; on y trouve beaucoup de vivacité & de jeu comique: la nature y est bien imitée, les caractères bien dessinés, & bien soutenus. On voit en même tems que l'auteur a écrit pour le peuple; presque tout est trivial dans ses pièces; le langage est celui de la populace, parmi ses plaisanteries fines & spirituelles il y en a de très basses, même de très indécentes.

Jamais nation n'a été autant éprise de l'enthousiasme des théatres que la Romaine dans ce siècle. Cecilius Statius, natif de l'Ensubrie, & peut-être Milanois, étoit esclave. Ses talens pour le théatre lui acquirent la liberté, des richesses, & la plus grande réputation. Il composa plusieurs comédies, dans le même tems que PACUVE, fils d'une sœur d'Ennius, & né à Brindes (*n*), faisoit des tragédies. Pacuve fut peintre & poete. *Ciceron* parle avec peu d'estime de ces deux poëtes dans un endroit de ses écrits (*o*); cependant ailleurs il loue quelques passa- Cecilius & Pacuve

(*m*) Liv. 3. c. 3.
(*n*) Pline liv 35 c. 4.
(*o*) de Cl. orat. n. 74.

ges de Pacuve (*p*). *Quintilien* dit que les comédies de Cécilius furent fort applaudies à Rome; il loue dans les tragédies de Pacuve, la solidité des pensées, la force de l'expression & la noblesse des caractères (*q*). On peut voir dans les catalogues de *Fabricius* & de *Vossius* les noms de huit ou dix autres auteurs dramatiques de cet âge.

§

Térence. Quoique l'illustre Térence ne soit pas originaire d'Italie, il faut néanmoins le compter parmi les poëtes qui ont illustré la littérature romaine. Il passa une grande partie de sa vie à Rome: ce fut là qu'il composa & fit jouer ses comédies; il surpassa dans ce genre tous ceux qui l'avoient précédé & ceux qui le suivirent. Il étoit Carthaginois, il tomba au pouvoir des Romains; on ignore si ce fut pendant la seconde guerre punique ou pendant la troisième. Les progrès qu'il fit dans la langue & dans la poésie latines, surprirent *Terentius* son maître qui lui donna la liberté & son nom. La première comédie de Térence fut celle qui porte le nom d'*Andria*; elle parut sur le théatre l'an 587. Les édiles avoient à Rome l'inspection des spectacles. Térence offrit sa pièce; mais les édiles ne sachant pas si elle méritoit d'être reçue, lui commandèrent d'aller chez *Cécilius Statius* pour la faire examiner. Il y alla & le trouva à table: Cécilius reçut cet étranger qui étoit mal habillé, comme on reçoit les gens du commun, & lui dit froidement de commencer sa lecture: mais à peine Térence en eut-il lu quelques vers, que Cécilius tout surpris de la pureté du style & de l'harmonie de la versification, se leva, le prit par la main, le pria de se placer à ses côtés,

---

(*p*) Tusc. Quest. L. 2. n. 21. de divin. liv. I. n. 57.
(*q*) Inst. L. X. c. I
(*r*) Cette notice & les autres qui concernent Té-

& entendit la lecture de toute la pièce avec une espèce de transport (*r*). Mais si Cécilius mourut l'an de Rome 585, comme on le prétend, Térence ne put pas lui lire sa comédie l'an 587. Ce qu'on dit de Cécilius doit peut-être s'entendre de quelqu'autre poete célèbre qui vivoit alors. Térence a fait dix comédies, il fut aidé dans ce travailpar Scipion l'Africain le jeune & par C. Lélius. C'est certainement d'eux que Térence emprunta cette netteté de style & cette pureté d'expression qui distingue ses pièces. Rome qui n'avoit jamais entendu sur le théatre un pareil langage, ni trouvé tant de décence & de noblesse dans des sujets comiques, en fut enchantée: les applaudissemens qu'on prodigua à ce modeste auteur ne l'enflèrent pas; il résolut de les mériter toujours en se perfectionnant. Pour cet effet il alla en Grèce fian d'étudier les plus célèbres auteurs dramatiques, & surtout *Menandre* qu'il avoit pris pour modèle. Il traduisit jusqu'à cent huit comédies; mais selon quelques auteurs, en retournant à Rome il fit naufrage, perdit son bagage avec tous ses papiers, & mourut du chagrin que lui avoit causé cette perte. Sa mort arriva l'an de Rome 594.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter les divers jugemens qu'on a portés sur les comédies de Térence, ni à faire la comparaison de ses pièces avec celles de Plaute. *César* appeloit Térence *le demi Menandre*, parce qu'il avoit la grace & la délicatesse de cet auteur Grec, mais non pas sa force. Térence fut souvent accusé de faire de deux pièces grecques une Romaine: en effet l'action de ses comédies est quelquefois double. C'est un défaut qu'on ne peut reprocher à Plaute, qui est

---

rence, sont prises de sa vie, écrite par *Donaro*, qui, à ce que l'on croit, l'a composée de celle que *Suétone* avoit écrite & qui n'existe plus.

toujours ſimple & original. Cependant, quoi qu'on en diſe, le ſtyle de Térence charme & charmera toujours quiconque a du goût: la marche régulière de ſes pièces n'a rien de ce déſordre qu'on voit règner dans celles de ſon rival: ſes dénouemens ſont naturels, & comme le dit le *P. Rapin* dans ſes *réflexions ſur l'art poétique*, nul auteur n'a connu & manié la nature mieux que Térence.

6 En réfléchiſſant ſur la paſſion que les Romains avoient pour la poéſie du théatre, on doit être ſurpris de ce que cet art n'y a pas été autant perfectionné que chez les Grecs. Le préjugé en fut la cauſe: on aimoit la poéſie, & on mépriſoit la profeſſion de poéte. Ce mépris venoit de ce que les poëtes qui parurent à Rome dans cet âge, étoient tous des étrangers, la plûpart eſclaves, & tous iſſus des nations que les Romains venoient de ſubjuguer. On reçut donc leurs poéſies, on les leur paya bien, mais on laiſſa les auteurs confondus parmi le vulgaire. Ce n'étoit pas le moyen de les encourager, ainſi le théatre Romain ne ſortit jamais de la médiocrité (*a*) (20).

§. II. *Philoſophie & d'autres ſciences.*

7 Après que les Italiens de la grande Grèce eurent introduit la poéſie à Rome, les autres ſciences ne tardèrent pas à y pénétrer. La grande Grèce & la Sicile avoient fourmillé de philoſophes: malgré l'extinction de la ſecte de Pythagore, l'amour pour la philoſophie & pour les ſciences en général dominoit parmi ces peuples: ils en communiquèrent le goût aux Romains, dont ils auroient fait des philoſophes & des orateurs, ſi un revers terrible n'eût bouleverſé cet édifice qu'ils commençoient à bâtir. Ce revers fut la ſeconde guerre punique, qui mit Ro-

La guerre d'Annibal faillit

(*a*) Cic. Tuſcul. lib. I. n. 2.

me & toute l'Italie à deux doigts de ſa ruine. Dans le cours de cette guerre meurtrière, Rome perdit les deux tiers de ſes citoyens, toute l'Italie fut bouleverſée, mais ſa partie méridionale, c'eſt-à dire, la grande Grèce, ſouffrit les calamités les plus horribles, & fut d'un bout à l'autre inondée tour à tour du ſort de ſes habitans par les Romains & par Annibal. Rome punit avec la dernière ſévérité ceux qui ſurvécurent, de s'être livrés aux Carthaginois. Depuis ce jour les lettres diſparurent de la grande Grèce & de la Sicile : & ſi Rome ne retomba pas tout à coup dans ſon premier état d'ignorance, elle en eut l'obligation aux poëtes, qui ne la quittèrent point. Ils ſe turent pendant le bruit des armes : mais cette guerre qui avoit ébranlé juſques dans ſes fondemens l'Empire naiſſant de Rome, ayant fini par des triomphes, Ennius & les autres poëtes, ſes contemporains, chantèrent avec enthouſiaſme dans leurs poéſies épiques & théatrales les exploits & les victoires des Romains.

faire retomber les Romains dans l'ignorance

8 Comment la littérature grecque pénétra à Rome.

Cependant il y a apparence que la littérature de ce peuple ſe ſeroit bornée à une poéſie groſſière, ſi des relations politiques que les Romains commencèrent alors à entretenir avec les Grecs, n'avoient ouvert un nouveau chemin aux Siciliens pour s'introduire parmi les premiers. Durant la guerre d'Annibal les Romains s'étoient brouillés avec Philippe, Roi de Macédoine ; & dès qu'ils ſe virent débarraſſés des Carthaginois, ils ne s'occupèrent plus que de faire la guerre à ce Prince. Leurs démélés avec Philippe les avoient déjà mis à portée de connoître les Grecs, de traiter avec eux, de voyager dans leur pays, d'y envoyer & d'en recevoir des ambaſſades. Ils s'étoient particulièrement alliés avec les Athéniens; & ce fut préciſément pour ſecourir cette ville célèbre qu'ils déclarèrent la guerre à Philippe. On peut dire que ce ſecours fut le pré-

texte de la guerre : car dans le fond il s'agissoit de décider, qui, des Macédoniens ou des Romains, auroient la supériorité sur la Grèce. Les Romains furent les vainqueurs, ils obtinrent cette supériorité, & s'en servirent généreusement pour rendre la liberté aux Grecs. Les Étotoiens, & les Lacédémoniens crurent avoir à se plaindre des Romains : nouvelle guerre, & nouvel enchaînement d'affaires entre les Romains & les Grecs. Les Étoliens vaincus eurent recours à Antiochus le Grand, Roi de Syrie. Ce Prince disputa aux Romains le droit de protection ou plutôt de Seigneurie sur la Grèce : vaincu par la force & par le génie de Rome, il perdit toute l'Asie Mineure, vaste contrée remplie de colonies Grecques, qui passèrent au pouvoir des Romains. Enfin, cette république ayant détruit ce royaume de Macédoine, ruiné Corinthe, & fait de la Macédoine & de la l'Achaïe deux provinces de son Empire, elle enchaîna la Grèce, & y exerça un pouvoir absolu.

Ces diverses expéditions & ces conquêtes mirent les Romains dans la nécessité d'étudier la langue grecque, qui devint familière à Rome, & obligèrent les Grecs à être dans une relation perpétuelle avec les Romains, dont ils ne pouvoient plus se passer. Ils affectèrent même d'étaler leur savoir aux yeux de leurs maîtres, comme une marque de la supériorité que les Grecs conservoient toujours sur les *Barbares* : de leur côté les Romains tâchèrent de ne plus mériter cette appellation de mépris, & de vaincre les Grecs dans les sciences, comme ils les avoient vaincus dans la guerre (21).

9 Caton l'Ancien.

On vit aussi tôt à Rome les heureux fruits de cette émulation. Caton surnommé *l'Ancien, le dicerx & le censeur*, l'homme le plus savant qui

(*a*) de Cl. orat. n. 17.
(*b*) Cic. de Senect. n. 14.

eût paru juſqu'alors parmi ce peuple politique & guerrier, non content d'avoir fait préſent d'Ennius à la patrie, conſacra le peu de loiſir que ſes charges civiles & militaires lui laiſſoient, à l'étude des lettres. Il écrivit les *Origines*, titre qu'il donna à ſon hiſtoire Romaine, un traité *d'Agriculture*, un ſur *l'art militaire*, un de *rhétorique*, un des *loix*, un de *médecine*. Ses *harangues* étoient au nombre de cent-cinquante, comme l'atteſte *Ciceron*, qui en fait de grands éloges (*a*).

Sulpicius Gallus.

En même tems fleuriſſoit Sulpicius Gallus, orateur éloquent, & aſtronome habile, qui, au dire de Caton, avoit ruiné ſa ſanté à force de meſurer le Ciel & la terre, & de paſſer les jours & les nuits dans des contemplations aſtronomiques (*b*). Sulpicius prédit l'éclipſe de la lune qui arriva la veille de la dernière bataille entre les Romains & Perſée Roi de Macédoine, & il compoſa le premier livre qui ait paru à Rome ſur les éclipſes (*c*).

10

Cratèſ & ſa littérature.

Tandis que les ſciences des Grecs s'établiſſoient dans Rome, deux évènemens politiques en hâtèrent les progrès. Attale, Roi de Pergame en Aſie, ayant des affaires à traiter avec le Sénat, envoya à Rome Crateſ de Malle, ville de la Cilicie. Cet ambaſſadeur étoit bon philoſophe, bon poëte, & bon grammairien ou critique judicieux. Pendant qu'il s'acquittoit de ſa commiſſion, il ſe caſſa une jambe: ce malheur l'arrêta à Rome, où il fit connoître & expliqua les plus célèbres auteurs Grecs, à la jeuneſſe Romaine qui s'empreſſa d'écouter ſes leçons (*d*).

Arrivée d'autres ſavans Grecs à Rome.

Cratèſ ayant jeté les ſemences de la bonne littérature grecque parmi les Romains, d'autres ſavans y répandirent en même tems l'amour pour la philoſophie pendant la guerre que Rome eut avec Perſée, Roi de Macédoine, dont elle dé-

(*c*) Pline, liv. 2. c. 12.
(*d*) Suet. de ill. grammat. c. I.

truisit l'empire, plusieurs Grecs furent soupçonnés d'être d'intelligence avec ce monarque. Le sénat les cita à Rome pour rendre compte de leur conduite : ils obéirent l'an 586, & l'on vit paroître entr'autres le fameux Panétius, grand philosophe de la secte Stoïcienne, & l'illustre Polybe, philosophe & historien. On auroit dit que l'ardeur pour les sciences étoit venue avec eux. Après s'être purgés des crimes qu'on leur imputoit, ces grands hommes étalèrent leur savoir, & l'on vit la jeune noblesse les entourer, les prier de lui donner des leçons, & faire des progrès rapides qui étonnèrent ses maîtres. Scipion le Jeune, C. Lélius, son ami intime, C. Furius, G. Tubero, G. Scevola, se distinguèrent dans le nombre de ces illustres élèves. Cette ardeur de la jeunesse Romaine pour les sciences grecques déplut au sénat : il craignit que l'application trop grande pour les sciences étrangères ne fût un obstacle à celle que les citoyens devoient à l'art militaire, & à la science très importante de gouverner. Cette application avoit élevé les Romains au point de grandeur où ils se trouvoient, & d'où ils jetoient les yeux sur le reste de la terre, comme sur une conquête qui leur étoit réservée. On publia donc l'an 592 un édit par lequel il étoit enjoint à tous les philosophes & rhéteurs Grecs de sortir de Rome (*e*). Tous partirent, excepté Polybe & Panétius, auxquels Scipion & Lélius obtinrent la permission de rester, pourvu qu'ils n'enseignassent pas en public.

D'autres y répandent l'amour pour la philosophie.

Deux ans après les Athéniens envoyèrent à Rome trois ambassadeurs, qui étoient les chefs de trois sectes philosophiques ; Carnéades l'étoit des Académiciens, Diogènes des Stoïciens, Critolaüs des Péripatéticiens. Comme l'affaire pour laquelle ils étoient venus ne pouvoit pas s'ex-

(*e*) Idem de Cl. rhetoribus, & A Gell. L. 15. c. 2.

pédier si tôt, ils employèrent le tems qu'ils passèrent à Rome, à dogmatiser, & à faire des prosélytes à leurs sectes. Il est presque incroyable avec quelle avidité les Romains écoutèrent ces philosophes, & prirent parti dans leurs disputes. L'on ne parloit plus à Rome que de philosophie: chacun vouloit être ou Stoïcien, ou Platonicien, ou Péripatéticien: tous disputoient, & tous se paroient du nom de philosophes, nom qui étoit devenu à la mode. La chose alla si loin, que même dans le sénat on entendoit des dissertations philosophiques (*f*). Caton, tout savant qu'il étoit, crut devoir s'opposer à ce fanatisme: il remontra aux sénateurs que l'amour excessif de la philosophie pouvoit entraîner des abus & d'autres mauvaises conséquences: que l'ardeur de la dispute pouvoit dégénérer en une discorde politique, & il conclut à renvoyer au plutôt les ambassadeurs Athéniens. On suivit son avis, & par cette démarche on modéra ce qu'il y avoit d'excessif dans l'ardeur des seigneurs Romains pour les sectes grecques. Depuis ce jour on étudia, on disputa, on s'attacha à différentes sectes, mais par manière de délassement ensorte que la littérature y gagna, sans que lesaffaires politiques & la valeur militaire en souffrissent.

Ainsi la philosophie faisoit des progrès, & l'éloquence en faisoit de plus grands. Cet art qui est le propre d'une république, commençoit à fleurir par les soins de Caton, & par l'étude qu'on faisoit des livres de *Gorgias*, d'*Isocrates* & de *Démosthènes*. *Ciceron*, qui nous a laissé l'histoire des illustres *orateurs Romains*, nomme outre Caton & Sulpicius Gallus dont j'ai parlé, M. Émilius Lepidus Porcina, grand imitateur de la grace & de la douceur des Grecs; Scipion le Jeune & C. Lélius, grands orateurs tous les deux, mais dont le second fut préféré au premier dans l'éloquence, non qu'il — II Orateurs.

(*f*) Plutar. in Cat. Cens.

fût réellement plus habile, mais, dit *Ciceron*, par ce que le premier eut pour son partage la gloire militaire.

A l'éloquence on ajouta l'histoire. J'ai parlé des *Origines de* Caton, cet ouvrage que *Cicéron* loue beaucoup, sans en approuver le style, excita d'autres écrivains à travailler sur l'histoire Romaine qu'on avoit pitoyablement traitée dans les *annales des Pontifes*. Ceux qui, à l'exemple de Caton, entreprirent de débrouiller ce cahos, furent Pison, Fabius Pictor, Vennonius, Célius, Claudius, Accius, Asellion, & d'autres dont on peut voir les noms dans le *traité des loix*. (*g*). *Tite-Live* cite souvent L. Cincius Alimentius ou Alimentus qui écrivit en Grèce, ce que fit aussi A. Albinus. Tous ces écrits sont perdus; mais on en peut voir le catalogue chez *Vossius* (*h*) (22).

SECONDE ÉPOQUE

OU

Siècle d'Auguste.

Le fameux *J. Jacques Rousseau* de Genève a fait un livre pour prouver que les sciences & les lettres ont causé la ruine de plusieurs grands États, & particulièrement de l'empire Romain. Pour réfuter cet ingénieux paradoxe, on n'a qu'à observer les progrès surprenans que la puissance & la littérature des Romains firent comme de concert. Tant que Rome n'eut que son petit territoire pour tout domaine, les habitans croupissoient dans l'ignorance : à mesure qu'elle étendit ses conquêtes, elle profita dans les arts & dans les sciences : parvenue au plus haut degré

(*g*) L. I. n. 2.
(*h*) De hist. latinit. L. I c. 4.

de force & de grandeur, elle excella dans toutes les parties de la littérature, & quand sa puissance commença à baisser, les lettres en souffrirent; enfin Rome n'eut presque plus de littérature, lorsqu'elle eut perdu sa puissance (23).

L'époque que nous allons parcourir, & qu'on appelle *l'âge des lettres, ou le siècle d'Auguste*, fut aussi pour Rome le tems de la plus grande puissance. On diroit que la destruction de Carthage fit tomber la terre entière aux pieds de Rome; délivrée de la crainte que cette ambitieuse & riche rivale lui avoit longtems inspirée, Rome commença à jouir de l'heureux repos que ses victoires lui avoient procuré. Mais au lieu de se plonger dans l'oisiveté, les Romains donnèrent à l'étude le tems que leur laissoient leurs nouvelles conquêtes, & leurs guerres civiles. Maîtres de l'Univers par les armes, ils voulurent l'être également par les sciences, & après avoir vaincu les peuples, ils se mirent en état de les instruire. Nous allons voir dans les sections suivantes s'ils y réussirent.

§. I. *Progrès surprenans des Romains dans la poésie.*

La poésie qui la première des arts & des sciences eut la gloire de façonner & de polir les Romains, fut aussi la première qui s'éleva dans Rome à un degré surprenant.

12 Lucile, inventeur de la Satire.

Il ne suffit pas aux poëtes latins d'exceller dans cet art: ils voulurent inventer. Lucile imagina la *poësie satirique*. Un grand connoisseur, *Quintilien*, s'exprime de la sorte: *La Satire est entièrement de notre invention, & Lucile est le premier qui se soit rendu célèbre dans ce nouveau genre de poésie.... On trouve dans ce poëte très mordant une érudition admirable & une grande liberté jointe à beaucoup de finesse* (*a*). *Horace*, imitateur de Lu-

(*a*) Just. L. 10 C. 1.

cile, en parle plusieurs fois dans ses *satires* : souvent il le loue, mais quelquefois il blâme la négligence de son style (*b*), défaut dont cependant *Quintilien*, dans le même endroit, ne veut pas convenir. Au reste, quoiqu'en ait pensé M. *Dacier* dans sa *préface du* VI^e *Tome d'Horace*, ce poëte, qui appelle Lucile *Grecis intacti carminis auctor*, (inventeur d'une sorte de poésie sur laquelle les Grecs n'ont jamais travaillé (*c*),) & *Pline* aussi (*d*) s'accordent à donner à Lucile le mérite d'avoir inventé la satire. Il mourut l'an 651, & laissa jusqu'à trente livres de satires, dont nous n'avons que des fragmens (24).

13 Lucrèce.

Si un autre genre de poésie plus sublime ne fut pas inventé à Rome, il y fut du moins porté à un degré de perfection que les Grecs eux-mêmes n'avoient jamais atteint. C'est la *poésie philosophique*, dont on vit le chef d'œuvre dans le fameux poëme de Lucrèce. Il étoit Romain, & il vécut au tems de Ciceron. On prétend qu'ayant pris un philtre amoureux, il tomba en délire & se tua de sa propre main à l'âge de 44 ans ; c'est *Eusèbe* qui raconte ce fait dans sa chronique, & on ne peut pas le réfuter par le silence des auteurs précédens, parce que ceux que nous avons font à peine mention de Lucrèce. Je ne parlerai pas de l'ouvrage de ce grand poëte : on sait qu'il est aussi dangereux qu'inimitable ; que ce poëte nie l'existence de Dieu, la Providence, l'immatérialité de l'ame, & la vie à venir, mais qu'il traite son sujet d'une manière admirable à cause des difficultés immenses que l'auteur a eues à surmonter. A quelque reste près de l'ancienne grossièreté du langage, tout respire la force, la sublimité, l'élégance & les graces. Un

---

(*b*) Sat. X.
(*c*) Ibidem.
(*d*) Prefat. ad hist. natur.

des plus grands poëtes anciens méritoit bien de trouver un des plus habiles traducteurs modernes : on connoît la traduction d'*Alexandre Marchetti*, & on n'a qu'à la nommer pour faire l'éloge de l'ouvrage, & de son auteur.

Catulle fut contemporain de Lucrèce. Il étoit de Vérone, & ami de Ciceron, qui le défendit dans un procès. Ayant écrit contre César, ce grand homme s'en vengea en comblant le poëte de ses graces (*e*). Catulle fit voir de combien de mètres divers & de tons mélodieux la poésie latine étoit susceptible. Nul avant lui n'en avoit tant employé, & nul jamais n'y réussit avec un succès plus égal & mieux soutenu. La pureté de son langage, la netteté & la justesse de ses expressions, jointes à l'élégance qui règne dans toutes ses poésies, ont fait passer cet auteur pour un des meilleurs modèles dans le genre de la poésie légère. Catulle.

Mettrons-nous Ciceron parmi les poëtes de ce siècle heureux? Il est certain qu'il en affecta la réputation. Il est certain qu'il traduisit en vers latins les poëmes grecs d'*Arate*, il écrivit la vie de C. *Marius* en vers, & il fit le poëme *de son consulat*. Tout cela est perdu : mais plusieurs de ses vers, que lui-même cite dans ses autres ouvrages, ne nous donnent pas lieu d'en regrèter la perte. Dans le siècle d'*Ennius*, Ciceron auroit été un grand poëte : mais, n'en déplaise à M. *l'abbé Régnier*, qui soutient le contraire dans sa *traduction des livres de la divination*, Ciceron fut moins que médiocre dans le siècle de *Lucrèce* & de *Catulle*. Ciceron.

Nous voici au tems où les poëtes, encouragés par les bienfaits de Mécène & d'Auguste, se hâtoient de surpasser ce qu'il y avoit de plus grand dans ce genre parmi les Grecs. L'espoir des récompenses est un puissant aiguillon pour les au- 14

(*e*) Suet. in Jul. Ces. n. 73.

teurs : on pouvoit alors en espérer de très grandes, & cette espérance donnoit l'essor aux plus beaux génies. Tibulle, chevalier Romain, étoit de ce nombre, mais il n'aspira jamais à la faveur des grands, quoiqu'il éclipsât tous les poetes *élégiaques* de son tems. Content d'une heureuse médiocrité, & d'un ami intime tel que Valère Menalla, il dut à son génie la supériorité qu'il acquit dans le genre auquel il s'adonna. *Nous défions les Grecs*, dit le savant *Quintilien* (*f*), *dans l'élégie, dans laquelle, à mon avis, le plus pur & le plus élégant écrivain a été Tibulle.* C'est à ce poëte qu'*Horace* adressa quelques-uns de ses vers (*g*). *Ovide* en pleura la mort par une belle élégie. J'avoue que je ne puis pas comprendre comment le P. *Rapin* a pu dans ses *réflexions sur l'art poétique* donner la préférence à *Ovide* sur Tibulle.

Tibulle.

15

Horace.

Horace n'imita point le désintéressement de Tibulle. Il rechercha soigneusement la protection de Mécène; &, introduit chez ce seigneur par Virgile & par Varius, il fut tellement le gagner, que de protégé il en devint l'ami & même celui de cœur. Il étoit né à Venise l'an 688 : son père étoit fils d'un affranchi ou affranchi lui-même. Après avoir fait des progrès dans la littérature grecque & latine, Horace suivit le parti des armes, & monta jusqu'au grade de tribun (*h*); mais ayant très mal réussi à la bataille de Philippe (*i*), il quitta la milice & se consacra entièrement aux muses. L'amitié de Mécène & l'estime d'Auguste lui procurèrent des grandes richesses, qui le mirent en état de se livrer à la volupté, pour laquelle il n'avoit que trop de

(*f*) L. 10. c. 1.
(*g*) Ode 23. l. 1. & ep. 4. l. I.
(*h*) L. 1. Sat. 6.
(*i*) L. 2, ode 7.

pen-

penchant. Il mourut l'an de Rome 745, la même année que mourut Mécène. Horace a heureusement tenté quatre genres de poésie. La *lyrique*, la *satirique*, la *didactique*, & *l'épistolaire*. Il n'y a que *Pindare*, son grand modèle, qu'on puisse lui comparer dans la première : il a infiniment surpassé *Lucile* dans la seconde : quant aux deux autres genres, Horace est original. Le P. *Hardouin* a supposé que les odes d'Horace sont toutes d'un autre auteur, comme aussi *l'Enéide de Virgile*. Un *Anonyme Anglois* ne trouve rien de bon dans Horace (*k*) : M. *Maty*, lui a bien répondu (*l*). Je ne dirai rien de plus au sujet de ce grand poëte, & des notices qu'en a donné M. le comte *Algarotti* (*m*). 16

Virgile. Le grand *Virgile* choisit trois genres de poésie pour son partage. Il commença par le genre *pastoral*, continua par l'*Économique*, & prenant tout à coup l'essor, il finit qar l'*Épique*. Il avoit pris pour modèles trois des plus grands poëtes de la Grèce & de la Sicile, c'est-à-dire, *Théocrite*, *Hésiode* & *Homère*; il égala le premier, surpassa le second, & laissa indécis s'il avoit suivi, égalé, ou vaincu le troisième. Virgile naquit à Andes, village à présent peu connu, & alors appartenant au Mantouan. Le jour de sa naissance fut le 15 Octobre de l'an de Rome 683, sous le consulat de Pompée & de Crassus. Il fit ses études à Crémone, à Milan, & à Naples; & il n'alla à Rome que l'an 712, dans le dessein de reclamer un champ qu'on lui avoit enlevé pour le donner à un soldat. Ses talens l'ayant fait connoître à Mécène & à Auguste, on lui rendit sa possession, & il écrivit à ce sujet sa première éclogue. Si Horace jouit de l'amitié intime

(*k*) Essai sur les écrits & sur le génie de Pope.
(*l*) Journ. Britan. T. XXI. p. 34. (*m*) Opere del C. Algarotti, T. III.

de Mécène, l'on peut dire que Virgile fut honoré de l'eſtime très particulière d'Auguſte, qui lui prodigua ſes bienfaits. On peut voir les autres particularités de la vie de ce poëte, non dans celle qui porte le nom de *Donatos*, ouvrage farci de fables, mais dans celle que le P. *la Rue* a écrite. Virgile s'étant embarqué pour aller en Grèce, afin de mettre la dernière main à ſon *Énéide*, fut obligé de retourner ſur ſes pas pour accompagner Auguſte qui revenoit de la Grèce à Rome. Parvenu à Brindes, Virgile y mourut le 22 Septembre de l'an 734, à l'âge de 51 ans. Ce poëte incomparable étoit doué d'une modeſtie très rare; applaudi & chéri de l'Empereur & de ſa Cour, & ayant publiquement reçu les témoignages de la haute eſtime que Rome entière avoit pour lui, il crut néanmoins que ſon Énéïde méritoit d'être jetée au feu, & il l'ordonna par ſon teſtament. Auguſte ne permit pas que le monde littéraire fît une ſi grande perte. On a ſouvent comparé Homère & Virgile: je ne répéterai pas ce qu'on en a dit, & je renvoie les lecteurs au recueil que M. *Baillet* a fait de tous ces parallèles, dans ſon troiſième tome des *Jugemens des Savans*.

Properce. Un grand amateur des Grecs & de leur ſtyle fut Properce. Il naquit en Ombrie, mais on ignore dans quel endroit de cette province M. *de Albertis* de *Siniguille* a preſque démontré que Properce étoit de Bevagria (*n*): malgré ſa belle diſſertation, les villes d'Ombrie continuent à ſe diſputer ce poëte, comme celles de la Grèce ſe ſont diſputé Homère. Properce fut dans les bonnes graces d'Auguſte & de Mécène, & il en chanta les louanges. Il prit pour ſes modèles, *Callimaque* & *Philétas*; il tranſporta dans la poéſie latine toute l'énergie, la ſublimité & la douceur des élégies grecques, & il montra com-

(*n*) Nuova Raccolta d'opuſcoli ſcientifici. T. VII, p. 61.

ment, sans piller les auteurs étrangers, on pouvoit les imiter & les surpasser.

Passons au célèbre & malheureux Ovide (25). 17 Ovide.
Nous tenons de lui même les principales notices de sa vie (*o*). Il naquit à Sulmone dans l'Abruze l'an 710, sons le consulat d'Irtius & de Pausa. Sa famille étoit Romaine, & très distinguée dans l'ordre Équestre. Envoyé à Rome pour étudier l'éloquence, avec un frère qui y fit de grands progrès, il se sentit entraîné par un penchant invicible à la poésie; de façon que les vers couloient de sa plume malgré lui. Cependant pour obéir à son père, il tâcha de surmonter son inclination, & par la voie du barreau, il entra dans les charges publiques. Enfin sa passion fut plus forte que toutes ses résolutions: il quitta ses emplois, & se livra tout entier à la poésie, qui le fit devenir l'idole des Romains, & principalement de la cour d'Auguste. Cette cour étoit remplie de poëtes: Ovide les surpassa tous par le feu de son imagination, par la facilité de sa verve, & par la galanterie de ses sujets. Il fut longtems le poëte à la mode: il faisoit les délices des Dames & des petit-maîtres: vif, enjoué, galant, aisé, libertin, il brilla dans une ville immense comme Rome, & dans la Cour la plus auguste & la plus spirituelle du monde, sans être éclipsé par des poëtes plus grands que lui; mais à la fin, à lâge de cinquante ans, il fut exilé par l'Empereur, & relégué à Tomis dans la Chersonnèse Tœunique, aujourd'hui la Crimée. Il y mourut, sans qu'Auguste ni Tibère son successeur voulussent se laisser fléchir par les prières de l'infortuné Ovide, ni par celles de ses amis. On a beaucoup disputé surla cause de sa disgrace, & on a pas moins varié dans les conjectures. J'exposerai les miennes à la fin de cette section.

(*o*) De tristibus. L. 4. Eleg. 9.

Il est au reste impossible de trouver aucun poete latin qui ait possédé la facilité, la clarté, & la vivacité poétique autant qu'Ovide, rien de plus naturel & de plus pittoresque que ses descriptions, il semble faire voir & entendre ce qu'il veut représenter. Que l'on parcoure ses *métamorphoses* & ses *fastes* : on trouvera un nombre infini de descriptions, & toutes sont de main de maître, il seroit à souhaiter pour ses bonnes mœurs qu'il n'eût pas aussi bien réussi dans les descriptions que nous offrent ses *poésies amoureuses*. Il y a des chefs-d'œuvre dans ses *Héroïdes* ; mais les livres *des Tristes & du Pont*, malgré la facilité incomparable de ce poete, se ressentent de l'âge & des disgraces de l'auteur. Le grand défaut d'Ovide est de n'avoir pas assez limé ses vers, & souvent d'avoir plus suivi la vivacité que la justesse des pensées. Ovide auroit pu devenir le plus grand des poëtes, si, comme le
13 dit *Quintilien* (*p*) *au lieu de seconder le feu de son imagination, il avoit su la modérer.*

Manilius. Manilius, quoique du siècle d'Auguste, ne mériteroit peut-être pas d'être placé parmi les grands hommes dont nous avons parlé, si la difficulté du sujet qu'il a traité, ne faisoit pas son excuse. Ce sujet est l'astronomie de son tems, qui étoit très fautive. Nous en avons cinq livres; mais il paroit que l'auteur en avoit composé d'avantage. Il dédia son poëme à Auguste, qui étoit déjà vieux, puisque Manilius y parle de la défaite de Varus en Germanie. Ceux qui ont promené ce poëte de siècle en siècle jusqu'à celui de Théodose, n'ont pas fait attention à cette particularité, ni bien connu le style de l'auteur, qui sans avoir les charmes & les autres beautés de ses contemporains, a cependant la pureté, la dignité, & quelquefois l'élégance de l'âge d'or des lettres.

(*p*) L. X. C. 1.

Le ſavant *le Clerc* a ſu remettre Manilius à ſa place (*q*), & *Fabricius* a auſſi éclairci ce qui regarde ce poëte aſtronome (*r*).

On avoit perdu le poëme de Gratius ſur la *Chaſſe*, quand *George Logo* le reſſuſcita & le fit imprimer chez *Paul Manuce*, l'an 1534. Logo l'avoit trouvé dans un ancien manuſcrit apporté de France par *Sannazzare*. Gratilus, ſurnommé *Faliſcus*, parce qu'il étoit de la ville de Faliſci, aujourd'hui Montefiaſcone, fut contemporain de Virgile. Ovide en parle dans la 4e élégie du quatrième livre *des Triſtes*. Le poëme de Gratilus porte le nom grec de Ciprogeticon : on y apperçoit aiſément le bon ſtyle du ſiècle d'Auguſte. Gratius.

Le dernier poëte en âge parmi ceux qui illuſtrèrent ce ſiècle, eſt Phèdre, aſtronome d'Auguſte. Il continua à écrire ſous Tibère, & peut-être ſous Caligula. Il étoit né dans la Thrace, ce qui ne doit pas nous empêcher de le placer parmi les célèbres poëtes d'Italie, ayant compoſé ſes fables en latin, & paſſé ſa vie à Rome. Écrites d'un ſtyle pur, ſimple & charmant, ces fables furent extrèmement goûtées des Romains, comme il l'atteſte lui-même au commencement du Ve livre. Cependant, je ne ſais comment on les oublia bientôt, à un tel point que Sénéque, en parlant d'*Éſope*, dit *que les Romains n'étoient point étrangers dans le genre des fables* (*ſ*). On trouve cependant que *Martial* en parle (*t*); mais on fit ſi peu d'attention à cet auteur & à ſon ouvrage, que lorſqu'en 1596, ces fables reparurent à Troyes, par le ſoin de *Pierre Piteus*, on crût que c'étoit une impoſture, parce qu'on ne ſavoit pas même qu'il eût exiſté un Phèdre auteur de fables. Heureuſement on dé- Phèdre.

(*q*) Bibl. choiſie T. II. (*r*) Bibl. Lat. T. I. C. 18. (*ſ*) De conſolat. C. 27. (*t*) L. M. Ep. 20.

couvrit que *Sex. Avienus*, fabuliſte du tems de Théodoſe, en avoit beaucoup parlé: d'ailleurs tous les connoiſſeurs avouèrent que les fables de Phèdre ne pouvoient ètre que du ſiècle d'Auguſte. Malgré ces témoignages, un certain *Criſtius*, dans une *diſſertation* publiée en 1749, a prétendu que Phèdre n'a jamais exiſté. On peut, pour ce qui appartient à cette diſſertation, & aux réponſes qu'on lui a faites, conſulter les *actes de Leipzig* de la même année, & la *nou-*
19 *velle bibliothèque germanique* (*v*).

Gallus.

Il reſte à parler des poëtes contemporains d'Horace & de Virgile, mais dont on a perdu les écrits. Le plus célèbre eſt Gallus, que l'*hiſtoire littéraire de France* reclame comme Gaulois, & que je prends à mon tour la liberté de reclamer comme Italien. Appuyés ſur la *chronique d'Euſèbe*, publiée en latin par *St. Jerôme*, où il eſt dit que Gallus étoit *Forojulienſis*, les auteurs de cette hiſtoire ont ſoutenu qu'il étoit de Fréjus en Provence (*u*), parce que, 1°. le nom de *Gallus* ſignifie un gaulois: 2°. par le nom *Forojulienſis*, on doit entendre la ville natale de ce poëte & non pas la province, telle que ſeroit le Fricul qui s'appelle *Forum Julii*, ou *Forojulii*, & d'où l'on a cru que Gallus étoit. A cela je réponds que *Gallus* peut être le nom propre d'une perſonne, auſſi bien que le nom de la nation. Mille exemples le prouvent. Mais accordons-le pour un moment. Si Gallus doit abſolument être le nom de la nation, & ſignifier gaulois, il y avoit une autre Gaule que ce pays, qui aujourd'hui eſt la France, & qu'on appeloit la *Gaule Tranſalpine*; il y avoit, dis-je, la *Gaule Ciſalpine*, aujourd'hui Lombardie, qui étoit partagée en Gaule *Ciſpadane* & *Tranſpadane*, & le Frioul étoit dans la ſeconde. Et quant au titre de *Forojulienſis*, il y avoit

(*v*) T. XXIII. p. 371. (*u*) T. I. p. 101. (*x*) Hiſt. Litter. Aquilejenſis L. I. C. 1.

d'autres villes que Fréjus qui s'appelle *Forum Julii*: Cividad-di-Friuli, ville principale du Frioul avoit donc en latin le même nom. Je crois que ceci suffit pour révendiquer un auteur qu'on a voulu enlever à l'Italie: ceux qui voudront mieux approfondir cette discussion, n'ont qu'à consulter ce que le docte Prélat *Fontanini* a écrit touchant le poete Gallus (*x*). Suivant cet auteur laborieux, Gallus naquit en 685, & mourut en 728. Il parvint aux grands honneurs de la milice sous Auguste, qui le crut gouverneur d'Égypte. Il fut le protecteur & l'ami de tous les savans de son tems, particulièrement de Virgile. Mais accusé de plusieurs crimes dans son gouvernement, il fut dépouillé de ses biens & de ses honneurs, & envoyé en exil, où il se tua de désespoir. Il avoit composé quatre livres d'Élégies à la louange de *Licorys* sa maîtresse; mais on ne les a plus, & celles qui courent sous son nom, sont l'ouvrage d'un *Maximinus Etruscus*, qui vivoit du tems de Boece. Je renvoie là dessus à la même histoire de *Fontanini*.

Autres poëtes dont on a perdu les ouvrages.

Parmi les autres poetes dont on n'a plus les ouvrages, on trouve Cassius de Parme, un des meurtriers de César, & le dernier conjuré, qui expia par son sang le crime d'avoir tenté de rendre la liberté à Rome. Il fut tué parmi ses livres & ses papiers: *Horace* en parle (*y*). On trouve ensuite Cornificius & sa sœur (*z*), Rabirius dont *Ovide* parle avec éloge (*aa*): Calivius, placé par *Cornelius Nepos* à côté de Lucrèce & de Catulle (*bb*), Varius & Tucca, les deux grands amis de Virgile & d'Horace, & chargés par Auguste de corriger ce qu'il y avoit de défectueux dans l'Éneïde, Emilius Macer, loué par *Ovide* (*cc*),

(*y*) L.I. Ep. 4. (*z*) Chron. Euseb. Olymp. 184.
(*aa*) L. IV. El. dernière. (*bb*) In vita Attici. (*cc*) De Ponto L. IV. El. 10.

Pedo Albinovanus, & Corn. Severus. Ceux qui ſouhaitent des plus amples notices ſur ces poëtes
20 pourront conſulter les ſavans *Voſſius* & *Fabricius*.

Poéſie théatrale.

Je pourrois placer parmi les poëtes de cette époque Q. Varus, miniſtre & favori d'Auguſte, s'il étoit vraiment l'auteur de la tragédie de *Thyeſte*, pièce qui, ſuivant *Quintilien*, pouvoit être miſe en parallèle avec tout ce que les Grecs avoient de plus parfait en ce genre (*dd*). Mais on prétendit qu'elle n'étoit pas de lui, & qu'il l'avoit trouvée parmi les papiers de *Caſſius de Parme* qu'il tua. Cette tragédie, & celle de *Medée* écrite par *Ovide*, & dont le même *Quintilien* dit qu'elle faiſoit voir ce que ce poëte auroit pu faire s'il avoit voulu modérer ſon talent (*ee*), furent les deux ſeules poéſies de ce genre, dignes du ſiècle d'Auguſte. Elles ont péri, & nous n'avons rien de ce qui concerne le théatre Romain dans cet âge. Dans l'art des Mimes il y eut Laberius & Syrius qui ſe diſtinguèrent. Le premier étoit chevalier Romain, & le ſecond Affranchi. Céſar, étant dictateur, obligea Laberius à monter ſur le théatre pour jouer ſes productions en concurrence de Syrius. Le ſecond remporta la victoire; mais Céſar donna au premier une récompenſe de cinq cent mille ſeſterces (un peu plus de 18 mille écus) pour le conſoler, non d'avoir été vaincu, puiſque il ſe laiſſa vaincre par le dépit qu'il conçut d'être obligé de monter ſur le théatre, mais de cette même obligation que le dictateur lui avoit impoſée. Les plaintes que Laberius fit dans ſon prologue, conſervé en grande partie par *Macrobe*, de ce qu'à l'âge de ſoixante ans, & après une vie ſans tache, on le forçoit à ſe donner en ſpectacle, font voir combien forte étoit la prévention que les Romains avoient contre la profeſſion d'acteur.

(*dd*) L. X. C. 1. (*ee*) Ibid.

DIGRESSION

Sur l'exil d'Ovide.

Il y a trois points à diſcuter ſur l'exil de ce fameux poëte; 1°. le tems où Ovide fut exilé; 2°. la cauſe de ſon exil; 3°. la durée de cet exil. C'eſt ſur le ſecond point ſur tout qu'il faudra s'arrêter. 21

1°. Ovide dit qu'il avoit heureuſement achevé dix luſtres, c'eſt-à-dire cinquante ans, lorſqu'il fut obligé de quitter Rome:

Jamque decem luſtris omni ſine labe peractis,
Parte premor vitæ deteriore meæ.

Triſt. L. 4. El. 7.

Mais ailleurs, au lieu de dix luſtres, il parle de dix olympiades, qui n'étant que de quatre ans, forment l'eſpace de quarante ans & non de cinquante.

Poſtque meos ortus Piſca vinctas oliva
Abſtulerat decies præmia victor eques.

Ibid. El. 10.

On peut cependant juger que l'auteur a pris ici poëtiquement l'olympiade pour le luſtre, car il n'eſt pas poſſible qu'il ſe ſoit contredit de la ſorte. Ainſi ce poëte, né en 710, fut exilé en 760 ou peu après, puiſqu'il dit qu'il avoit achevé ſes cinquante ans. Le *P. Bonin* a prétendu démontrer par ſes calculs aſtronomiques que ce fut préciſément l'an 760 au mois de Décembre qu'Ovide partit pour ſon exil; parce que le poëte dit qu'à ſon départ qui fut en Décembre.

Aut hæc me gelido tremerem cum menſe Decembri
Scribentem mediis Adria vidit aquis;

Triſt. L. 1. El. 11.

L'on appercevoit l'étoile de Vénus pendant la nuit,

Dum loquor & flemus. Cælo nitidiſſimus alto

Stella gravis nobis lucifer ortus erat.
Ibid. El. 3.

Or ſuivant les tables de *Caſſini*, l'on ne put voir Vénus pendant la nuit, ni en Décembre de l'an 761, ni en celui de l'an 762; donc Ovide partit préciſément en 760 (*a*). Les aſtronomes & les chronologiſtes ſont expoſés à ſe tromper, lorſqu'ils veulent ſe règler ſur les expreſſions des poëtes. Ovide, en quittant ſa famille éplorée, & en ſortant de la maiſon pour aller en exil parmi les Scythes, avoit bien autre choſe à faire qu'à conſulter les aſtres. Il ne veut dire autre choſe dans les vers qu'on vient de citer, ſi ce n'eſt que l'aurore n'étoit pas éloignée lorſqu'il quitta les ſiens. Ainſi les obſervations du *P. Bonin* ſont en pure perte.

2°. Pourquoi Ovide fut-il exilé dans un pays barbare par Auguſte qui l'avoit ſi longtems chéri? La cauſe apparente de l'exil, ce furent les poéſies licentieuſes qu'Ovide avoit compoſées dans ſa jeuneſſe; mais ne voit-on pas que ce ne fut qu'un prétexte? Dans la fleur de ſon âge, Ovide avoit lu publiquement ces poéſies.

Carmina cum primum Populo juvenilis legi
Barba reſecta mihi terre quaterre fuit.
Triſt. L. 4. El. 9.

Depuis lors ces livres amuſoient encore toute la ville de Rome. Auguſte les avoit ſouvent lus; pourquoi infligea-t-il à l'auteur la punition trente ans après le crime? Il faut donc chercher une autre cauſe de cet exil, & on ne peut trouver la vraie que dans les plaintes mêmes d'Ovide. Il eſt vrai qu'il n'a jamais oſé s'expliquer trop clairement; mais il en a aſſez dit pour faire entrevoir la vérité.

(*a*) La *diſſertation* de ce jéſuite eſt inſérée dans les *Mémoires de Trévoux*, de l'an 1749, mois de Mai, Vol. XII. art. 52.

Ovide ſe plaint d'avoir trop hanté les grands, *c'eſt*, dit-il, *ce qui m'a perdu.*

Vive tibi, quantumque potes prælustria vita:
Sævum Prælustri fulmen ab arce venit.
Hæc ego ſi monitor monitus prius ipſe fuiſſem,
In qua vivebam ſorſitam urbe ſirem.

L. 3. El. 4.

Il dit en ſecond lieu qu'il a été banni pour une faute qui n'étoit pas un crime.

Hanc quoque qua perii culpam, ſcelus eſſe negabis,
Si tanti ſenès ſit tibi nota mali.

L. 4. El. 4.

ce qu'il répète pluſieurs fois, & même en écrivant à Auguſte. En troiſième lieu il aſſure que ſa faute eſt d'avoir été par haſard le témoin involontaire d'un crime.

Inſcia quod crimen viderunt lumina plector,
Peccatumque oculos eſt habuiſſe meum.

L. 3. El. 5.

Et parlant à l'Empereur lui même, il lui dit:

Cur aliquid vidi? Cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti capita culpa mihi eſt?

L. II.

Il n'a cependant jamais révélé ce qu'il vit, proteſtant de ne le pouvoir pas découvrir ſans danger.

Nec breve, nec tutum eſt peccati quæ ſit origo
Scribere: tractari vulnera noſtra timent.

De Ponto L. I. El. 7.

Et ailleurs.

Lingua ſile; non eſt ultra narrabile quidquam.

Ibid. L. 2. El. 2.

Cette faute étoit donc un myſtère, l'Empereur s'y trouvoit intéreſſé, il en avoit reſſenti un grand chagrin. Ovide le dit à ce Prince:

Nec tanti non ſum renovem ut tua vulnera, Cæſar,
Quum nimis plus eſt in doluiſſe ſemel.

Triſt. L. II.

Et puiſque l'on ſavoit que le crime, quel qu'il fût, qui avoit cauſé le malheur du poëte, étoit une affaire d'amour, il proteſte d'avoir toujours autrement vécu qu'il n'avoit écrit.

Crede mihi, mores diſtant a carmine noſtro.
Vita verecunda eſt. Muſa jocoſa mihi.

Ibidem.

Ce n'étoit donc pas Ovide qui avoit péché dans cette occaſion, il n'avoit non plus conſeillé le crime, ni tenu la main.

Ergo ut jure damus pænas, ſic abfuit omne
Peccato facinus conſiliumque meo (*b*).

Triſt. L. 4. El. 4.

Enfin écrivant à un ami, il avoue que c'eſt le ſeul ſecret qu'il ne lui a pas révélé, ce dont il ſe répent, car s'il s'étoit ouvert à un ami, il en auroit reçu un bon conſeil, qui l'eût peut-être garanti de ſon malheur.

Cuique ego narrabam ſecreti quidquid habebam.
Excepto quod me perdidit, unus eras.
Id quoque ſi ſciſſes, ſalvo fruerere ſodali,
Conſilioque forem ſoſpes, amice, tuo.

Triſt. L. 3. El. 6.

Combinons à préſent tous ces paſſages, & voyons s'ils s'accordent ſur ce qu'on a débité touchant la cauſe de l'exil d'Ovide. Voici le réſultat de ces paſſages. Le malheur d'Ovide commença par ſon trop de familiarité avec les grands. Cette familiarité le conduiſit à être le témoin involontaire d'un crime qui bleſſa cruellement

(*b*) J'ai choiſi ce paſſage clair & précis préférablement à un autre cité par mon auteur, & qui eſt plus embarraſſé. Il eſt tiré du II. Livre de *Triſtibus.*

l'Empereur. Bien loin qu'Ovide en fût complice ou y eût la moindre part, il n'en fut témoin que par hasard. Il se tut, & il n'osa pas le confier à son ami intime, qui par ses avis l'auroit peut-être mis à couvert de la disgrace qui lui en arriva. Voilà ce que le poëte dit; & voici ce qu'on a débité à ce sujet.

On a cru premièrement qu'Ovide avoit eu un commerce de galanterie avec la Princesse *Julie*, fille d'Auguste; il l'a célébrée, dit-on, ou plutôt diffamée sous le nom de *Corinne*. Mais puisque cette princesse fut reléguée par son père, à cause de ses débauches, treize ans avant l'exil d'Ovide, cette opinion ne peut pas subsister.

D'autres ont cru qu'il s'agit de la seconde *Julie*, fille de la première, & femme de Tibère qui succèda à Auguste, d'autant plus que l'on sait que l'exil de cette princesse & celui d'Ovide se suivirent de près. Supposons que la petite fille d'Auguste se soit livrée à Ovide, homme quinquagenaire, comment accorderons-nous ce crime avec ce que ce poëte dit à tout le monde & à Auguste lui même, que sa faute n'est pas un crime, & qu'elle consiste en ce qu'il a involontairement vu un délit?

Convaincus par ces raisons, quelques auteurs ont cru qu'Ovide avoit surpris Auguste avec sa fille. En ce cas l'Empereur auroit-il tardé treize ans à éloigner le témoin de cette horreur? Disons mieux; se seroit-il contenté de la bannir?

D'autres prétendent que ce ne fut pas avec la fille, mais avec la petite-fille qu'Ovide surprit le monarque. Laissons à part qu'Auguste étoit alors septuagénaire; je réponds à ceux qui soutiennent cette opinion, ce que j'ai répondu à ceux qui avancent la première; & j'ajoute qu'il n'y a point d'apparence qu'Ovide en suppliant Auguste pour son rappel, ait eu si souvent l'imprudence de le faire ressouvenir de cette belle avanture?

Bayle, après avoir rejeté dans ſon *Dictionnaire* ces quatre opinions, expoſe la ſcienne. Il dit qu'Ovide écouta peut-être l'Empereur lorſque ce prince examinoit ſa petite-fille ſur ſes débauches, ou lorſqu'il faiſoit donner la queſtion aux complices. Là deſſus je demande : eſt-ce voir un crime que d'en entendre la dépoſition ? Si la conjecture de *Bayle* étoit juſte, Ovide n'auroit pas eu beſoin de répéter mille fois qu'il avoit vu un crime, mais qu'il n'y avoit prêté ni la main, ni le conſeil.

Je vais à préſent dire mon ſentiment, que je ſoumets au jugement des ſavans. Je penſe qu'Ovide qui avoit l'accès libre à la Cour, & qui jouiſſoit de la faveur du prince & des grands, entrant un jour librement, comme à ſon ordidaire, dans l'appartement de la princeſſe Julie, petite-fille d'Auguſte, la ſurprit avec quelqu'un de ſes galans. Il ſe retira & tint l'affaire ſecrète ; mais l'Empereur ayant découvert les déſordres de ſa petite-fille, & ayant ſu qu'Ovide en avoit été témoin, prit ſon ſilence pour un crime, & comme de l'aveu de tous les hiſtoriens, ce prince étoit extrêmement ſenſible au déshonneur de ſa famille, il bannit à perpétuité le malheureux témoin de ce déshonneur, en le reléguant dans un des pays les plus éloignés de la capitale. Mais parce qu'on ne lui pouvoit reprocher qu'un malheur & de l'imprudence, le monarque lui laiſſa tous ſes biens, ce qui ne ſe pratiquoit que très rarement avec les exilés. Tibère, devenu empereur, confirma la ſentence d'Auguſte, parce qu'il s'agiſſoit d'un fait, où, en qualité de mari de Julie, il étoit trop intéreſſé. Ainſi l'infortuné Ovide ne put jamais être rappelé de ſon exil. Je prie les lecteurs de comparer cette conjecture avec les paſſages que j'ai rapportés, & ils verront que tous s'accordent à confirmer l'opinion que je viens d'expoſer.

3°. Ovide ne retourna donc plus à Rome, &

mourut dans le miſérable lieu de ſon exil. La *chronique d'Euſèbe* dit qu'il mourut l'an 770 de Rome, deux ans après la mort d'Auguſte. Au moins il eſt certain qu'il vivoit en 768, puiſqu'il écrit à *Grécis*, pour le féliciter ſur ſa dignité de conſul, dans laquelle il devoit avoir ſon frère pour ſucceſſeur. (Voyez la IX^e^ Élégie dans le IV^e^ livre *de Ponto.*) Or le premier Grécinus fut ſubſtitué à L. Scribonius Libo en 768, & ſon frère fut conſul l'année ſuivante. C'eſt tout ce qu'on peut dire de poſitif ſur la durée de l'exil & de la vie d'Ovide.

§. II. *Progrès des Romains dans l'éloquence.*

Si la poéſie, qui n'eſt qu'un art agréable, fit à 22
Rome les progrès éclatans qu'on a vus, juſqu'à quel point ne dut pas avoir fleuri l'éloquence, art néceſſaire dans une république, art qui, dans un État comme celui de Rome, pouvoit élever ceux qui le poſſédoient aux plus grands honneurs & leur donner le droit de commander à une partie de l'univers ? Monter aux degrés les plus éminens auxquels un homme pût aſpirer, conduire à ſon gré la volonté d'un peuple & d'un ſénat, maîtres d'un vaſte empire, écouter les vœux des nations, les protéger ou les punir, voir les monarques empreſſés à faire leur cour aux orateurs, diſpoſer de la deſtinée de la terre, voilà les récompenſes qui étoient alors propoſées à ceux qui profeſſoient l'éloquence. Il n'eſt donc pas ſurprenant ſi, tant que dura la république, les Romains firent des progrès prodigieux dans un art ſi utile.

Les Gracques.

Parmi le grand nombre d'orateurs qui brillèrent à Rome pendant une heureuſe époque, je choiſirai les plus illuſtres. *Ciceron*, dans ſon hiſtoire *de Claris Oratoribus*, parle avec grand éloge des deux Gracques, tous deux tribuns du peuple. L'aîné s'appeloit *Tibère* & le ſecond *Cajus*, ce

dernier fut encore plus habile que son frère. Tant qu'ils vécurent, ils agitèrent Rome à leur volonté: mais tous les deux furent écrasés à la fin par la cabale des patriciens, auxquels ils avoient déclaré la guerre. Tibère en fut la première victime, Cajus lui survécut douze ans, qu'il employa à parler & à agir en faveur du peuple; mais après avoir dominé à Rome presque en souverain par le moyen de son éloquence & de son courage, il périt comme son frère. Les écrits de ces deux orateurs se sont perdus.

Craffus & Antoine.

Aux deux Gracques succédérent Craffus & Antoine dans le règne de l'éloquence. La plume féconde de *Ciceron* ne tarit point sur leurs louanges, il en parle avec transport, non-seulement dans l'histoire que nous venons de citer, mais aussi dans son ouvrage *de Oratore*, où il les fait parler avec d'autres savans Romains de leur tems pour donner les préceptes de la bonne éloquence. L'auteur trace dans cet ouvrage les traits de ces deux orateurs d'une manière vive, délicate & sublime. L. Craffus fut consul en 658, il mourut d'un effort que lui causa sa déclamation trop véhémente. Marc-Antoine, surnommé l'*orateur*, avoit été consul en 654. Il fut proscrit & assassiné par ordre du cruel Marius dans les guerres civiles avec Sylla. Antoine suspendit les coups que les assassins alloient lui porter; il les attendrit par son discours, & déjà ils s'en retournoient sans exécuter l'ordre, lorsque leur chef qui n'avoit pas entendu le discours, qui les attendoit à la porte du logis, entra furieux, se jeta sur l'orateur, & lui trancha la tête. Ciceron plaint amèrement la mort d'Antoine dans le même livre; il dit que la tête de cet homme éloquent fut indignement exposée sur la tribune, au regret de tous les bons Romains. L'historien ne s'attendoit pas à recevoir le même traitement de la part du neveu de ce même Antoine dont il déploroit la fin tragique.

Hor-

Hortensius (*Quintus Hortensius*) fut le successeur de ces grands hommes. A l'âge de vingt ans il fit une harangue en présence de ce Crassus que je viens de nommer, & qui alors étoit consul. Crassus combla d'éloges le jeune orateur, & il en conçut de grandes espérances. Hortensius avoit une mémoire prodigieuse, beaucoup de présence d'esprit, la diction pure & harmonieuse, l'expression vive, le port majestueux, la voix sonore & agréable, & le génie plus étudié qu'il ne convenoit à un orateur; il n'est pas étonnant que ses harangues perdissent infiniment à la lecture (*a*). Cet orateur introduisit l'utile méthode de diviser ses sujets en plusieurs points, & de récapituler le tout à la fin de son discours. Hortensius.

Hortensius prima, sans compétiteur dans le sénat, dans le barreau, & dans le Forum, jusqu'au tems que le grand *Ciceron* parut comme un soleil, à l'approche duquel les étoiles s'éclipsent. Ciceron se trouva pour la première fois en concurrence avec Hortensius, dans la cause de *Quintius*, la seconde dans celle des *Vures*, & il gagna toutes les deux. Peu à près Hortensius se retira; & s'il plaida encore quelquefois, ce ne fut plus avec l'applaudissement ordinaire. Son éloquence étoit asiatique, c'est-à-dire, coulante, gaie, agréable, éloquence qui plaît dans un jeune homme, & qui ne sied pas à un vieillard, sur tout s'il a en tête un homme comme Ciceron. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que cette rivalité n'altéra jamais la bonne harmonie de ces deux orateurs: le vaincu aima & estima son vainqueur; & celui-ci eut le plus grand respect & la plus haute estime pour un pareil rival. On aime à voir de pareils exemples, d'autant plus remarquables qu'ils sont fort rares parmi des savans de la même profession.

On n'exigera pas sans doute que je fasse le 23. Ciceron.

(*a*) Quintilien, L. II, C. 3.

récit de la vie de Ciceron, elle eſt trop connue pour que je m'y arrête. Je ne ferai pas non plus le détail de ſes vaſtes connoiſſances, je ne l'enviſage ici que comme orateur.

Aux diſpoſitions heureuſes que Ciceron avoit reçues de la nature pour devenir le premier des orateurs, il ajouta dès ſa plus tendre jeuneſſe une application infatigable à tout ce qui pouvoit le conduire au degré ſublime d'éloquence où il aſpiroit. *Craſſus* dirigea, pour ainſi dire, ſon éducation, il eut pour maîtres *Archias*, Grec qu'il défendit enſuite; *Mutius Scévola*, dont je ferai mention ailleurs; *Molon de Rhodes*, & pluſieurs autres. Ciceron apprit de Craſſus les règles de l'éloquence romaine, & celles de l'éloquence grecque d'Archias & de Molon; & la connoiſſance des loix de la république de Scévola. Mais ce ne fut pas aſſez de ces connoiſſances & de ces maîtres pour un jeune homme toujours avide d'apprendre. Ses ſuccès dans les cauſes qu'il avoit plaidées en faveur de *Quintius* & de *Sextus Roxius*, l'excitèrent à devenir en effet tel que Rome le proclamoit déjà. Son amour propre ne l'aveugla pas, les applaudiſſemens ne l'étourdirent point: il s'apperçut qu'il lui manquoit encore bien des choſes pour devenir un orateur parfait; & il alla en Grèce afin de puiſer la philoſophie & l'éloquence dans leur ſource. C'étoit un ſpectacle rare & admirable que de voir un ſeigneur Romain à l'âge de vingt-huit ans, voyager dans la Grèce & dans l'Aſie pour apprendre, être toujours dans la compagnie des ſavans, fréquenter leurs écoles, s'exercer parmi les élèves, paſſer les jours & les nuits à traduire les ouvrages d'Iſocrate & de Démoſthène, entendre les chefs les plus fameux des ſectes philoſophiques, diſputer, céder à propos, & n'être jamais raſſaſié d'acquérir de nouvelles lumières. Réſolu de devenir à tout prix un grand homme, il n'épargnoit ni fraix, ni tems, ni travail pour parvenir à ſon but:

mais il y étoit déjà parvenu ſans le ſavoir, & *Molon de Rhodes*, un de ſes maîtres, l'écoutant un jour déclamer en grec, ſoupira profondément, & dit que ce jeune romain enlèveroit à la Grèce l'unique gloire qui lui étoit reſtée, celle des ſciences.

Chargé des dépouilles littéraires des Grecs, Ciceron retourna à Rome, & obtint la queſture. C'étoit par là qu'on entroit dans la carrière des grands emplois: Ciceron étoit un *homme nouveau*, c'eſt-à-dire, le premier de ſa famille qui fût entré dans cette carrière, quoique ſa famille fût de l'ordre équeſtre. L'on connoît ce qu'il fit en Sicile, y étant queſteur, ſoit par rapport aux affaires publiques, ſoit quant à la littérature: on ſait auſſi comment les Siciliens le déclarèrent leur protecteur; & comment, par ſon éloquence il les fit indemniſer de tous les dommages que le gouvernement avare & tyrannique de Verres leur avoit cauſés. Parvenu aux charges les plus éminentes, & accablé d'affaires; Ciceron ne rallentit point ſon application aux études. Nous liſons avec admiration tout ce qu'il a écrit; mais notre ſurpriſe doit augmenter lorſque nous réfiechiſſons que ce que nous en avons n'eſt peut-être pas la moitié des ouvrages d'un homme qui d'ailleurs étoit toujours occupé des affaires de la république.

Faut il s'étonner après ces remarques, ſi Ciceron devint un prodige d'éloquence? Je ne parlerai pas ici du mérite intrinſéque de ſes harangues. Je ſais qu'il y a eu de tout tems des écrivains qui les ont critiquées ſans ménagement, juſqu'à préférer la diction de Sénéque à celle de Ciceron. Pour moi, content d'admirer le bon goût & le profond diſcernement de ces juges, je me bornerai à conſidérer les effets de cette éloquence qu'on a voulu ravaler. Cette éloquence écraſa le terrible Mithridate, en lui mettant en tête le grand Pompée, en dépit de la cabale d'un grand nombre d'oppoſans: elle fit mettre

bas les armes au peuple irrité de ce que la noblesse avoit obtenu par une loi des places distinguées dans les spectacles, & obligea ce même peuple à tourner en applaudissemens les cris & les insultes : elle exerça sur ce peuple maître de la terre un empire absolu, en lui faisant rejeter la *loi Agraria* de *Rullus*, qui le mettoit en possession des plus riches territoires de l'Italie, seulement parce que Ciceron fit voir que cette loi, en enrichissant le peuple, lui forgeoit des chaînes : enfin, jointe à la prévoyance de ce grand magistrat, & à sa fermeté singulière, elle sauva Rome de la terrible conjuration de Catilina ; & à la veille de voir la capitale du monde pillée & brûlée, le sénat égorgé, l'ordre équestre anéanti, le peuple ou massacré ou esclave, elle découvrit & mit dans tout son jour un horrible complot, força Catilina à la fuite, le terrassa avec tous ses complices, & mérita à l'auteur d'un si grand bien le titre si souvent affecté, ensuite si rarement mérité, de *Père de la Patrie*. Ce n'est pas tout. César devenu dictateur veut punir *Marcellus* son ennemi : Ciceron prend la défense de Marcellus & obtient sa grace. Le même César a décidé du sort de *Ligurius*, qui étoit un autre de ses ennemis : il va écouter l'apologie qu'en fait Ciceron, seulement pour le plaisir d'entendre un orateur soutenir la plus mauvaise des causes. Il s'explique là dessus, & il dit que le sort de Ligurius est jeté. Cependant Ciceron parle, & César commence à balancer : l'orateur continue, & le juge est ému, il s'attendrit, il pleure, & il donne gain de cause à l'orateur & à son client. Que l'on critique tant qu'on voudra l'éloquence de Ciceron : voilà ses effets.

Se feroit-on attendu que cette même éloquence causeroit la mort déplorable de celui qui la possédoit ? Jamais, pour son malheur, Ciceron n'avoit été plus éloquent que dans ses *Philippiques*. Ce fut par le moyen de ces harangues que

depuis l'affaffinat de Céfar jufqu'à l'établiffement du Triumvirat, cet orateur gouverna Rome & le monde. Devenu l'ame du fénat & du peuple, il tourna longtems l'un & l'autre à fa fantaifie. En prononçant la quatrième de fes harangues, il eut la fatisfaction d'être plufieurs fois interrompu par les applaudiffemens du peuple ravi & enthoufiafmé de la force d'une éloquence qui n'avoit rien de comparable. Tout cela aboutit à la ruine de l'orateur. Antoine fe réunit à Octave, à Lepidus, ces trois perfonnages formèrent cet exécrable Triumvirat qui profcrivit Ciceron, le fit chercher par tout, le fit mourir, & en fit placer la tête & les mains fur une même tribune où cet orateur admirable avoit fi fouvent triomphé de lui & des autres ennemis de la liberté romaine.

24 César.

L'Art de l'éloquence fembla périr avec Ciceron. De fon tems il n'y avoit eu, après qu'Hortenfius eut quitté le barreau, que Céfar qui fût en état de lui difputer le prix de l'éloquence. Voici ce que Ciceron lui même en difoit dans une lettre dont *Suétone* nous a confervé un morceau (*b*): *Qui pourriez vous préférer à Céfar, même parmi ceux qui n'ont d'autre profeffion que celle de l'éloquence? Qui abonde plus que lui en belles & profondes maximes? Qui parle avec plus d'élégance & de pureté?* L'éloge que *Quintilien* fait de Céfar comme orateur, eft auffi remarquable. *Si Céfar ne fe fût appliqué qu'à l'éloquence, il feroit le feul parmi nous que l'on pût oppofer à Ciceron. On apperçoit dans fes difcours tant de force, de pénétration, & de chaleur, qu'on peut dire qu'il déploya dans fes harangues le même génie qu'il fit admirer dans les combats. A ces qualités il faut ajouter une éloquence admirable, & la netteté du ftyle qu'il cultiva avec foin* (*c*). J'aurai occafion de parler ailleurs de ce génie prefque univerfel.

(*b*) In vita Cæfaris. n. 54. (*c*) L. X. C. 1.

Pourquoi l'éloquence baissa & périt après la mort de Ciceron.

Il ne tint pas à Ciceron que la vraie éloquence ne se perpétuât à Rome. Ses harangues, & les préceptes renfermés dans les quatre livres de l'*orateur* en étoient un moyen assuré. Il est impossible de donner les règles d'un art quelconque avec plus de solidité, d'aménité & de bon goût que Ciceron n'en a mis dans cet ouvrage. Cependant après sa mort, l'éloquence ne fit que baisser chez les Romains. Lui même l'avoit prévu. *Nous avons vu l'éloquence*, disoit-il dans ses Tusculanes (*d*), *dont les commencemens furent si foibles parmi nous, y arriver à un si haut point de perfection, que déjà, selon le cours naturel de presque toutes choses, elle décline & va bientôt, ce me semble, retomber dans le néant.* L'on sait que Ciceron parut souvent avoir le don de prédire, par la seule force de ses réflexions & de sa prévoyance. Mais quelles raisons l'engageoient à prévoir la chûte de l'éloquence à Rome? Et quelles furent les causes de cette chûte (26)? La première est la destruction de la république, & elle étoit arrivée par l'usurpation de César, lorsque Ciceron écrivit ce que j'ai rapporté. Dans un État républicain, l'éloquence pouvoit se déployer, elle y trouvoit une infinité de sujets, & des grandes récompenses. Mais sous la monarchie il ne fut plus permis d'haranguer le peuple, & le sénat & le barreau dépendirent entièrement des souverains. Ce ne fut plus par l'éloquence que l'on put parvenir aux grands honneurs qui furent réservés aux emplois militaires, à la cabale des courtisans & à la volonté du prince. Ciceron put donc aisément prévoir la chûte de l'éloquence, en voyant celle de la république.

La seconde cause est dans la nature des choses humaines, comme le dit le même écrivain. Parvenus à la perfection dans un genre quelconque, les hommes s'en écartent bien vîte par la

(*d*) L. II. n. 2.

folle paſſion de mieux faire (27). *Le P. Boſchowich* a ingénieuſement comparé les arts & les ſciences à une ligne courbe, qui parvenue à ſa plus grande hauteur, doit néceſſairement redeſcendre vers l'axe d'où elle s'eſt élevée (*e*). Cette comparaiſon eſt juſte quant aux arts, mais non pas quant aux ſciences. Celles-ci ont pour objet la *vérité* qui eſt toujours la même: une fois qu'on l'a trouvée, on s'y attache & on y reſte, à moins qu'on n'oublie tous les principes ſur leſquels elle eſt appuyée. Mais les arts qui généralement n'ont pour objet que le *Beau*, ſont ſujets à des revers, lorſque ayant atteint ce *Beau*, nous n'en ſommes pas contens, & que nous voulons y ajouter. C'eſt ce qui eſt arrivé autrefois, & de nos jours à la peinture & à la ſculpture (28), à force de vouloir mieux faire que les Titicus, les Raphael, les Buonarroti, les Rubens, les Donatello, on n'a fait que détériorer leur art. Ainſi par rapport à l'éloquence l'on voulut mieux faire que Ciceron n'avoit fait, & on tomba. L'envie & la cabale y eurent leur part. Aſinius Pollion & ſon fils Aſinius Gallus, auroient été deux grands orateurs, auroient conſervé la bonne éloquence, s'ils avoient voulu imiter Ciceron, & non le ſurpaſſer. Extrêmement envieux de la gloire de ce grand homme qu'ils deſeſpéroient d'égaler, ils tâchèrent par leurs critiques de la ravaler, & ils tracèrent aux orateurs une nouvelle route qui les éloigna du bon goût. Ils mirent à la mode une éloquence ſuperficielle, fauſſe, recherchée, & remplie d'obſcurité & d'affectation: & comme ils étoient des grands ſeigneurs de la Cour, ils donnèrent aiſément le ton aux orateurs, & ruinèrent la véritable éloquence. Le ton de la cour paſſa dans le ſénat, dans les plaidoyers, & dans les livres. Séneque acheva enſuite de

---

(*e*) In ſupplem. ad Philoſoph. recent. Benad. ſtay. T. I. p. 352.

gâter le bon goût dans ce genre, comme nous le verrons en ſon lieu : ainſi la gloire de l'éloquence romaine s'éteignit avec la vie de Ciceron, comme il l'avoit prédit.

§. II. *Hiſtoriens Romains.*

26 Ciceron. En parlant de l'étude de l'hiſtoire chez les Romains dans leur ſiècle d'Or, je me trouve obligé de recommencer par Ciceron. Ce grand homme fut auſſi hiſtorien, & il excita les autres auteurs à le devenir. Son hiſtoire *des Orateurs Illuſtres* eſt un chef d'œuvre. Il écrivit l'hiſtoire *de ſon conſulat* en latin & en grec ; & il avoit commencé l'hiſtoire générale *de la république Romaine.* De ces trois hiſtoires il ne nous reſte que la première. Non content d'avoir montré comme l'on doit écrire en ce genre, Ciceron ne ceſſa jamais d'y exciter les beaux génies, les exhortant à faire enſorte que les Romains n'euſſent rien à envier aux Grecs dans cette partie. Ce fut lui qui engagea Hortenſius & Atticus à écrire l'hiſtoire Romaine. Le premier fit des *annales* : *Ciceron* & *Cornélius Népos* font des grands éloges de l'hiſtoire du ſecond : mais ni l'un ni l'autre ouvrage ne nous eſt parvenu. Emilius Scaurus, Lutatius Catullus & Sylla le dictateur, avoient écrit l'hiſtoire de leurs actions. *Ciceron* parle des deux premiers (*a*), & *Suétone* du ſecond (*b*). Il y eut auſſi un Lucéjus qui écrivit quelque hiſtoire : ſon ſtyle & ſa méthode plaiſoient tant à Ciceron, qu'il vouloit avoir cet auteur pour ſon hiſtoriographe (*c*).

Hiſtoriens dont on a perdu les ouvrages.

Mais ne parlons plus de ce qui malheureuſement eſt perdu, & paſſons à ce que le tems a reſpecté. Le premier qui ſe préſente parmi les

27 César. hiſtoriens de cet âge eſt *Jules Céſar*. J'ai dit plus

(*a*) De Cl. Orat. n. 20. 25. (*b*) De ill. gramm. C. 12. (*c*) Ad. Attic. L. 4. Ep. 6.

haut que cet homme étoit un génie presque universel : j'ajoute qu'il dut à son seul talent tout ce qu'il apprit. En effet l'on ne sait pas quand il eut le tems & le moyen d'étudier. Dès sa plus tendre jeunesse il fut proscrit par Sylla qui le chercha pour lui ôter la vie. Après avoir erré longtems, il obtint son pardon, & revint à Rome, où il se livra à toutes sortes de débauches. S'étant ensuite adonné à l'art militaire, il s'y appliqua de façon qu'il devint le plus grand capitaine du monde. Dans la paix il ne fit que cabaler nuit & jour pour se faire à Rome un parti puissant, afin d'écraser Crassus & Pompée qui passoient pour les chefs de la république. Il brigua ouvertement tous les honneurs sans en excepter le souverain pontificat : & ensuite devenu conquérant, il soumit toutes les Gaules, & fit des incursions dans la Germanie & dans la Brétagne. Enfin il tourna ses armes contre sa patrie, accabla Pompée & ses adhérans, parcourut en combattant & en triomphant l'Italie, la Grèce, l'Égypte, le Pont, l'Afrique & l'Espagne, & il se préparoit à faire la guerre aux Parthes dans le fond de l'Asie, lorsqu'on le massacra dans le sénat (29). Or je demande quel tems eut César pour étudier ? Et comment pouvoit-on prétendre qu'un tel homme fût savant ? Cependant on trouve que César fut grand orateur, grand historien, jurisconsulte très habile, mathématicien & astronome profond. Comment il fit pour acquérir à fond ces connoissances c'est ce qu'on a de la peine à comprendre. On a vu qu'il fut le seul que l'on pût comparer à Ciceron dans l'éloquence : il reforma le calendrier, entreprise très nécessaire & très difficile : il avoit projeté de renfermer dans un code l'énorme amas des loix romaines : chargé du poids immense des affaires depuis qu'il fut devenu le maître de l'empire, il trouva le tems de répondre par le livre de l'*Anti-Caton* à ce que Ciceron avoit écrit à la louange de Caton

d'Utique : & une fois en passant les Alpes parmi les neiges & les Barbares qui tomboient de toute part sur son armée, il s'amusa à écrire les livres de l'*analogie* sur la précision & la propriété du style, & il les dédia à Ciceron (*d*). Cet homme qui, de quelque côté qu'on l'envisage, passe & passera toujours pour un prodige, fut un des premiers historiens. On lui attribua les *commentaires sur la guerre gauloise*, sur la guerre *civile*, & sur les guerres d'*Alexandrie*, d'*Afrique* & d'*Espagne*. Mais *Suétone*, dans la vie de ce Prince, assure que les trois derniers commentaires sont d'*Oppius* & d'*Hirrius*. Ainsi les deux premiers sont véritablement de César. Or écoutons ce qu'en dit *Ciceron*, qui certainement n'aimoit pas l'auteur : *Il a écrit les commentaires de ses actions militaires, ouvrage digne de l'approbation de tous les siècles ; le style en est agréable & sans prétention, la vérité y respire ; mais comme l'auteur semble ne se proposer que de fournir de simples matériaux pour une histoire en règle, il a appris aux faux savans l'art de l'écrire & ôté aux savans véritables l'envie d'y travailler par le désespoir d'imiter la netteté, la varieté & la briéveté admirable, qui règnent dans ses commentaires* (*e*). A cet éloge je n'ajouterai que celui de *Tacite* qui appelle César *le plus grand des auteurs*, (*f*) & celui d'*Hirrius* qui a fini le huitième livre des commentaires sur la guerre des Gaules & qui dit dans la préface : *les lecteurs voient seulement la beauté & l'exactitude avec laquelle César a écrit ; mais nous avons vu avec quelle facilité & quelle vitesse il savoit composer*. Il ne faut pas oublier que le premier livre de ces commentaires a été traduit par Henri IV roi de France. (*f*) & ensuite par Louis XIV, dont la traduction fut imprimée à Paris en 1660 (*h*).

(*d*) Sect. in Cæsare. n. 56. (*e*) De Bl. Orat. n. 75. (*f*) De Morib. Germ. C. 38. (*g*) Oratob. Præf. ad. Polyb. (*h*) Rapin réflex. sur l'hist.

28 Le second historien de ce siècle est C. Sallustius Crispus, dit vulgairement Salluste, né l'an de Rome 668, & mort l'an 719. Il fut chéri de César qui l'employa dans les charges publiques où il se comporta très mal. Il nous a laissé l'histoire *de la guerre de Jugurtha* & celle de la *conjuration de Catilina.* Il avoit fait une autre histoire depuis la mort de Sylla jusqu'à cette conjuration, mais elle s'est perdue. Le style de cet auteur est extrêmement court & décousu; on ne peut avoir plus de briéveté, de précision, & de force. Un ou deux traits de pinceau suffisent à cet historien pour peindre tout ce qu'il veut: il dit en peut de mots, sans qu'on puisse ni en retrancher, ni ajouter à son expression. Ses harangues ont une énergie admirable; enfin on ne lui peut reprocher que quelques termes un peu anciens. La reine Elisabeth d'Angletetre a traduit en anglois cet auteur (*i*). Salluste.

Cornélius Népos vivoit du tems de *Ciceron* & d'*Atticus*. Il écrivit la vie de tous les deux; mais nous n'avons que celle du second. *Catulle* lui dédia ses poésies. Cornélius Nepos étoit de la Gaule Cisalpine, peut-être de Vérone, ou des environs (*k*). Ses *vies des illustres capitaines* ont été longtems attribuées à un *Emilius Probus*, mais la vérité a été enfin découverte. Cornélius Népos composa encore une *histoire universelle* de l'Italie, & les *vies des capitaines Romains*: mais ni l'un ni l'autre de ces ouvrages, excepté la *vie de Caton l'ancien*, n'a évité les ravages du tems. Les qualités de cet historien sont la briéveté, la netteté, & l'élégance. Corn. Népos.

29 Le Prince des historiens de cet âge est sans contredit Tite-Live. Il étoit de Padoue ou d'Abano, village du Padouan. Il divisa sa célèbre his- Tite-Live.

(*i*) Fabric. bibl. lat. T. I. C. 19. (*k*) Maffei, Verona illustrata P. II. L. 1.

toire romaine en cent quarante livres, dont il ne nous reſte que trente cinq : c'eſt une perte qu'on ne peut aſſez déplorer. Parmi les éloges que les anciens ont prodigués à cet hiſtorien, je choiſirai, ſuivant ma coutume, celui de *Quintilien* (*l*) : *Qu'Hérodote ne ſe fâche pas ſi on lui compare Tite-Live, excellent écrivain, clair dans ſes récits, & très éloquent dans ſes harangues. Il a le talent de s'accommoder aux perſonnages qu'il introduit, & aux faits qu'il expoſe. Je ſuis même aſſez modéré quand je dis qu'il n'y a aucun hiſtorien qui ait ſu mieux que lui exprimer les paſſions, particulièrement les plus tendres.* Tite-Live fut accuſé par *Aſininius Polion*, cet envieux cenſeur de tous les grands hommes de ſon tems, d'avoir *le ſtyle padouan.* On a beaucoup diſputé ſur le ſens de cette expreſſion : mais c'eſt un tems perdu, parce que nous ne ſavons pas en quoi ce ſtyle différoit du romain. Pollion a peut-être voulu dénoter quelque tour ou mot propre aux Padouans de ce tems : la langue latine étant vivante, l'on pouvoit alors ſentir ce qui nous échappe, à préſent que cette langue eſt morte. Alors un Romain remarquoit ſans peine ce qui tenoit du langage provincial : comme les habitans de la capitale diſtinguent l'accent & le ſtyle de ceux de la province.

On a accuſé Tite-Live de trop de crédulité à cauſe des prodiges dont il fait de ſi fréquens récits. *Toland*, pour le laver de cette accuſation, en a fait un athée (*m*). C'eſt pouſſer trop loin l'apologie. Nous ne ferons Tite-Live ni athée, ni ſuperſtitieux. Il a raconté ce que les anciens avoient dit avant lui, & ce qu'on avoit publié (30). Cependant il dit une fois. „ Il ne vaut pas la peine ni de prouver, ni de réfuter ces choſes

---

(*l*) L. 10. P. 1. (*m*) Diſſert. publiée à la Haie en 1708.

plus faites pour la pompe du théatre qui aime le merveilleux, que pour la réalité (*n*). Et ailleurs : Ces prodiges peuvent être véritables, mais on peut auſſi les avoir feints pour faire craindre la colère des Dieux (*o*). On le blâme auſſi d'avoir rempli ſon hiſtoire d'harangues qu'il a imaginées. Il a ſuivi en cela l'uſage des Grecs & des Latins; mais dans le fond y a-t-il rien de plus injuſte que de lui faire un crime de nous avoir donné des morceaux admirables ? Un autre reproche eſt qu'il n'a pas cité ſes auteurs. Mais quel hiſtorien avant lui les avoit cités (31) ? voilà ce que je pourrois répondre : mais l'objection n'eſt point fondée, car Tite-Live cite mille fois *Fabius Pictor*, *Valère d'Antium*, *Licinius Macer*, *Alimentius*, G. *Tubero*, *Polybe* &c. Il les compare, il relève les faits où ils ne s'accordent pas, il choiſit entr'eux avec jugement, quelquefois il n'oſe pas décider, & il ſe plaint ſouvent que les bonnes autorités lui manquent dans les faits incertains. Cet hiſtorien aimoit tellement la vérité, qu'en faiſant le récit de la guerre entre Céſar & Pompée, il n'héſita pas à donner raiſon à ce dernier; en ſorte qu'Auguſte en plaiſantant appeloit Tite-Live *Pompéïen*, ſans ceſſer de l'aimer & de le protéger (*p*). Tite-Live mourut l'an 770, ſuivant la *Chronique d'Euſèbe*. Outre ſon hiſtoire, il laiſſa des *dialogues* & des *ouvrages philoſophiques* (*q*). Tout le monde ſait avec quel ſoin les Padouans gardent le tombeau moderne de ce concitoyen dans leur ſalle publique; & avec quelle pompe Alphonſe le Magnifique, roi d'Arragon & de Naples tranſporta dans cette dernière ville un bras de ce grand perſonnage de l'antiquité. 30

Autres hiſtoriens

Dans le même âge il y eut d'autres hiſtoriens dont on a perdu les ouvrages, tels que Meſſalla Corvinus, Vipſanius Agrippa, gendre d'Auguſte,

(*n*) L. V. C. 21. (*o*) L. VIII Cl. 6. (*p*) Tacit. Annal. L. IV. (*q*) Seneq. Ep. 100.

dont les ouvrages n'exiſtent plus.

& Auguſte lui-même. Chacun de ces auteurs avoit écrit ſa propre hiſtoire (32). Le fameux Varron, cet homme univerſel, dont je parlerai ailleurs, laiſſa auſſi des livres hiſtoriques. Trogue Pompée vécut dans le même ſiècle. Il étoit originaire des Gaules : ainſi on lui a juſtement donné une place dans l'*hiſtoire littéraire de France* : mais il étoit citoyen Romain, & il y vécut & écrivit à Rome, ainſi je dois le placer parmi les ſavans de cette ville. Il nous reſte l'abrégé que *Juſtin* a fait de l'hiſtoire de Troyes. Dans le même ſiècle, Feneſtella compoſa ſes annales, & un livre *des magiſtrats Romains*. Rien n'en exiſte plus, & le ſecond ouvrage qui porte ſon nom a été écrit par *Dominique Fiocco* de Florence (*r*), comme l'on verra en parlant du XV. ſiècle.

§. IV. *Philoſophes*, *Mathématiciens*, *médecins*.

31 L'étude de la philoſophie qui s'étoit introduite à Rome avec les Grecs, s'y établit plus ſolidement lorſque la Grèce fut devenue une province de l'empire Romain. Les plus renommés parmi les philoſophes paſſèrent à Rome pour faire fortune : & comme les Romains avoient pris un goût décidé pour les ſciences, les profeſſeurs en philoſophie purent aiſément acquérir dans cette capitale de l'honneur & des richeſſes. Il n'en arriva pas ce que Caton avoit craint : les diſputes philoſophiques ne produiſirent pas de diſcordes civiles : on abandonna aux Grecs la guerre littéraire : on les laiſſa ſe battre pour des opinions & des mots (33), & on ſe battit à Rome pour des choſes plus réelles, pour la primauté, pour la domination, pour l'empire. Les Romains étudioient pour ſe délaſſer de leurs travaux politiques & militaires : ainſi ils ne s'infatuèrent jamais des opinions d'Ariſtote, de Platon, de Zénon, au point d'en venir à une rupture. Ils

(*r*) V. Voſſ. & Fabric.

ne laiſſèrent pas pour cela de s'appliquer à l'étude de la philoſophie, & nous allons en donner des preuves. 32

Les écrits d'Ariſtote publiés.

Premièrement il faut dire à la louange des Romains que ce fut chez eux, à leurs frais & par leurs ſoins que les ouvrages d'Ariſtote parurent dans le monde. Ce grand philoſophe n'en publia pendant ſa vie qu'un très petit nombre; il laiſſa en mourant le précieux dépôt de ſes nombreux manuſcrits à *Théophraſte*, celui-ci à *Nélée* de Scepſi dans la Troade, & ce dernier à ſes héritiers qui étoient des ignorans, & qui jetèrent le tout pèle mèle dans une cave à la merci de l'humidité & des rats. Ces manuſcrits y reſtèrent l'eſpace de cent trente ans; & en attendant on débitoit en Grèce la philoſophie *Péripatéticienne* ou *Ariſtotélique*, fondée ſur la tradition & ſur les écrits des diſciples d'Ariſtote. Un demi ſavant, nommé *Apellicon*, qui raſſembloit à Athènes une belle bibliothèque, acheta ces ouvrages, ſi miſérablement délaiſſés, & les ayant trouvés horriblement gâtés & défectueux, il ſe mit en devoir d'interprèter ce qui n'étoit plus intelligible, de remplir les lacunes, & de remettre le tout dans ſon entier. Il n'étoit pas l'homme qu'il falloit pour ce travail: auſſi fit-il dire à Ariſtote ce que ce philoſophe n'avoit jamais penſé, & au lieu de réparer les ouvrages de ce grand homme, il leur fit un tort infini. Athènes ayant été priſe par Sylla, ces manuſcrits paſſèrent à Rome dans la bibliothèque de ce dictateur. Quelque tems après, *Tyrannion*, affranchi de Lucullus, homme fort étudit, eut la permiſſion de fouiller dans la bibliothèque de Sylla: il s'attacha aux ouvrages d'Ariſtote, & les corrigea comme il put. Des mains de Tyrannion ces livres parvinrent à celles d'*Andronicus de Rhodes*, qui vivoit du tems de Ciceron. Alors on en tira un grand nombre de copies; c'eſt ainſi que les écrits d'Ariſtote furent à la fin publiés. On peut voir cette hiſtoire plus au long dans *Bruckler*,

& dans le dictionnaire de *Bayle*. Ce qu'on en doit conclure, eſt qu'il y auroit de l'injuſtice à attribuer à Ariſtote les fautes, les contradictions, les erreurs, l'obſcurité, & les chimères que l'on trouve ſouvent dans ſes ouvrages, qui ne ſont plus tels qu'il les a laiſſés, mais tels qu'il a plû au tems, aux ſouris, & aux demi ſavans de nous les tranſmettre.

35. Ciceron. Parmi les Romains que la philoſophie rendit illuſtres, il faut donner la première place au grand Ciceron. Il aima paſſionnément cette ſcience, & il s'y appliqua avec ardeur chaque fois qu'il en eut le loiſir, ſur-tout lorſque Céſar fut devenu le maître. Cicéron s'étant retiré à la campagne, ſe conſacra tout entier à la philoſophie, & ce fut là qu'il compoſa les livres *de la nature des dieux*, ceux *de la divination*, *des fins*, *des loix*, *des offices*, *de l'amitié*, *de la vieilleſſe*, *ſes académies*, *ſes queſtions tuſculanes*, *ſes paradoxes*, & d'autres ouvrages qu'on a perdus, comme ceux *de la république*, *de la gloire*, *de la conſolation*, & un autre qu'il intitula *Hortenſius*, ſur les louanges de la philoſophie (34).

Ciceron s'étoit déclaré pour les philoſophes *académiciens*. Cette ſecte ne décidoit de rien ; c'eſt pourquoi Ciceron la choiſit, après avoir vu qu'il n'y avoit dans la philoſophie que des contradictions & des ténèbres. Se déclarer académicien, étoit enſeigner aux hommes qu'ils ne pouvoient rien apprendre; mais il faut rendre cette juſtice à Ciceron, que s'il inclina vers le ſepticiſme, il n'outra pas la choſe, & ne fut point Pyrrhonien. Les académiciens qu'il ſuivit, examinoient les divers ſentimens, choiſiſſoient celui qui leur ſembloit le meilleur, l'expoſoient, le pronoient, mais ils ſe gardoient bien de décider, & ne donnoient pas leurs dogmes pour des oracles. C'eſt de là cependant que vient cette incertitude où l'on eſt par rapport aux vrais ſentimens de Ciceron ſur la religion & ſur la morale, qui, toute-

fois,

fois, à quelque chose près, est généralement bonne dans ce philosophe. Quelquefois on le voit flotter entre le Polithéisme, & la connoissance d'un seul Dieu: tantôt il paroît pénétré de respect pour la Divinité: tantôt on est tenté de le prendre pour un Athée. Une fois il admet les Dieux, la Providence, une ame immortelle, des peines & des récompenses dans une autre vie, une autre fois il semble qu'il rejette tout, & qu'il se mocque de ceux qui le croient. C'est qu'il étoit académicien, ou qu'il vouloit passer pour tel: il devoit donc jouer le rôle d'un homme indécis; peut-être l'étoit-il vraiment, & son esprit se perdoit-il dans le cahos d'une dispute où personne ne voyoit clair. Mais d'un autre côté on a lieu de sopçonner qu'il n'étoit pas aussi indécis qu'il affectoit de le paroître; car dans les écrits adressés à ses amis intimes, ou à son frère, il parle d'une autre façon, il prend le ton décisif, & il n'est plus académicien. On a perdu les six livres qu'il avoit composés *sur la république*; mais il nous en reste un morceau qui forme un ouvrage à part, & qui est intitulé *le songe de Scipion*. Car avec quelle précision & avec quelle force l'auteur ne s'y déclare-t-il pas pour l'immortalité de l'ame? *Lactance* nous a transmis un passage très remarquable, extrait de ces mêmes livres *de la république* (*a*); le voici. „ Il y a „ certainement une loi, & c'est celle de la droite „ raison, conforme à la nature répandue dans „ tous les hommes, immuable & éternelle, „ qui par ses préceptes appelle au devoir, & „ par ses défenses éloigne de la fraude, & dont „ cependant les préceptes & les défenses sont „ suivis par les bons, & méprisés par les méchans. Il n'est pas permis d'abroger cette loi, „ ou d'y déroger en rien, & il est impossible de „ l'abolir entièrement. Il n'y a ni sénat ni peu-

(*a*) Instit. Divin. L. VI. C. 8.

„ ple qui puisse dispenser de son observance, il „ n'est pas besoin non plus d'en chercher les „ interprètes ailleurs qu'en nous-mêmes: elle „ n'est pas différente à Rome & à Athènes; elle „ n'est pas aujourd'hui d'une façon & demain „ d'une autre, puisque cette loi éternelle & im- „ muable embrasse toutes les nations & tous les „ tems, & n'a pour auteur que ce Dieu Uni- „ versel qui l'a imaginée, examinée, & publiée, „ & auquel celui qui n'obéit pas s'égare, & ou- „ trage la nature humaine: & quoiqu'il puisse „ échapper aux supplices de cette vie, il en souf- „ frira d'autres plus graves" (35). Voilà une décision qui n'est point sceptique ni académique: voilà Dieu, la Providence, la loi naturelle, & une vie à venir: voilà les vrais sentimens de Ciceron à découvert. Mais c'est assez s'arrêter sur cet académicien feint ou véritable.

34

Nigidius Figulus.

Il y avoit du tems de Ciceron à Rome un autre philosophe, son ami, qui jouissoit d'une grande réputation. Il s'appeloit Nigidius Figulus. Ciceron en fait de grands éloges (*b*). Cependant nous ne savons autre chose de cet homme, si non qu'il passoit pour très habile dans l'astrologie judiciaire. *Dion*, *Suétone*, *Apuléjus*, en racontent des choses merveilleuses. *Aulugelle* dit que ses écrits étoient fort obscurs (*c*), usage de tous les imposteurs. Cependant Ciceron ne donne pas dans les piéges de l'astrologie judiciaire, comme on le voit par ses livres *de la divination*. On doit croire qu'il reconnut en Nigidius d'autres connoissances philosophiques, pour lesquelles il l'estima.

Les Romains donnoient dans l'astrologie judiciaire.

Au reste il faut avouer que malgré tout leur esprit, les Romains avoient la foiblesse d'ajouter foi aux astrologues. On les appeloit *Chaldéens*, comme nous appelons *Bohémiens* & *Égyptiens* les diseurs de bonne avan-

---

(*b*) Famil. L. IV. Ep. 13. & ailleurs. (*c*) L. XXIX. C. 14.

ture. Les habitans de la Chaldée paſſent pour avoir fait les premières obſervations ſur les aſtres, & inventé l'aſtrologie: ceux qui les imitèrent en prirent le nom. A Rome ils étoient preſque tous étrangers: le ſénat les chaſſa par un édit de l'an 614; cet édit fut deux fois renouvellé ſous Auguſte; mais ces édits n'eurent qu'un effet momentané, parce que les Chaldéens, qui étoient devenus néceſſaires à la multitude, ſortoient par une porte, & rentroient par l'autre. Les Romains eux-mêmes ſe firent initier dans cet art important. Nigidius en eſt un exemple, & L. Tarrutius Firmanus, ſon contemporain, & fameux aſtrologue, en eſt un autre.

35 Sextius Pythagoreus.

Il ne manquoit aux Romains, pour ſe rendre célèbres dans la philoſophie, que de former quelque nouvelle ſecte. Sextius Pythagoréus en conçut l'idée. *Plutarque* parle fort honorablement de ce philoſophe (*d*), & *Sénéque* en eſtime infiniment les écrits (*e*). Sextius eut le ſurnom de *Pythagoréus*, parce qu'il voulut renouveller la ſecte de Pythagore, qu'il mêla avec la ſtoïcienne. Le réſultat en pouvoit être admirable; mais excepté Sextius le jeune, ſon fils, & deux ou trois autres, l'inſtituteur ne put trouver d'élèves, à cauſe de la rigueur exceſſive d'une pareille ſecte, qui dans une ville corrompue, comme l'étoit Rome, ne pouvoit pas faire fortune. Sextius le père écrivit ſon livre en grec: *Rufin* le traduiſit en latin, & l'attribue à *St. Sixte II*, Pape; *St. Jerôme* releva l'erreur de Rufin, & en convainquit *St. Auguſtin*, qui avoit adopté cette mépriſe. Cependant *Urbain Godefroi Siber*, qui en 1725 a fait une édition de ce livre à Leipzig, a voulu prouver que St. Jerôme a eu tort, & que le livre eſt réellement de St Sixte. *Brucker* lui a répondu (*f*).

(*d*) L. quomodo ſentias te proficere. (*e*) Ep. 67. (*f*) T. II.

Caton, ſurnommé *le jeune*, *le Stoïcien*, & *d'Utique*, fut auſſi un grand philoſophe. On ignore s'il a fait quelque ouvrage; mais il eſt ſûr que l'exemple de ſa vie parla mieux que tous les livres. Brutus, chef des meurtiers de Céſar, fut pareillement un grand ſtoïcien. Il compoſa des ouvrages dont *Ciceron* dit que la philoſophie y étoit traitée de façon que les Latins n'avoient plus rien à envier aux Grecs dans le genre philoſophique (*g*).

35 Mathématiciens. Reformation du calendrier.

Les mathématiques ne furent pas négligées à Rome. *Ciceron* parle d'un Sex. Pompéjus Strabon, géometre habile (*h*). Varron écrivit ſur l'arithmétique. Le fameux Vitruve, géomètre, mathématicien & architecte, vécut & écrivit dans ce même ſiécle. Céſar poſſéda à fond les mathématiques, la méchanique, l'aſtronomie. Le pont qu'il jeta ſur le Rhin, les machines qu'il inventa pour les ſiéges des places, & les deſcriptions détaillées qu'il donne de tous ces ouvrages dans ſes *commentaires*, prouvent ſa grande habileté dans ces ſciences. Il aima particulièrement l'aſtronomie, ſur laquelle il compoſa des livres, dont *Macrobe* fait mention (*i*), & dont *Pline* a conſervé des morceaux (*k*). Céſar rendit ſon nom immortel dans ce genre de même que par les armes & les triomphes. Il étoit ſouverain pontife: le collège des pontifes publioit tous les ans le calendrier; mais l'ignorance de ces prêtres avoit été ſi profonde, que les ſaiſons étoient dérangées, de ſorte que tantôt on avoit l'hiver & tantôt l'été en Janvier. Céſar entreprit une réformation qui étoit devenue indiſpenſable; & il ne falloit pas moins qu'un pontife dictateur & ſavant, pour achever un pareil ouvrage. Il aſſembla les aſtromones les plus habiles,

(*g*) Acad. quæſt. L. I. n. 3. (*h*) Decl. orat. n. 47. & de ceffic. L. I. n. 6. (*i*) Saturn. L. I. C. 16. (*k*) L. XVIII. C. 26. 27. 28.

à la tête deſquels étoit Soſigènes d'Alexandrie, & il aſſiſta aux opérations de ce collège. Il fallut ajouter ſoixante ſept jours entre Novembre & Décembre à l'an 708 de Rome: on ordonna auſſi que tous les quatre ans il y auroit un jour de plus; & par ce moyen on réforma pour lors le calendrier Romain. Cette réformation eſt connue ſous le nom d'*année Julienne*, du nom de Jules Céſar (36).

Ici je ne ſaurois m'empêcher de remarquer combien grande avoit été pendant pluſieurs ſiècles l'ignorance des Romains en fait d'aſtronomie. Ils commencèrent par n'avoir que dix mois dans l'année: enſuite ils en eurent douze, qui comprenoient trois cent cinquante cinq jours. Ils ne connurent la diviſion du jour par heures que fort tard: tard auſſi ils commencèrent à avoir un crieur public qui annonçoit le midi. On diſtribua enſuite les jours en heures civiles, c'eſt-à-dire, qu'il y en avoit douze pendant le jour, & douze pendant la nuit, ces heures étoient par conſéquent inégales, des crieurs les annoncoient. On eut enfin un cadran; mais on ne ſait pas ſi ce fut *L. Papirius Curſor* qui le fit dreſſer en 462, ou *M. Valerius Meſſala* qui l'apporta de Catane en 491 (*l*). Ce cadran fait pour la Sicile, ne fut d'aucun uſage à Rome. Enfin l'an 590, *G. Marcius Philippus* étant cenſeur, en plaça un nouveau dans la grande place. *Pline* parle du célèbre obéliſque élevé par Auguſte dans le champ de Mars (*m*). Cet obéliſque ſervoit de gnomon à une grande méridienne. D'autres prétendent que c'étoit un cadran; & cette diſpute a été renouvellée, lorſque le même obéliſque fut déterré & redreſſé par ordre de Benoît XIV, & par l'habileté de *Nicolas Zappaglia*. 57

De la médecine & des médecins.

Je ne finirai pas cette ſection philoſophique ſans parler de la médecine. Comme les Romains

(*l*) L. VII. C. 60. (*m*) L. XXVI. C. 10.

avoient été pendant six cents ans sans horlogers & sans astronomes, aussi le furent-ils sans médecins (n). Il paroît qu'ils n'en étoient pas plus mal, que lorsqu'ils en eurent en abondance; car, comme le dit Pline, au défaut des médecins, ils avoient la médecine, ils connoissoient des rémèdes sûrs & faciles, & l'expérience leur avoit appris la manière de s'en servir dans leurs maladies (37). Ce fut sur ces maladies & leurs rémèdes, que *Caton*, sans être médecin, composa un bon livre. De son tems il y eut un Archagate, Grec, qui parut à Rome environ l'an 535, & fut surnommé *Vulnerarius*, *à curandis Vulneribus*, par son habileté à guérir les blessures. On lui assigna un logement, & on lui rendit de grands honneurs; mais quand on vit qu'il employoit dans ses traitemens le fer & le feu, on le surnomma *le bourreau*. Plusieurs autres médecins Grecs, excités par l'exemple d'Archagate, passèrent à Rome. Caton, ennemi des Grecs, s'éleva contr'eux. *Ils ont juré*, disoit-il au rapport de *Pline*, de qui on tient l'histoire de la médecine à Rome, *ils ont juré d'exterminer les barbares par le moyen de la médecine; ils se font même payer pour cela, afin d'en imposer mieux à la crédulité publique. Et il faut remarquer qu'ils nous donnent la première place parmi les barbares, & qu'ils nous outragent par des noms encore plus insultans.*

38 Asclépiades & sa secte.

Quelque tems après la mort de Caton, on chassa de Rome les Grecs & leur médecine. Mais ils y revenoient sans cesse, parce que les Romains avoient à faire avec eux en politique, & ne pouvoient pas s'en passer par rapport aux arts & aux sciences. Ainsi avant l'an 650, on vit briller à Rome le célèbre Asclépiades, natif de Perse en Bythinie. Il avoit commencé par se produire comme maître d'éloquence; mais quand il vit que cette profession ne l'enrichissoit pas autant qu'il

(n) L. XX. C. 9.

l'auroit voulu, il se jeta dans la médecine qui lui procura des trésors. Le hasard y contribua. Ayant observé qu'un homme que l'on conduisoit à la sépulture, n'étoit pas mort, il le rétablit. Depuis ce jour l'on regarda Asclépiades comme un médecin miraculeux, ou plutôt comme un Dieu, on le recherchoit avec empressement, & on le payoit avec profusion. Il est vrai qu'un médecin tel que lui ne pouvoit que plaire, car il traitoit les malades avec douceur, s'accommodoit à leurs fantaisies, & écartoit de la médecine tout ce qu'elle a de rude. Sa grande habileté consistoit à connoître les tempéramens, & à y adapter les remèdes, art très difficile, & qui cependant devroit faire tout le savoir des médecins. Cet art, fortifié par une longue pratique, put, malgré le mal que *Julien* a dit d'Asclépiades & de sa secte, en faire un très bon médecin, quoiqu'il ne connût Hipocrate que pour le blâmer. Asclépiades parvint à une extrême vieillesse sans essuyer la moindre maladie; & Dieu sait combien il auroit vécu, s'il ne s'étoit pas tué en tombant du haut d'un escalier.

39 Autres médecins.

Ce médecin fit plusieurs élèves illustres, entr'autres Thémison de Laodicée en Syrie, chef de la secte appelée *Méthodique*, & Antoine Musa, affranchi, & médecin d'Auguste. Musa ayant guéri ce prince d'une maladie jugée mortelle, les Romains lui dressèrent une statue à côté de celle d'Esculape (*o*).

Jules-César avoit donné le droit de cité à tous les médecins affranchis, ou étrangers. C'est là dessus que l'habile *Spon* a crié à l'outrage contre l'honneur de la médecine, & a voulu prouver la fausseté de cette assertion comme s'il n'y avoit jamais eu d'affranchis parmi les médecins Romains. Il a été secondé par d'autres modernes, qui ont fait voir qu'à Rome il y avoit une fou-

(*o*) Sueton, in Aug. 59. & 81.

le de médecins nés libres & Romains, comme on le peut voir par les noms de Cassius, Calpetanus, Stertinius, Arruntius, Albutius, Rubrius, &c., que *Pline* a conservés, & par les Silius Medicus, & les T. Claudius Medicus, dont on a les inscriptions. Mais a-t-on oublié que les affranchis prenoient le nom de leurs maîtres? Et comme dit *Pline* (*p*), que l'art de la médecine étoit le seul que, malgré le profit qu'il apportoit, la gravité Romaine eût dédaigné, de sorte que ceux des Romains qui écrivoient sur la médecine ne le faisoient qu'en grec; il s'ensuit que les professeurs de cet art étoient des étrangers, & qu'ayant des noms Romains, c'étoit une marque infaillible qu'ils avoient été esclaves (38). Ce qui fait honneur à l'art est que ces esclaves ou affranchis étoient payés avec une prodigalité qui peut surprendre ceux qui ne réfléchissent pas sur les richesses immenses des Romains. Stertinius que je viens de nommer, eut une pension de cinq cent mille sesterces à la cour d'Auguste, & on loua infiniment sa modération, car il eût pu en avoir six cent mille en servant le public. Combien, parmi nos médecins, voudroient être des affranchis pour jouir de pareilles pensions!

40 §. V. *Savans en droit & en d'autres genres. Bibliothèques à Rome.*

La profession de jurisconsulte étoit, après celle d'orateur, la plus glorieuse, & en même tems la plus difficile. La législation romaine étoit un véritable cahos. Depuis la publication des douze tables, on avoit fait un nombre infini de loix: on en avoit aboli plusieurs par d'autres contraires: on les avoit ensuite rétablies, & de nou-

---

(*p*) L. XXIX. C. 1. C'est de là qu'on a tiré cette partie d'histoire sur la médecine.

veau abrogées ; & par un désordre qui provenoit de l'ignorance, on avoit laissé subsister en même tems les unes & les autres. Comme on n'avoit jamais songé à en faire des recueils, & qu'on se contentoit de graver les loix sur le bois & sur le bronze, plusieurs des plaques, où elles étoient inscrites, étoient perdues, le reste étoit amassé sans ordre, & il falloit avoir un grand talent & une patience infinie, pour les retrouver, les déchifrer, & les mettre en ordre (39). De là provenoit que le nombre des jurisconsultes étoit fort limité, & que ceux qui excelloient dans cette profession, étoient regardés comme des hommes prodigieux, & consultés comme des oracles. Les jurisconsultes donnoient audience chez eux, assis sur une espèce de trône ; & ils étoient si considérés, que, suivant Ciceron, Aquilius, célèbre jurisconsulte, refusa de concourir pour le consulat, & en étant pressé, il feignit une maladie, afin de n'être pas distrait de son occupation journalière, & de ne pas perdre même pour un an, *son royaume du droit*; c'est l'expression de *Ciceron* (*a*).

Parmi les jurisconsultes les plus célèbres de cet âge, le premier est G. Mutius Scévola, dont Ciceron parle au long dans les livres *de l'orateur*. Ce patricien insigne joignit à une connoissance profonde des loix, une éloquence extraordinaire. Il auroit pu devenir un des plus grands orateurs de son tems, s'il n'avoit mieux aimé être le plus grand légiste. Cependant Servius Sulpicius Rufus l'égala, si même il ne le surpassa pas. *Ciceron* en fait de magnifiques éloges dans son histoire *des orateurs illustres*, mais sur-tout dans la neuvième de ses *Philippiques*, qui est l'oraison funèbre de ce Rufus. Par l'avis de Ciceron on dressa une statue à ce grand jurisconsulte, & on institua des jeux à son honneur.

Scévola.

Rufus.

(*a*) Ad Attic. L. I. Ep. 1.

Alfénus. Sous le règne d'Auguste, fleurit un autre fameux légiste, plus connu que les précédens parmi ceux de la profession. Il s'appeloit P. Alfénus Varus, que l'on prétend être le même dont parle *Horace*, en disant qu'il avoit été auparavant un simple cordonnier. Il composa les premiers *digestes*, ou *recueils de ses avis*, en quarante livres. Mais sur ce qui appartient au droit Romain de cet âge, on peut voir *l'histoire de la jurisprudence Romaine* par le savant avocat *Terrasson*.

41 Des grammairiens & des rhéteurs.

Passons à d'autres sciences. Avant cette époque, les grammairiens ne s'étoient occupés que d'expliquer les poëtes Grecs: ils commencèrent plus tard à expliquer les latins, marque que les premiers grammairiens à Rome étoient Grecs; & que l'on ne commença que tard à en avoir des latins. *Suétone*, dans son ouvrage *des illustres grammairiens*, & *Quintilien*, dans son second livre *des institutions*, en ont parlé au long. Au commencement les professeurs en grammaire étoient des esclaves ou des affranchis. Les personnes *ingénues*, comme on les appeloit alors, c'est-à-dire, nées libres, s'en mêlèrent ensuite, & y acquirent de l'honneur & de la réputation. Leur nombre s'étant multiplié, plusieurs se répandirent dans les autres villes d'Italie, & ce fut par leur moyen que les études commencèrent à fleurir dans les villes principales. Nous avons dit que *Virgile* étudia à Crémone, à Milan, & à Naples: & on sait qu'on érigea des statues à des grammairiens à Préneste & à Bénévent (*b*).

L'office des grammairiens étoit d'expliquer les poëtes, de les caractériser, de distinguer les véritables ouvrages des supposés, & d'enseigner les principes de la rhétorique. Ainsi sous le nom de grammairiens on entendoit ce que nous appelons littérateurs ou érudits. L'office des rhéteurs étoit de lire les orateurs, & d'enseigner

---

(*b*) Suet. de ill. gramm. C. 9 & 17.

la déclamation & l'éloquence. Il y eut à Rome plusieurs rhéteurs d'une grande réputation ; mais ils furent pour la plûpart des étrangers. Au commencement on étudioit à Rome la rhétorique en grec, parce qu'il n'y avoit des rhéteurs que de cette nation. L. Plotius Gallus, que l'*Histoire littéraire de France* dit avoir été natif de la Gaule Transalpine, fut le premier qui commença à donner à Rome des leçons de rhétorique en langue latine (40). *Ciceron*, qui, du temps de Plotius, étoit très-jeune, en dit beaucoup de bien en plusieurs endroits, ce que fait aussi *Suétone* au second Chapitre *des rhéteurs illustres*. La coutume qui commençoit à s'introduire d'enseigner la rhétorique en latin déplut aux magistrats Romains, qui préféroient les Grecs. Les censeurs, Cnéus, Domitius, Ænobarbus & Crassus l'orateur, défendirent par un édit de l'an 660 qu'on enseignât la rhétorique en latin. *Ciceron*, dans le premier livre *de l'Orateur*, introduit Crassus qui développe les raisons qu'il eut pour faire une pareille défense. Il en arriva ce qu'on en devoit attendre : l'édit n'eut point de force, & à l'exemple de Plotius, plusieurs autres rhéteurs instruisirent en latin la jeunesse Romaine. Un Sexus Claudius Sicilien, & un C. Albutius Silus de Novare, se distinguèrent dans cette profession. Plotius Gallus.

C'est ici le lieu de parler d'autres érudits ou savans d'un mérite distingué (41). Tel est le célèbre Varron, contemporain de Ciceron & de César. Sa naissance & sa doctrine le firent regarder comme un des plus illustres citoyens Romains. Il remplit les charges les plus honorables de la République : dans la guerre entre Pompée & César, il s'attacha au commencement au premier, mais peu après il suivit la fortune du second, qui fit un cas particulier du savoir de cet homme. Après la mort César, il se trouva malheureusement enveloppé dans la pros- 42 Varron.

cription publiée par les Triumvirs, en punition de ce qu'il avoit pris le parti de Ciceron & du Sénat; & ce fut une espèce de prodige qu'il en pût échapper. Tandis qu'il se tenoit caché, on pilla ses maisons, on dispersa, on gâta, & on perdit ses manuscrits. Ayant enfin obtenu sa grace, il employa le reste de sa vie à écrire. *Pline* atteste qu'à l'âge de quatre vingt-huit ans, Varron s'occupoit sans cesse de nouveaux ouvrages (*c*). Il mourut nonagénaire, l'an de Rome 727. Voici comme *Ciceron* fait l'éloge de ce savant (*d*). " Nous vous devons la chronologie Romaine, la description des tems, „ la connoissance des droits de la Religion & „ des Prêtres, de la discipline civile & militaire, de la géographie, celle des noms, des „ genres, des origines & des loix divines & „ humaines. Vous avez éclairci nos poëtes & „ répandu un nouveau jour sur la littérature „ latine. Vous avez fait des poëmes sur différens sujets, avec harmonie & élégance. Enfin „ vous avez donné les principes de la philosophie, non simplement pour les expliquer, „ mais pour exciter le monde à les suivre ". *S. Augustin* n'hésite pas de dire, *que Varron a tant lu, qu'on ne peut pas comprendre comment il a trouvé le tems d'écrire, & qu'il a plus écrit qu'il n'est presque possible à un autre de lire* (*e*). Varron lui-même, dans un endroit de ses ouvrages cité par *Aulu-gelle* (*f*), dit qu'à l'âge de soixante-dix huit ans, il avoit composé quatre cent quatre-vingt-dix livres, & il faut remarquer qu'il continua encore dix ans à travailler. Dans le catalogue ou bibliothèque latine de *Fabricius*, (L. I. C. 7.), on peut voir que Varron a écrit sur la grammaire, la rhétorique, la poésie, le

---

(*c*) L. 29. C. 4. (*d*) Acad. quest. L. 1. n. 3.
(*e*) De Civit. Dei. L. 6. C. 2. (*f*) L. 3. C. 10.

théatre, l'hiſtoire, l'antiquité, la philoſophie, la politique, l'art nautique, l'agriculture, la géographie, la religion, l'architecture, la ſculpture, la muſique, &c., &c. Il fut le premier qui, parmi les Latins, compoſa de ces ſatyres mèlées de proſe & de vers qu'on appelle *Ménippées* du nom de *Ménippe*, Grec, leur inventeur, & qu'on a renouvellées en France pendant les diſcordes civiles. D'un nombre ſi prodigieux d'ouvrages il n'eſt reſté que ſix livres, & même tronqués, *ſur la langue latine*, trois *ſur l'Agriculture*, & des morceaux détachés.

Un élève & ami de Ciceron & ſon aide dans les études, mérite qu'on en faſſe ici mention. C'eſt Tullius Tiro, eſclave de Ciceron, enſuite ſon affranchi & ſon ſecrétaire. Outre la part qu'il eut dans les productions de ſon maître, il fit des ouvrages fort loués par *Aulu-gelle* (g). M. *Midleton*, dans la *Vie de Ciceron*, dit que les lettres de ce grand orateur furent raſſemblées & miſes en ordre par ce ſavant ſecrétaire. Tiron.

Ce n'étoit pas une légère gloire pour les Grecs d'avoir un grand nombre de femmes ſavantes: les Romains voulurent auſſi avoir la même gloire. 43
Cornélie, fille de Scipion l'Africain l'ancien, & mère des deux Gracques, fut certainement un des plus beaux ornemens de Rome. Après la mort de ſon mari, elle refuſa d'être Reine d'Égypte, & préféra à la couronne l'honneur d'être l'exemple des Dames Romaines, & le plaiſir de donner à ſes enfans une éducation qui pût les faire primer dans la République. Elle eut le malheur de les voir ſacrifiés à la haine des Patriciens; mais elle ſouffrit ce coup terrible & redoublé avec une conſtance que pluſieurs prirent à tort pour de l'inſenſibilité. Alors elle ſe retira à Miſène, où on la vit entourée de tous Cornélie, fille de Scipion.

(g) L. 13. C. 9. & ailleurs.

les ſavans les plus diſtingués de Rome & de la Grèce. Elle diſputoit avec les philoſophes, faiſoit des vers avec les poëtes, & entretenoit une correſpondance littéraire avec les abſens. Les Princes & les nations les plus cultivées lui envoyèrent ſouvent des ambaſſades: le peuple Romain lui dreſſa une ſtatue; & la poſtérité l'a toujours regardée comme une femme fort au deſſus de ſon ſexe.

Carélie. Carélie étoit une autre Dame Romaine: elle s'appliqua à la philoſophie & y eut un grand ſuccès. Elle vivoit du tems de Ciceron, qui avoit pour elle cette haute eſtime qui paroît par pluſieurs paſſages de ſes lettres (*h*). Son admiration pour cette femme philoſophe paſſa pour de l'amour chez les envieux, qui font profeſſion d'interprêter malignement les actions les plus innocentes des grands hommes.

L'éloquence fut auſſi cultivée par les femmes: on en vit un grand exemple dans la perſonne

Hortenſia. d'Hortenſia, fille de ce célèbre orateur *Hortenſius* dont j'ai parlé. Son père eut la ſatisfaction d'en faire un très-digne élève: elle parloit avec grace, avec ſolidité, & avec l'énergie & la véhémence des orateurs; & elle en donna une preuve qui ſurprit Rome, & qui fut auſſi honorable qu'avantageuſe à ſon ſexe. Les Triumvirs qui enſanglantoient l'Empire Romain par leurs proſcriptions barbares, en ſuçoient en même tems la ſubſtance par des impôts ſans meſure. Ils mirent entr'autres une taille très onéreuſe ſur les veuves Romaines. Celles-ci eurent beau prier & pleurer pour obtenir au moins une diminution. Leurs prières & leurs larmes ayant été inutiles, Hortenſia alla trouver les tyrans au nom de ſon ordre, les harangua, & parla avec tant d'éloquence & de force,

---

(*h*) Ad Att. L. 12. Ep. 21, 22. L. 15. Ep. 1. ad Famil. L. 1. Ep. 72.

que les trois tyrans ſurpris & vaincus, remirent aux veuves la plus grande partie de l'impôt (*i*).

44 Quand on commença à avoir à Rome des bibliothèques.

Avant de finir ce qui appartient à la littérature des Romains, pendant l'époque dont nous parlons, il convient de jeter un coup d'œil ſur leurs bibliothèques publiques & particulières.

Bibliothèques particulières.

Rome eut toujours des armes, mais elle ne commença à avoir des collections de livres que vers le milieu du ſeptième ſiècle après ſa fondation. La première bibliothèque dont on connoiſſe l'exiſtence dans cette ville, fut celle de L. Cornélius Sylla. Ce Dictateur s'étant emparé d'Athènes en 667, s'empara de la belle bibliothèque d'*Apellicon*, dont j'ai fait mention en parlant des ouvrages d'*Ariſtote*; il la fit tranſporter dans ſa maiſon à Rome; mais l'on ne ſait s'il penſa à l'enrichir d'autres livres. La ſeconde fut celle de Tyrannion, l'un des correcteurs des manuſcrits d'Ariſtote. Tyrannion étoit natif d'Amiſa dans le Pont, & il tomba au pouvoir de Lucullus lorſque ce général commandoit l'armée de Rome contre Mithridate: Tyrannion paſſa au ſervice de Muréna, qui l'affranchit; il acquit par ſes vaſtes connoiſſances une conſidération diſtinguée à Rome, & étoit un de ces génies qui embraſſent tout: il ſe fit admirer, & eut l'honneur d'inſtruire les enfans des plus grands Seigneurs Romains. Par ce moyen il amaſſa des richeſſes qu'il employa à ſe former une bibliothèque où l'on trouvoit juſqu'à trente mille manuſcrits (*k*). Lucullus ne voulut pas céder à cet égard à un de ſes captifs. Ce fameux Romain étoit un des plus riches citoyens de ſa patrie, & en même tems le plus magnifique; ſa façon de vivre & ſes talens répondoient à ſa naiſſance & aux grands emplois qu'il avoit remplis. D'ailleurs il étoit

Celle de Tyrannion.

Et de Lucullus.

(*i*) Quintil. L. 1. C. 1. Valer Max. L. 8. C. 3.
(*k*) Suidas. Lexic. Art. Tyrannion.

très éclairé, & protecteur déclaré des lettres & des ſavans. Sa bibliothèque ſurpaſſa, tant par le nombre que par le choix des livres, celle d'Apellicon & celle de Tyrannion: il eut ſoin de l'orner des tableaux les plus eſtimés, & des ſtatues les plus rares; & il l'ouvrit à ſes amis & à tous les ſavans en général. Les rhéteurs, les grammairiens, les poëtes & les philoſophes Grecs & Latins s'y aſſembloient à certains jours marqués, & y paſſoient des journées entières à s'entretenir ſur les belles lettres & ſur la philoſophie. Ainſi la bibliothèque de Lucullus devint l'académie & le lycée de Rome. Ce généreux citoyen prenoit part à leurs entretiens, encourageoit les gens de lettres, & prodiguoit ſes tréſors à ceux d'entr'eux qui ne joignoient pas la fortune au mérite. Auſſi l'on peut dire que Luculle, toujours magnifique en tout, fut le premier parmi les Romains qui protégea les ſavans & donna l'exemple de cette protection au célèbre *Mécène*. Ces anecdotes ſont tirées de la vie de Luculle, écrite par *Plutarque*.

Atticus & Ciceron, ces deux grands amis, & ſavans profonds, eurent chacun des bibliothèques. On peut voir par les lettres du ſecond au premier, combien l'un & l'autre avoient à cœur de les remplir des meilleurs livres qu'on pût trouver, ſans épargner ni ſoins, ni argent. Ciceron avoit des bibliothèques dans toutes ſes maiſons de Campagne, à Tuſculum, à Antium, à Gaïètte, à Formio. Il y ajouta des cabinets d'antiquité, ſur quoi l'on peut voir ce que l'Abbé *Venuti* en a écrit dans ſa diſſertation *ſur*
45 *les cabinets de Ciceron* (*b*).

Bibliothèques publiques. Céſar eut ſans doute ſes bibliothèques; mais lorſqu'il ſe fut rendu maître de Rome, il conçut le deſſein de former une bibliothèque pu-

(*l*) On trouve un abrégé de cette diſſertation dans les *Variétés littéraires*, T. IV.

blique, & d'en faire préſent aux Romains. Il chargea le célèbre *Varron* de la collection & du choix des livres; mais Brutus & ſes complices empêchèrent l'exécution de ce projet, & de pluſieurs autres tous dignes du génie & de la grandeur de ce maître du monde.

Ce que Céſar n'eut pas le tems de faire, fut exécuté par un particulier; ce fut un Aſinius Pollion dont j'ai parlé pluſieurs fois, cet envieux déclaré des grands hommes qui pouvoient lui diſputer la réputation de premier ſavant de ſon tems, à la quelle il aſpiroit; cet ami de *Virgile* & d'*Horace* qui marchoient dans une autre carrière que la ſienne, & qui par conſéquent ne pouvoient pas l'effacer, cet orateur & hiſtorien très-habile, mais que la folle envie de ſurpaſſer *Ciceron*, *Céſar* & *Tite-Live* jeta dans le ſtyle obſcur, ampoulé & plein d'affectation, enfin ce favori d'Auguſte, conſacra les richeſſes qu'il avoit acquiſes dans la guerre de la Dalmatie (d'où il revint avec l'honneur du triomphe), à la conſtruction d'une vaſte bibliothèque, qui fut placée ſous un grand portique à côté du temple de la Liberté. L'Empereur Auguſte, excité par cet exemple, en ouvrit deux autres, une dans le fameux temple d'Apollon, qu'il bâtit ſur le Mont Palatin, & l'autre dans le portique d'Octavie.

Dès lors la mode des bibliothèques devint générale: il fut du bon ton chez tous les gens riches, d'en avoir une dans leurs maiſons, & d'y admettre ceux qui vouloient étudier. On trouvoit partout des grammairiens & des philoſophes qui en étoient les bibliothécaires: on recherchoit les livres les plus rares par tout l'Empire, on en tiroit des copies, on payoit bien ceux qui publioient de nouveaux ouvrages, & par ce moyen Rome, qui étoit devenue le centre de la puiſſance, le devint auſſi de la littérature.

§. VI. *Des beaux arts.*

46 Les Romains, amateurs, s'il en fut jamais, de belles ſtatues, dont fourmilloient les places, les portiques, les carrefours, les maiſons, & les temples de leur ville, n'eurent point d'autres ſculpteurs que des étrangers, du moins on ne leur en connoît point d'autres. C'eſt qu'ils jugeoient indigne de la majeſté romaine, de manier le ciſeau & le marteau de la main qui manioit les armes & la plume, & traçoit des loix à toute la terre. En commençant par les premiers ſiècles de Rome, l'on verra qu'il y eut toujours un grand nombre des ſculpteurs dans cette ville ; auſſi l'abbé *Winkelman* a-t-il raiſon, quand il ſe moque de ceux, qui, dans les anciennes ſculptures, prétendent diſtinguer la ma-
47 nière étruſque & grecque de la romaine (*a*).

Peintres Romains.

Il n'en fut pas de même de la peinture & de l'architecture, parce qu'elles n'obligent pas à un travail qui paroît avoir quelque choſe de ſervile. Une branche de la très ancienne famille des Fabius, prit le ſurnom de *Pictor*, (peintre), d'un de ſes membres qui s'étoit diſtingué dans la peinture. *Pline*, qui nous donne cette notice, dit que ce peintre décora le temple de la ſanté l'an 450 de Rome, & que cette peinture ſe conſerva en entier juſques au tems de *Claude*; ſous cet Empereur elle périt avec ce temple par un incendie (*b*). Turpilius, chevalier Romain, originaire de la Vénétie, fut un peintre fort habile, & d'autant plus eſtimé qu'il ſe ſervoit toujours de la main gauche dans ſes travaux (*c*). G. Podius étoit parent d'Auguſte : comme il avoit le malheur d'être muet, l'Empereur lui fit apprendre la peinture : il y fit des progrès ſur-

(*a*) Hiſt. de l'art. T. II. (*b*) L. XXXV. ch. 4.
(*c*) Idem. Ibid.

prenans, mais une mort prématurée les arrêta. Du tems du même Empereur, Lucilius introduiſit la mode des payſages, dont il orna les murailles. Il y eut auſſi entre les bons peintres un Arellius, qui acquit une grande réputation par pluſieurs beaux ouvrages; & un Amulius, qui parvint juſqu'à l'âge de *Pline*, de qui nous te- 43
nons tous ces détails.

Architecture & progrès ſurprenans des Romains dans cet art.

Cependant l'art où les Romains excellèrent le plus, fut celui de l'architecture; ils s'y rendirent tellement maîtres, que c'eſt ſur les précieux reſtes de leurs ouvrages que ſe ſont formés tous ceux qui, après les ſiècles barbares, ont eu le talent de reſuſciter la bonne architecture. Un peu avant Auguſte & de ſon tems, cet art étoit parvenu à ce degré de ſolidité & de perfection, qui cauſe tant d'admiration, & qu'on a cherché à imiter par tant d'efforts ſouvent heureux. Il ne faut pas s'étonner des grands progrès que fit l'architecture; rien n'exprime mieux la puiſſance & la grandeur d'un Prince ou d'une nation que les bâtimens ſuperbes qu'ils élèvent: auſſi l'inclination & le génie des Romains devenus maîtres de la terre, devoient naturellement les porter au grand en fait d'architecture. Lorſqu'Antiochus Épiphanes, Roi de Syrie, voulut achever à Athènes le temple de Jupiter, commencé par Piſiſtrate, & lorſqu'Aréobarzane, Roi de Cappadoce, réſolut de bâtir dans la même ville l'Odeum, ruiné pendant le ſiége fait par Sylla, ces Princes firent venir des architectes Romains. Coſſutius acheva le temple, & les deux frères, Cajus, & Marcus Stallus rétablirent l'Odeum. (*d*). Mais pour illuſtrer le ſiècle d'Auguſte en fait d'architecture, il ſuffit du célèbre Vitruve: ſes écrits immortels

(*d*) *Vitruve*, dans la préface du VII^e livre. Explication ſur le rétabliſſement de l'Odeum d'Athènes. Mém. de l'acad. de Inſcrip. T. XXIII.

attestent l'habileté incomparable de ce grand architecte & tant que le bon goût règnera en Europe, ils serviront toujours de règle à ceux qui voudront exceller dans l'architecture. Vitruve fut employé par Auguste à la construction & à la direction des machines militaires: ainsi il fut le chef ou grand maître de l'artillerie romaine. On voit cependant dans un endroit de ses livres, dédiés à cet Empereur, qu'il ne jouit pas de son vivant de la réputation que ses ouvrages lui ont acquise après sa mort (*e*). Telle est souvent, & surtout dans les Cours, la destinée des véritables savans, qui n'ayant pour toute recommandation que leur propre mérite, sont d'ordinaire le jouet de la faveur & de la cabale.

LIVRE TROISIEME.

Littérature de l'Italie depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la destruction de l'Empire d'Occident.

Observations préliminaires (*).

LE siècle d'Or de la littérature finit avec la
1. félicité des Romains à la mort d'Auguste. Ce Prince étoit monté sur le trône au travers des

(*e*) Préf. au III[e] liv. de Vitrauve.

(*) C'est ici que commence le second Tome de l'histoire de M. l'abbé Tiraboschi. Dans la préface, l'auteur déclare une guerre aussi juste que vigoureuse à M. *Linguet*, qui, dans son *histoire des révolutions de l'empire Romain*, a essayé de faire l'apologie de Tibère, de Caligula, de Néron. M. de *Voltaire*, qui à propos de ces monstres, paroît du sentiment de l'Apologiste, a aussi sa part dans cette guerre, où l'auteur

flots des sang, d'abord qu'il y fut affermé, déploya toutes les vertus qui caractérisent les plus grands & les meilleurs souverains Rome & l'Empire gouvernés par un tel Empereur, ne regrètèrent plus les tems de la république, & si les successeurs d'Auguste avoient suivi les traces de ce grand Prince, rien ne seroit comparable au bonheur dont une partie de la terre auroit joui sous les Césars. Mais, un Tibère, un Caligula, un Claude, un Néron, un Vitellius, un Domitien, monstres que le ciel donna aux Romains dans sa fureur, précipitèrent Rome dans un abime de malheurs. Le gouvernement despoti-

---

en combattant avec force, ne s'écarte jamais des règles de la bienséance la plus scrupuleuse. Nous omettons cette discussion, parce qu'elle est trop éloignée du but de cet ouvrage.

Suit un discours préliminaire sur les causes de la décadence de la littérature. Ce discours est fort long & très bien raisonné : l'auteur y réfute le sentiment de M. *l'abbé du Bos*, qui, dans ses réflexions sur la poésie & sur la peinture, donne aux *causes physiques* une trop grande influence sur la littérature & sur ses révolutions. Après avoir examiné ces causes, & plus encore les *morales*, l'auteur conclut que les unes & les autres peuvent avoir part au lustre ou à la décadence des lettres; mais que ni les unes ni les autres de peuvent toutes seules produire de grands changemens : il faut donc pour cela le concours de toutes les deux, principalement des morales, ce que M. *Tiraboschi* prouve d'une manière victorieuse.

Obligé par mon plan à une exacte briéveté, j'ai refondu dans ces *observations préliminaires* non seulement la substance de ce discours, mais aussi les réflexions historiques que l'auteur a proposées en plusieurs chapitres au commencement de chaque livre du II^e^ Tome. Ce tome qui va jusqu'à l'époque de la destructiom de l'Empire d'Occident, est distribué en IV livres; je l'ai réduit à trois articles, dans lesquels j'ai partagé ce livre, qui, suivant mon plan, est le troisième.

que de ces tyrans contribua à la décadence des lettres. Un peuple opprimé par des maîtres cruels, ſurchargé d'impôts, vexé & dépouillé par des exacteurs & des ſoldats, toujours au milieu du carnage, toujours dans l'appréhenſion de plus grands malheurs, n'a guères le loiſir ni l'envie de s'appliquer ſérieuſement aux études. Cependant il y eut durant plus d'un ſiècle des hommes de génie à Rome & dans toute l'Italie; on écrivit beaucoup en tout genre, & le ſavoir ne fut pas étouffé tout à coup. C'eſt que le branle donné aux talens dans les derniers tems de la république & pendant l'âge d'Auguſte, ne pouvoit pas être arrèté ſi ſubitement. Il faut du tems, pour priver de ſa force & arrêter un corps qu'une impulſion violente a mis dans un mouvement rapide. On s'étoit fait aux études, c'étoit la mode d'ètre ſavant, le ſouvenir des grands hommes, des honneurs auxquels ils étoient parvenus, & des récompenſes qu'ils avoient obtenues, étoit encore tout récent: on recherchoit avec empreſſement tous les ouvrages nouveaux qui paroiſſoient; les Céſars les plus vicieux affectoient quelquefois de protéger les lettres: tout cela contribuoit éncore à les faire cultiver; mais les malheurs du tems affoibliſſoient par les dangers, & par la crainte, l'énergie du talent, & diminuoient de jour en jour le goût des arts & des ſciences. On étudioit parce qu'on étoit dans l'uſage d'étudier, l'honneur & l'eſtime publique étoient encore attachés au mérite, de tems à autre il s'élevoit des génies heureux, qui paroiſſoient en état d'égaler & même de ſurpaſſer les grands hommes des âges précédens: mais la gêne à laquelle le caprice, les ſoupçons, & la cruauté des ſouverains aſſerviſſoient les talens, les empêchoient de parvenir à ce degré de perfection auxquels ils auroient naturellement pu atteindre. Se diſtinguer par la ſcience, étoit ſe faire particulièrement connoître du monarque, & il

étoit souvent dangereux d'en être trop connu. Sous un Tibère, sous un Caligula & leurs pareils, un mot prononcé par un orateur, un récit fait par un historien, un vers écrit par un poëte, une opinion soutenue par un philosophe, risquoient d'être mal interprêtés par les envieux, par les délateurs dont Rome fourmilloit, par le Prince lui-même; le philosophe, le poëte, l'historien & l'orateur, se trouvoient en danger d'être envoyés en exil ou d'être mis à mort.

A ce misérable asservissement des génies, se joignit le dépérissement du bon goût ancien, par l'introduction d'un nouveau goût raffiné, alambiqué, & entièrement artificiel. J'en ai parlé à propos de l'éloquence, & j'en ai allégué la cause. Ciceron avoit porté cet art au plus haut point de perfection. *Pollion* voulut monter encore plus haut, & il gâta la bonne éloquence. Son exemple séduisit les orateurs: ils l'imitèrent, & ils s'écartèrent de la vraie route qu'on ne retrouva plus, tant qu'on parla le langage latin. Nous allons voir que l'éloquence de Sénèque, guindée & pleine de pointes, acheva de corrompre le bon goût dans ce genre. La même chose arriva dans l'architecture. *Vitruve*, & ses contemporains avoient excellé dans cet art: ceux qui les suivirent, le défigurèrent en voulant surpasser leurs modèles & leurs maîtres. La poésie eut le même sort. Virgile, Horace, Ovide, Catulle, Tibulle, avoient fait des chefs d'œuvres. *Lucain* vint & affecta d'éclipser Virgile: *Martial* voulut vaincre Catulle, *Perse* tenta de s'élever au dessus d'Horace: les autres poëtes voulurent en général faire mieux que leurs prédécesseurs: ils abandonnèrent le chemin que les anciens avoient tenu, & ils prirent de nouvelles routes qui aboutirent à la perte de la poésie.

Je remarquerai en passant qu'à mon avis, on ne peut, sans erreur, attribuer la décadence de la littérature à des causes purement *physiques*,

comme à l'athmoſphère, au climat, aux phénomènes naturels & aux changemens qu'ils produiſent. Je trouve bien fondés les auteurs qui, ſans refuſer tout pouvoir aux cauſes phyſiques, déduiſent cet effet principalement des cauſes *morales*. Le climat ſur tout peut avoir de la force ſur les talens, & nous en voyons continuellement la preuve. A cette occaſion j'obſerverai que ceux qui, dans le tems dont je parle, contribuèrent le plus à la perte du bon goût en Italie, furent *Sénéque*, *Lucain*, & *Martial*, tous les trois Eſpagnols; & il eſt connu que cette nation, avec beaucoup de pénétration & de talens, eſt naturellement portée à trop de raffinement & de ſubtilité, ce qui oblige ſes écrivains à s'arrêter ſur toutes les minuties comme ſur les grands objets, & les rend guindés, ampoulés, & ſouvent obſcurs. J'ajouterai même que ce goût dépravé qui a règné en Italie pendant le XVII[e] ſiècle, & qui corrompit le bon goût des deux ſiècles précédens, fut introduit par les Eſpagnols, qui dominoient alors ſur la moitié de l'Italie, & influoient ſur le reſte (*).

La perte du bon goût n'entraîne pas néceſſairement celle de la littérature: elle perd ſa beauté, mais le fond lui reſte. Rome & l'Italie eurent, après le ſiècle d'Auguſte, des grands hommes dans la critique, dans la philoſophie naturelle, & dans d'autres ſciences qui n'exigent pas l'agrément du ſtyle & de la diction; lorſqu'il y eut de bons Princes, ces ſavans parurent donner l'eſſor à leur génie, & paroître dans leur plus grand luſtre: ce fut entr'autres, ce qui retarda la chûte de la littérature. Au milieu des tyrans qui, depuis Tibère juſqu'à Domitien,

(*) Voyez à ce ſujet une note qui ſe trouvera tout au commencement du cinquième Volume de cette hiſtoire.

ravagèrent Rome plutôt qu'ils ne la gouvernèrent, il y eut un Vespasien & un Titus; le premier sans être savant, protégea indécidemment les lettres & ceux qui les cultivoient, le second, savant lui-même, fut réellement *les délices du genre humain*. Mais ce tems heureux ne dura que douze ans, & l'on tomba sous la tyrannie de Domitien, qui, ennemi de la vertu & des philosophes qui la professoient, en fit mourir une partie, chassa le reste, & déclara la guerre aux savans. Il affecta seulement du respect pour la poésie, afin d'imiter Néron, qu'il s'étoit proposé pour modèle, qui avoit voulu passer pour le premier poëte de son tems. Néron avoit institué les *jeux capitolins*. Tous les cinq ans les poëtes devoient se disputer le prix dans la capitale. Il y avoit des juges: le combat littéraire étoit public & le victorieux étoit couronné. Domitien renouvella cette institution, & y ajouta d'autres jeux pareils qu'on devoit célébrer à Albe tous les ans. Mais comme la littérature ne consiste pas dans la seule poésie, les sciences alloient périr, si Domitien n'avoit eu pour successeur Narva & Trajan. Le premier ne règna que seize mois: le règne du second fut long, & Rome sous cet Empereur n'eut pas lieu d'envier le bonheur de ceux qui avoient vécu sous le règne d'Auguste. Les lettres, qui, sous un tel Prince, jouirent de la plus grande liberté, devoient s'attendre à un sort plus heureux encore sous Adrien, Prince versé dans plusieurs sciences. Il en arriva cependant le contraire: cet Empereur étoit philosophe, orateur, poëte, géomètre, grammairien, sophiste, architecte, musicien, & peintre: mais il vouloit primer dans tous ces arts & dans toutes ces sciences: affecter d'en savoir plus que lui, & même de s'égaler, c'étoit mériter son couroux, & son courroux étoit mortel. Ainsi peu s'en fallut que sous un Prince lettré, tout le monde n'abandonnât l'étude des lettres, & qu'A-

drien n'eût la malheureuſe gloire d'être le ſeul ſavant de ſon Empire.

Ce n'étoit pas le moyen que la littérature fît des progrès : auſſi la vit-on s'acheminer à ſa ruine. Heureuſement le règne des deux Antonins la ſuſpendit pour un tems. Le ſecond de ces Princes, c'eſt-à-dire, Marc-Aurèle, étoit un véritable ſavant. La ſaine philoſophie, dont il faiſoit profeſſion, en étouffant en lui tous les germes de l'orgueil, le rendoit modeſte, libéral, juſte, ſincère, & protecteur déclaré & généreux des lettres. Sous cet Empereur, & ſous Antonin qui l'avoit précédé, la littérature auroit pu voir renaître le ſiècle d'Or, ſans un obſtacle invincible qui s'y oppoſa. Le goût étoit depuis longtems corrompu : on ne puiſoit plus dans les bonnes ſources ; on s'étoit accoutumé à penſer avec plus de fineſſe que de ſolidité : le mauvais ſtyle règnoit dans les écrits & dans le langage : en un mot, ſous les Antonins on étudia beaucoup & mal : les philoſophes, orgueilleux de l'aſcendant qu'ils avoient acquis ſur les Princes & ſur les peuples, jetèrent le mépris ſur les autres ſciences : il fallut être philoſophe, ou rien : mais la philoſophie de ce tems ne s'appuyant plus que ſur des ſophiſmes, & étant plutôt une impoſture, qu'une ſcience, la littérature n'y gagna rien du tout, elle perdit d'un autre côté ſon éclat & ſes fondemens.

Depuis la mort de Marc-Aurèle, il n'y eut plus de repos ni de ſûreté dans l'Empire. Des révolutions preſque journalières & toujours ſanglantes l'agitèrent à tour : le bruit des armes domeſtiques & étrangères étouffa la voix des ſciences : parmi les Empereurs qui ſe ſuccédèrent rapidement, les uns étoient étrangers ou barbares ; les autres ne purent rien faire pour le bonheur des Romains & de la littérature à cauſe de l'agitation & de la courte durée de leur règne. Pertinax, Alexandre Sévère, Probus, Tacitus,

Gordien le Jeune, tous de bons Princes, & tous ſavans, auroient ſans doute produit un changement favorable dans la politique & dans les lettres, ſi on les avoit laiſſé règner. Dioclétien & Maximien, ſous leſquels, après tant de troubles, l'Empire reſpira pour un tems, étoient montés par les armes d'une extraction très obſcure, au comble de la grandeur; l'éducation villageoiſe & extrêmement groſſière qu'ils avoient reçues, paroiſſoit dans tous leurs traits: ainſi le premier ne connoiſſant d'autre ſcience que celle de combattre & de gouverner, mépriſoit toutes les autres, & ceux qui les profeſſoient: le ſecond ajoutoit la haine au mépris; il croyoit que les lettres étoient nuiſibles à l'État, & il traitoit en ennemis publics les ſavans: c'eſt ce qu'en dit *Lactance* (*a*).

Qand Conſtantin fut reſté ſeul poſſeſſeur de l'Empire, la tranquillité & la ſûreté publique ſemblèrent établies. Cet Empereur favoriſa les lettres: il publia pluſieurs édits en faveur des ſavans dans les arts & dans les ſciences les plus utiles; & il ne tint pas à lui, que la littérature ne refleurit avec vigueur; mais le mal étoit déjà fait, & il falloit trop de tems & de ſoins pour le réparer; d'ailleurs Conſtantin lui-même nuiſit infiniment dans la littérature de Rome & de toute l'Italie, en fixant, comme il le fit, ſa réſidence à Conſtantinople. Tout ce qu'il y avoit de ſavans, ſuivoient la Cour, comme la ſource des honneurs & des récompenſes: la nouvelle Rome & la Grèce en furent enrichies, l'ancienne Rome, & l'Italie en reſſentirent toute la perte.

Les malheurs qui fondirent de tous côtés ſur l'Empire d'Occident après la mort de Conſtantin, achevèrent la ruine de la littérature. Il eſt

(*a*) De morte perſecut. Ch. 22

vrai, que les Païens d'un côté, & les Chrétiens de l'autre, & parmi ces derniers les Catholiques & les Ariens, écrivirent beaucoup pour le soutien de leurs partis: mais ces disputes de religion, jointes à un gouvernement toujours changeant, à la nécessité d'avoir à toute heure les armes à la main, & aux ravages que des essaims de barbares faisoient sans cesse dans l'Empire, étoient-elles de quelque secours à la bonne littérature? Elle avoit tout perdu, jusqu'au langage. A ce sujet je ferai une réflexion. Il y eut dans des siècles différens, deux grands hommes qui firent une étude particulière de Ciceron, & des autres bons auteurs, afin de ramener leurs contemporains dans la bonne voie. Ceux dont je parle, furent *Quintilien* & St. *Jérôme*. Cependant ils n'y réussirent pas, &, ce qui est plus singulier, ils ne marchèrent pas eux-mêmes dans le chemin qu'ils indiquoient aux autres. Y a-t-il la moindre ressemblance entre le style de Ciceron, & celui de ces deux écrivains? La cause en est, que Quintilien vivoit dans un tems où le goût étoit corrompu, & St. Jérôme, lorsque la langue elle-même étoit différente de celle du siècle d'Auguste. L'un avoit assez de goût pour préférer Ciceron à Sénéque, & Virgile à Lucain; mais accoutumé dès sa plus tendre jeunesse au style de Lucain & de Sénèque, il l'imitoit, lors même qu'il cherchoit à s'en écarter. L'autre savoit bien discerner les bons auteurs de l'Age d'Or, de ceux qui les avoient suivis; mais de son tems la langue latine étoit devenue barbare, à cause des changemens que les écrivains d'un goût dépravé y avoient introduits; & plus encore parce que Rome & l'Italie avoient été depuis deux à trois siècles, remplies d'étrangers qui servoient dans les armées, & montoient aux charges le plus éminentes, & même à l'Empire; c'est pourquoi St. Jérôme fit des efforts inutiles pour améliorer sa langue, &

image
not
available

dont je parle, peut s'opérer en peu de tems. Il fallut quatre à cinq ſiècles : elle ſe fit enfin par une dégradation que nous allons ſuivre dans les différens articles de ce livre.

ARTICLE PREMIER.

Sur la littérature de Rome depuis la mort d'Auguſte juſqu'à celle d'Adrien.

Eſpace de 124 ans.

§. I. *Poëtes.*

2 En parlant des premiers eſſais de littérature chez les Romains, j'ai commencé par la poéſie, parce que ce fut par elle que le goût des lettres s'introduiſit dans Rome : je commencerai de même cet article & le ſuivant par cet art ou cette ſcience, qui, tant que la littérature dura en Italie, y fut tantôt plus, tantôt moins cultivée.

Le premier poëte, qui, après l'avènement de Tibère au trône, ſe préſente à nos remarques, eſt un jeune Prince, le Héros de ſon tems, l'amour & la merveille des Romains. C'eſt Germanicus Céſar, neveu de Tibère, étant né de Druſus, frère de cet Empereur. Les auteurs de *l'hiſtoire littéraire de France* mettent Germanicus au nombre des écrivains de ce pays, parce qu'ils ſoupçonnent que ce Prince naquit à Lyon, lieu de la naiſſance de l'Empereur Claude, ſon frère cadet. Malgré ce ſoupçon, nous n'héſitons point à placer ce Prince, parmi les Romains, juſqu'à ce que de meilleures raiſons nous aient montré qu'il n'étoit pas de Rome. L'hiſtoire de ce grand Prince, auſſi aimable que malheureux, eſt trop connue pour que j'en faſſe mention.

Je parlerai donc de ses poésies. Germanicus fit en vers la traduction du poëme d'*Aratus* sur les *phénomènes*. Il composa un autre poëme sur les *pronostics*, en partie du même auteur, en partie d'autres écrivains Grecs. Ces ouvrages, qui nous sont parvenus, quoique mutilés, ont été publiés avec des notes par J. *Conrad Schwartz* à Cobourg l'an 1715. Le style de Germanicus n'a pas cette enflure & ce raffinement qu'on trouve dans les poëtes qui vinrent après lui : on le compte parmi les auteurs du siècle d'or, quoiqu'il ait en partie vécu sous Tibère.

Il y a eu cependant des écrivains qui ont attribué ces poésies à Domitien, lequel prit aussi le nom de *Germanicus*, & qui fit des vers ; mais on leur répond, 1°. que Domitien ne se fit appeler *Germanicus* qu'étant Empereur, après son expédition en Germanie, où il ne fit rien, & dont il triompha avec faste : mais on ne trouve jamais ce sur-nom si peu mérité sans le nom propre de *Domitien* : 2°. ce prince ne s'exerça dans la poésie que du vivant de son père, par de petits ouvrages, & seulement pour n'être pas au dessous de son frère Titus, dont les vers étoient applaudis & recherchés par les Romains : 3°. on n'a qu'à se connoître un peu en style pour s'appercevoir que les poésies de Germanicus ne peuvent pas être de l'âge de Domitien.

Germanicus étoit aussi très éloquent. *Tacite* rapporte qu'après sa mort, on décréta qu'on placeroit la statue colossale & dorée de ce prince parmi celles des grands orateurs, ce que l'envieux Tibère ne permit point (*b*). *Ovide*, dans la dédicace de ses *fastes* à Germanicus, relève en peu de vers l'habileté singulière de ce prince dans l'éloquence & dans la poésie.

3 Lucain.

Celui qui introduisit dans la poésie latine, particulièrement dans le poëme épique, un goût

(*b*) Annal. L.XI. C. 83.

nouveau, un ſtyle recherché, une expreſſion magnifique en paroles & vide de ſens, une verſification ſonore, mais ſans la grace & l'élégance qui diſtinguoient celles des poëtes antérieurs, fut Lucain. Ce jeune homme, qui, dans un âge plus mûr, & ſans ſon affectation de ſurpaſſer *Virgile*, auroit peut-être approché de ce grand poëte, étoit de Cordoue en Eſpagne; ſon père étoit *M. Anneus Méla*, frère de Sénéque. A l'âge de huit mois, Lucain fut tranſporté à Rome, ſuivant l'auteur anonyme & très ancien de la vie de ce poëte. Le crédit de Sénéque donna beaucoup d'éclat à ſon neveu, qui brilla longtems à la Cour de Néron: ſon unique malheur fut de vouloir paſſer pour le premier poëte de ſon tems. Néron ambitionnoit cette gloire, c'étoit une place à laquelle le ſeul Empereur, malgré le défaut de talent, pouvoit aſpirer: oſer y prétendre, étoit un crime de lèze majeſté. On célèbroit les jeux capitolins, appelés auſſi combat quinquannal, que Néron avoit inſtitués pour faire briller ſon mérite poétique aux yeux de l'univers. Lucain crut que quiconque avoit du talent, pouvoit également paroître, & qu'il étoit permis de diſputer la couronne qu'on donnoit au vainqueur; il eut l'imprudence de réciter des vers qui éclipſoient ceux de l'Empereur. Néron ſentit la ſupériorité de ſon rival, & il lui impoſa ſilence. Les juges qui connoiſſoient leur devoir, adjugèrent la couronne au prince, qui, de crainte que le public ne revoquât la ſentence des juges, défendit à Lucain de publier ſes poéſies. Le jeune poëte, pour ſe venger d'un affront auquel il fut trop ſenſible, ſe joignit à *Piſon* qui tramoit une conſpiration contre la vie de l'Empereur; mais les complices furent découverts, & Lucain ſe vit obligé de ſe faire ouvrir les veines. Il mourut à l'âge de vingt-ſept ans, en récitant des vers de ſa *Pharſale*.

C'eſt le ſeul poëme de tous les ouvrages de

de Lucain nous ſoit reſté. On en a fait des éloges outrés. *Stace* dit que l'Énéide doit reſpecter la Pharſale (*c*): *Martial* parle de Lucain avec admiration (*d*). *Grotius* étoit enchanté de ce poëme qu'il avoit toujours dans ſa poche, & qu'il baiſoit ſouvent avec tranſport: Paumier de Grentemefris, dans ſon *apologie* de Lucain, (elle ſe trouve à la tête de la grande édition qu'*Oudendorps* a fait de ce poëte à Leiden en 1728:) le place preſque au niveau de Virgile. *Corneille* ſurnommé avec raiſon *le Grand*, n'a pas été ſi modéré; il a avoué que Lucain lui plaiſoit plus que l'auteur de l'Énéide (*e*). Tout ce qu'on peut dire à ce ſujet c'eſt que chacun a ſon goût, & qu'effectivement celui de Corneille a été un peu pour l'outré & pour le giganteſque, à l'imitation de Lucain. Dernièrement *M. Marmontel* a employé ſa plume à la traduction de la Pharſale: & *M. de Voltaire*, qui dans ſon *eſſai ſur le poëme Épique* trouve des grands défauts à Lucain, n'héſite cependant pas à le comparer à Corneille pour les penſées hardies & pour les maximes politiques, à Tite Live pour la majeſté des harangues, à Tacite pour la force, & à Sallufte pour le coloris.

La vérité eſt que Lucain avoit beaucoup de talent, un eſprit vif, & un génie hardi; mais qu'il étoit trop jeune & par une envie immodérée, non d'imiter Virgile, mais de l'éclipſer, il gâta le bon goût de la poéſie. Je compare Lucain à un jeune ſculpteur qui ſe flatte d'égaler & même de ſurpaſſer la régularité & la beauté d'une ſtatue grecque travaillée de main de maître, en faiſant une ſtatue giganteſque, dont toutes les parties ſont hors de naturel, & ſans proportion entr'elles, où il y a de l'énergie, mais point de vérité, où l'expreſſion eſt plus violente

(*c*) Liv. II. Silv. 7. (*d*) Liv. VII. épigr. 20. 21. 22. L. XIV. épigr. 168. (*e*) V. Hue. Orig. de Caën.

que forte, où tout enfin eſt guindé & dépourvu de grace. Telle, à mon avis, eſt la différence qu'il y a entre l'*Énéide* & *la Pharſale*. Tout eſt naturel dans la première, les caractères y ſont vrais & ſoutenus, les deſcriptions pittoreſques, les diſcours juſtes & raiſonnés, les récits faits à propos, concluans, & harmonieux : au lieu que tout eſt déméſuré dans la ſeconde, l'auteur ne fait pas parler s'il ne déclame, ni peindre ſans exagérer, il court en aveugle où ſon impétuoſité le porte, & il n'a pas aſſez d'empire ſur lui-même pour s'arrêter quand il en eſt tems. Auſſi *M. de Voltaire*, en prodiguant les éloges à Lucain, avoue cependant que cet auteur n'a point l'art de la narration, ni aucune des belles deſcriptions qu'on lit dans Homère, ni la modération, l'élégance & l'harmonie de Virgile. *M. Marmontel*, malgré les vers d'une beauté ſublime qu'il trouve dans la Pharſale, ne ſauroit nier que la plus grande partie de ces vers ne ſoient durs & imparfaits ; il convient que tout le poëme en général n'eſt qu'une ébauche, que l'auteur a quelquefois des penſées heureuſes, mais que ſouvent il faut le deviner, que ſes peintures ont une force admirable, mais ſans coloris, qu'en s'élevant au grand & au vrai, il péche d'ordinaire par trop d'enflure en voulant tout relever, tout agrandir, &c. Dans le fond tout cela veut dire que Lucain ſeroit un grand poëte, s'il n'étoit pas mauvais.

4. Flaccus. Paſſons à trois autres poëtes épiques de cet âge, Flaccus, Stace, & Silius Italicus. *Valerius Flaccus*, que l'on croit Padouan, vécut juſqu'au règne de Domitien, ſous lequel il mourut. Son poëme *des Argonautes* eſt en partie une traduction, en partie une imitation du poëme *d'Appollonius de Rhodes*. On ne ſait pas ſi Flaccus laiſſa ſon ouvrage imparfait, ou ſi on a perdu la fin. C'eſt *J. Pio de Bologne* qui y a ajouté les deux derniers livres. On ne peut reprocher à Flaccus d'avoir abuſé de ſon talent par l'envie

immodérée de figurer & même de primer, comme Lucain. Au contraire si l'on doit blâmer Flaccus, c'est d'avoir entrepris de composer un poëme, lorsque la nature lui avoit refusé tout ce qui fait les poëtes.

Publius Papinius Statius, Napolitain, n'avoit pas à se plaindre de ce que la nature lui eût refusé les dons poétiques; ses cinq livres de poésies diverses, qu'il appela *siloë*, & dont la plus grande partie sont des impromptus, attestent son habileté, son feu, & son génie dans ce genre. Il fut moins heureux lorsqu'il voulut faire un poëme épique, c'est-à-dire, sa *Thébaïde*. Malheureusement il se proposa Lucain pour modèle, & en voulant l'imiter, dans l'intention peut-être de le surpasser, il fit encore pis que cet auteur. Grands mots, grands sentimens à propos de rien, idées gigantesques & très mal rendues, discours vides de sens, efforts rapides qui ne servent qu'à faire tomber l'auteur plus honteusement; au reste point d'élégance, point d'harmonie, voilà le poëme de Stace. Malgré ces défauts, lorsque ce poëte lisoit en public les livres de sa *Thébaïde*, tout le monde s'empressoit à l'entendre, & faisoit retentir la place de ses applaudissemens: empressement qui montre clairement combien le goût étoit déjà corrompu à Rome. Stace vécut sous Domitien, & il remporta plus d'une fois la couronne poétique. Stace.

Silius passe communément pour Espagnol. S'il eût eu l'Espagne pour patrie, il auroit été parent ami de Sénéque, & selon toute apparence, ce philosophe courtisan lui auroit frayé la route aux grands honneurs. Mais la chose n'est pas évidente, comme *Nicolas Antoine* quoiqu'Espagnol, l'avoue dans sa *bibliothèque ancienne d'Espagne*. On prétend que le surnom d'*Italicus* vient d'Italica, ville d'Espagne; mais dans ce cas on auroit dû dire *Italicensis*, non *Italicus*, comme Silius Italicus.

Cellarius ce remarque (*f*). Un préjugé favorable à ceux qui croient que le poete étoit Italien, eſt que *Martial*, en parlant de lui, ne dit jamais qu'il fût ſon compatriote. Silius poſſédoit de grandes richeſſes en Italie: il avoit pluſieurs maiſons de campagne toutes enrichies de livres, de peintures, & de ſculptures anciennes à l'exemple de Ciceron. Il fut proconſul en Aſie, & il étoit conſul l'an de la mort de Néron: c'eſt à une lettre de *Pline le jeune* qu'on doit ces notices (*g*). Silius étoit adorateur de Ciceron & de Virgile: il avoit acheté une terre qui avoit appartenu au premier, & une autre, où étoit le tombeau du ſecond près de Naples. Il ſacrifioit tous les ans ſur ce tombeau, & il y célébroit des fêtes ſolemnelles. Cela fait voir que Silius avoit du goût, mais ſon poëme ſur la guerre d'Annibal prouve auſſi que le travail en matière de poéſie eſt inutile, lorſqu'on n'y a pas une diſpoſition naturelle. Silius, à une latinité aſſez belle, à des vers faits avec grand ſoin, à l'expreſſion juſte, n'a pu réunir ni l'enthouſiaſme, ni l'imagination, ni l'harmonie. *Pline*, que je viens de citer, trace le caractère de cet auteur, en diſant qu'il étoit plus verſificateur que poëte, & que ſes ouvrages ſentoient plus le travail qu'ils n'annonçoient le talent (42). Ce poëte mourut vers l'an 100 de l'ère chrétienne.

5. Pétrone. Après les poëtes épiques viennent ceux des autres genres. Je donnerai la première place à Pétrone, parce que l'opinion la plus générale eſt qu'il vécut ſous Néron. D'autres ont cru qu'il étoit contemporain de Claude. *Adrien Valois* le fait vivre & écrire ſous les Antonins (*h*), & il dit qu'*Henri Valois* ſon frère plaçoit Pétrone ſous Gallien. Enfin pluſieurs l'ont fort rapproché du

---

(*f*) Diſſ. de Sil. Ital. ante Silii édit. Traject. 1717.
(*g*) L. III. Ep. 7. (*h*) Diſſert. de Cena Trimale.

tems de Conſtantin (*i*). Suivant la première opinion, Pétrone eſt ce *Cajus Petronius*, ſeigneur Romain, dont *Tacite* (*k*) dit qu'il s'étoit rendu célèbre par ſon luxe recherché, par un goût exquis, & par l'étude de la volupté. Néron en fit un de ſes favoris, juſqu'à ne plus trouver rien de bon dans les plaiſirs, s'ils n'étoient pas de l'invention de Pétrone. Cette faveur réveilla la jalouſie & la haine de Tigellin qui ne ſouffroit pas de concurrens: il trouva le moyen d'envelopper le favori dans une conjuration tramée contre l'Empereur, qui ordonna à Pétrone de ſe faire ouvrir les veines. Celui-ci obéit, mais de façon qu'il prolongea ſa vie pluſieurs jours, pendant leſquels il compoſa, dit-on, une ſatyre, où étoient décrites toutes les infamies de Néron & de ſes courtiſans. Il cacheta cet écrit & l'envoya à l'Empereur, comme ſi c'étoit ſon teſtament, après quoi il ſe laiſſa mourir. Ce récit a fait croire que la ſatyre que nous avons ſous le nom de Pétrone eſt la même que ce favori compoſa étant près de la mort, & qu'elle contient ſous des noms ſuppoſés, les crimes de Néron & de ſa Cour. Mais en examinant mieux ce récit, on trouvera tout le contraire. Premièrement peut-on appercevoir l'homme de Cour & le grand ſeigneur Romain dans l'ouvrage de Pétrone? En ſecond lieu quel eſt l'homme qui en perdant peu à peu & par degrés ſon propre ſang, & avec le ſang ſes forces & ſes eſprits, puiſſe écrire un ouvrage de longue haleine, partie en proſe, partie en vers, rempli de vivacité & d'obſcénités, de faillies & d'ordures? Ceux qui, dans *Trimalcion* & dans ſon repas ont cru reconnoître le vieux Claude, débauché

(*i*) Bourdelot, præfat. ad Petron. Statilius pro fragm. Tragur. J. Clerc. Bibl. choiſ. T. XIX. (*k*) Annal. L. XVI. ch. 18.

& honteusement asservi à ses esclaves, ont peut-être mieux saisi le sens de l'allégorie de Pétrone. Mais il se pourroit aussi que ceux qui font vivre cet auteur dans un âge moins reculé, n'eussent pas tort, parce que 1°. nul ancien écrivain n'a fait mention de Pétrone jusqu'au III^e siècle: 2°. il me paroît que le style de cet auteur ne convient gueres au siècle de Claude & de Néron.

La satyre de Pétrone est du genre de celles qu'on nomme *Ménippées*, mêlées de prose & de vers de plusieurs espèces. Elle étoit monstrueusement mutilée. *Marin Italicus* trouva à Traw en Dalmatie un long fragment contenant en entier le repas de *Trimalcion*, & il le publia à Padoue l'an 1664. On douta fort de l'authenticité de ce fragment; à la fin on l'a généralement reconnue. Trente ans après, la satyre de Pétrone a été publiée toute entière par *François Nodot*, en 1694, sur un manuscrit qu'on prétendoit avoir été trouvé à la prise de Belgrade, en 1688. L'éditeur n'a épargné ni peines ni soins pour prouver que l'ouvrage est authentique, mais on s'est obstiné à ne le pas croire. On peut voir à ce propos *les mémoires de M. l'abbé Attigny*, T. I.

En général ce que nous avons de Pétrone est plaisant, vif, hardi, avec de jolies pensées & des tours ingénieux: mais toutes ces beautés sont obscurcies non seulement par le fond qui ne peut pas être plus indécent, mais aussi par l'inégalité du style, par des mots barbares, & par des expressions & des récits, où l'on ne sait pas ce que l'auteur a voulu dire. C'est, peut-être, la faute des copistes; mais aussi faut-il avouer que tout l'ouvrage, soit pour la manière, soit pour le fond, ne méritoit pas qu'on se donnât les peines qu'on a prises pour en rechercher & en recoudre les morceaux, & pour en faire des éditions très inutilement magnifiques.

6. Perse.

Les autres poëtes satyriques de cet âge sont Perse & Juvenal. *Aulus Persius Flaccus* étoit de

Volterre en Toſcane. Il vécut ſous Néron, & fut grand ami de Lucain, ſuivant les remarques de *Bayle* dans ſon *dictionnaire*. Perſe mourut l'an 62 de l'ère chrétienne, à l'âge de vingt-huit ans. Le ſtyle de cet auteur eſt très obſcur. On prétend que Perſe s'en ſervit exprès pour cacher les traits qu'il lançoit contre Néron. Mais on en trouve ſi peu d'applicables à ce prince, qu'il ne valoit pas la peine de rendre inintelligibles tous les vers pour en déguiſer trois ou quatre. Je crois plutôt que c'étoit la manière de Perſe, ou qu'il l'affecta pour avoir plus de force qu'*Horace*, ou pour ſe faire lire avec plus d'avidité par ceux qui, dans les ſatyres, aiment à deviner, ou enfin pour être toujours en état de donner à ſes vers l'interprétation la plus convenable aux circonſtances. Nous avons juſqu'à préſent quatre traductions Françoiſes de ce poëte, l'une du *P. Tarteron*, une autre de *M. le Noble*, la troiſième de *M. Carron de Gibert*, & la quatrième de *M. l'abbé le Monnier*. La traduction de M. le Noble eſt en vers.

Décimus Junius Juvenalis étoit d'Aquin. On en a la vie écrite par un ancien auteur dont on ne ſait pas le nom: les modernes, en la confrontant avec pluſieurs paſſages de ce poëte, ont rectifié les fautes hiſtoriques qui ſe trouvent dans cette vie, & celles qui réſultent de ce qu'on l'avoit mal interprétée. Juvenal s'exerça dans la déclamation juſques vers le milieu de ſa vie ou à peu près: enſuite il commença à compoſer des ſatyres, âgé d'environ quarante ans. Son premier eſſai fut contre le comédien *Pâris*, qui étoit tout puiſſant à la Cour de Domitien, & non pas à celle de Néron, mépriſe qu'on trouve dans la vie que je viens d'indiquer. Il y eut en effet deux comédiens de ce nom ſous les deux Empereurs: mais, ſuivant la chronologie du tems de Juvenal, ce ne put être que le ſecond contre lequel ce poëte aiguiſa ſa plume. Il n'oſa Juvenal.

pas faire paroître sa production, mais entraîné par son penchant, il continua à faire composer des satyres, qu'il ne publia que sous le règne de Trajan. Mais sous Adrien, les ouvrages satyriques de Juvenal firent beaucoup de bruit, l'on crut que sous le nom de Pâris, l'auteur désignoit des personnes alors vivantes, & il fut relégué, sous un prétexte honorable, dans le fond de l'Égypte, avec une charge militaire, quoiqu'il fût dans une grande vieillesse. C'est là qu'il composa sa XV[e] satyre, où il parle d'une chose arrivée peu auparavant sous le consulat de *Junius*. Or ce Junius fut consul l'an 119, troisième d'Adrien. Ce fut donc après ce tems que Juvenal mourut, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Ainsi il ne faut pas s'étonner si Quintilien ne parle point de Juvenal, qui, du tems de ce célèbre critique, n'avoit encore publié aucune satyre.

Plusieurs ont préféré les satyres de Juvenal à celles d'Horace (*1*). Il est vrai que le premier a plus d'impétuosité, plus de force & souvent plus d'harmonie que le second; mais puisque les bons connoisseurs sont d'accord que la satyre n'est pas une déclamation, & qu'on y recherche moins le feu, l'invective, & la rondeur de la versification, que le sel, l'enjouement, la simplicité, & la nature, il faudra avouer que les satyres d'Horace ayant ces qualités, sont meilleures que celles de Juvenal.

7. Martial. Le seul auteur d'épigrammes dans ce siècle est Martial. Il étoit Espagnol : il alla à Rome à l'âge de vingt-deux ans, il y demeura trente-cinq ans, & retourna en Espagne où il mourut peu de tems après. Sous Domitien il jouit d'une très grande réputation; mais n'ayant pas trouvé toute la faveur qu'il s'étoit promise à la Cour de

(*1*) *Jul. Cés. Scaliger.* Pœtic. L. VI. ch. 6. *Juste lipse.* Epist. Quest. L. II. Ep. IX.

Trajan fon compatriote, il retourna dans fon pays, emportant beaucoup d'honneur, & fi peu de richeffes, qu'il fallut que *Pline le jeune* lui fournît de quoi faire fon voyage (*m*). On ne fauroit refufer à Martial les éloges que méritent fa vivacité, fon talent, fa facilité à écrire fur toutes fortes de fujets, & plufieurs de fes tours & de fes penfées: mais il faut convenir qu'il acheva de gâter le bon goût par fes pointes, par fes jeux de mots, & par des penfées froides & triviales, par lefquelles il introduifit la frivolité au lieu de la folidité qui règnoit dans ce genre de poéfie depuis Catulle. Ajoutons les obfcénités qu'on trouve trop fouvent dans les vers de ce poëte, & fes baffes flatteries en vers à Domitien, & nous conclurons avec Martial lui même que dans fes poéfies *il y a du bon & du médiocre, mais que le mauvais en fait la plus grande partie* (*n*).

Un autre auteur Efpagnol mérite une place dans cette fection. C'eft Columella, natif de Cadix, dont j'aurai encore à parler lorfque je ferai mention des philofophes de ce fiècle. Il compofa en vers un livre *fur la culture des Jardins*; c'eft un petit poëme affez bien écrit, qui nous eft parvenu avec les autres ouvrages de cet auteur eftimable. Columella.

Le théatre eut auffi fes poëtes dans ce fiècle; mais nous n'avons dans ce genre que les tragédies de Sénéque. C'eft tout ce qui nous eft refté du théatre tragique des Romains; & elles ne contribuent pas à nous donner une grande idée du goût de cette nation dans ce genre. Mais qui étoit donc ce Sénéque? On l'ignore: quelques-uns l'ont cru parent du philofophe; d'autres ont penfé que c'étoit le *rhéteur*, père du philofophe; d'autres enfin ont prétendu que c'étoit le 8. Tragédies de Sénéque.

(*m*) Epit. Plin. L. III. dernière épitre. (*n*) L. I. Epigr. XVII.

philoſophe lui-même; & cette dernière opinion n'eſt pas deſtituée de fondement. L'auteur des tragédies porte conſtamment le prénom de *Lucius*, qui étoit celui du grand Sénéque: & *Quintilien* aſſure que ce philoſophe s'exerça dans la poéſie; enfin le ſtyle de ces tragédies tient beaucoup de celui de ce Sénéque. Tout ce qui peut nous empêcher de donner cette opinion pour certaine, c'eſt qu'il paroît preſque impoſſible, que ſi ce philoſophe étoit l'auteur des tragédies, *Quintilien*, en parlant des poéſies de Sénéque, n'eût rien dit de ſes œuvres de théatre. Il y a auſſi des gens qui penſent que ces pièces ſont de pluſieurs auteurs: cela peut être vrai; car elles ne ſe reſſemblent pas toutes par le ſtyle; mais elles ſont toutes également foibles & moins que médiocres. On eſt avec raiſon ſcandaliſé du jugement de *Jules Céſar Scaliger*, qui met ces tragédies au niveau de tout ce qu'il y a de plus ſublime dans ce genre parmi les Grecs, & qui même les préfère à celles d'*Euripides*. Si pour faire une bonne tragédie, il ſuffiſoit d'y inſérer de grands ſentimens & des déclamations perpétuelles, *Scaliger* auroit raiſon; mais s'il y faut de la vraiſemblance, de l'ordre, de la proportion, des caractères, des paſſions, un nœud, un dénouement, de l'unité & du ſpectacle, *Scaliger* a le plus grand tort du monde; car tout cela manque aux tragédies de Sénéque.

Quintilien (o) & *Pline le Jeune* (p) font de grands éloges d'un Pomponius Secundus, auſſi *poëte tragique*. Le Marquis de *Maffey* le croit de Vérone (q). Il y en eut d'autres dont parle le même *Pline*, & d'autres écrivains. Mais je remarquerai que ſi le théatre romain ne put jamais atteindre la perfection dans le ſiècle le plus heureux pour la littérature latine, il n'y

(o) L. X. c. 1. (p) L. VII. Ep. 17. (q) Ver. Illuſt. P. II.

avoit pas d'apparence qu'il y pût parvenir lorsque le bon goût & la littérature elle-même commençoient à aller en décadence ; & il ne faut pas compter pour peu la gène où les auteurs du théatre se trouvoient d'ordinaire sous des Princes cruels, aux yeux de qui le moindre trait involontaire qui auroit pu être interprêté malignement, étoit un crime capital. Tibère fit mourir un poëte tragique par qui il se crut représenté sous le personnage d'Agamemnon. Caligula fit brûler tout vif un autre poëte, auteur de ces fables théatrales qu'on appeloit *Atellanes*, à cause d'un vers dans lequel ce monstre crût être désigné. Néron composoit lui-même des pièces de théatre, & les jouoit publiquement : étoit-il possible que quelqu'un osât lutter avec lui, & lui disputer la victoire? Sous Domitien les auteurs de théatre se trouvèrent dans le même danger que ceux du tems de Tibère & de Caligula : lorsqu'ensuite il y eut de bons Princes, le théatre étoit déjà tombé, & il n'y eut personne qui s'appliquât à en réparer les ruines.

Avant de finir cette section, je remarquerai que dans le siècle dont je parle, le nombre des poëtes fut plus grand qu'il n'avoit jamais été en Italie. Il y eut même des femmes de ce nombre, comme Polla Argentaria, épouse de Lucain, qui aida son mari dans la *Pharsale*; & dont *Martial* & *Stace* (*r*) parlent avec éloge, & Sulpicia dont nous avons la satyre qu'elle osa faire contre Domitien, lorsque cet Empereur chassa de Rome les philosophes. *Gruterus* & *Muratori* rapportent aussi une inscription trouvée à Gualto dans le royaume de Naples, à l'honneur de L. Valerius Pudens, garçon de treize ans qui mérita la couronne poétique dans les jeux capitolins, l'an 106, sous l'Empire de Trajan. 6. Autres poëtes tant hommes que femmes.

(*r*) L. VIII. Ep. 22. 25. & ailleurs L. II. Silv. 7.

Mais pourquoi tant de poëtes, & pourquoi aucun d'eux ne put-il égaler Catulle, Horace, Virgile? C'eſt que le goût de la poéſie étoit à Rome le goût dominant, que les grandes récompenſes données par Mécène, par Auguſte, & par leurs ſemblables à ceux qui, pendant leur ſiècle, ſe diſtinguèrent dans la poéſie, en faiſant eſpérer aux autres le même bonheur, produiſoient une foule de poëtes; qu'enfin l'inclination qu'eut Néron, & que Domitien affecta pour la poéſie, & les combats poétiques qu'ils inſtituèrent, la mit à la mode, comme il arrive de tout ce qui s'accorde avec les inclinations des Princes. Mais les raiſons que j'ai apportées dans les obſervations préliminaires, firent que dans un ſi grand nombre de poëtes, il y en eut peu de bons, & pas un d'excellent.

§. II. *Orateurs & hiſtoriens.*

10. Dialogue d'un auteur incertain ſur l'éloquence.

La bonne éloquence avoit commencé à ſe gâter à Rome pendant le ſiècle d'Auguſte. J'en ai rapporté les raiſons ci-deſſus, & dans le livre précédent. Ces raiſons ſe trouvent en partie dans un dialogue écrit dans l'âge dont je parle, & qui nous eſt parvenu. Il eſt intitulé *De cauſis corruptæ eloquentiæ*, (Dialogue ſur les cauſes qui ont gâté l'éloquence.) On l'a attribué à *Quintilien* ou à *Tacite*: je ne ſais pas pourquoi à ce ſecond; car le ſtyle de cet hiſtorien & celui de l'auteur du dialogue n'ont pas la moindre reſſemblance; mais quant au premier, on pourroit lui en faire honneur avec quelque fondement, parce que dans ſes *inſtitutions*, il renvoie le lecteur à ce qu'il a écrit *ſur les cauſes qui ont gâté l'éloquence:* cependant il faut remarquer, 1°. que Quintilien dit, qu'il y eſt parlé au long de l'*Hyperbole* (*a*), matière dont on ne

(*a*) L. VIII. c. 6.

trouve pas le mot dans le dialogue en question: 2°. que l'auteur proteste qu'il ne fait que rapporter ce qu'il a entendu sur ce sujet, étant très jeune, la sixième année de Vespasien. Or suivant les remarques du diligent *Dodwell* (*b*), Quintilien étoit alors âgé de trente-deux à trente-trois ans; & par conséquent il ne pouvoit pas se dire très jeune. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* attribuent ce dialogue à *Marcus Aper*, qui est un des principaux interlocuteurs. Aper étoit Gaulois: c'est par cette raison que ces habiles écrivains voudroient le faire passer pour auteur du dialogue. Il n'y a qu'une petite difficulté qui nous empêche de souscrire à cette opinion, c'est que ce dialogue est fait pour rappeler les orateurs à la bonne éloquence du tems de Ciceron, & qu'Aper rejette cette éloquence, lui préfère celle de son tems, & soutient opiniâtrement la mauvaise cause. Cette réflexion a fait croire à M. *Morabin* (c), que l'auteur en est *Materne*, qui est un autre des principaux interlocuteurs de ce dialogue, & celui précisément qui soutient avec plus de chaleur la cause des anciens. Mais M. *Morabin* n'a pas observé que l'auteur du dialogue assure que les personnages qu'il introduit, étoient tous morts; & qu'ainsi c'est une peine perdue que de l'attribuer à *Aper*, ou à *Materne*, ou à *Jules second*, ou à aucun autre des interlocuteurs. Car comme ces personnages, d'ailleurs fort connus dans l'histoire, étoient tous morts du tems de l'Empereur Trajan, & que l'auteur dit avoir été très jeune la sixième année de Vespasien, il est naturel de conclure que ce dialogue à été composé sous le règne de Trajan, ou au commencement du suivant.

Cet ouvrage, à peu de chose près, est digne,

(*b*) Annal. Quintil. (*c*) Préf. à l'édit. de ce dial. en 1722.

quant au ſtyle & quant au fond du ſiècle de Ciceron. L'auteur appuie principalement ſur trois cauſes qui ont gâté l'éloquence. La première eſt la circonſtance des tems peu favorables aux orateurs: la ſeconde le trop d'eſprit & de raffinement que les orateurs mêloient dans leurs diſcours, juſqu'à oublier le fond de leur cauſe pour faire briller des idées groteſques: la troiſieme, la mauvaiſe méthode des rhéteurs, qui exerçoient la jeuneſſe pendant pluſieurs années dans des déclamations inutiles ſur des ſujets plus inutiles encore, ſans les inſtruire dans la connoiſſance des loix, des jugemens du ſénat, du gouvernement, de la cour, & des autres articles que les orateurs de cet âge devoient néceſſairement ſavoir.

II. Mais l'auteur du dialogue, comme auſſi *Quintilien*, qui fut toujours du même ſentiment, s'efforcèrent envain d'inſpirer un meilleur goût à leurs contemporains. Les deux Sénéques avoient tout gâté. L'un étoit le père, & il fut ſurnommé *le Rhéteur*: l'autre le fils, & il eſt connu ſous le nom de *Grand*, & de *Philoſophe*. D'abord on les a confondus, comme s'il n'y avoit eu qu'un ſeul Sénéque: mais enſuite on s'eſt apperçu de l'erreur, & on les a diſtingués. Sénéque le Rhéteur étoit de Cordoue en Eſpagne: étant dans un âge mûr, il alla à Rome auſſi tôt que furent terminées les guerres civiles qui s'élevèrent après la mort de Céſar. Ainſi il avoue (*d*) qu'il auroit pu entendre Ciceron, comme en effet il entendit les autres orateurs qui avoient ſurvécu à ce grand homme. Sénéque avoit beaucoup d'eſprit & une mémoire prodigieuſe: mais s'étant adonné à la rhétorique & à la déclamation, il abandonna la bonne route pour ſuivre celle qu'*Aſinius Pollion* avoit frayée, & qui commençoit à être à la mode. Il y ajouta les dé-

Sénéque le rhéteur.

(*d*) L. I. Controv. Proem.

fauts de sa nation, trop de raffinement, trop d'enflure, l'usage de s'appesantir sur chaque bagatelle: & comme si cela n'eût pas suffi pour corrompre l'éloquence, il se forma un style nouveau, des phrases alambiquées & inintelligibles, de l'esprit par tout, & rarement du bon sens (*). C'est dans ce goût que sont écrites ses *Suasoriæ*, c'est-à-dire, ses harangues du genre *délibératif*, & ses *controverses*, dont il fit dix livres, & dont nous n'avons que les fragmens.

Le fils enchérit sur la méthode du père. Je le considère ici, non comme philosophe, mais comme orateur (43). Dans sa jeunesse, il traita les causes judiciaires: mais sous Caligula ayant été sur le point d'être condamné à mort, à cause d'une forte harangue qu'il avoit prononcée dans le sénat sur un sujet qui ne plaisoit pas au tyran, il renonça à cette profession (*e*). Lorsqu'Agrippine le donna pour instituteur à son fils Néron, ce ne fut pas afin qu'il lui enseignât la philosophie, que cette princesse regardoit comme très-inutile aux princes (*f*), mais pour qu'il l'instruisît dans l'éloquence. En effet on sait que les harangues prononcées par Néron dans le sénat furent toutes composées par Séné- que. Mais ce maître ambitieux, voulant briller tout seul & passer pour le modèle des orateurs, défendit à son élève la lecture de *Ciceron*, d'*Hortensius*, & des autres orateurs du bon siècle. Il en arriva, qu'à l'exemple du prince & de son gouverneur, tout le monde abandonna les vraies sources, & s'attacha à la méthode des deux Sénéques. Le rang du second, son esprit, son crédit immense, sa philosophie, les agrémens de son style, tout vicieux qu'il étoit, achevèrent de gâter le bon goût des Romains. Une éloquence mâle, solide, ornée avec modéra-

Sénéque le philosophe.

(*) *Loquentiæ satis, sapientiæ parum.* Sall. de Catil.
(*e*) Dio. L. 59. (*f*) Suet. in Neron. c. 52.

tion, raiſonnée avec jugement, telle en un mot que l'eſt celle de Ciceron, ne paſſa plus que pour une éloquence foible & ſurannée. On voulut de l'eſprit, un ſtyle concis & plein de pointes, un air de nouveauté dans les ſujets les plus communs, des tours ingénieux, des penſées fines, juſtes ou non n'importe, des figures en abondance, beaucoup de comparaiſons & de contraſtes, un amas d'antithèſes, des expreſſions métaphoriques, même au haſard de n'y rien comprendre, enfin beaucoup de fineſſe & de talent & très-peu de juſteſſe. Tel étoit le goût & le ſtyle de Sénéque : tout le monde voulut l'imiter; & on ne fit que le rendre encore plus mauvais ; voici ce que *Quintilien* diſoit à ce ſujet (*g*). " On a fauſſement débité „ que je condamne Sénéque, & que je ſuis „ ſon ennemi, parce que j'ai examiné avec ſé„ vérité le genre d'éloquence vicieux qu'il a „ introduit. Je dirai pourquoi je l'ai fait. Sé„ néque étoit le ſeul auteur que les jeunes gens „ euſſent entre les mains: je ne voulois pas le „ leur arracher tout à fait, mais je voulois que „ cette lecture ne les détournât pas de lire les „ meilleurs auteurs, que cet écrivain blâma „ toujours, parce que ſachant combien il leur „ étoit inférieur, il ſavoit auſſi qu'il ne pou„ voit jamais plaire à ceux qui les étudieroient. „ Les jeunes gens aimoient donc le ſtyle de „ Sénéque, mais en voulant l'imiter, ils ſe gâ„ toient toujours d'avantage, & ils étoient „ auſſi éloignés de lui, que lui-même reſſem„ bloit peu aux anciens ". C'eſt ainſi que parle Quintilien, c'eſt-à-dire, le critique le plus judicieux & le plus impartial de toute l'antiquité. Mais il eſt tems de donner aux lecteurs les principales notices qui regardent ce grand homme.

12. Quintilien.

Quintilien étoit d'une famille originaire d'Eſ-

(*g*) L. X. c. 1.

pagne,

pagne, ſon père & ſon grand père vécurent à Rome où ils profeſſèrent l'éloquence : mais leur nom fut oublié, & celui de notre Quintilien brilla ſeul, & effaça par ſon luſtre celui de ſes ayeux. Suivant les remarques du laborieux *Dodwell*, ce ſavant naquit l'an 142 de l'ère vulgaire, ſous le règne de Claude. Amené en Eſpagne par Galba qui enſuite fut Empereur, il enſeigna publiquement l'éloquence dans le pays de ſes pères : & lorſque Galba retourna à Rome pour règner, Quintilien l'y accompagna, & y ouvrit une école célèbre. Veſpaſien ayant le premier de tous les Empereurs, aſſigné des penſions publiques aux rhéteurs, Quintilien fut auſſi le premier qui en profita. Après vingt ans de travaux, il quitta enfin l'école, & il s'appliqua à mettre par écrit ce qu'il avoit enſeigné de vive voix. Ses écrits & ſon mérite lui firent obtenir les honneurs attachés à ceux qui avoient été conſuls, ce qui, ſelon *Dodwell*, arriva ſous Adrien. Quintilien mourut fort vieux; mais on ignore l'année de ſa mort.

Ses *Inſtitutions des orateurs* ſont un vrai chef-d'œuvre, & tout ce qu'il y a de meilleur en ce genre dans toute l'antiquité. Ce livre eſt pour les maîtres, & perſonne n'étoit ſans doute plus en état que Quintilien d'inſtruire ceux qui ſont deſtinés à enſeigner la jeuneſſe. Il avoit le tact ſûr, le goût exquis, & le jugement juſte & ſolide. De plus, tous ſes préceptes inſpirent l'honnêteté, la candeur, l'amour de l'ordre & de la juſtice; de façon que l'on peut dire que Quintilien a tracé ſon caractère dans ſes écrits. J'ai déjà parlé d'un autre de ſes ouvrages, de celui *ſur les cauſes de la corruption de l'éloquence*, ouvrage différent du *dialogue* dont nous avons parlé. On attribue auſſi à cet auteur des déclamations qui paſſent ſous ſon nom, & qu'il ſuffit de lire pour être convaincu de l'impoſture. Il ſe peut qu'elles ſoient de *Quintilien* le père; ou

plutôt elles ſont poſtérieures à l'un & à l'autre. Au reſte le ſtyle de Quintilien n'eſt pas des plus heureux : tout adorateur que cet écrivain étoit de Ciceron, il ne put jamais écrire comme ce grand homme : j'en ai rapporté la raiſon
13 dans les *Obſervations préliminaires.*

Pline le Jeune.

Il faut placer parmi les perſonnes éloquentes de ce ſiècle Pline le Jeune : (*C. Plinius Cæcilius Secundus.*) Il naquit à Como, d'une ſœur de *Pline le Naturaliſte*, qui enſuite l'adopta pour ſon fils. Il exiſte toujours près de Como la *Villa Pliniana*, maiſon de campagne du jeune Pline, & qui aujourd'hui appartient aux marquis *Canariſi*; c'eſt là que l'on voit la célèbre fontaine qui imite le flux & le reflux de la mer, comme notre Pline le dit dans ſa trentième épître du quatrième livre. Pline n'oublia jamais ſa patrie; il y fit ouvrir une école, car auparavant les Comaſques, faute de maîtres, étoient obligés d'aller étudier à Milan; & il y fit à grands fraix pluſieurs autres fondations très utiles. Pour lui, il étudia à Rome, & eut Quintilien pour maître d'éloquence. Il s'adonna à cet art à l'âge de vingt-un ans, ayant dès lors commencé à plaider des cauſes civiles & criminelles. Mais comme la route la plus ſûre pour monter aux honneurs étoit la milice, Pline la ſuivit avec diſtinction, ſans quitter ſes études, & il parvint rapidement depuis la queſture juſqu'au conſulat. Enſuite il fut nommé par Trajan, proconſul du Pont & de la Bithynie, d'où il écrivit à l'Empereur ſa célèbre lettre en faveur des Chrétiens que l'on perſécutoit vivement en Aſie. Enfin fatigué de travaux & raſſaſié d'honneurs, il ſe retira dans ſa maiſon de plaiſance de Laurentinum, où il mourut à l'âge de cinquante-deux ans.

Les principaux ouvrages de Pline le Jeune ſont ſes *épîtres* & ſon fameux *panégyrique* à l'honneur de Trajan. Les premières développent le

caractère de cet aimable & vertueux ſavant : on eſt charmé de trouver dans tout ce qu'il écrit à ſes amis les plus intimes, un air de probité, de candeur, de franchiſe, de généroſité, qui ravit & qui, comme le dit M. *Sacy* dans la préface à ſa traduction de ces lettres, fait reſſentir en les liſant, un certain deſir de reſſembler à l'auteur. On y voit en même tems une grande étendue de connoiſſances, de l'exactitude, de la juſteſſe, & beaucoup de ſolidité. Quant au *panégyrique*, il faut avouer, que ſans être exempt de grands défauts, cet ouvrage eſt ſupérieur à tout ce qui nous eſt reſté dans ce genre. Le fond, les idées, les ſentimens, la conduite, tout eſt travaillé avec ſoin, tout eſt grand, tout eſt ſublime. Mais pour le ſtyle, avouons qu'on ne peut le comparer qu'à celui de *Sénèque*; même profuſion de figures, mêmes jeux de mots, même ardeur pour le nouveau, même affectation d'applaudir aux moindres choſes, & de faire parade d'eſprit par des antithèſes, des parallèles & des frivolités de cette nature.

Pline étoit auſſi poëte : il avoit fait une tra- 14
gédie. Ses harangues avoient été rendues publiques, & on en faiſoit grand cas. Tout cela s'eſt perdu : & les ouvrages de pluſieurs orateurs ont eu le même ſort dans ce ſiècle. Les plus illuſtres, dont Quintilien a fait le dénombrement, ſont Mamercus Scaurus, que Tibère obligea à ſe donner la mort, Votiénus Montanus, qui fut exilé par le même prince, Jules Grécinus que Caligula fit mourir, Domitius Afer, qui courut le même danger ſous le même prince, Maternus, tué par ordre de Domitien, & pluſieurs autres, dont Quintilien donne les noms & les caractères. En réfléchiſſant ſur le grand nombre d'orateurs qui périrent ſous le règne des Empereurs tyrans, il faut conclure que ſi le mauvais goût corrompit l'éloquence,

Autres orateurs.

la tyrannie en hâta furieusement la ruine.

15. Histo-riens. L'histoire fut plus heureuse que l'éloquence: elle eut de bons écrivains qui la transmirent fidèlement à la postérité, & qui, s'ils n'atteignirent pas la perfection de ceux du siècle précédent, eurent toutefois assez de mérite pour illustrer leur âge, & pour être placés parmi les bons auteurs.

Velléjus Paterçu-lus. Velléjus Paterculus écrivit sous Tibère. Le diligent *Dodwell* a déterré avec un travail immense le peu de notices qu'il a pû trouver touchant cet écrivain (*h*). Velléjus étoit originaire de Naples: le fameux *Magius*, si connu pour sa fidélité envers les Romains, du tems d'Annibal, étoit un de ses ancêtres (44). Notre historien se distingua dans les armes sous Auguste & sous Tibère, particulièrement dans les guerres de Germanie. Il fut questeur, tribun du peuple & préteur. On ignore le tems de sa mort, mais il y a lieu de penser qu'il fut enveloppé dans la disgrace des amis & cliens de Séjan, à qui cet historien avoit prodigué l'encens de ses écrits. L'histoire de Paterculus finit à la seizième année de Tibère: la diction en est bonne, mais souvent embarrassée & obscure: les sentences n'y sont point épargnées: on y apperçoit cette manière recherchée qui commençoit à se glisser parmi les écrivains: sur tout la basse flatterie de l'auteur envers Tibère & Séjan révolte & ennuie.

Valérius Maxi-mus. Valérius Maximus fut contemporain de Paterculus. Il dit lui-même qu'il a été en Asie avec Sextus Pompéjus: c'est tout ce qu'on en sait: il a composé un recueil de tout ce qui a été fait & dit de plus remarquable chez les Romains & chez les étrangers. L'ouvrage est dédié à Tibère. Cette compilation est louable, à cause

(*h*) Annal. Vestejani dans l'édit. de Val. Paterc. Leyde 1719.

des grands traits qu'on y trouve; mais elle eſt faite ſans choix & ſans critique: le ſtyle en eſt extrêmement enflé, & ſi peu poli, qu'*Éraſme* dit qu'on prendroit cet auteur pour un Africain (*i*). C'eſt, peut-être outrer la cenſure; mais c'eſt auſſi outrer l'éloge, que de dire avec M. le Comte *de Saint Raphaël* (*k*), que Valère eſt un des meilleurs écrivains de toute l'antiquité.

Je crois que Quinte Curce, ſur l'âge duquel on diſpute tant, appartient à ce ſiècle. Dans tout ce que nous avons de ſon hiſtoire, il n'y a qu'un endroit où il parle du tems, mais d'une manière preſque énigmatique. En racontant les diviſions qui s'élevèrent parmi les généraux d'Alexandre après la mort de ce conquérant, il dit: " c'eſt pour cela que le peuple Romain „ avoue qu'il doit ſon ſalut à ſon Prince, lequel „ dans cette nuit qui manqua d'être pour nous „ la dernière, parut comme une étoile nouvelle. „ Ce ne fut pas le retour du ſoleil, mais la „ lumière de cette étoile qui rendit le jour au „ monde enveloppé de ténèbres, lorſque les „ membres privés de leur chef, étoient dans „ la confuſion & dans la diſcorde. Combien de „ flambeaux n'éteignit pas ce Prince! Combien „ d'épées ne fit-il pas remettre dans le fourreau! Quel orage ne diſſipa-t-il pas par la „ ſérénité qu'il apporta! &c. " Or quel eſt ce Prince? Quelle eſt cette nuit? De quelle diſcorde parle-t-on? Quelques-uns prennent la nuit pour allégorique, c'eſt-à-dire, pour un tems de troubles, & ils penſent qu'on parle d'Auguſte qui mit fin aux guerres civiles; d'autres, avec moins de fondement, tâchent d'accommoder ces faits à Tibère; d'autres à Claude, à Veſpaſien, à Trajan, à Conſtantin, à Théodoſe. On a fait plus: on a cru que l'hiſtoire

16. Quinte Curce.

(*i*) Dialog. Cicer. (*k*) Siècle d'Auguſte.

attribuée à Quinte Curce, étoit l'ouvrage d'un auteur fort peu ancien, d'autant plus que nul écrivain n'en a parlé avant le douzième siècle. Un manuſcrit de plus de huit cents ans d'antiquité, trouvé par le *P. Montfaucon* dans la bibliothèque du grand *Colbert*, & d'autres qu'on en a trouvés enſuite, tous d'une ancienneté pareille, réfutent l'opinion de ceux qui crient à l'impoſture; d'ailleurs la diction de Quinte Curce ſent trop le bon âge approchant de celui d'Auguſte, pour qu'on doive croire ſon livre écrit dans les ſiècles de barbarie. Pour moi je ſuis ſurpris qu'on ait tant diſputé ſur un point qui me paroît très clair. Si dans l'hiſtoire des Empereurs on ne trouvoit pas les évènemens d'une nuit qui manqua d'être la dernière pour Rome, & à laquelle convient exactement tout ce que Quinte Curce dit dans l'endroit cité, je ſerois d'accord qu'il faudroit chercher dans la nuit en queſtion un ſens allégorique: mais quand il y a un ſens littéral très ſimple & très naturel, & que rien n'y répugne, pourquoi recourir aux allégories? Le 24 Janvier vers le ſoir, Caligula fut tué: auſſi tôt Rome fut toute en armes, & la diviſion ſe mit entre les magiſtrats, les ſénateurs, les ſoldats, & le peuple. Le ſénat s'étant aſſemblé, panchoit vers le gouvernement républicain: il chercha à ſe fortifier par les cohortes étrangères; tandis que les vigiles, les prétoriens, & les autres gardes, tout diviſés qu'ils étoient entr'eux, s'accordoient à parcourir la ville pour la piller. La diſcorde ſe mit entre les ſénateurs eux-mêmes; & le peuple, ſoit pour jouir de l'impunité, ſoit pour ſe garantir des attaques de la milice, s'arma de tous côtés, & augmenta l'horreur de cette nuit funeſte. On en étoit là, quand des ſoldats, qui pilloient le palais, découvrirent Claude, oncle de Caligula, qui, craignant d'être tué, ſe tenoit caché: auſſi-tôt ils le proclamèrent Empereur, & l'emmenèrent

au camp des Prétoriens, qui alloient ſe jeter ſur Rome. Claude y fut reconnu pour Prince; le peuple applaudit à ſon élection; le ſénat fut obligé de la confirmer, & avant que le jour reparût, tout étoit déjà arrangé & tranquille. Je le répète; tout cela eſt ſi clair, & le paſſage de Q. Curce y répond ſi bien, que je ſuis ſurpris qu'on ait pû revoquer en doute un fait ſi manifeſte. *Juſte Lipſe*, *Briſſonius*, *Heidalius* & le P. *Tellier* ont reconnu cette vérité.

Q. Curce écrivoit donc ſous l'Empire de Claude, mais eſt-il ce Q. *Curtius Rufus*, dont Suétone avoit écrit la vie parmi celles des rhéteurs, comme il paroît par un ancien catalogue (*l*)? Il n'y a de raiſons ſuffiſantes ni pour ſoutenir cette opinion, ni pour la rejeter. Cependant les anciens n'ont point parlé de l'hiſtoire de Q. Curce: *Quintilien* lui-même n'en dit pas le mot. Faudra-t-il donc rejeter l'hiſtoire de Q. Curce comme apocryphe? Point du tout; une hiſtoire d'Alexandre le Grand étoit trop étrangère & trop indifférente aux Romains, pour qu'ils euſſent lieu d'en faire mention: & quant à Quintilien, il n'a parlé que de *Salluſte*, de *Tite-Live*, & de *Baſtus Rufidius*: en conclura-t-on que Cornélius Népos, *Velléius Paterculus*, *Valère Maxime*, n'ont pas exiſté avant Quintilien?

Je viens de dire que le ſtyle de Q. Curce eſt bon: j'ajoute qu'il eſt même fort élégant, mais qu'il ne manque pas des défauts de ſon âge; trop d'eſprit, trop de deſcriptions; des tours trop nouveaux, compliqués & obſcurs. Sa géographie & ſa critique dans le rapport des faits, ne ſont pas toujours juſtes. J. le *Clerc* l'a vivement attaqué (*m*), mais *Perizzonius*, a tâché de le juſtifier (*n*).

Nous ſommes mieux au fait de ce qui regar-

(*l*) V. Voſſ. de hiſt. Lat. l. I. ch. 28. (*m*) Art. crit. p. III. ſect. III. (*n*) Q. Curtius Rufus reſtitut. in integrum & vindicatus. Leyd. 1703.

17. Tacite. de Tacite. Il naquit à Terni; son père étoit, à ce que l'on croit, ce *Tacite* chevalier Romain, intendant de la Gaule Belgique, dont parle *Pline le naturaliste*. Notre Tacite fut grand ami de *Pline le jeune*: il fut élevé aux honneurs par Vespasien, par Titus, par Domitien, & par Nerva, sous lequel, l'an 97, il remplaça *Virginius Rufus* dans le consulat. Il composa des *annales* & une histoire, les premiers vont depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, l'autre commence par Galba, & on ne sait pas jusqu'à quel tems elle fut poussée, mais il paroît que l'auteur la conduisit jusqu'à la mort de Domitien; car il dit (*p*), qu'il se réserve de parler dans sa vieillesse des règnes de Nerva & de Trajan. *Bayle* a fait voir que Tacite écrivit son histoire avant les annales. Les autres ouvrages de Tacite sont de la vie d'*Agricola* son beau père, & les *mœurs des Germains*.

De tous les historiens, nul n'a été estimé des modernes plus que Tacite. On l'a traduit presque dans toutes les langues de l'Europe, on en a fait de très longs & très savans commentaires; & l'admiration pour cet historien est allée jusqu'à l'adoration. Autant il a de phrases & de demi-phrases, autant on a cru y trouver d'oracles, & il y a eu un tems que l'étudiant le plus habile auroit passé pour un sot s'il n'avoit pas appris son Tacite par cœur. Avouons-le: cet historien est grand, il a une force & une expression admirable: il n'est pas inférieur à *Salluste* dans l'art de caractériser en peu de traits, & avec toute la justesse possible: ses descriptions sont aussi courtes que frappantes: sur tout il est historien

---

(*o*) L. VII. ch 16. Voyez le jugement qu'a porté de Q. Curce le savant baron de sainte Croix dans son excellent examen critique des historiens d'Alexandre.

(*p*) Hist. l. I. ch. 1.

philoſophe: car il ne ſe contente pas de raconter; il pénètre dans les cœurs de ſes perſonnages, en recherche tous les replis, & en développe les myſtères. Voilà ce que perſonne ne conteſta jamais à Tacite: mais ne s'eſt-il point laiſſé entraîner par le goût de ſon ſiècle? n'a-t-il pas un peu trop raffiné ſes penſées? n'a-il pas adopté des tours trop ingénieux & par conſéquent embrouillés & obſcurs? Enfin, n'a-t-il pas plus recherché la nouveauté que l'élégance dans ſes expreſſions? Encore a-t-il toujours raconté les faits comme ils ſe ſont paſſés? Ne les a-t-il jamais préſentés comme il les a enviſagés? n'a-t-il point cherché à deviner? n'a-t-il point prêté à ſes perſonnages des idées & des intentions qu'ils n'ont jamais eues? M. *d'Alembert* a beau dire (*q*), que ſi l'on accuſe Tacite d'avoir peint avec des couleurs noires la nature humaine, c'eſt qu'il l'avoit trop bien étudiée: que ſi on lui reproche l'obſcurité, c'eſt qu'il n'a pas écrit pour le peuple, que ſi on lui trouve trop de rapidité & de préciſion, c'eſt l'accuſer d'avoir dit beaucoup en peu des mots; ce qui eſt le plus grand mérite d'un hiſtorien. Tout cela eſt bien dit, mais je demanderai à M. *d'Alembert* pourquoi, n'ayant certainement pas moins de talent que Tacite, il n'imite pas la façon trop conciſe & trop obſcure de cet auteur? pourquoi en traduiſant pluſieurs de ſes paſſages, il en a retenu la majeſté & la force, mais il en évite ſoigneuſement la diction embarraſſée & les tours obſcurs? Et pour ce qui appartient aux vues que Tacite prête à ſes perſonnages, je ſuis du ſentiment de St. *Évremont*, qui trouve que dans Tacite la nature & le ſort n'ont point de part aux affaires; c'eſt la politique qui fait tout, de ſorte que les actions les plus ſimples deviennent en-

---

(*q*) Mêlanges de litt. tom. III.

tre les mains de cet historien l'effet de la finesse & de la méchanceté (*r*).

Avant de finir ce qui regarde Tacite, j'ajouterai que le P. *Brotier* vient de publier la plus magnifique & la plus parfaite édition de cet historien, qui ait paru jusqu'à présent. Outre les *variantes* tirées de tous les manuscrits possibles avec un travail infini, outre les notes, les dissertations & les cartes géographiques, l'éditeur a rempli les vastes lacunes qui se trouvent dans les ouvrages de Tacite, & a heureusement imité la diction de cet auteur qui a toujours passé pour inimitable.

18 Suétone. Du tems de Tacite vivoit Suétone: (*L. Suetonius Tranquillus*), qui écrivit sur les mêmes sujets, mais d'une autre manière. Il s'attache à faire connoître les Empereureurs dans leur particulier, & il laisse à Tacite le détail des évènemens publics. On peut l'appeler compilateur plutôt qu'historien : son style même s'en ressent; il est généralement bon, simple, naturel, mais froid & languissant. Suétone auroit pu s'épargner les récits scandaleux du libertinage des Césars : mais il a cru ne devoir pas l'omettre, s'étant proposé de représenter le caractère & la vie privée de ces Princes. Mais est-il véridique? On l'a toujours cru, jusqu'à ce que, dix-sept siècles après la mort des écrivains, est venu M. *Linguet*, qui, sans doute, mieux informé des actions des Césars, que ceux qui vivoient dans ce tems là, a fait passer pour des menteurs Suétone, Tacite & les autres écrivains de ces siècles, & a appris au monde que Tibère, Caligula, Néron, Domitien, ont été bien éloignés de commettre la plûpart des crimes que ces historiens leur imputent.

Suétone écrivit aussi les *vies des illustres gram-*

(*r*) Oeuvres mêlées. t. I.

mairiens, & celles des *rhéteurs*; mais ces dernières sont presque toutes perdues; ce fut *Pline le Jeune*, ce grand ami & bienfaiteur de tous les savans de son tems, qui engagea Suétone à publier ses ouvrages; car cet historien, par une rare modestie, étoit éloigné de vouloir jouer le rôle d'auteur (*s*). Ce fut aussi *Pline*, qui fit connoître Suétone à Trajan; sous Adrien, Suétone eut la place de secrétaire du cabinet Impérial, mais il la perdit par le crédit de l'Impératrice *Sabine*, qu'il maltraita plus qu'il ne convenoit, sans doute pour faire sa cour à l'Empereur qui la haissoit.

Flore.

Le dernier historien de ce siècle est Flore: (*L. Annæus Floreus*). Les François & les Espagnols se le disputent; mais en attendant que les uns ou les autres apportent des raisons décisives, je le placerai parmi les historiens Romains. Il fit un fort bon abrégé de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste. Sa manière est celle de son âge, c'est-à-dire, trop fleurie & éloignée de la pureté du siècle précédent. Il écrivit sous Trajan.

Écrivains dont les histoires sont perdues.

Ceux dont on a perdu les histoires, sont, Cassius Severus, qui mourut en exil & dans la misère (*t*), Cremutius Cordus, qui fut obligé par Tibère, de se laisser mourir de faim (*u*), Titus-Labienus, dont le même Prince fit publiquement brûler l'histoire, ce qui jeta l'auteur dans un tel désespoir, qu'il se fit enterrer tout vivant dans le tombeau de sa famille (*v*): enfin d'autres dont Vossius a soigneusement recueilli les noms & les notices (*x*). A ces écrivains il faut ajouter Tibère, Claude & Agrippine, mère de Né-

(*s*) Plin. l. V. Ep. XI. (*t*) Tacit. Annal. l. IV. ch. 21. (*u*) Ibid. ch. 34 Suet. in Tib. (*v*) Sénéque rhet. Proem. l. V. controv. (*x*) De Hist. lat. l. I.

ron. Ces trois Princes écrivirent l'hiſtoire de leurs actions, & on peut s'imaginer qu'ils ne marquèrent que celles qui leur faiſoient honneur.

§. III. *Philoſophes, médecins, & juriſconſultes.*

19. Depuis le commencement du commerce réciproque entre les Grecs & les Romains, ces derniers prirent un goût ſingulier pour la philoſophie. Le recouvrement & la publication des livres d'Ariſtote, enſuite les écrits de Ciceron, & les honneurs qu'Auguſte rendit aux bons philoſophes, fortifièrent l'inclination des Romains pour cette ſcience. La cruauté de Tibère, de Caligula & de Néron, fit pancher le monde vers le portique; on ſe roidit contre la tyrannie, par les maximes des Stoïciens; le ſuicide fut le fruit de ces maximes; on mépriſa la mort, on la rechercha même, autant par fermeté que par déſeſpoir. Si l'on en croit *Philoſtrate*, auteur de la *vie d'Appollonius de Tyane*, Néron perſécuta les philoſophes, & les chaſſa de Rome: *Suétone* & *Tacite* n'en diſent pas le mot, & d'ailleurs le récit de Philoſtrate eſt ſi rempli d'anachroniſmes & de fables, qu'il n'eſt pas poſſible de l'adopter. Ce fut Veſpaſien, qui chaſſa les philoſophes, action qui pourroit ſurprendre dans un ſi bon Prince, ſi l'on ne ſavoit que de ſon tems, les philoſophes étoient devenus d'un orgueil qui dégénéroit en ſédition. Ils retournèrent à Rome après la mort de cet Empereur: & ils furent encore chaſſés par Domitien qui en fit mourir pluſieurs: mais après ſa mort, ils reparurent en plus grand nombre, & ils ne furent plus inquiétés, à l'exception de ceux qu'Adrien exila ou fit mourir, parce qu'ils ne voulurent pas lui céder la victoire dans les diſputes. Tel fut en général l'état de la philoſophie à Rome pendant ce ſiècle. Je marquerai à préſent ceux qui ſe rendirent les plus célèbres dans cette ſcience.

Sénéque le philoſophe ſe préſente le premier. Il

naquit, comme Sénéque le rhéteur, ſon père, à Cordoue en Eſpagne, ſous le règne d'Auguſte; mais il fut tranſporté à Rome dès l'enfance, & y reſta jusqu'à ſa mort. Il apprit l'éloquence probablement ſous ſon père, & il eut *Socion* & *Attalus*, tous deux Grecs, pour maîtres dans la philoſophie. Devenu queſteur, il alloit obtenir les autres grandes charges, lorſque Meſſaline, femme de Claude, le fit reléguer, on ne ſait pour quel ſujet, dans l'iſle de Corſe. Il y paſſa huit ans qu'il employa à compoſer une partie de ſes ouvrages. Agrippine, étant devenue épouſe de Claude, fit rappeler Sénéque, l'éleva à la préture, & lui confia l'éducation de Néron. Lorſque Néron fut devenu Empereur, Sénéque, de concert avec Burrhus, travailla à le tenir éloigné des vices auxquels il n'étoit que trop enclin. Enfin Néron ſe montra tel qu'il étoit, & il ſe livra à la cruauté, à la débauche, & à toutes les follies qui le déshonorèrent. Sénéque devint odieux à l'Empereur, qui ne ſongea plus qu'à s'en défaire. La conſpiration de Piſon s'étant découverte, Nèron fit ſemblant de croire que Sénéque y étoit impliqué, & lui ordonna de ſe faire ouvrir les veines. Alors Sénéque fit éclater toute ſa fermeté ſtoïque, & il mourut avec une conſtance admirable.

20. Sénéque.

Il eſt indécis ſi ce philoſophe eſt vraiment tel qu'il paroît dans ſes écrits, ou ſi dans le fond il ne fut qu'un hypocrite. A le juger par ſes ouvrages, on pardonne à ceux qui en ont fait preſque un ſaint; mais ce jugement eſt-il juſte? *Dion*, dans ſon hiſtoire, a dit tout le mal poſſible de Sénéque, mais Dion étoit peut-être prévenu contre ce philoſophe. Ce n'eſt pas la même choſe de *Tacite*: à la manière dont dont il en raconte la mort, on voit qu'il étoit pénétré d'admiration pour ce fameux philoſophe. Cependant *Tacite* avoue (*a*) que Sénéque &

(*a*) Annal. l. XIII. ch. 12 13.

Burrhus ne s'oppoſèrent pas au libertinage de Néron, en permettant qu'il devînt amoureux d'*Atte*, l'affranchie & qu'il ſe livrât à des jeunes gens débauchés. Leur but dans cet honteux manège étoit d'éloigner Néron de l'application aux affaires, & de faire perdre à Agrippine toute ſorte d'influence ſur le gouvernement. Mais cela n'eſt rien en comparaiſon du ſilence criminel de Sénéque, lorſqu'il s'agit de laiſſer aſſaſſiner une mère par un fils dénaturé : ſuivant Dion, Sénéque conſeilla ce parricide : ſuivant *Tacite*, il y conſentit par ſon ſilence & même ſelon Tacite & Quintilien, il écrivit au nom de Néron une lettre au ſénat pour juſtifier ce parricide. C'étoit cependant à cette occaſion qu'il falloit élever ſa voix au riſque de tout ce qui pouvoit arriver, pour empêcher un crime ſi affreux, & pour ſauver les jours de ſa bienfaitrice ; mais Sénéque, très ambitieux, & très foible à la vue du danger, étoit encore très ingrat, lui qui, dans ſes ouvrages ne parle que des maux de l'ambition, ne prêche que la conſtance, & ne fait qu'invectiver contre l'ingratitude. C'eſt ainſi qu'à l'entendre, perſonne n'a été plus que lui détaché des richeſſes : cependant l'on ſait qu'il ne faiſoit qu'en amaſſer par tous les moyens ; &, ce qui eſt plus déſavantageux à ſa réputation, on ne ſait pas qu'il en ait jamais fait uſage pour ſoulager ceux qui étoient dans le beſoin. Enfin ſon orgueil ſe décèle dans tous ſes écrits, où il ne parle que de lui-même & de ſes vertus, où il blâme le reſte du monde, & où il s'érige en légiſlateur de l'humanité. Cet orgueil ne l'abandonna pas à ſa mort ; car, à ce qu'en dit *Tacite*, il conſola ſes amis en leur laiſſant par teſtament l'image de ſa vie & l'exemple de ſa vertu. Après ces réflexions, ſans parler de la baſſeſſe avec laquelle il flatta Néron, & encenſa Claude vivant, qu'il déchira après ſa mort, je laiſſe à *Juſte-lipſe* & aux autres adorateurs de Sénéque,

la liberté de le canoniſer à leur aiſe.

Pour ce qui regarde les écrits de ce philoſophe, ils ſont, pour la plûpart, dignes des plus juſtes éloges. Je parle du fond & non pas du ſtyle, dont j'ai aſſez parlé dans la ſection précédente; quant au fond, dis-je, il y a des choſes admirables & une philoſophie très ſolide. Sénéque fut ſupérieur à tout ce que les Romains avoient eu juſqu'alors non ſeulement dans la morale, mais auſſi dans la phyſique. On aime à voir dans ſes *queſtions naturelles*, la force de ſon talent, qui lui fit découvrir la peſanteur & l'élaſticité de l'air, les cauſes des tremblemens de terre, l'origine des rivières, la nature & le retour des comètes; ajoutant qu'un tems viendroit où tous ces phénomènes ſeroient plus clairement connus & expliqués.

Il reſteroit à dire quelque choſe ſur les lettres qu'on attribue à St. Paul & à Sénéque, s'il n'étoit pas prouvé depuis longtems, que c'eſt une impoſture fabriquée dans les premiers ſiècles de l'égliſe. On les liſoit du tems de St. *Jérôme* (*b*) & de St. *Auguſtin* (*c*), elles ont été imprimées par *Fabricius* (*d*), mais le premier coup d'œil qu'on y jette, ſuffit pour faire voir que l'impoſteur, quel qu'il ait été, ne s'eſt pas même donné la peine d'imiter un peu le ſtyle de ces deux perſonnages.

21 Pline le vieux.

Pline l'Ancien, le Vieux ou le Naturaliſte, (C. *Plinius Secundus*) eſt l'autre grand philoſophe de ce ſiècle. Il y a une diſpute opiniâtre entre les citoyens de Vérone & ceux de Como, ſur le lieu de ſa naiſſance. Le P. *Hardouin* a voulu couper le nœud de la difficulté, en diſant que Pline étoit né à Rome, mais il s'eſt trompé lourdement. M. *le Comte Antoine Joſeph de la Torre*

(*b*) Catal. ſcript. eccleſ. (*c*) Epiſt. ad Macedonium.
(*d*) Codex apocr. n. Teſtam. T. I.

Rezzonico, a si bien plaidé la cause de Como, sa patrie, dans ses *Disquisitiones Plinianes*, qu'on est impatient de voir comment les Véronois répondront, ce qu'ils n'ont pas fait jusqu'à présent. Pline naquit l'an 23 de l'ère vulgaire. Après avoir fait ses études, il servit en Germanie. De retour à Rome, il s'exerça quelquefois dans l'éloquence. Néron l'envoya en Espagne en qualité d'intendant, & il y resta jusqu'à la seconde année de Vespasien. Il eut ensuite le commandement de la flotte qui étoit à Misène, & ce fut là qu'il trouva la mort. L'an 79 arriva la terrible éruption du Vésuve; aussi tôt Pline accourut avec des vaisseaux sur les lieux, non pas tant, comme on le dit, par envie d'examiner ce phénomène, que par le généreux dessein de sauver dans ses navires ceux qui étoient en danger. Il est cependant vrai qu'à mesure qu'il s'approchoit du Vésuve, il se tenoit sur le tillac, faisoit ses observations, & les dictoit à son secrétaire. Déjà le vaisseau étoit couvert de cendres, lorsque Pline, se ressouvenant qu'il y avoit à Stabia, aujourd'hui *Castel la Mare*, Pomponianus, son grand ami, qui, suivant toutes les apparences, se trouvoit dans un danger pressant, il fit tourner de ce côté là, & il le trouva prêt à s'embarquer avec ses effets, si les vents & la mer, qui s'étoit retirée, l'avoient permis. Pline, pour inspirer de la confiance à son ami, débarqua, entra dans sa maison, ensuite dans le bain, soupa, & alla se coucher. Il étoit le seul qui eût cette fermeté: les autres, parmi lesquels étoit *Pline le Jeune*, qui avoit accompagné son oncle, & qui nous a laissé tout ce détail (*e*), ne voulurent pas se mettre au lit dans un tems, ou l'éruption s'approchoit de Stabia. Peu après la maison de Pomponius commença à essuyer de rudes secousses, & elle

(*e*) L. VI. Ep. 17. écrite à l'historien Tacite.

fut

fut remplie de cendres, & d'une odeur de soufre qui étouffoit. On réveilla Pline, & on courut à la mer: mais on trouva que les vaisseaux étoient à sec. En attendant l'air s'épaississoit: Pline, que des études non interrompues avoient considérablement affoibli, ne put plus se soutenir, & il se coucha à terre sur un linceuil. Tout à coup voilà un torrent de flammes qui se précipite vers le rivage: chacun songe à se sauver & s'enfuit. Pline, soutenu par deux esclaves qui ne l'avoient point quitté, se lève; mais un moment après il retombe & expire à l'âge de cinquante-six ans. C'est ainsi que mourut Pline le *Naturaliste*; mais c'est ce que M. *Linguet*, qui apparemment en a su plus que *Pline le Jeune*, qui étoit avec son oncle, n'admet point. Il dit que Pline mourut pour avoir voulu contempler l'éruption du Vésuve, qu'il mourut au pied de cette montagne, (quoique Stabia en soit éloignée de quatre milles): & qu'il mourut plongé & caché sous un déluge de cendres. Nous placerons ce nouveau morceau d'érudition à côté de ceux qui servent à justifier les Césars tyrans. M. *Linguet* a le malheur d'être venu trop tard: sans cela le ton qu'il prend pour réfuter les anciens historiens qui ont écrit ce qui s'est passé de leur tems, & qui ont toujours été jugés véridiques pourroit passer pour décisif (*f*).

Il est surprenant, que Pline, qui ne jouit pas d'une vie fort longue, & qui fut toujours employé dans les affaires publiques, ait pu écrire autant qu'il a écrit, suivant le témoignage de son neveu; car outre sa grande *histoire na-*

(*f*) Cette courte mais juste réfutation du sentiment de M. *Linguet* sur la mort de Pline, se trouve dans la préface que M. Tiraboschi a mise à la tête de son second Tome. Le sentiment de l'auteur François y est mis en balance avec la narration de *Pline le Jeune*.

turelle, il fit un livre sur *la manière de jeter le javelot en combattant à cheval*, deux sur *la vie de Pomponius Secundus*, trois *sur l'art des orateurs*, huit *sur la grammaire*, vingt *sur les guerres de Germanie*, trente-un *sur les évènemens de son tems*. Il ne nous reste que XXXVI livres de son histoire naturelle; & il faut convenir qu'ils ont été horriblement défigurés par les copistes. C'est sans doute la raison de tout ce qu'on trouve d'inintelligible dans ces livres. A quoi il faut ajouter la diction de l'auteur, diction embarrassée & conforme à celle qui étoit en usage au tems où il vivoit; mais que dirons-nous du fond? On l'a impitoyablement critiqué, jusqu'à le faire passer pour un misérable compilateur de contes puérils. C'est aux travaux pénibles & hardis du P. *Hardouin* qu'est due la justice qui a été de notre tems rendue à ce grand philosophe naturaliste, vraiment laborieux, profond, universel. Il s'est trompé plusieurs fois: il a adopté de fausses relations: mais étoit-il possible d'éviter ces écueils pour un écrivain qui ouvroit une carrière aussi immense? C'est donc avec raison qu'on s'emploie utilement depuis quelque tems à corriger les fautes sans nombre qu'on trouve dans les manuscrits de Pline, à rectifier les articles où il s'est trompé, & à faire de son ouvrage les éditions les plus nettes qu'il est possible, parmi lesquelles la plus remarquable & la plus recherchée est celle qu'on a commencé à publier à Paris en 1771 avec une traduction très bonne. Tout le monde connoît le nom & le mérite de M. de *Buffon*. C'est le Pline de notre siècle, & il surpasse de beaucoup l'ancien dans l'étendue & dans la justesse des connoissances: c'est de ce grand naturaliste que ceux qui méprisent Pline, devoient apprendre le cas qu'il faut en faire (*). Enfin pour ce qui regarde

(*) Hist. natur. discours. I.

les notices ſur ce philoſophe Italien & ſur ſes écrits, rien n'eſt mieux raiſonné ni plus agréable à lire que les *Diſquiſitiones Plinianes* de M. *de la Torre Rezzonico*, dont j'ai parlé.

Si l'on ſuivoit la dénomination uſitée dans l'âge dont j'écris, on pourroit croire que Rome étoit remplie de mathématiciens. Ceux qui profeſſoient l'aſtrologie judiciaire uſurpoient ce titre. Tibère & les autres Céſars donnèrent leur confiance à ces impoſteurs : ils en abuſèrent, on les chaſſa, on en fit mourir pluſieurs; mais ils ſe reproduiſirent toujours, Rome & l'Italie en furent ſurchargées. L'unique & véritable mathématicien connu dans ce ſiècle eſt Frontin (*Sextus Julius Frontinus*), qui ſe diſtingua dans les ſciences, dans la politique & dans les armes. Il fut pluſieurs fois conſul, & au milieu des grandes occupations que lui donnèrent ſes emplois éminens, il cultiva les mathématiques avec grand ſuccès. Nous avons deux de ſes livres *ſur les Aqueducs de Rome*, & deux autres *ſur les ſtratagèmes militaires.* J'ai parlé de Columella (*L. Julius*), dans la première ſection, à cauſe de ſon poëme ſur la culture des jardins: mais cet auteur, Eſpagnol de naiſſance, étoit auſſi un très bon philoſophe naturaliſte. Il a laiſſé XII livres *ſur l'agriculture*, (le dixième eſt le poëme dont j'ai parlé): & un autre *ſur les arbres.* 22.

L'Italie eut pluſieurs autres philoſophes d'un grand mérite, qui ſe contentèrent de profeſſer le ſtoïciſme, ſans laiſſer d'écrits. Leurs vertus, leurs actions & leur mort en apprirent plus à ceux qui les connurent, que tous les ouvrages qu'ils auroient pû publier. Les philoſophes les plus célèbres de la Grèce & de l'Aſie ſe rendirent auſſi à Rome, comme le fameux Plutarque, Favorin, Démare de Cynique, Dion Chriſoſtome, & ſur tout Épictète, eſclave, boiteux, & extrêmement pauvre, mais le plus éclairé des philoſophes Payens, & dont on ne peut aſſez admirer 23.

Philoſophes étrangers

le *Manuel*, titre qu'on a donné au recueil de ses maximes. Comme ces grands hommes n'appartiennent pas à l'Italie, si ce n'est qu'ils passerent quelque tems à Rome, il suffira de les avoir nommés.

24 Par la même raison je devrois omettre les plus célèbres médecins, qui brillèrent dans cette grande capitale; ils furent tous des étrangers; mais la nécessité de donner quelque notice de l'état où étoit alors la médecine, m'oblige à en dire quelque chose. C'étoit la mode (& depuis on ne l'a que trop imitée), que les médecins se contrecarrassent l'un l'autre, & que les derniers détruisissent ce que les premiers avoient établi. Si les malades en souffroient, cela étoit indifférent aux médecins, attentifs seulement à ternir la gloire de leurs prédécesseurs, & à mettre en vogue de nouvelles méthodes. Thessale de Tralle jouit par là de la plus grande réputation à Rome du tems de Néron. A force de blâmer & de détruire ce qu'avoient fait *Hypocrates* dans la Grèce, *Asclepiades* & *Thémison* en Italie, il acquit un crédit immense, & des richesses à proportion. Ayant pris le contrepied de ses prédécesseurs, il se fit appeler le *vainqueur des médecins*, titre qu'il fit même graver sur son tombeau. Cependant on lui rendit bientôt la pareille: Crinas, Marseillois, osa renverser la méthode de Thessale encore vivant: il introduisit l'astrologie dans la médecine. Selon lui, les simples & les remèdes n'avoient aucune efficacité, que lorsqu'on les prenoit à des jours & à des heures déterminées, suivant la conjonction des astres, & le plus ou moins d'influence des planètes. Par ces chimères qui étoient entièrement du goût des Romains, il mourut millionnaire, après avoir dépensé des sommes immenses à la réparation des murs de sa patrie, & d'autres villes des Gaules. Mais voilà Charmides, aussi de Marseille, qui, se jetant entre deux, s'efforça de ruiner Thessalle & Crinas

État de la médecine à Rome dans cet âge.

en proposant un seul remède, soit pour dompter les maladies, soit pour conserver sa santé. C'étoit l'usage des bains froids; usage qui devint si fort à la mode à Rome, que, suivant *Pline le Vieux*, à qui l'on doit tout tout cet article (*f*), l'on voyoit des vieillards consulaires, & Séneque même se tenir dans l'eau froide au milieu de l'hiver, jusqu'à en devenir roides.

Tous ces médecins ayant amassé de grands trésors, d'ailleurs, n'y ayant alors aucun examen, ni autre forme légale pour être reçu médecin, la hardiesse & l'imposture tenant lieu des qualités qu'on demande à ceux dont la vie des hommes dépend en quelque sorte; il en arriva que des cordonniers, des teinturiers, des menuisiers, comme le dit *Galien* (*g*) quittèrent leurs professions pour s'adonner à celle de la médecine. Ceux qui avoient du crédit, se faisoient suivre dans leurs visites par le plus grand nombre possible de leurs élèves; & c'étoit par ce nombre que l'on jugeoit de l'habileté du maître.

Il ne faut cependant pas confondre les véritables savans avec les imposteurs. Du nombre des premiers fut le célèbre Celse, (*Aulus Cornelius Celsus*), qui commença à venir en vogue vers la fin du règne d'Auguste; il étoit Italien: plusieurs l'ont cru de Vérone. On ne sait pas s'il exerça la profession de médecin, ou s'il se contenta d'écrire sur cet art. Nous avons les huit livres qu'il composa sur ce sujet, livres fort recommandables pour le fond & pour la diction. Il fit aussi des ouvrages philosophiques, où il prit le parti sceptique; & il écrivit sur l'art militaire, sur l'agriculture, & sur l'éloquence. Ces ouvrages sont tous perdus. Parmi les modernes, plusieurs ont fort critiqué cet auteur : d'autres ont fait 25. Celse.

(*f*) Liv. XXIX. ch. 1. (*g*) De methodo medendi. Livre I.

de très fortes apologies, dont la mieux raisonnée & la plus savante est celle de M. *Jean Baptiste Morgagni*, partagée en plusieurs lettres qu'il a placées à la tête de la belle édition de Celse faite à Padoue l'an 1750.

Scribonius. *Scribonius Largus* fut contemporain de Celse. Il fit *sur la composition des remèdes*, un très bon livre que les médecins qui vécurent après cet auteur, copièrent en plusieurs choses sans citer l'auteur duquel ils les avoient empruntées. Cette remarque est de *M. Porta*, dans son *histoire de l'anatomie & de la chirurgie*. On peut consulter cette belle histoire, & celle de *Daniel le Clerc*, si l'on veut connoître plus particulièrement la médecine & les médecins de cet âge.

26. De la jurisprudence. La jurisprudence fut dans ce siècle mieux traitée que la médecine. Lors de l'établissement de la monarchie, on auroit pu croire que l'étude des loix alloit périr, puisque la volonté des Césars, & le droit qu'ils avoient d'abolir les anciennes loix & d'en publier de nouvelles, étoit l'unique jurisprudence qu'il falloit suivre. Ce pouvoir despotique n'étoit pas dangereux sous les bons princes; ils remettoient la décision des affaires légales aux jurisconsultes, qu'ils encourageoient par le cas qu'ils en faisoient & par les hommages qu'ils leur prodiguoient: mais le nombre des bons princes fut toujours le moindre dans l'empire Romain. Ainsi la jurisprudence auroit péri, si les mauvais Empereurs n'eussent affecté très souvent de s'en rapporter aux décisions des gens de profession, afin de se rendre moins odieux, quoique dans les affaires les plus importantes, ces jurisconsultes fussent obligés de suivre le caprice du prince.

Des sectes qui furent à Rome dans cette profession & de Les premiers jurisconsultes de cet âge furent Attejus Capiton & Antistius Labéon. Ils furent les chefs de deux sectes. Capiton se tenoit strictement à la lettre des loix. Labéon vouloit qu'on en interprétât le sens & qu'on en pénétrât l'es-

prit. Ainsi l'on pourroit nommer la première secte celle des *Rigoristes*, & la seconde celle des *interprêtes*. Les deux chefs avoient commencé à se faire un nom du tems d'Auguste, & ils montèrent au plus haut dégré de réputation sous Tibère, avec cette différence que le premier fut vil adulateur du prince, bassesse à laquelle le second n'eut garde de se plier (*h*). Aussi Capiton parvint-il au consulat, & Labéon ne fut que préteur. *Tacite* fait cependant l'éloge de l'un & de l'autre, en les appelant l'*ornement de la république* (*i*). ceux qui s'y distinguèrent.

La secte de Capiton eut pour successeur & pour soutien Masurius Sabinus, de l'ordre équestre, homme si intègre dans sa profession, qu'au lieu d'amasser des richesses, il ne vécut que des libéralités de ses élèves. Cassius Longinus fut le successeur de Masurius. Il étoit de l'ancienne famille des *Cassius*: il monta au consulat sous Tibère, fut relégué en Sardaigne, & rappelé par Vespasien. Sous cet homme également noble & savant, la secte de Capiton prit le nom de *Cassienne*. Après la mort de cet habile jurisconsulte on vit briller dans la même secte Celius Sabinus, Priscus Jabolenus, & Salvius Julien. Ce dernier est l'ayeul de l'Empereur Didius Julien, il passe communément pour Milanois, & il fut l'auteur de l'*édit perpétuel*. C'étoit la mode que tous les préteurs fissent des édits. Leur nombre immense, & les contradictions qui y règnoient, avoient jeté la jurisprudence dans une confusion horrible. L'Empereur Adrien, afin de remédier à ce désordre, ordonna à Julien de recueillir tout cet amas d'édits, d'en tirer la substance la plus utile, & d'en faire un extrait qui pût toujours servir de règle aux magistrats. Julien vint à bout de cet ouvrage très difficile,

(*h*) A. Gell. L. XIII. ch. 12. (*i*) Annal. III. c. 75.

qui fut appelé *édit perpétuel*, & qui fut en vigueur jusqu'à Constantin.

Le successeur de Labéon fut Nerva Coccejus; il parvint au consulat, & fut l'aïeul de l'Empereur Nerva. Il jouit de la familiarité intime de Tibère; cependant quelle qu'en fût la raison, il s'obstina à vouloir mourir de faim. L'Empereur fit tous ses efforts pour le détourner de cette folie, mais inutilement (*k*). Proculus succéda à Nerva; & il fut si estimé, qu'il donna son nom à sa secte, qui fut appelée Proculéienne. Nerva le fils remplaça Proculus: il fut le père de l'Empereur du même nom; & eut pour successeur Pégase, fils d'un autre Pégase, capitaine de vaisseau; ensuite vinrent les deux Celses, père & fils, & Priscus Nératius. Tous ces jurisconsultes laissèrent des ouvrages; mais à peine en reste-t-il quelques fragmens, avec leur histoire, dont nous sommes redevables à un ancien *Pomponius* qui a écrit un abrégé historique de la jurisprudence de ce tems (*l*). L'avocat *Terrasson*, & *Heineccius*, ont consacré leurs travaux à illustrer cette histoire, & tout ce qui appartient au droit Romain. On peut consulter leurs savans ouvrages.

§. IV. *De ce que plusieurs Empereurs firent pour conserver les sciences & les arts* (*).

27. L'étude des lettres en général jouit sous la monarchie de quelques avantages qu'elle n'avoit pas eus du tems de la république. Auguste fut un grand protecteur de la littérature, & mit en quelque façon, ses successeurs dans l'heureuse nécessité de l'imiter. Il est certain que les tyrans

---

(*k*) Tac, Ann. L. VI. c. 58. (*l*) Vid. Digest. L. I. T. II.

(*) J'ai rassemblé dans cette section plusieurs matériaux épars en plusieurs chapitres dans tout le 1er livre du IIe tome de M. l'abbé Tiraboschi.

eux-mêmes, entr'autres Tibère, Néron & Domitien, affectèrent d'aimer & de cultiver les lettres, d'encourager par des fondations & des récompenses, ceux qui s'y appliquoient, si la défiance, la jalousie & la cruauté de plusieurs princes n'eussent détruit d'un côté l'édifice qu'ils élevoient de l'autre; si l'envie que les gens de lettres avoient de surpasser les anciens, ne les eût détournés du bon chemin, les premiers siècles de la monarchie auroient été très favorables aux progrès des arts & des sciences.

J'ai dit ailleurs qu'Auguste, excité par Pollion, ouvrit des bibliothèques publiques: ses successeurs en eurent tout le soin imaginable, surtout Claude qui étoit savant. Néron institua les jeux poétiques, Domitien les renouvella, les rendit plus célèbres, & en ajouta d'autres: Vespasien assigna de riches appointemens aux rhéteurs & aux grammairiens, qui devinrent par là des professeurs publics, pensionnés par le prince, au lieu qu'auparavant ils se faisoient payer par leurs élèves, au grand dommage de ceux que la pauvreté empêchoit d'étudier. Il est certain que des écoles publiques, & des bibliothèques ouvertes à tout le monde, sont des moyens excellens pour faciliter les études, & ces moyens manquoient absolument sous la république. Il falloit encore un lieu fixe où les professeurs pussent donner leurs leçons. Adrien y pourvut; il érigea un collège célèbre, qu'il appela l'*Athénée*. Il y fit même bâtir des portiques & des salles pour les orateurs & pour les philosophes; & ce lieu devint le centre de la littérature grecque & latine (45).

Je feroi ici l'énumération des rhéteurs & des grammairiens qui fleurirent à Rome depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle d'Adrien, si leur nombre trop grand & leur peu de célébrité ne m'en dispensoient. J'ai nommé ailleurs les rhéteurs les plus fameux, c'est-à-dire, *Sénèque le* 28.

Rhéteurs & grammairiens célèbres.

père & *Quintilien.* Ces deux écrivains ont fait mention de ceux qui couroient la même carrière qu'eux, ils en ont exposé les noms & les qualités: les autres sont cités par *Pline le jeune* dans plusieurs de ses épîtres. Pour les grammairiens, il suffira de nommer Fannius Salémon de Vicence, affranchi très savant, mais très débauché, dont nous avons l'*art de la grammaire*, que *Pontanus* fit imprimer; M. Valérius Probus, dont nous avons encore l'ouvrage sur les *chiffres des Romains*, & deux livres des *Institutions grammaticales*: Asconius Pediances de Padoue, dont on a *les commentaires sur les harangues de Ciceron*: enfin Apion d'Alexandrie, qui jouit à Rome d'une très grande réputation, & contre lequel *Joseph l'historien* composa un ouvrage pour réfuter les calomnies atroces, que ce grammairien avoit vomies contre les Juifs, dont il étoit l'ennemi implacable.

29. De deux Juifs illustres.

Et puisque j'ai fait mention d'Appion, qui, bien qu'étranger, illustra Rome par le long séjour qu'il y fit, il me sera permis de parler de deux autres étrangers, tous deux Juifs & très célèbres, qui furent connus & fort estimés des Romains (46). Le premier est *Philon d'Alexandrie*, philosophe Platonicien appelé par quelques-uns le Platon Juif: on sait que cette nation très riche, très puissante & très nombreuse à Alexandrie, y avoit une école célèbre, où l'on allioit la loi de Moyse avec les sciences & la philosophie des Grecs (47). Platon surpassa par son savoir tous ceux de sa nation, & lorsque les Alexandrins envoyèrent Appion à Caligula pour se plaindre des Juifs, ceux-ci députèrent Philon à Rome pour les justifier. Il a écrit très éloquemment l'histoire de son ambassade, qui fut infructueuse. Philon retourna à Rome du tems de Claude, & présenta au sénat une apologie des Juifs. Selon Eusèbe, dans son *histoire ecclésiasti-*

que (*a*), le ſénat ordonna qu'on placeroit dans une des bibliothèques publiques l'original de cette apologie. Philon compoſa encore un ouvrage *ſur la création du monde*, un ſur l'*hiſtoire ſainte*, & un troiſième ſur *les loix & uſages des Juifs*. Tous ces livres ſont écrits en grec, & très eſtimés par les ſavans.

Joſephe l'hiſtorien.

Le ſecond étranger dont je me propoſe de parler; eſt le fameux Flavius Joſephe, ſurnommé l'*hiſtorien*. Il étoit d'une famille ſacerdotale, par conſéquent prêtre lui-même; il étoit auſſi guerrier & ſavant: du côté de ſa mère il deſcendoit des fameux Macchabées. Il naquit l'an 37 de notre ère ſous l'empire de Caligula; & après ſes études il embraſſa la ſecte des Phariſiens, parce qu'il la trouva reſſemblante à celle des Stoïciens. A l'âge de vingt-ſix ans, il alla à Rome, où ayant trouvé le moyen de s'inſinuer auprès de Poppée, femme de Néron, il obtint la liberté de quelques perſonnes de ſa nation. Les Juifs s'étant revoltés contre Néron, Joſephe, quoiqu'il n'approuvât pas la démarche de ſa nation, ne put ſe diſpenſer de prendre le commandement général de la Galilée. Il y fit éclater ſa valeur & ſa prudence, juſqu'à ce qu'en défendant la ville Jotapa, il fut obligé de ſe rendre aux Romains. Amené priſonnier à Veſpaſien, il haſarda de lui pronoſtiquer l'empire, & cette prédiction, vu les circonſtances où ſe trouvoit alors l'empire Romain, n'étoit pas difficile à faire. La prédiction s'étant vérifiée, Veſpaſien & Titus comblèrent Joſephe de bienfaits. Il ſe trouva avec Titus au ſiége de Jéruſalem, où il tâcha en vain de ramener à la raiſon les habitans, qu'une fureur aveugle entraînoit à leur ruine. Il alla à Rome avec Titus; ce prince & Veſpaſien le firent citoyen Romain, & lui donnèrent leur nom de *Flavius*. Domitien même le reſpecta & le chérit.

(*a*) Liv. II. c. 18.

Joſephe s'étant habitué à Rome, & jouiſſant des penſions des Empereurs & de l'eſtime publique, il écrivit en grec les VII excellens livres de *la guerre Judaïque*, les *antiquités de Juifs*, deux livres *contre Appion*, le *martyre des Macchabées*, & les *Notices ſur ſa vie*. On le nomma le *Tite Live Juif*. C'eſt aſſez parler de ces étrangers, dont cependant le ſecond peut paſſer pour Romain.

30. Bibliothèques. J'ai dit qu'Aſinius Pollion fut le premier qui fonda une bibliothèque publique, en quoi il fut ſuivi par Auguſte. Sous le régne de Néron, le feu prit à Rome, ſoit par haſard, comme *Tacite* le croit, ſoit par le caprice du monſtre régnant, comme l'ont dit *Suétone* & *Dion*; la bibliothèque Palatine fut entièrement dévorée par les flammes. Le même malheur arriva à la bibliothèque d'Octaire ſous le régne de Titus; ainſi périrent les deux célèbres bibliothèques fondées par Auguſte. Veſpaſien ayant élevé le grand temple de la paix, y ajouta une bibliothèque, où il plaça tous les manuſcrits hébreux, égyptiens, chaldéens, &c, qu'il avoit apportés d'Orient. Son fils Domitien renouvella avec des fraix & des ſoins immenſes la bibliothèque Palatine, & la rendit plus copieuſe qu'auparavant (*b*), tant il eſt vrai que les Tyrans mêmes crurent leur honneur intéreſſé à protéger les lettres. *Gellus* (*c*) & *Vopiſcus* (*d*) font mention de la bibliothèque Ulpie fondée par Trajan: celle du Capitole fut ouverte par Adrien, comme le prouve le *P. Donati* dans ſon ouvrage intitulé *Roma vetus & recens*. A l'exemple des princes, tous les ſeigneurs eurent des bibliothèques : les gens de lettres en firent autant, & tous ſe diſputèrent l'honneur d'avoir des bibliothèques bien choiſies. C'étoit un objet de luxe; mais ce luxe n'étoit pas inutile. Ainſi lorſque Sénéque railloit les grands qui

---

(*b*) Suet. in Domit. ch. 20. (*c*) L. XI. ch. 17. (*d*) In Aurel. ch. 2.

avoient de belles bibliothèques, & qui ne connoissoient pas même les titres des livres qu'ils possédoient, il avoit raison de leur reprocher leur ignorance; mais il avoit tort de condamner la quantité & la richesse des bibliothèques.

Ce fut ce même luxe, & la puissance des princes qui conservèrent à Rome les beaux arts, & qui en multiplièrent les objets (48). Les Empereurs prodiguèrent des sommes prodigieuses pour recueillir & amasser dans Rome tout ce que la Grèce, l'Asie & l'Égypte avoient de plus beau en peinture & en sculpture, de façon que les rues, les places, les carrefours, les portiques, les temples, & les maisons, se trouvèrent remplies de chefs d'œuvre de l'art, & représentèrent des merveilles. Ajoutons les bâtimens superbes que ces princes élevèrent à l'envi, & où ils n'épargnèrent pas les matériaux les plus précieux: & l'on avouera que les beaux arts n'ont jamais mieux triomphé que dans l'ancienne Rome sous les Césars. 31. Des beaux arts.

Reste à examiner, si, tandis qu'on amassoit dans cette ville les prodiges des trois arts, il y avoit des artistes qui pussent perpétuer ces arts. *Pline* parle avec de grands éloges de Zénodore, Gaulois, qui excelloit dans l'art de jeter les statues en fonte. C'est lui qui fit le grand colosse de Néron; ce colosse étoit en bronze, de cent vingt pieds de hauteur. Selon *Pline*, le même artiste fit des vases de bronze, que les connoisseurs prenoient pour l'ouvrage des anciens Grecs les plus célèbres: cependant il ajoute que par l'excellence même des ouvrages faits par Zénodore l'on pouvoit voir que l'art de composer du bronze précieux étoit perdu (49).

L'architecture eut aussi de grands hommes, quoique l'*abbé Winckelmann* & d'autres prétendent que cet art, après *Vitruve* ne fit que des per-

(*e*) De tranquill. animi c. 9.

tes, il eſt vrai que les bâtimens élevés dans le tems dont je parle, n'eurent pas cette ſimplicité majeſtueuſe, qui caractériſoit les anciens, cependant leur ſolidité, leur majeſté, leur beauté, eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus admirable, comme en font foi les reſtes précieux qui exiſtent. Le même *abbé Winkelmann* place l'Empereur Claude parmi les ennemis des beaux arts, parce qu'il fit la folie d'effacer la tête d'Alexandre de deux tableaux d'Apelles, pour y ſubſtituer celle d'Auguſte, mais il oublie que ce prétendu ennemi des beaux arts, recueillit le plus grand nombre qu'il put des belles ſtatues de l'Aſie & de l'Égypte, pour en orner Rome (*f*), qu'il fit dreſſer dans le champ de Mars, le célèbre coloſſe de Jupiter (*g*), qu'il fonda le port d'Oſtie, deſſécha le lac Fucin, & contruiſit à Rome des aqueducs très magnifiques & vraiment dignes d'un Empereur (*h*). Tous les hiſtoriens s'accordent à dire que Rome n'avoit jamais eu d'édifice pareil à celui du temple de la Paix élevé par Veſpaſien. C'eſt dommage qu'il n'en reſte aucun débris, mais nous avons ceux du grand amphithéatre, appelé *le Coliſée*, que ce même Empereur & Titus firent bâtir. Les reſtes précieux de ce bâtiment dénotent-ils que l'architecture étoit alors à ſa décadence? Je dirai la même choſe de la fameuſe place de Trajan, qui, ſuivant cent témoins claſſiques, réuniſſoit tout ce que l'architecture, la ſculpture & les autres arts pouvoient offrir de plus magnifique & de mieux fini. L'architecte en fut Apollodore de Damas, qui, en habileté & en génie égaloit au moins les architectes les plus illuſtres que la Grèce & l'Italie euſſent produits. Le même Apollodore bâtit le fameux pont de pierre, dreſſé par ordre de Trajan ſur le Danube entre Belgrade &

(*f*) Aline. L. XXXV. c. 7. (*g*) L. XXXIV. c. 9. dernière ſection. (*h*) Suet. in Claud.

Widin, c'eſt-à-dire, dans la plus grande largeur de ce fleuve. Apollodore y jeta vingt énormes piliers de marbre, de ſoixante pieds d'épaiſſeur, de cent quarante de hauteur, ſans y comprendre les fondemens; les piliers étoient à la diſtance de cent ſoixante-dix pas l'un de l'autre. Il les joignit par des arches très hardies, & il éleva deux forts aux deux bouts de ce pont. L'hiſtorien *Dion* doute ſi l'on doit plus admirer les fraix que cet ouvrage coûte que la hardieſſe & l'habileté de l'architecte (50). La poſtérité ne pardonnera jamais à l'envieux Adrien, d'avoir ruiné ce pont ſous prétexte qu'il donnoit paſſage aux barbares, & d'avoir fait mourir Apollodore, parce qu'il avoit trouvé des défauts dans le plan que ce prince avoit fait du temple de Vénus & de Rome.

Je ſerois obligé de paſſer les bornes d'un abrégé, ſi je voulois parler des autres grands & magnifiques bâtimens élevés par les Empereurs non ſeulement à Rome & dans le reſte de l'Italie, mais auſſi dans la Grèce, à Athènes ſur tout, qu'Adrien embellit ſingulièrement, & dans les autres villes principales de l'empire.

Quant à la peinture, Pline parle de Dorothée qui vivoit ſous Néron, d'Amulius qui fleurit un peu plus tard, de Cornelius Pirus, d'Hécius Priſcus, & de Labéon proconſul de la Gaule Narbonnoiſe, qui ne dédaignoit pas de s'occuper à peindre (*i*). Je conviens de bonne foi que ces peintres n'égaloient point les anciens; car le même auteur aſſure que cet art dépériſſoit viſiblement de jour en jour (*k*). Mais ſi l'excellence des artiſtes fut moindre dans ce genre, la peinture en général fit des acquiſitions par les nouveaux moyens qu'on imagina. On n'avoit peint juſqu'alors que ſur bois, ou *à freſque*; du tems de Néron on commença à pein-

(*i*) L. XXXV. & XXXVI. (*k*) XXXV. ch. 5.

dre ſur la toile, lorſque le prince voulut être peint de la même grandeur que ſon coloſſe (*l*). Vers le même tems on trouva le ſecret de peindre ſur le marbre, & de l'enrichir de veines artificielles & des couleurs plus éclatantes que les naturelles. Tout cela fait voir, que les beaux arts ſe conſervèrent dans leur plus grande vigueur pendant le ſiècle dont j'ai parlé; ce qui fut une ſuite de la puiſſance des princes & du luxe qui fait fleurir les arts, loin de contribuer à leur perte.

ARTICLE SECOND.

Sur la littérature de Rome & de l'Italie, depuis la mort d'Adrien, juſqu'au commencement du règne de Conſtantin. Eſpace de 168 ans.

§. I. *Raiſons de la décadence rapide de la littérature dans cet âge* (*).

32. NOus voici à ce tems ou à la perte du bon goût ſuccèda, ou peu s'en fallut, à celle de la littérature latine. Depuis la mort d'Adrien juſqu'à Conſtantin, c'eſt-à-dire, depuis l'an 138 juſqu'à l'an 306, le nombre des ſavans Romains &

(*l*) Ibid. ch. VII.

(*) Cet article renferme le ſecond & le troiſième livre du tome ſecond de M. l'abbé Tiraboſchi. Il a partagé ſon ſecond livre en pluſieurs chapitres, ſuivant ſa diſtribution ordinaire, par rapport aux poëtes, orateurs, hiſtoriens, philoſophes, médecins, juriſconſultes, rhéteurs, grammairiens, bibliothèques & beaux arts, en nommant tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans ces genres, tant parmi les Latins que parmi les Grecs.

& Italiens fut moins que médiocre, en comparaiſon de celui des ſiècles précédens ; & dans ce petit nombre il n'y en eut pas un de comparable aux grands hommes que l'Italie avoit produits dans toutes les ſciences. Cette chûte ſi ſubite dut avoir des cauſes particulières, outre celles que nous avons examinées dans les obſervations miſes à la tête de ce livre. Je vais les préſenter aux lecteurs.

L'opulence, le luxe, & l'exemple ſéducteur des mauvais principes, avoient entièrement corrompu les mœurs des Romains, & par une ſuite néceſſaire, celles de tous les Italiens. On ſe plaignoit de cette corruption du tems d'Auguſte : auſſi l'on peut ſe figurer à quel point elle étoit parvenue après le règne d'un *Néron*, d'un *Vitellius*, d'un *Domitien*, juſqu'à quel excès elle fut pouſſée ſous un *Commode*, ſous un *Caracalla*, ſous un *Héliogabale*. Dans cette corruption univerſelle, il étoit preſque impoſſible que le monde s'appliquât ſérieuſement aux études. Les règnes de *Marc Aurèle* & d'*Alexandre Sévère*, ne furent pas aſſez longs pour ramener la bonne diſcipline chez les Romains : Marc Aurèle eut un collègue qui ruinoit ce que l'exemple du premier auroit pu établir. On connoit *Lucius Verus* & ſes débauches, de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant, que Marc Aurèle, avec ſa philoſophie, ſes mœurs, ſes vertus de *Philoſophe*, ne fût pas en état de réformer ſes ſujets. Quand même il l'auroit pu, *Commode* ſon fils auroit bientôt ramené la cor-

grecs. Le troiſième livre contient une idée de la littérature du reſte de l'Italie, en commençant par le ſiècle d'Auguſte, & en allant juſqu'à Conſtantin, enſuite un eſſai ſur la littérature des chrétiens, dans le même pays. Comme il s'agit d'abréger, je me ſuis emparé du fond, & j'ai réduit le tout à quatre petites ſections, dont la première eſt une addition que j'ai cru devoir faire pour éclaircir le ſujet.

ruption parmi eux. *Alexandre Sévère* alloit imiter Marc-Aurèle; mais ſes ſoldats y mirent bon ordre, en le maſſacrant. Les autres Empereurs dont la vie étoit ſans reproche, & qui aimoient la diſcipline & les lettres, tels que *Pertinax*, *Tacite*, *les trois Gordiens*, *Puppien*, *Probus*, *Pſumérien*, ne tinrent l'empire que très peu de tems. Auſſi le déſordre, la pareſſe, & le mépris pour les ſciences, devinrent-ils univerſels.

Il y avoit pourtant de beaux génies & des talens heureux, car l'Italie n'en manqua jamais. L'ardeur pour les études n'étoit pas éteinte dans les cœurs; mais le tems des grands hommes étoit paſſé. La raiſon en eſt qu'outre le relâchement dont j'ai parlé, on avoit perdu de vue les bons modèles, & on n'en avoit plus devant les yeux que de foibles ou de vicieux. *Lucain*, *Sénéque*, *Martial*, avoient fait oublier leurs prédéceſſeurs; l'on préféroit *Stace à Haurace*, *Silius Italicus* à Virgile, les deux *Sénéques* à Ciceron, des hiſtoriens obcurs à Tite-Live: le furieux Caracalla avoit fait la folie de brûler tous les exemplaires des ouvrages d'Ariſtote qu'il avoit pu trouver, parce qu'il le croyoit complice de la mort d'Alexandre le Grand, dont il adoroit la mémoire: les nouveaux philoſophes Grecs tâchoient de rabaiſſer le mérite de Platon, de Zénon, de Thalès, & les ſophiſtes, les grammairiens & les orateurs, n'avoient rien plus à cœur, que de faire perdre juſqu'au ſouvenir des anciens ſavans. Avec de pareils préjugés, quand on avoit perdu d'ailleurs les bonnes ſources, & qu'on ne puiſoit plus que dans des mauvaiſes, étoit-il poſſible qu'on fit rien de paſſable même avec du génie, du talent & de la bonne volonté?

Ajoutons ce que j'ai remarqué en paſſant dans les *obſervations*, & qui convient particulièrement au ſiècle dont nous parlons. La langue latine avoit commencé à ſe corrompre après la mort d'Auguſte: le mêlange des jargons étrangers dont

Rome étoit remplie, & le peu de ſoin qu'on eut de conſerver le langage dans ſa pureté, achevèrent de le gâter pendant ce ſiècle. La Cour eſt d'ordinaire la ſource du bon ou du mauvais langage, chacun ſe conformant au ſtyle auſſi bien qu'aux mœurs du prince & des courtiſans. Depuis Commode preſque tous les Empereurs furent étrangers. *Sévère* & *Caracalla* étoient Africains : *Héliogabale* & *Alexandre Sévère*, Syriens ; *Maximien*, Goth, les deux *Philippes*, Arabes ; *Decius Claude ſecond*, Pannoniens ; *Dioclétien*, *Maximien* & *Valere*, Dalmatiens & iſſus de payſans ou payſans eux-mêmes. Tous ces princes étrangers parloient un mauvais latin ; ils rempliſſoient la Cour & les emplois publics de leurs parens & compatriotes qui parloient également mal. Ce n'étoit pas tout, les Romains & les Italiens s'étoient plongés dans les plaiſirs & dans la molleſſe, & les autres ſujets de l'empire avoient ſuivi l'exemple des Italiens : il fallut donc que les princes euſſent recours aux barbares pour remplir & fortifier leurs armées. Auguſte avoit introduit cet uſage, en formant une eſpèce de garde du corps, toute compoſée de Germains ; il vouloit par-là ſe concilier cette nation qu'il venoit d'aſſujettir en partie. Ce pays fut preſqu'entièrement perdu après la défaite de Varus, & plus encore après le départ de Germanicus ; cependant les Empereurs ne ceſſèrent point, d'attirer à leur ſervice autant de Germains qu'il leur fut poſſible ; & lorſque les princes eurent à faire avec les nations barbares, Goths, Francs, Allemands, Alains, &c., ils en incorporèrent les priſonniers dans leurs armées, & par le moyen de ceux-ci, en attirèrent d'autres à force d'argent : de façon que dans le tems dont je parle, plus de la moitié du militaire Romain étoit compoſée de barbares. Cet uſage dans la ſuite cauſa la ruine de l'empire ; il fut d'abord funeſte au langage, qui, par le mêlange des jargons barbares, acheva de

ſe corrompre. De là vient que dans les écrivains de ce tems l'on trouve des mots tout à fait nouveaux, & des expreſſions inintelligibles.

Enfin la condition des tems contribua infiniment à hâter la décadence de la littérature latine. Depuis le meurtre de Commode, arrivé l'an 193, il n'y eut plus dans l'empire que des troubles, des guerres civiles & étrangères, des révolutions & des maſſacres; des tyrans s'élevèrent de toutes parts, & preſqu'à chaque moment: l'orient & l'occident furent en armes pour ſe diſputer l'empire; Rome & l'Italie eſſuyèrent de fréquens revers: des nuées de barbares ſe jetèrent ſur les terres Romaines & les ravagèrent d'un bout à l'autre: enfin le déſordre règna dans un État ſouvent gouverné par des monſtres, envahi par des étrangers, affoibli par mille pertes, déchiré par les diſputes de religion & par la perſécution que l'ancienne religion ſuſcita & continua pendant des ſiècles entiers contre la nouvelle. Dans une pareille ſituation, il étoit bien difficile d'étudier: on en perdit l'envie, & les Romains ne penſèrent plus qu'à ſe divertir, ou à combattre.

Il n'en étoit pas ainſi des Grecs. Comme ils ne ſe mêloient preſque point des guerres & des factions, & que d'ailleurs ils n'avoient d'autre chemin pour parvenir à la célébrité & aux honneurs, que celui de l'étude, ils s'y appliquèrent ſérieuſement, & ils alloient faire éclater leur ſavoir à Rome, où le peuple les admiroit, les princes les favoriſoient, & les richeſſes couloient dans leur ſein, & comme d'ordinaire on apprécie plus les marchandiſes qui viennent du dehors, que celles de ſon pays, il arrivoit à meſure qu'un ſavant Grec étoit plus connu & mieux recompenſé qu'un latin, ainſi, peu à peu les latins perdirent tout courage, & ne s'appliquèrent preſque plus aux arts ni aux ſciences: & c'eſt la dernière raiſon que j'avois à apporter de la décadence ſubite de la littératu-

re de Rome &, de l'Italie dans cet âge.

§. II. *Littérature latine.*

Il y eut toujours des poëtes en Italie. *Lampride*, dans la vie d'*Alexandre Sévère*, rapporte que ce Prince, dans le tems qu'il étoit à Rome, alloit ſouvent à l'Athénée pour entendre les poëtes qui s'aſſembloient dans ce collège, & qu'il préſida aux jeux poétiques. Ces jeux ne pouvoient être que les jeux capitolins dont nous avons parlé dans l'article précédent, d'autant plus que l'on voit par ce qu'en dit *Cenſorin* dans ſon livre de *Die natali*, écrit en 238, que ces jeux, célébrés tous les quatre ans, ſubſiſtoient même après l'empire d'Alexandre Sévère, puiſque Cenſorin aſſure, que l'année de la mort de Maximin, c'eſt-à-dire l'an 238, ces jeux furent célébrés pour la trente-neuvième fois: nous liſons auſſi dans les vies des trente tyrans, par *Trébellius Pollion*, qu'à l'occaſion des nôces des neveux de l'Empereur Gallien, on vit à la Cour cent poëtes latins, parmi leſquels ce Prince ne dédaigna pas de ſe mêler, en récitant des vers, qu'on trouva, comme de raiſon, meilleurs que ceux des autres. 33. Poëtes.

Mais la foule des poëtes n'eſt pas une marque de leur mérite. On n'a que trois poëmes écrits dans ce ſiècle, un par Q. Sérénus Sammonicus ſur la *médecine:* le ſecond par M. Aurélius Olympius Néméſianus ſur *la chaſſe*, & *les éclogues* de Titus Calpurnius. On ignore la patrie de Sammonicus: il vécut à Rome où il raſſembla une bibliothèque de ſoixante-deux mille volumes, qu'il laiſſa à ſon fils, & celui-ci au ſecond des Gordiens. Sammonicus fut très cher à l'Empereur Septimus Sévère, enſuite à Caracalla, qui, néanmoins, une nuit qu'ils ſoupoient enſemble, le fit maſſacrer par pur caprice. Sammonicus écrivit en proſe & en vers

d'autres ouvrages qui ſont perdus. Néméſianus étoit de Carthage : outre ſon ouvrage ſur la chaſſe, on lui attribue quatre des éclogues de Calpurnius. Les éclogues de ce dernier ſont ce que cet âge a produit de mieux en poéſie. Calpurnius étoit Sicilien, & il imita heureuſement Théocrite & Virgile.

Parmi les poëtes dont il ne nous eſt rien reſté, il faut compter les Empereurs L. Vérus, Alexandre Sévère, deux Gordiens, Gallien & Numérien, qui tous s'exercèrent dans la poéſie. *Aulu-Gelle* fait l'éloge d'Annianus, de Julius Paulus, de Toſſotius, ſénateur Romain, iſſu d'une branche des Antonins. Il eſt auſſi parlé dans Vopiſcus d'Aurélius Apollinaris, qui écrivit en vers jambiques : enfin il y eut un Aulus Sérénus, poëte lyrique.

34. Orateurs. Le même Aulu-Gelle place parmi les orateurs les plus célèbres de ſon tems Fronton Cornélius, dont il fait de très grands éloges (*a*). *Dion* en parle auſſi avantageuſement (*b*). Il fut maître en éloquence de Marc Aurèle & de L. Vérus ; diſciples qui ne furent pas ingrats envers leur précepteur ; ils l'élevèrent au conſulat, & lui firent ériger une ſtatue (*c*). Son ſtyle, à ce qu'en dit *Macrobe* (*d*), étoit extrêmement laconique, ce qui donna naiſſance à une nouvelle claſſe d'orateurs, qui fut nommée *Frontoniana* & qui dura longtems. *Sidonius Apollinaris* qui vivoit au cinquième ſiècle, en parle comme d'un genre d'éloquence, qui ſubſiſtoit encore (*e*). On trouve auſſi dans Aulu-Gelle les noms & l'éloge d'Antoine Julien, & de T. Caſtritius ; le premier étoit Eſpagnol, le ſecond fut maître d'*Aulu-Gelle* lui-même. Deux Tatiens ou Tiliens, père & fils, tous les deux orateurs, ſont cités

---

(*a*) L. XXIX. c. 8. & 10. (*b*) L. LXIX. (*c*) Auſon. in *grat. actiion.* Capitol. in M. Aurel. (*d*) Saturn. L. V. c. 1. (*e*) L. I. Ep. 1. L. III. Ep. 3.

comme modèles de la bonne éloquence par *Capitolin* (*f*) & *Aspasius* de Ravenne, par *Philostrate* dans les vies des sophistes (*g*).

L'histoire fut plus heureusement traitée dans cet âge. L'on croit que Justin, qui a fait en latin un abrégé de la grande histoire générale, écrite en grec par Trogus, vivoit sous le règne d'Antonin le Pieux. Le style de cet écrivain est élégant pour le tems où il vécut; mais on ne peut guères compter sur les recits de cet historien, & principalement sur sa chronologie: on voit par son abrégé qu'il n'avoit pas de discernement dans le choix des faits. Il y eut plusieurs auteurs qui écrivirent l'histoire romaine; mais si ce que *Capitolin* en dit dans *la vie de Gordien* est vrai, il ne faut pas regrèter la perte de leurs écrits, tant leurs recits étoient minutieux, guindés & puérils. Les Auteurs qui nous sont restés de l'*histoire d'Auguste*, sont tous du tems de Dioclétien & de Constantin. Ils ont commencé par *Adrien*, & ils sont parvenus jusqu'à *Carin* & *Numérien*. Ces auteurs sont Ælius Spartianus, Julius Capitolinus, Ælius Campridius, Vulcatius Gallicanus, Trébellius Pollio, & Flavius Vopiscus. Quelques critiques pensent que les deux Ælius, c'est-à-dire, *Spartianus* & *Lampridius*, que nous appelons *Spartien* & *Lampride*, ne sont qu'un seul & même auteur: tous ces historiens ont suivi le plan de *Suétone*; ils ont fait le recit de la vie domestique des Augustes, plus que celui des évènemens publics. De là vient que malgré cette suite d'écrivains, l'histoire de ce tems est très défectueuse. On le leur pardonneroit, s'ils avoient du moins imité le langage de Suétone; mais si on en excepte *Vopiscus*, la diction des autres est négligée, obscure & barbare. 35. Historiens.

Pour la philosophie, *Capitolin* parle avec hon- 36. Philosophes.

(*f*) In Maxim. Jun. c. 3. (*g*) L. II. c. 3.

neur de Junius Ruſticus, de Claudius Maximus, de Cinna Catullus, & de Claudius Sévérus, tous maîtres latins de Marc Aurèle & de L. Vérus dans la philoſophie. Junius Ruſticus jouit ſur tout de l'affection & de l'eſtime de Marc Aurèle, qui le fit deux fois conſul, & qui ne voulut jamais rien entreprendre ſans lui avoir auparavant demandé ſon avis. Ce prince a parlé avec les plus grands éloges de ce philoſophe & de Claudius Maximus, dans ce qu'il a écrit *ſur ſes propres affaires*, (*de rebus ſuis.*) Quant à la philoſophie *naturelle*, on connoît Solin, qu'on appelle le *petit Pline*, parce qu'il imita & copia même l'*ancien* dans ſon livre intitulé *Polihiſtor*, ou *Traité de la ſituation & des merveilles du monde.* C'eſt *Salmaſius* qui, par ſon énorme commentaire, a rendu illuſtre cet auteur, dont on ne peut à la vérité fixer le tems, mais qui certainement vécut pendant cet âge: on a auſſi une partie des ouvrages de Siculus Flaccus, & d'Aggénus Urbicus. Tous deux ont traité de l'*agriculture*, & on peut en trouver les reſtes dans le recueil des *auteurs agricoles* (*h*).

Mais le plus grand philoſophe Romain de cet âge fut l'Empereur Marc Aurèle, Prince dont on ne ſauroit décider s'il donna plus de luſtre à la philoſophie par ſa pourpre, qu'il n'en donna à la pourpre par ſa philoſophie. Père & modèle de ſes ſujets, il les ſurpaſſa tous en probité, en tempérance, en mépris pour le faſte, en même tems qu'il ſçut allier une ſcience profonde à une politique vraie & honnête, & à la valeur dans les guerres. Ce grand Prince compoſa l'ouvrage que je viens de citer *de ſes affaires*, où il expoſe en véritable philoſophe, ſes actions, ſes paroles & ſes penſées: il le partagea en douze livres, & il l'écrivit en grec; ce qui ne m'empêche pas de le compter parmi les au-

(*h*) V. Fabric. Bibl. lat. L. IV. c. 11.

teurs Romains. Ce livre à été traduit presque dans toutes les langues.

On donnoit alors parmi les grammairiens place aux littérateurs, c'est-à-dire, à ceux qui écrivent sur des matières d'érudition. De ce nombre est Censorin, qui a fait un bon livre *de Die natali*, sur le jour de la naissance. Il y traite avec érudition & avec critique plusieurs questions d'histoire & de chronologie (1). On ne trouve à redire dans cet ouvrage curieux qu'au style qui est très éloigné de celui des anciens. Censorin écrivit du tems du troisième des Gordiens vers l'an 238 de notre ère. Julius Obséquens est un autre écrivain dans ce genre; il fit un livre dont on a une partie, & qu'il intitula *des prodiges*. L'auteur a tiré une grande partie de son ouvrage de *Tite-Live*. Je ne sais pas si je dois placer Élien parmi les auteurs Romains. Sous le règne d'Adrien, il y eut un Élien, Grec qui écrivit sur la manière de ranger les troupes: mais l'on a aussi d'un Élien l'*Histoire variée* & un ouvrage sur *la nature des animaux*. Il est vrai que ces livres sont écrits en grec, mais le titre d'un très ancien manuscrit de l'*Histoire variée*, que l'on conserve à Florence dans la bibliothèque Laurentiane, donne à Elien le nom de *Romain*. Le savant Périzzonius dans la préface qu'il a mise à la tête d'une édition de la même histoire, soutient que l'auteur étoit effectivement Italien, & que c'est le même qui a fait le livre *de la nature des animaux*; il croit que c'est cet Élien de Palestine que *Philostrate* & *Suidas* appellent *Sophiste*, & dont le premier dit qu'il parloit grec comme un Athénien (*i*). Suivant le même *Périzzonius*, cet écrivain vivoit du tems d'Alexandre Sévère.

37. Littérateurs.

Censorin.

Julius Obséquens.

Élien.

Il n'y a pas les mêmes doutes au sujet d'Apulée. *Lucius Apuléjus* étoit Africain; mais il

Apulée.

(*i*) Vit. Soph. L. II.

fut quelque tems à Rome, où il s'exerça dans la littérature & dans le barreau. Le curieux ouvrage, qu'il composa en latin, est très connu; quoiqu'à demi barbare pour le style, il a mérité d'être plusieurs fois traduit pour le fond, les fables qu'il contient étant très amusantes, & la manière dont l'auteur se moque de l'art magique étant tout à fait singulière (51).

Aulu-Gelle.

Le plus célèbre parmi les érudits Romains de ce tems est Aulus Gellius, que nous nommons Aulu-Gelle. On croit qu'il naquit à Rome, mais on dispute sur le tems. Cet auteur parle de son intimité avec *Favorin*, philosophe Grec de la Cour d'Adrien; ce qui a fait croire à plusieurs qu'Aulu-Gelle vécut sous cet Empereur (*k*). Mais comme, en parlant de ce Prince, il lui donne le titre de *Divus*, ce qui ne se pratiquoit qu'à l'égard des Empereurs morts & déifiés, il faut conclure qu'Aulu-Gelle composa son ouvrage sous Antonin le Pieux. Cependant quelques auteurs ont cru que cet écrivain vécut pendant le règne de Philippe, c'est-à-dire, un peu moins d'un siècle plus tard. Ils apportent pour preuve de leur opinion l'endroit où cet auteur parle des loix des tables (*l*), en disant qu'elles furent données l'an 300 de Rome, & qu'il y avoit 700 ans que cela étoit arrivé; c'étoit donc en l'an 1000 de Rome qu'Aulu-Gelle écrivoit ces paroles: & cette époque est celle de Philippe, sous lequel on célèbre l'année Millénaire de la fondation de cette ville. Or si cet auteur eût écrit l'an 1000 de Rome, il n'auroit pas pu être l'ami intime de Favorin & de plusieurs autres qui avoient vécu presque cent ans auparavant. Mais ne pourroit-on pas soupçonner qu'il y a une faute dans le texte, & qu'au lieu de *septingenti anni*, on dût lire *sex-*

(*k*) L. III. c. 16. (*l*) L. XX. c. 1.

centi (*)? Aulu-Gelle donna à son ouvrage le nom de *Nuits Attiques*, parce qu'il le commença à Athènes, en y travaillant la nuit, comme il l'atteste lui-même: il ne fait d'ordinaire que rapporter les discours des savans Grecs & Latins de sa connoissance, sur plusieurs points de l'histoire ancienne de Rome, sur divers usages, sur les sciences & leurs études, & sur le langage latin, ses expressions & ses mots. On trouve sur ce dernier article des discussions longues & ennuyeuses: mais il faut en savoir gré à l'auteur, qui tâchoit par ce moyen de rappeler ses contemporains à la pureté de la langue latine, laquelle se corrompoit tous les jours.

38. Jurisconsultes.

Parmi les sciences, la jurisprudence fut la plus heureuse par les grands hommes qui la cultivèrent; il ne faut pas en être surpris: c'étoit le chemin qui conduisoit le plus sûrement aux grandes charges de l'Empire. La connoissance des loix ouvroit aux jurisconsultes le cabinet des Princes, les introduisoit dans le sénat, les élevoit à la préture & au consulat, & les poussoit jusqu'à la préfecture du prétoire, charge qui étoit devenue la première après l'impériale (52). Le nombre des jurisconsultes fut donc grand dans ce siècle: on en peut voir les

(*) Pour proposer cette conjecture avec fondement, il faudroit savoir l'année de la mort de *Favorinus* & de *Sextus Cæcilius* qui parlent dans le ch. 1. du L. XX. Il vaudroit encore mieux savoir de quel Empereur il s'agit dans ce chapitre. Favorinus vécut à la Cour d'Adrien qui mourut l'an de Rome 890, selon les *marbres du Capitole*, & 891, selon *Varron*. Mais il se peut que Favorinus ait survécu 30 ans à Adrien. Dans cette supposition, Cæcilius auroit parlé l'an 920 ou 21 de Rome, & il pouvoit dire qu'entre la promulgation des douze tables & le jour de son discours, il n'y avoit guères moins de 700 ans; puisqu'il y en avoit plus de 600. Aulu-Gelle dit, *non longe minus sept ingenti.*

noms chez *Heineccius* (*m*), *Terrasson* (*n*) & *Funcius* (*o*). Les plus célèbres furent Ulpius Marcellus, grand légiste & grand guerrier, si cependant le jurisconsulte est le même que celui dont parle *Dion* (*p*), comme d'un général très expérimenté & très zèlé pour l'ancienne discipline: Sextus Pomponius, qui écrivit sur l'*Origine du droit*, ouvrage inséré dans *les digestes*, & auquel nous sommes redevables de tout ce que nous savons par rapport à l'histoire de la jurisprudence de ces siècles: le grand Papinien, l'oracle de son tems, que Septime Sévère fit préfet du prétoire, & que le cruel Caracalla fit mourir: Papinien fut si estimé, que, suivant une loi du *code Théodosien*, lorsque les suffrages des juges étoient partagés, on devoit avoir recours à l'autorité de Papinien pour décider la question: enfin Domitius Ulpianus, préfet du prétoire sous Alexandre Sévère: homme d'une vertu incorruptible, & par cette raison haï des prétoriens, qui le massacrèrent à la vue du Prince.

39. Beaux Arts. Tel fut l'état des sciences parmi les Latins pendant un si long espace de tems. Les beaux arts furent entraînés dans la décadence des lettres. Ils se soutinrent quelque tems sous *Antonin* & sous *Marc Aurèle*; mais ils tombèrent ensuite, lorsque l'Empire fut déchiré par les guerres & par les tyrans. L'arc de Septime Sévère qui subsiste à Rome, est pour les connoisseurs une preuve très sensible de la perte que les beaux arts avoient faite en peu d'années. Cet Empereur fit tout son possible pour les réparer: il étoit lui-même excellent peintre, & passoit pour grand connoisseur en architecture & en sculpture. Il rassembla donc les meilleurs architectes qu'il y eût dans l'étendue de son Empire; il les fit travailler à l'envi; les récompensa lar-

(*m*) Hist. Jur. Rom. (*n*) Hist. de la Jurisp. Rom. (*o*) De vegeta lat. Ling. senectute, c. 6. (*p*) L. LXXII.

gement, & leur prodigua des tréſors. Un plus long règne eût peut-être rendu aux arts leur ancienne ſplendeur; mais malheureuſement pour l'Empire, ce grand Prince d'autant plus admirable, que dans une grande jeuneſſe il fit éclater les vertus d'un Céſar, d'un Auguſte, d'un Titus & d'un Marc Aurèle, vécut trop peu. Après ſa mort on négligea les arts & les ſciences. On n'a qu'à voir les médailles frappées depuis Gallien juſqu'à Conſtantin, pour s'appercevoir du mauvais état dans lequel les malheurs des tems avoient entraîné les beaux arts.

§. III. *Savans Grecs à Rome.*

Les Grecs de cet âge donnèrent aux orateurs le nom de *ſophiſtes*, qui ſignifie *ſavans* (53). Rome en eut un grand nombre. Le plus illuſtre fut Hérodes Atticus, qui enſeigna l'éloquence grecque aux Empereurs Marc Aurèle & L. Vérus. Son nom étoit *Tibérius Claudius Atticus Hérodes*: Athènes étoit ſa patrie. Il fut conſul l'an 143. *Philoſtrate*, dans *les vies des ſophiſtes* (*a*), parle au long de cet homme éloquent, dont il exalte la facilité à faire ſur le champ de très belles harangues; *Aulu-Gelle* qui connut Hérodes Atticus à Athènes, en parle auſſi avec éloge (*b*). 40. Sophiſtes.

Les autres ſophiſtes de ce tems, tous célébrés par *Philoſtrate*, furent Alexandre de Séleucie, Adrien de Tyr, Pauſanias de Céſarée, Hérodien de Smyrne, Antipater de Hiéropolis, & d'autres d'une moindre réputation. *Capitolin* parle d'Annius Marcus, de Caninius Céler, d'Apollonius, de Sérapion & d'Eugamius.

Quant à Philoſtrate, à qui l'on doit une grande partie de ces notices, il étoit fils d'un autre *Philoſtrate* d'Athènes, célèbre par pluſieurs

---

(*a*) L. II. c. 1. (*b*) En pluſieurs endroits.

ouvrages dont *Suidas* fait le catalogue. Le fils dont nous parlons, fut long tems à Rome, sous la protection de l'Impératrice Julie, épouse de l'Empereur Septime Sévère. Cette Princesse savante l'engagea à écrire en huit livres la vie ou plutôt le roman d'*Apollonius de Tyane* (54). Philostrate écrivit aussi *les vies des sophistes*, dans lesquelles il rechercha plus l'honneur de sa nation, que la vérité. Il fit encore des *dialogues*, & deux livres sur quelques *images* qui existoient à Naples. Tous ces ouvrages nous sont parvenus. Philostrate eut un neveu du même nom, fils de sa sœur, & qui se fit une grande réputation à Rome par son éloquence, jusqu'à obtenir des récompenses de Caracalla (*c*).

41. Histo-riens. Les Grecs donnèrent dans ce tems là aux Romains des historiens illustres. Appien Alexandrin vécut sous le règne des Antonins. Il écrivit l'histoire des guerres, tant civiles qu'étrangères, que les Romains avoient soutenues. Nous n'avons plus que cinq livres fort estimés sur les premières & sept sur les secondes. Arrien de Nicomédie fut contemporain d'Appien; il étoit disciple d'*Epictète*, dont il écrivit la vie, & dont il recueillit en quatre livres les discours & les maximes; il fit aussi en sept livres le recit des expéditions d'Alexandre le Grand, enfin d'autres ouvrages qu'on a perdus (*).

Dion Cassius est le troisième historien de cet âge & le plus célèbre. *Apronien* son père avoit été proconsul de la Cilicie, ensuite des Pannonies. Dion naquit à Nicée dans la Bithynie, & il alla à Rome dans sa jeunesse. Sa naissance & son mérite l'élevèrent aux premières charges. Il étoit sénateur sous le cruel Commode, qu'il

---

(*c*) Vies des Soph. L. II. c. 30.

(*) Voyez dans l'*examen des historiens d'Alexandre*, le jugement que M. *le Baron de Sainte Croix* porte d'Arrien.

ſçut ménager ſans le flatter. Sous Septime Sévère, il fut conſul ſubſtitut ; enſuite il fut conſul ordinaire avec l'Empereur Alexandre Sévère en 229. Il gouverna en pluſieurs tems Pergame, Smyrne, la Bithynie, la Pannonie ſupérieure & l'Égypte. Il avoit encouru par ſon intégrité & par la ſévèrité de ſa diſcipline la haine des prétoriens ; c'eſt pourquoi il obtint d'Alexandre, de paſſer le tems de ſon conſulat hors de Rome dans quelque ville d'Italie. Enſuite à cauſe d'une maladie qu'il avoit aux pieds, il eut la permiſſion de ſe retirer à Nicée, ville de ſa naiſſance, où il paſſa tranquillement le reſte de ſes jours. *Dion* écrivit en grec l'*Hiſtoire romaine*, qu'il diviſa en quatre vingt livres : il commença par Énée & finit à Alexandre Sévère ; il employa dix ans à ramaſſer les matériaux, & douze ans à écrire cette hictoire juſqu'à la mort de Commode. Il y ajouta ce qui regarde les Empereurs ſuivans. Cet ouvrage ne nous eſt pas parvenu entier ; la plus grande partie en a péri. On n'en a qu'un morceau du trente-cinquième livre, & les vingt-cinq ſuivans complets. Heureuſement nous avons l'abrégé que *Jean Xiphilin* a fait au onzième ſiècle de ce qui exiſtoit alors, en commençant par le trente-cinquième livre juſqu'à la fin de l'ouvrage, excepté le ſoixante & dixième livre, qui étoit déjà perdu avec les trente-quatre premiers. On loue beaucoup le ſtyle de Dion, qui eſt ſans contredit un des meilleurs hiſtoriens de la Grèce ; mais on lui deſireroit plus de bonne foi ; il blâma hautement pluſieurs grands hommes Romains. Ennemi déclaré de Sénéque, il en dit des horreurs : mais ce qui déplaît d'avantage dans cet hiſtorien, c'eſt que non ſeulement il fait la même guerre à Caſſius & à d'autres perſonnages d'un grand mérite, mais qu'il ſe déclare encore contre Ciceron, & tâche par tous les moyens imaginables d'en ternir la gloire : cependant l'eſtime

image
not
available

pédistes (*e*) en ont parlé au long. Cette philosophie nouvelle étoit directement opposée au christianisme : c'étoit le dernier effort que la religion payenne faisoit contre un culte nouveau, qui, par ses progrès rapides, lui annonçoit la destruction. *Potamon* & *Ammonius* furent les instituteurs de l'éclectisme ; Plotin, le plus grand de leurs disciples, le porta à Rome, où il séjourna vingt-six ans ; & où entr'autres il eut pour élèves Amulius de Toscane, & Erennius, que l'on croit Romain. Mais le plus grand philosophe de cette nouvelle secte fut Porphyre de Tyr ou Phénicien. Ce Grec, grand savant, ennemi furieux du christianisme, demeura quelque tems à Rome, & il passa presque toute sa vie en Sicile, où il composa ses ouvrages. C'est à cause de ce long séjour en Sicile que quelques auteurs l'appellent *Sicilien*. Prévention à part, Porphyre fut un des plus grands philosophes que la Grèce ait produits : la manière dont il s'y prend pour soutenir la mauvaise cause, qu'il croyoit la bonne, décèle la profondeur de sa doctrine & la supériorité de son génie. L'endroit où l'on peut le critiquer, & l'accuser de crédulité, ou de mauvaise foi, est celui des prodiges qu'il attribue en grand nombre à Pythagore, à Plotin, & à d'autres philosophes.

La médecine, qui est une partie de la philosophie, eut dans cet âge le plus grand homme qui ait paru après Hippocrate. C'est Galien (*Claudius Galénus*) né à Pergame dans l'Asie mineure l'an 131. Après de longues études & plusieurs voyages qu'il fit pour apprendre la philosophie, Galien s'adonna entièrement à la médecine, dans laquelle il devint l'oracle de son âge & des suivans jusqu'à nos jours. Il se rendit à Rome deux fois, la première dans sa jeunesse, mais il n'y resta que quatre ans ; la se- 43. Médecine.

(*e*) Art. *Eclectisme*.

conde fois il y alla ſur l'invitation de Marc Aurèle & de L. Vérus, & il s'y établit pour toujours. Il eſt ſurprenant qu'un pareil médecin n'ait pas eu à Rome quelque école célèbre, ou quelque élève dont le nom nous ſoit parvenu. Sans doute, malgré le crédit immenſe dont il jouiſſoit à la Cour & à la ville, l'envie & la haine des autres médecins, qu'il traitoit tous, & avec raiſon, d'impoſteurs, comme on le voit par ſes écrits, s'oppoſèrent aux progrès de la doctrine de cet homme incomparable. Ceux qui veulent s'inſtruire de ſes actions & de ſes ouvrages, peuvent lire la vie de Galien écrite par le *P. Labbé*, & inſérée par *Fabricius* dans ſa bibliothèque grecque (vol. III.) comme auſſi l'hiſtoire de la médecine par *Daniel le Clerc.*

§. IV. *Littérature des Chrétiens en Italie* (*).

44. C'eſt une opinion qui n'a pas manqué de partiſans, que les premiers Chrétiens ont été des ignorans. Entr'autres *Funcius* a ſoutenu que ceux qui de l'idolatrie paſſoient au chriſtianiſme, étoient tenus de renoncer pour toujours à la poéſie & à l'éloquence (*a*). Les *Encyclopédiſtes* diſent que les premiers Chrétiens ſe firent un devoir de brûler tous les livres qui n'appartenoient pas à leur religion (*b*). Ils appuyent cette étrange aſſertion ſur un paſſage *des actes des Apôtres* (*c*), où il eſt dit, que pluſieurs nouveaux convertis Éphéſiens livrèrent publiquement aux flammes les livres de certaines ſcien-

(*) M. L'Abbé Tiraboſchi, avant cet article, en a mis un autre, contenant la littérature du reſte de l'Italie en général. Comme il ne s'agit que des théatres qui étoient dans preſque toutes les villes, & de quelques maîtres d'école, j'ai cru pouvoir les omettre.

(*a*) De veget. lin. lat. Senect. L. I. §. XXI.

(*b*) Art. Biblioth. (*c*) Ch. XIX. ℣. 19.

ces curieuſes qu'ils avoient ſuivies. Certaines ſciences curieuſes ne ſont pas toutes les ſciences en général; & on voit par le texte qu'on entend par ces paroles *qui erant curioſa ſectati*, l'aſtrologie judiciaire, les ſortilèges, & pareilles ſottiſes & non pas tous les livres qui ne regardoient pas le chriſtianiſme. Mais ſi ces ſavans n'admettent pas cette explication ſi conforme au texte, il faudra qu'il prouvent que l'exemple donné par quelques Chrétiens d'Éphèſe, fut généralement ſuivi par tous les autres Chrétiens. Quand on le prouveroit, ce qui cependant eſt impoſſible, le ſujet de cette ſection n'en ſouffriroit point, parce que je ne parle que des Chrétiens du ſecond & du troiſieme, tems où fleurirent un *Juſtin Philoſophe*, un *Irénée*, un *Clément d'Alexandrie*, un *Tertullien*, un *Origène*, un *Lactance*, un *Euſèbe*; perſonnages qui n'étoient certainement pas des ignorans (55). Mais je ne dois parler que des Chrétiens ſavans d'Italie. Le catalogue n'en ſera pas long; il ſuffira méanmoins pour complèter l'hiſtoire littéraire de cet âge.

Apollonius, ſénateur Romain, eſt le premier. Il vivoit ſous le règne de Commode. Trahi par un eſclave & dénoncé comme Chrétien, on lui permit de ſe défendre. Il le fit, en compoſant un livre apologétique, qu'il lut en plein ſénat pour la défenſe du culte qu'il avoit embraſſé. Mais la haine des perſécuteurs fut plus forte que ſon apologie, & il eut la tête tranchée comme rebelle aux Dieux & à l'Empereur (*d*).

Minutius Felix, que l'on croit Africain d'origine, fut un ſavant chrétien, & un des plus célèbres orateurs Romains. *Funcius* l'avoit ſans doute oublié, lorſqu'il dit, comme on l'a vu,

---

(*d*) Voy. Jer. de Viſ. Illuſtr. C. 42. & Euſeb. Hiſt. Eccléſ. L. V. c. 21.

que les chrétiens renonçoient à l'éloquence. Minucius fut toujours à Rome, où il acquit une grande réputation par ses plaidoyers. On n'a conservé de ses ouvrages que le dialogue intitulé *Octavius*, sur la religion chrétienne. Il dit dans l'exorde qu'il l'a composé pendant que les vacances de l'automne suspendoient les occupations du barreau; ce que j'ai voulu remarquer, afin que l'on ne pense pas que cet orateur n'avoit, peut-être, exercé sa profession, qu'avant d'être Chrétien. Le style de Minucius est plus pur & plus élégant qu'il ne l'étoit d'ordinaire, au III^e siècle où cet écrivain vécut.

Le Pape St. Soter, né à Fondi, dans la terre de Labour, composa un ouvrage contre les *Cataphrigiens* institués par Montanus. Cajus, prêtre de l'église romaine, traita le même sujet, & il eut une conférence ou une dispute avec ses secrétaires, lorsqu'ils allèrent à Rome pour y répandre leur poison. Hermas, Romain, frère, à ce que l'on croit, du Pape saint Pie I, écrivit un traité sur la célébration de la Pâque. Novatien, fameux prêtre Romain, est l'auteur de plusieurs livres, dont il nous en est resté un *sur les mêts des Juifs*, & un autre *sur la Trinité*. Enflé de son mérite, il voulut être évêque de Rome, & parce qu'on élut à sa place St. Corneille, il forma le premier un chisme qui affligea l'église romaine.

Enfin le célèbre Lactance, (*Lucius Cecilius*, ou *Cécilius Lactantius Firmianus*, doit être placé parmi les savans Italiens, en attendant que l'on décide s'il étoit Romain, ou de Fermo, ou né en Afrique. Il fut très instruit dans les sciences payennes & chrétiennes: il enseigna la littérature latine à Nicomédie, & dans un âge avancé, il passa dans les Gaules où il fut appelé, afin d'instruire Crispus, fils ainé de l'empereur Constantin. Il mourut dans cet emploi l'an 425, dans une grande vieillesse. Parmi ses ouvrages, les plus renommés & les mieux écrits, sont ses

Institutions Divines, & le livre *sur le genre de mort des persécuteurs.*

ARTICLE TROISIEME.

Sur la littérature de Rome & de l'Italie depuis le commencement du règne de Constantin, jusqu'à la ruine de l'Empire d'Occident.

Espace de 170 ans.

§. I. *Révolutions arrivées dans la littérature durant cet âge.*

CONSTANTIN le Grand, qui fut le premier 45
Empereur qui professa la religion chrétienne, posséda plusieurs de ces qualités éminentes qui font les grands Princes. Entr'autres, il fut le protecteur des lettres, il aima & récompensa les savans, il fit des bonnes loix, pour favoriser les études. Il y a un édit de ce Prince, inséré dans le *Code Justinien* (*a*), en faveur des professeurs publics des sciences, que Constantin déclare, aussi bien que les médecins, exempts de tout impôt & contribution, avec leurs femmes & leurs enfans. Il leur confirma & assura les pensions payées par le fisc Impérial; & il exhorte tout le monde à les respecter & à les favoriser. Par une autre loi qu'on trouve dans le *Code Théodosien* (*b*), Constantin permet aux mêmes professeurs de refuser ou d'accepter des emplois publics, à leur choix. Malgré ces moyens d'encouragement, Constantin nuisit à la littérature romaine, lorsqu'il transporta à Constantinople le

(*a*) L. X. Tit. I. 11. (*b*) L. XIII. Tit. III.

ſiége de ſon Empire. Les ſavans aiment d'ordinaire une réputation brillante, & des récompenſes réelles: ils tâchent tant qu'il eſt poſſible, d'aller à la ſource de la faveur & des richeſſes; & cette ſource eſt où ſe trouve le Prince. Ainſi les plus grands ſavans dans tous les genres abandonnèrent Rome, & s'établirent à Conſtantinople.

Conſtance, qui, après la mort de ſes deux frères, hérita ſeul de l'Empire paternel, demeura très peu en Italie, & il n'y fut preſque, que pour la déchirer par des diſputes envenimées entre les Arriens qu'il favoriſoit, & les Catholiques auxquels il faiſoit la guerre. Il paſſa inutilement la plus grande partie de ſon règne à tenir des conciles.

Julien, qui lui succéda l'an 361, étoit fort ſavant; ſa Cour fut d'abord remplie de philoſophes, de poëtes, & de ſophiſtes: mais s'étant déclaré payen, il en chaſſa tous ceux qui profeſſoient le Chriſtianiſme. Il fit plus; par un édit il obligea tous ceux qui enſeignoient les ſciences dans tout ſon Empire, à quitter la religion de J. C. ou leurs chaîres. C'eſt édit qui alloit plonger plus de la moitié de ſon Empire dans l'ignorance, ne dura guères, Julien n'ayant règné que deux ans. Jovinien, ſon ſucceſſeur vécut huit mois: Valentinien & Valens, partagèrent entr'eux l'Empire. L'Italie qui échut au premier, ſe reſſentit de la protection de ce Prince, par rapport aux lettres. Valentinien étoit ſavant, & s'appliqua à bien règler les études, ſur tout celles de Rome, où il y avoit un concours prodigieux d'étrangers, pour apprendre les ſciences. Il fit là deſſus des règlemens très ſages, que l'on peut voir dans le *Code Théodoſien* (c). Cependant, ſi l'on en croit *Ammien Marcellin*, auteur qui paſſe

(c) L. XIV, T. IX.

pour fort véridique, les ſeuls étrangers étudioient; car pour les Romains, ils croupiſſoient dans l'oiſiveté, dans la molleſſe, & dans les vices les plus abominables (*d*). Le mépris des études & une profonde ignorance étoient les ſuites d'un pareil genre de vie: il arriva même que pendant une grande diſette, on chaſſa de Rome les profeſſeurs & les étudians, & on y laiſſa trois mille Danſeuſes, leurs maîtres, qui étoient preſqu'en auſſi grand nombre, & les chœurs qui accompagnoient leurs danſes (*e*).

A Valentinien, ſuccédèrent Gratien & Valentinien II, ſes enfans. Le premier étoit âgé de ſeize ans, & il fut tué à vingt-quatre par le tyran Maximus. Le ſecond n'avoit que cinq ans, & il périt à vingt par la trahiſon d'Arbogaſte. Théodoſe le Grand, qui avoit ſuccédé à Valens dans l'Orient, les vengea l'un & l'autre; il réunit tout l'Empire dans ſa perſonne, mais il mourut à Milan deux ans après la défaite d'Arbogaſte, l'an 395. Sous ces Empereurs la littérature italienne ſouffrit infiniment à cauſe des malheurs du tems: on ôta même les penſions que les Princes payoient aux profeſſeurs du fameux Athénée ou collége de Rome. Un Prince Oſtrogoth eut la gloire de les rétablir, comme je le remarquerai en ſon lieu.

Les années ſuivantes furent toujours plus malheureuſes pour les ſciences & pour les arts en Italie. Honorius, Prince d'une imbécillité preſque ſans exemple, ſuccéda à Théodoſe, ſon père, dans l'Empire d'Occident, & porta indignement pendant vingt huit ans le nom d'Empereur. Il réſida à Ravenne, où il paſſa conſtamment ſon tems à prier Dieu & à ſe divertir; & il abandonna Rome à elle-même & aux Goths qui la prirent & la ſaccagèrent l'an 410.

(*d*) L. XXX. ch. 4. (*e*) L. XXVII. ch. 3.

Le ſucceſſeur d'Honorius fut Valentinien III, encore enfant. Dans ſa jeuneſſe il parut s'intéreſſer au ſuccès des lettres, par les édits qu'il fit en leur ſaveur, conjointément avec Théodoſe le jeune qui règnoit en Orient. Le *Code Théodoſien* fut promulgué par ces deux Princes ; & on peut voir tout ce qu'on fit pour ranimer les études. La vérité eſt que Valentinien III étoit alors trop jeune pour avoir part dans ces règlemens. Lorſqu'il fut en état de règner par lui-même, il ne fit rien de bon. Violent, capricieux, & plongé dans la fange de tous les vices, il acheva de ruiner ſon Empire, & il fut maſſacré par les complices d'Anicius Maximus, l'an 455. Ce fut ſous cet Empereur qu'Attila ravagea une partie de l'Italie.

Depuis ce jour, l'Empire d'Occident ne ſubſiſta que vingt-un an : & dans un ſi court eſpace il vit dix phantômes d'Empereurs ſe ſuccéder tour à tour par des révolutions très ſanglantes. Enfin l'an 476, Odoacre, chef des Hérules, conquit l'Italie ; il dépouilla de la pourpre Romulus Auguſtulus, & il anéantit l'empire Romain en Occident. C'eſt ainſi que Rome & l'Italie qui pendant pluſieurs ſiècles avoient été la terreur des barbares, en devinrent la proie.

On peut aiſément ſe figurer dans quel état pitoyable dut être la littérature italienne au milieu de tant des révolutions funeſtes. Ainſi cet article ne ſera pas long, & il ne préſentera que des ſavans fort médiocres, & cependant fort eſtimables, puiſque parmi tant des traverſes, ils eurent le courage de s'appliquer à la littérature.

§. II. *Savans eccléſiaſtiques.*

46 Inſtitution des ſéminaires en Italie.

Auſſi tôt que Conſtantin eut donné la paix à l'égliſe, il s'établit parmi le clergé d'Italie un uſage très louable & très utile. Ce fut celui des ſéminaires ou collèges eccléſiaſtiques. Tous les

évêques en établirent chez eux pour leur clergé en général, & tous les curés en eurent dans leurs maiſons pour leurs diſtricts. Un canon de concile tenu à Vaiſon pendant le VI^e ſiècle, fait mention de cet uſage, qu'on y dit depuis longtems établi en Italie (*a*). Effectivement les eccléſiaſtiques ſe trouvoient dans l'heureuſe néceſſité d'étudier. Ils avoient à la fois à combattre les Payens, les Ariens, les Pélagiens, les Sabelliens, les Macédoniens, les Manichéens, les Donatiſtes. De ſi nombreux ennemis ne faiſoient pas la guerre avec la Bible toute ſeule, ils employoient la philoſophie, l'éloquence, & toutes les belles lettres, & il falloit que les Catholiques ſe pourvuſſent de mêmes armes pour repouſſer les aſſaillans.

47 Euſèbe de Vercelli.

Euſèbe, évêque de Vercelli, né à Cagliari en Sardaigne, paſſa pour le premier fondateur de ces ſéminaires. Il vivoit du tems de Conſtantin le Grand & de Conſtance. Il réunit en communauté les eccléſiaſtiques de ſon Diocèſe, ce qui, comme le dit St. Ambroiſe (*b*), ſervit d'exemple aux autres clergés de l'Italie, & fut ſuivi enſuite par pluſieurs du dehors. Dans ces communautés il y avoit des écoles pour y apprendre les ſciences néceſſaires à ceux qui ſe deſtinoient à l'égliſe. Euſèbe ajouta au mérite de cette conſtitution, & ſon propre ſavoir, & ſon zèle pour la défenſe du parti catholique, dont il fut le plus ferme ſoutien dans la perſécution exercée par Conſtantin. Il affronta la fureur de ce Prince, combattit les Ariens en Europe & en Aſie, ſouffrit ſans s'ébranler l'exil, la priſon, & les plus cruels traitemens, & après de longs combats, fit triompher la cauſe de l'égliſe romaine. Il ne nous reſte que quelques lettres de ce ſaint Prélat.

(*a*) V. Thomaſſin diſcipl. de bénéf. P. II, l. I. ch. 88
(*b*) Epiſt. n. 67 ad Vercell.

Lucifer de Cagliari.

Lucifer, évêque de Cagliari, étoit compatriote & contemporain d'Eusèbe, dont il fut le compagnon dans la guerre contre les Ariens, dans ses voyages, & dans ses souffrances. On a de ce Père plusieurs ouvrages composés en faveur des Catholiques.

Zénon de Vérone.

On a beaucoup disputé sur le tems dans lequel vécut Zénon, évêque de Vérone, & sur l'authenticité des *traités* qu'on a sous son nom. M. *le Marquis Maffei*, & les savans frères *Ballorini* (c), ont terminé la dispute en prouvant que ce saint évêque vécut sur la fin du IV^e siècle, & que les traités en question sont effectivement de ce Prélat. Ces traités sont au nombre de quatre vingt treize, & on y trouve plus d'élégance que dans les autres écrits de ce tems. C'est sur tout, cette élégance de style, qui avoit fait naître la dispute.

Deux évêques de Brescia.

Brescia eut dans le même siècle ou environ, deux évêques, distingués par leur vertu & par leur doctrine, c'est-a-dire, Philastre & Gaudence. Le premier nous a laissé une *histoire des héresies*, & le second des *sermons*.

Materne.

Le Christianisme en général eut un bon défenseur dans la personne de Julius Firmicus Maternus. Il étoit Sicilien: son savant livre *de errore profanarum religionum*, est fort connu. Il le dédia aux Empereurs, fils de Constantin. On a sous son nom huit livres qui, par le titre, appartiennent aux mathématiques, & qui, réellement, traitent d'Astrologie judiciaire. Les Chrétiens regardoient cette science chimérique comme une superstition défendue. Comment donc un savant & zèlé chrétien, tel que Materne, put-il donner publiquement dans ces rêveries? L'on ne peut pas dire qu'il étoit alors idolâtre, car on prouve clairement que le livre sur les re-

---

(c) In prolegom. Zénoniian.

ligions eſt antérieur à celui ſur l'aſtrologie judiciaire. D'ailleurs Materne vécut toujours & mourut en bon chrétien. Il ne reſte donc qu'à conjecturer qu'il y a eu dans ce tems là deux *Maternes*, ou que l'ouvrage eſt ſuppoſé.

Paulin, évêque de Nole, eſt un des plus illuſtres auteurs de cet âge. Il naquit dans les Gaules d'une famille ſénatoriale & italienne, & il paſſa ſes jours en Italie. L'an 410, il fut fait évêque de Nole, où il mourut en 431. Poëte & orateur ſacré, il écrivit en proſe & en vers, & ſi l'on croyoit aux louanges exceſſives qu'en fait *Auſone*, on ſe perſuaderoit que Paulin ſurpaſſa Ciceron & Virgile. Ses ouvrages longtems négligés ou perdus, ont été depuis peu retrouvés, ce que l'on doit en grande partie aux ſoins de l'infatigable *Muratori* (*d*). On y trouve de la facilité, de la douceur & de l'harmonie, mais auſſi tant de langueur & de barbariſmes, qu'on eſt revolté contre les éloges outrés que le poëte *Auſone* prodigue à leur auteur. Paulin de Nole.

Dans le même âge, c'eſt-à dire, au V^e ſiècle vivoit Pierre, *évêque de Ravenne*, ſurnommé *Chryſologue* ou *bouche d'or*. Il mourut l'an 449. Il paſſa pour l'orateur le plus éloquent de l'égliſe latine; & à la vérité on trouve dans ſes ſermons beaucoup de génie, de grace & d'éloquence, mais la latinité y eſt ſouvent pitoyable. Elle étoit preſque perdue dans ce ſiècle, où l'on négligeoit le ſtyle, & où l'on n'avoit plus aucune idée de la véritable éloquence. Ainſi il n'eſt pas étonnant que ce ſaint Prélat qui avoit du talent pour la chaire, paſſât pour un nouveau Ciceron, ſans en avoir le mérite. Pierre Chryſologue.

Nous avons les ſermons de Maximus, évêque de Turin. Ils ſont bien écrits pour ſon tems, & ſa diction a ſouvent de la majeſté; mais il Maxime de Turin.

(*d*) V. Anecd. Lat. vol. 1.

n'eſt pas bien ſûr, qu'ils appartiennent tous à ce Père, & là deſſus il y a des conteſtations entre les ſavans, comme auſſi ſur le tems où S. Maxime vécut. L'opinion la plus probable eſt qu'il vivoit vers le milieu du V^e ſiècle.

48 Ambroiſe. Il n'y a pas de pareilles diſputes au ſujet du grand Ambroiſe. Les auteurs de *l'hiſtoire littéraire de France*, le font de leur nation, parce qu'il naquit dans les Gaules, lorſqu'Ambroiſe, ſon père, en étoit préfèt: mais ils n'auroient pas dû diſſimuler que ce préfèt étoit Romain de naiſſance, & que ſa famille étoit romaine. Notre Ambroiſe alla à Rome, étant encore fort jeune, y fit ſes études, s'exerca avec ſuccès dans le barreau, fut créé aſſeſſeur de Probus, préfèt du prétoire, & paſſa enſuite à Milan en qualité de pro-conſul de l'Émilie & de la Ligurie. Sa ſainteté & ſon profond ſavoir dans les ſciences eccléſiaſtiques, engagèrent les Milanois à le forcer d'être leur évêque, place dans laquelle il obtint plus de gloire, que s'il avoit gouverné tout l'Empire. On ſait le crédit immenſe dont il jouit dans l'égliſe, ſous pluſieurs Empereurs. Il mourut l'an 397, à l'âge de cinquante-ſept ans. Ses nombreux ouvrages ſont mieux écrits que la plus grande partie de ceux de ſon tems. La grande connoiſſance que l'auteur auvoit du grec, a contribué à les rendre meilleurs pour le fond & pour le ſtyle. Ce qu'on trouve le plus à redire dans ſes ouvrages, eſt l'amour outré que l'auteur avoit pour le ſens allégorique des ſaintes écritures.

Rufin. Rufin d'Aquilée fut auſſi un écrivain célèbre, malgré ſes diſputes avec St. Jérôme. Ses ouvrages décèlent ſa profonde doctrine, & on ne peut pas ſi aiſément pardonner à St. Ambroiſe, d'avoir traité un ſi ſavant homme avec tant d'aigreur.

50 Léon le Grand. Enfin le Pape Léon Premier, né en Toſcane, fut, de l'aveu de tout le monde, le plus bel or-

nement que l'église romaine & l'Italie eussent dans le V^e siècle. Vertueux, savant, intrépide & magnifique, il édifia son troupeau par sa vertu, l'éclaira par sa doctrine, repoussa le féroce Attila, appaisa le cruel Genserie, attira à Rome tous les savans de son tems, terrassa les Manichéens, les Pélagiens, & les Eutychiens, répara les ruines de Rome, & embellit cette capitale par de nouveaux bâtimens; enfin il se fit respecter & aimer par les Empereurs d'Occident & d'Orient, & par les Rois barbares; ce fut par tant de travaux, par tant de soins, & par tant de mérite, qu'il obtint avec justice le surnom de Grand. Il mourut l'an 461. Ses *lettres* & ses *sermons*, quoiqu'écrits à la manière de son siècle, ont cependant, outre la vaste doctrine qu'on y apperçoit, une majesté, une grace, & une éloquence toute particulière. Je trouve dans le *dictionnaire des ecclésiastiques*, imprimé à Lyon l'an 1767, que la dernière édition des ouvrages de ce Père, & la plus correcte est celle du P. *Quesnel* en 1675. Les éditeurs François, qui probablement ignorent ce qui se passe en Italie, n'ont pas su que les meilleures éditions de S. Léon sont celles du P. *Cacciari* à Rome, de l'an 1753, & celle des Frères *Ballerini* à Venise, de l'an 1756.

Je ne parlerai point ni de S. Damase Pape, ni de S. *Jérôme*, ni de S. *Augustin*, ni de leurs ouvrages, car le premier passa pour Espagnol, le second est Dalmatien, & le troisième Africain. Ils ne furent que peu de tems en Italie; cependant, si même Damase a été Espagnol (ce que le savant *Tillermont* a nié), on pourroit le placer parmi les écrivains Italiens, parce qu'il a été membre du clergé romain & ensuite Pape. Quant à S. Augustin, j'aurai occasion d'en parler dans la section suivante.

§. III. *Savans laïcs des deux religions.*

51 Si l'on vouloit juger du mérite des gens de lettres qui vécurent dans ce ſiècle, ſur les éloges qu'ils ſe ſont prodigués entr'eux, on pourroit croire que les ſciences n'eurent jamais de plus grands hommes qu'eux, & qu'ils effacèrent la gloire de ceux qui avoient vécu pendant le ſiècle d'Auguſte. Mais tous ces éloges ne ſervent qu'à faire voir combien on avoit perdu le bon goût, combien étoient bornées les notions qu'on avoit alors du vrai & du beau; enfin on avoit tort de s'admirer réciproquement. La qualité de la plus grande partie des lettrés que je vais nommer, juſtifiera ces réflexions.

Rome avoit toujours dans ſon ſein des profeſſeurs d'éloquence & d'érudition. On les appeloit *orateurs*, *rhéteurs*, *grammairiens*, *ſophiſtes*, car ils profeſſoient l'éloquence, la grammaire, la philoſophie, ils les enſeignoient publiquement, mais peu d'entr'eux y excelloient. Parmi ces profeſſeurs, Marius Victorin jouit d'une grande célébrité. Il étoit originaire d'Afrique, éclipſa ſes contemporains dans l'Athénée de Rome. Julien ayant ordonné que tous les profeſſeurs chrétiens quittaſſent leurs chaires, à moins qu'ils ne vouluſſent renoncer à leur culte, Victorin abandonna généralement ſa profeſſion & les immenſes avantages qui y étoient attachés. Je ne ſais ſi ce fut avant ou après ce revers que les Romains dreſſèrent une ſtatue à ce profeſſeur. Ce qu'ont dit de Victorin tous ſes contemporains, & S. Auguſtin lui-même (*a*), pourroit nous perſuader que Rome n'avoit jamais eu un plus grand orateur, ſi ſes ouvrages ne ſervoient à nous détromper. Ils regardent la rhétorique & la grammaire; d'autres roulent ſur

(*a*). Confeſſ. l. VIII. ch. 2.

des matières ſacrées; il y en a contre les Ariens, & un petit poëme ſur les Macchabées; ils ſont écrits d'une manière groſſière, embrouillée & ſans goût.

Auguſtin.

Parmi les profeſſeurs de rhétorique & d'éloquence, Rome eut pour un tems S. Auguſtin. Né à Tagaſte en Afrique, il quitta la chaire d'éloquence qu'il occupoit à Carthage, pour paſſer à Rome. Dans ce tems là les Princes avoient ceſſé de payer les penſions des profeſſeurs qui, au lieu de réſider dans l'Athénée, enſeignoient dans des maiſons particulières, & ſe faiſoient payer par leurs élèves. Il en arrivoit que pluſieurs de ceux-ci fraudoient leurs maîtres du payement, & quittoient tout à coup l'école ſans y plus revenir (*b*). Ce déſordre engagea Auguſtin à briguer la chaire d'éloquence à Milan, ou apparemment c'étoit le public qui payoit. Le fameux *Symmaque*, alors préfèt de Rome, la lui fit obtenir; & ce fut là qu'Auguſtin lia connoiſſance avec St. *Ambroiſe*, qui lui fit abjurer le manichéiſme, & le gagna à l'égliſe.

52 Digreſſion ſur la littérature des Gaules dans cet âge.

Dans le même tems, les Gaules firent préſent à Rome d'un autre rhéteur appelé Minervius, natif de Bordeaux & élevé juſqu'aux nues par *Auſone* (*c*) & par St. *Jérôme* (*d*). D'autres profeſſeurs Gaulois furent à Rome dans ce ſiècle; mais ils n'y reſtèrent pas longtems, d'ailleurs nous n'avons que leurs noms, parce que leurs ouvrages ſont perdus; c'eſt pourquoi je n'en parlerai point. En général les études étoient dans ce tems là plus floriſſantes dans les Gaules qu'en Italie. Il ſuffit de parcourir *l'hiſtoire littéraire de France*, pour voir combien de ſavans il y avoit alors dans ce pays. *Mamertin*, *Euménius*, *Palladius*, *Nazarius*, *Pacatus*, & *Dre-*

(*b*) Ibid. l. V. ch. 12. (*c*) Profeſſ. Burdig. Carm
(*d*) Chron. ad ann. 349.

panius, alors illuſtres par leur éloquence, & dont nous avons pluſieurs panégyriques à la louange des Empereurs, étoient tous Gaulois. *Auſone*, très illuſtre, *Hilarius*, *Proſper*, *Sidonius Apolinaris*, un autre *Palladius*, qui a écrit ſur l'agriculture, l'étoient auſſi. Moins de molleſſe qu'à Rome, plus d'émulation, & la réſidence que pluſieurs Empereurs firent dans ce pays, y allumerent l'amour des ſciences, & y firent fleurir les lettres, au point que pluſieurs Italiens y allèrent exprès pour étudier. Qu'on me pardonne cette digreſſion en faveur de la vérité.

53 Servius. L'Italie fut cependant illuſtrée dans ce ſiècle par deux littérateurs d'une grande réputation, je parle de Servius & de Macrobe: le premier étoit un grammairien fort ſavant, qui vécut du tems d'Honorius. Dans le recueil des anciens grammairiens, il y a quelques ouvrages de grammaire qu'on attribue à cet auteur (*e*). Mais ſon ouvrage le plus connu eſt ſon *commentaire ſur Virgile*, dans lequel on voit le littérateur éclairé, laborieux & ſavant.

Macrobe. *Aurélius Théodoſius Macrobius* étoit contemporain de Servius. Ses *ſaturnales* partagées, en ſept livres, ſont un bon recueil de tout ce qui conduit à l'intelligence des meilleurs écrivains de l'antiquité. Elles ſont une imitation des *nuits attiques d'Aulugelle*, mais quant au fond, elles ont encore plus d'érudition. La latinité n'en eſt pas auſſi pure, mais elle eſt moins barbare que celle de la plûpart des contemporains de cet auteur. Après tout, il n'étoit pas Italien: il le dit lui-même dans la préface de ſon premier livre. On ignore de quel pays il étoit; mais il vécut à Rome, & il fait mention dans ſon ouvrage des hommes les plus ſavans qui fuſſent alors dans cette ville; ſur tout des ſavans du paganiſme,

---

(*e*) V. Fabric. bibl. lat. T. II.

par.

parce qu'il étoit payen lui-même, aussi bien que *Servius*.

Festus, (*Sextus Pompéjus*), vécut peut-être dans cet âge; mais on n'a pas assez de preuves pour l'assurer positivement. L'on connoît l'ouvrage très utile qu'il composa *sur la signification des mots*, vocabulaire dont on avoit un grand besoin dans ce siècle, où la langue latine étoit presque devenue barbare. L'auteur ne fit cependant qu'abréger l'ouvrage d'un certain *Verricus Flaccus*, ancien écrivain. Dans ce tems là, il y eut aussi deux Donates, & un Nonius Marcellus de Tivoli, tous grammairiens fort estimés par leur siècle.

Festus & autres grammairiens.

L'illustre Symmaque, (*Q. Aurelius Symmachus*), fut un des plus savans littérateurs de son tems, & réunit à son savoir l'éclat de la naissance, & les dignités les plus éminentes. Il étoit fils *d'Avianus Symmachus*, homme fort lettré, & qui fut préfêt de Rome en 164. Celui dont je parle, étant Payen, & le plus distingué parmi ceux de son culte, fut créé souverain Pontife des idoles, dignité qui avant Constantin avoit été réunie à l'Impériale. Il fut questeur, préteur, gouverneur de plusieurs provinces, consul ordinaire l'an 395, & préfêt de Rome. Poussé par son zèle pour la religion de ces Pères, & par sa charge de Pontife, il fit tous ses efforts pour conserver les restes de ce culte, & pour les faire tolérer. A cet effet il alla en ambassade au nom du sénat romain, auprès de l'empereur Gratien, qui avoit ordonné qu'on démolît l'autel de la victoire, situé au milieu de la salle du sénat dans la capitale. St. Ambroise s'opposa à cette démarche, & il obtint l'exécution de l'ordonnance. Symmaque revint plusi eurs fois à la charge, afin que cet autel, crû par les superstitieux le palladium des Romains, fût retabli. Il s'adressa au même Gratien, à Valentinien II, & à Théodose, mais toujours inutilement, par les soins

Symmaque.

d'Ambroise. Il encourut même la disgrace du dernier de ces Princes, on ne sait si ce fut à cause de cet autel, ou parce qu'il avoit fait sa cour au tyran Maxime, qu'il avoit comblé d'éloges dans un panégyrique. Il fut cependant rétabli dans ses biens & dans ses honneurs: mais il mourut dans les premières années du règne d'Honorius, & les Payens perdirent en lui leur plus ferme soutien.

Nous avons dix livres des *lettres* de Symmaque; ses panégyriques, ses harangues & ses autres ouvrages sont perdus : ce qui nous reste fait voir l'écrivain éclairé, profond, universel, & en même tems l'homme de naissance, d'autorité, & le personnage généreux & accompli; mais il ne prouve pas que l'auteur méritât ces louanges outrées & excessives, que tous les contemporains, Chrétiens & Payens, lui ont données, jusqu'à le mettre au dessus de Ciceron. Le style de Symmaque est guindé, recherché, rempli de *concetti*, d'affectation, de détours ennuyeux, & de barbarismes.

54 Poëtes. Il faut avouer que dans ce siècle, l'étude la plus heureuse fut celle de la poésie. Ceux qui, en prose, écrivoient comme des barbares, devenoient presque Romains, aussi tôt qu'ils s'exprimoient en vers. La raison en est, peut-être, que la mesure des vers oblige celui qui écrit, à réfléchir sur le choix des mots & des expressions, afin de combiner les syllabes suivant les loix du mêtre qu'il a choisi, sur tout s'il veut faire des vers qui ne manquent pas d'harmonie (56). En écrivant en prose l'on va plus vîte, on s'arrête moins sur les termes, & on y emploie sans s'en appercevoir le langage qui est à la mode.

Claudien. Le seul Claudien suffit pour illustrer son âge par rapport à la poésie. La foiblesse des raisons ou plutôt des conjectures que plusieurs Toscans

ont apportées pour en faire un Florentin (*f*), ne peut pas l'emporter fur les marques trop claires que l'auteur nous donne de fon origine égyptienne (*g*). Mais comme il paffa prefque toute fa vie à Rome, je fuis autorifé à le placer parmi les favans qui ont illuftré la littérature d'Italie. Quelques uns l'ont cru chrétien, contre le témoignage de faint *Auguftin* (*h*) & d'*Orofe* (*i*) qui l'appelle *excellent poëte & Payen très obftiné*. La fource de l'erreur de ceux qui l'ont cru chrétien, eft que parmi les poéfies de Claudien on a inféré des vers où l'on invoque J. C. & où l'on parle en chrétien des faints myftères, vers que l'on croit appartenir à un *Claudien Mamerte*, prêtre de Vienne dans les Gaules. Notre Claudien paffe pour le plus grand poëte qui ait fleuri après le fiècle d'Augufte: du moins fes ouvrages égalent tout ce que les autres ont produit de meilleur. Il furpafferoit même de beaucoup *Lucain* & *Stace*, fi, comme je l'ai dit *d'Ovide*, il favoit modérer fon génie, & prévenir fes chûtes. En effet on le voit fouvent prendre l'effor, & s'élever fi haut, qu'on le perd de vue; mais bientôt après on le voit ramper fur la terre d'un air à faire croire qu'il ne fauroit plus fe relever. Mais là deffus il faut voir la favante differtation de M. *Mérian*, inférée dans les mémoires de l'académie de Berlin (*k*). Ce favant a parlé de Claudien en juge éclairé, & l'on ne fauroit rien ajouter à fes décifions.

Avien, (*Rufus Feftus Avienus*), contemporain de Claudien, fut un autre poëte illuftre. On foupçonne que c'eft le *Rufus Feftus*, proconful de la Grèce, dont *Gruterus* a rapporté une infcription (*l*). Quelques auteurs ont cru qu'il Avien.

(*f*) V. les notes de *M. le Comte Mazzuchi* aux vies des illuft. Florent. de *Philip. Villani.* (*g*) Epift. I. & V. (*h*) De civit. dei. l. II. ch. 26. (*i*) Hift. l. VII. ch. 35. (*k*) T. XX. p. 437, &c. (*l*) Thef. Infcript. p. 464.

étoit Espagnol, parce que dans son poëme de la mer de Cadix, il dit, qu'il connoissoit les lieux: plaisante raison pour l'enlever à l'Italie! Ce poëte, qui mérite une place distinguée après Claudien, traduisit en vers héroïques la description de la terre de *Denys d'Alexandrie*. On a ce poëme, avec un fragment d'un autre poëme *sur la mer depuis Cadix jusqu'à Marseille*. On a aussi quarante deux fables qu'il composa à l'imitation de celles de Phèdre, & dédia à un *Théodose*, qui, à ce que l'on croit, est Aurélius Théodose *Macrobe*, qui, de son côté a donné à ce poëte une place dans ses *Saturnales*.

Rutilius. Rutilius, (Claudius Rutilius Numatianus), étoit né dans les Gaules; mais son père avoit été gouverneur de la Toscane, & les Pisans lui avoient érigé une statue, dont le fils parle dans son poëme. Lui-même séjourna fort longtems en Italie, & il fut préfèt de Rome, & préfèt du Prétoire. On n'a qu'à lire à ce sujet ce que le P. *Corsini* en dit avec son érudition ordinaire (*m*). Le poëme de Rutilius en vers élégiaques contient la description du voyage qu'il fit en retournant de Rome dans les Gaules, mais il n'est pas fini. L'auteur l'écrivit vers l'an 420, suivant les remarques de *Tillemont* (*n*).

Faltonia Proba. Il y eut aussi une femme qui acquit une grande réputation par ses poésies. Elle s'appeloit Faltonia Proba, Dame romaine, qu'on a confondue avec *Anicia Faltonia Proba*, femme d'Anicius Probus, & qui passa pour avoir introduit les Goths dans Rome. Le Prélat *Fontanini* a fait voir que celle dont nous parlons, étoit femme du proconsul Adelfius (*o*). Elle composa un poëme sur les guerres civiles des Romains; mais il n'existe plus, & on n'a de Proba que ses *Centons*

(*m*) De pref. urb. p. 292. (*n*) Not. 3. sur Honor.
(*o*) De antiquit. lib. II. ch. 1.

virgiliens ſur la vie de J. C. Elle les dédia à l'Empereur Honorius.

Je devrois nommer ici Optatianus Porphyrius, auteur d'un poëme acroſtiche à la louange de Conſtantin, poëme qu'on trouve avec des lettres de l'auteur à ce Prince & du Prince à l'auteur, & Sédulius, qui vécut ſous Théodoſe le Jeune, & qui fit le *poëme paſchal*; Proculus de Ligurie, & Quintianus du même pays, s'il n'étoit pas incertain de quelle nation étoient les deux premiers, & s'ils s'arrêtèrent en Italie, & s'il exiſtoit quelque choſe des ſeconds. Autres poëtes.

55 Sur l'hiſtoire de ce tems.

Dans ce tems de révolutions, & d'invaſions, qui cauſèrent la ruine d'une ſi grande partie de l'Empire Romain, rien n'auroit été plus néceſſaire que de bons hiſtoriens qui appriſſent à la poſtérité les cauſes politiques de ces évènemens, leurs détails, la qualité, l'origine, & les mœurs des barbares, qui envahirent les diverſes provinces, la réſiſtance ou la foibleſſe des peuples conquis; le caractère des Princes & des généraux, & de pareils objets qui ſont le but de l'hiſtoire. Les Francs s'emparèrent des Gaules, mais on diſpute encore ſur ce qu'étoient ces Francs: les Goths occupèrent une partie de l'Empire, mais à peine ſait-on, & ce n'eſt que depuis peu, qu'ils venoient de la Scandinavie. Qui étoient les Huns, maîtres des Pannonies? On ſe contente de dire que c'étoient des Tartares ou des Sarmates. Qui étoient les Hérules, qui achevèrent de détruire l'Empire? On conjecture qu'ils ſortoient de la Germanie, ou plutôt on n'en ſait rien. Il y eut une foule d'Empereurs en Occident depuis Valentinien III. Mais on ne connoît guères que les noms de ces Princes. Pour les chefs barbares, l'on ſait en gros leurs exploits dans l'Empire, & rien de plus: quant aux détails particuliers, à la politique & au militaire des Romains dans ces tems, à la condition des peuples, il ne nous reſte que des con-

jectures. Au lieu de bonnes histoires, nous n'avons que des abrégés peu utiles, à la réserve d'une seule histoire très mutilée, & qui ne passe pas l'an 378.

Les Aurélius Victor.

Deux Aurélius Victor, ont fait un abrégé de l'histoire des Césars, le premier depuis Auguste va jusqu'à l'année vingt-troisième de Constance : le second roule sur le même sujet, & on le nomme *Épitome*. Il paroît qu'*Aurélius Victor*, auteur du premier abrégé, étoit Africain; il reçut l'honneur d'une statue, & il obtint de Julien le gouvernement de la seconde Pannonie. Le même auteur écrivit les *vies des illustres Romains*, qu'on a faussement attribuées à *Cornélius Népos*, à *Pline le Jeune*, à *Suétone* & à d'autres. L'auteur de l'épitome est un autre *Aurélius Victor*, surnommé *le Jeune* : quelques auteurs pensent que ces deux écrivains ne sont qu'un seul; mais pourquoi le même auteur auroit-il fait deux ouvrages sur le même sujet, d'autant plus que l'épitome est aussi long que l'abrégé, & qu'il est même quelquefois plus diffus ? Ajoutons que ces deux historiens sont souvent en contradiction. L'on croit avec plus de fondement que le second auteur vivoit du tems d'Honorius.

Eutrope.

On a pareillement le *Bréviaire* ou abrégé d'Eutrope. Comme il y eut dans cet âge plusieurs écrivains de ce nom, tant Grecs que Latins, on ne sait pas auquel de ces *Eutropes* appartient cet ouvrage. Il pourroit bien être de cet Eutrope Grec, dont le philosophe *Libanius* parle dans plusieurs de ses lettres, qui séjourna fort longtems en Italie, & qui écrivit en latin. Le *Bréviaire* en question contient un abrégé de l'histoire romaine depuis la fondation de Rome, jusqu'à Valens, à qui l'ouvrage est dédié.

Auteurs d'autres abrégés & itinéraires.

Un autre abrégé *sur les victoires & sur les provinces des Romains*, dédié à Valentinien II, appartient à un Sextus Rufus, qui est aussi l'auteur d'une *description des XIV. Régions dans lesquel-*

les Rome étoit partagée. On a deux autres descriptions, l'une d'un Publius Victor, l'autre d'un Anonyme du tems d'Honorius & de Valentinien III. Il faut ajouter à ces ouvrages la table de *Peutinger*, & *l'Itinéraire d'Antonin*, livres que l'on présume avoir été écrits sous le règne de Théodose le Grand. La première est aussi appelée du nom de *Conrad Peutinger*, qui en possédoit le manuscrit à Augsbourg. La table & l'itinéraire contiennent une description des provinces de l'Empire.

Ammien Marcellin

Il est tems de dire un mot de la bonne histoire, malheureusement défectueuse, que j'ai indiquée. C'est celle d'Ammien Marcellin. Cet auteur étoit Grec de nation, & militaire de sa profession. Il étoit d'Antioche, & il écrivit en latin; il ne faut pas s'étonner, si son style est embarrassé, & s'il sent partout l'étranger. Le grand mérite de l'auteur consiste dans l'exactitude, dans la bonne foi, dans l'amour du vrai, dans l'impartialité, qu'il observe même à l'égard des Chrétiens, tout Payen qu'il étoit, & dans les réflexions justes & solides, qui embellissent & rendent intéressante son histoire. Il la composa à Rome, où nous savons par une lettre, que *Libanius* écrivit à cet historien, qu'il lut publiquement ses livres, & qu'il reçut les plus grands applaudissemens de ses nombreux auditeurs. Ammien avoit commencé son ouvrage par le règne de Nerva, & il l'avoit amené jusqu'à la mort de Valens. Ainsi il avoit commencé où Tacite avoit fini: & ce dernier n'ayant presque fait que continuer l'histoire de *Tite-Live*: nous aurions toute la suite des évènemens, ou peu s'en faut, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 378, si les malheurs, les incendies, les guerres, & en partie une négligence impardonnable dans ceux qui étoient devenus les seuls dépositaires des anciens manuscrits, n'eussent privé la postérité de pareils trésors, en les lui

faiſant parvenir tronqués, mutilés & dans un état pitoyable. L'ouvrage d'Ammien Marcellin conſiſtoit en trente-un livres; les treize premiers ſont perdus (57).

56 Mallius Théodore, philoſophe.

Rome eut dans ce tems un ſeul philoſophe, & qui plus eſt Chrétien; il s'appeloit Mallius Théodore, Milanois, ſuivant toutes les apparences. Il fut préfêt des Gaules, enſuite de l'Italie, ſous Théodore & ſous Honorius, & il obtint le conſulat l'an 399. Ce fut à cette occaſion que *Claudien* compoſa ſon panégyrique, *de conſulatu Mallii Theodori.* Ce magiſtrat philoſophe écrivit ſur la *morale*, ſur la *nature* & ſur la *providence*; mais tout a péri. Il faut avertir que l'on a mal à propos confondu ce *Mallius* avec *Manilius*, poëte aſtronome du tems d'Auguſte.

De la juriſprudence.

La juriſprudence étoit toujours cultivée à Rome. Il n'y avoit dans tout l'Empire que trois colléges ou académies, d'où ſortoient tous les légiſtes, celle de Rome, celle de Conſtantinople & celle de la Bérite, ville de la Phénicie. Depuis les ſages règlemens faits par Valentinien I, en faveur de l'académie de Rome, elle devint extrêmement fréquentée. Mais il s'en falloit de beaucoup que ce collége produiſît les grands juriſconſultes qu'on avoit vus dans les ſiècles précédens. La juriſprudence romaine avoit toujours été fort embrouillée, & malheureuſement elle l'eſt encore. Mais depuis Conſtantin elle étoit devenue infiniment plus épineuſe, car ce Prince l'avoit entièrement bouleverſée par des changemens ſans nombre. Son premier objet dans ce bouleverſement fut de détruire le plus qu'il put des loix payennes, & d'établir le Chriſtianiſme par des loix nouvelles. Il voulut enſuite changer la forme judiciaire, & le cours des procédures, en introduiſant une réforme propre à donner aux tribunaux une face nouvelle. Cependant il ne fit qu'embarraſſer de plus en plus les juges & les cliens, rendre la juriſprudence

plus difficile & ſouvent contradictoire, & ouvrir un chemin plus vaſte au vil intérêt, & aux ruſes déteſtables de la chicane. Ce fut à cette occaſion, que des Payens, croyant que Conſtantin alloit abolir toutes les loix de ſes prédéceſſeurs, en firent deux recueils ou codes, appelés l'un *Grégorien* & l'autre *Hermogénien* (p). Le premier prit ſon nom de Grégoire, que l'on conjecture celui qui fut préfêt du prétoire l'an 336. le ſecond fut l'ouvrage d'Hermogénianus, fameux juriſconſulte.

Les fils de Conſtantin ajoutèrent d'autres loix au nombre infini de celles que leur père avoit publiées ; Julien ſurvint, & les anulla pour rendre la force aux anciennes, & pour établir celles qu'il forma. Ses ſucceſſeurs détruiſirent à leur tour ſon ouvrage, le nombre & la contradiction des loix parvint à l'excès. Avec les loix la foule des légiſtes ſe multiplia pour le malheur des peuples ; & comme la juriſprudence étoit devenue un véritable cahos, il en arriva que tous ceux qui s'y plongèrent, ne furent guidés que par un ſordide intérêt & nullement par la ſcience & par le talent (58).

A la fin, Valentinien III, en Occident, & Théodoſe, en Orient, ſentirent la néceſſité extrême où l'on étoit de mettre quelque frein à un déſordre ſi criant : ils firent travailler à la formation d'un Code, qu'on appela *Théodoſius*, & moyennant lequel on fit un ſeul corps de l'ancienne & de la nouvelle légiſlation, en la réduiſant à des règles & à des principes. Ce Code ſubſiſta juſqu'à celui de Juſtinien.

Comme les arts dépendent beaucoup des circonſtances du tems, & qu'ils ſuivent d'ordinaire le progrès ou la décadence des ſciences, il n'eſt pas ſurprenant que dans ce ſiècle, ils ne fiſ- 58 Des beaux arts.

(p) Gothofr. Prolegom. ad Cod. Theod. ch. 1.

ſent que des pertes. Lorſque le ſénat ordonna qu'on dreſſât un arc de triomphe à Conſtantin, il fallut enlever à celui de Trajan ſes plus beaux ornemens pour en décorer le nouveau. Le ſeul louable effort de l'architecture romaine parut à l'occaſion du fameux obéliſque que Conſtance fit tranſporter de l'Égypte à Rome & dreſſer dans le cirque, & que ſon père avoit deſtiné pour Conſtantinople. *Ammien Marcellin* (*q*) nous a laiſſé la deſcription de ce travail, qui fut renouvellé du tems de Sixte V. Cependant on continua d'élever à Rome des ſtatues de marbre & de métaux à l'honneur des Princes, de leurs miniſtres & des ſavans; on travailla beaucoup & avec ſuccès, en Moſaïque, genre où Rome à toujours excellé, & qu'actuellement elle a porté au plus haut degré de perfection. Les Papes y contribuèrent dès lors, en faiſant décorer en Moſaïque pluſieurs égliſes. La barbarie s'étoit cependant gliſſée dans cette capitale, de façon qu'il fallut établir un magiſtrat chargé de veiller à la conſervation des beaux monumens de l'ancienne magnificence (*r*). On en gâtoit tous les jours une partie; & la faute en étoit 1°. dans les barbares dont Rome fourmilloit; 2°. dans le zèle indiſcret de quelques chrétiens qui faiſoient une ſotte guerre à tout ce qui ſentoit le paganiſme. Honorius même, tout dévot & imbécille qu'il étoit, fut obligé de défendre que, ſous prétexte de détruire l'idolâtrie, on attentât à ces précieux monumens publics (*ſ*).

Voilà tout ce qu'on peut dire de la littérature de l'Italie, pendant plus d'un ſiècle & demi, & voilà ce que l'hiſtoire nous repréſente à ce ſujet, depuis l'agrandiſſement des Romains, juſqu'à la ruine de leur Empire en Occident.

(*q*) L. XXVII. ch. 4. (*r*) Id. liv. XXVI. ch. 6.
(*ſ*) Cod. Theod. liv. XVI. Tit. X.

Les lecteurs auront pu aiſément ſuivre dans cet abrégé la marche de la littérature de Rome dans ſes commencemens, dans ſes progrès, dans ſa décadence, & dans ſa perte; & ils auront pu s'appercevoir que cette marche a conſtamment ſuivi celle du gouvernement politique. Je ne prétends pas établir par là que la forme du gouvernement, ſa force, ou ſa foibleſſe, ſoient abſolument les cauſes de l'état floriſſant ou malheureux de la littérature; mais il faut convenir auſſi qu'elles y ont une très grande influence.

LIVRE QUATRIEME.

Qui contient l'hiſtoire de la littérature d'Italie depuis la deſtruction de l'empire d'Occident jusqu'à l'époque de Charlemagne. Eſpace d'environ 300 ans.

NOus allons parcourir un long eſpace, mais en grande partie ténébreux & preſque vide. Trois ſiècles entiers nous fourniront à peine, à l'exception de la moitié du premier, aſſez de matière pour continuer ſur le plan que nous nous ſommes preſcrit, l'hiſtoire de la littérature d'Italie. D'un côté l'on verra une foule de nations barbares ſe diſputer tour à tour la poſſeſſion de l'Italie par des guerres longues & cruelles: de l'autre côté les beaux génies, dont ce pays ne fut jamais dépourvu, lutter contre les malheurs du tems & contre l'ignorance qui en étoit la ſuite, éclairer leurs conquérans, tâcher d'empêcher la perte totale des arts & des ſciences; mais on appercevra en même tems qu'ils étoient enveloppés & entraînés par le torrent de la barbarie à laquelle ils s'oppoſoient, & qu'ils ne devenoient

que des ſavans à demi-barbares. Peu à peu on les verra ſuccomber ſous leurs efforts : on craindra pour les derniers jours de la littérature italienne, & l'on ſe croira à la veille de la voir expirer. Telles ſont les révolutions littéraires que nous allons préſenter à nos lecteurs dans ce livre, qui renfermera ce qui eſt arrivé dans ce genre en Italie, depuis l'an 476, juſqu'à l'an 776, lorſque ce pays paſſa ſous la domination de Charlemagne.

ARTICLE PREMIER.

Évènemens politiques & littéraires depuis Odoacre juſqu'à la conquête des Lombards.

§. I. *État civil & littéraire de l'Italie ſous les Oſtrogoths.*

2. ODOACRE, chef des Hérules ayant envahi l'Italie l'an 476, ils ne reſta des débris de la monarchie Romaine en Occident que la ſeule Dalmatie, & un phantôme d'Empereur, qui ne ſurvécut que quatre ans. *Jules Népos*, élevé à l'empire l'an 474, & chaſſé l'année ſuivante par le rebelle Oreſtes, s'étoit retiré en Dalmatie, d'où, de concert avec Zénon, Empereur d'Orient, il avoit excité Odoacre à faire la guerre à l'uſurpateur. L'Hérule la fit pour ſes intérêts ; & ayant conquis Rome & l'Italie, il refuſa de les rendre à Jules. Ce prince foible & infortuné garda encore quelque tems la Dalmatie, & le titre d'Empereur ; mais l'an 480, il fut aſſaſſiné par ſes officiers, & Odoacre réunit ce pays à ſes domaines.

Le conquérant, pour colorer ſes uſurpations, prit le titre de *patrice des Romains*, comme s'il ne tenoit ſes conquêtes que par la volonté & ſous la dépendance de l'Empereur : les ſiens lui

donnèrent le titre de *Roi d'Italie*, ſon gouvernement fut doux & équitable : il conſerva entièrement les loix & les uſages Romains ; & l'Italie, depuis ſi longtems bouleverſée, parut reſpirer ſous le gouvernement des barbares. Cependant, ſoit que cette révolution eût étourdi les Italiens ; ſoit que l'aſſerviſſement eût affoibli les reſſorts des eſprits ; ſoit enfin que l'on ſe perſuadât que pour faire la cour aux nouveaux maîtres, il falloit être ignorans comme eux ; pendant le régne d'Odoacre on ne parle ni de lettres, ni de lettrés.

En attendant, d'autres barbares fort éloignés de l'Italie, formoient le deſſein de ravir ce pays à Odoacre. Théodoric, Roi des Oſtrogoths dans la Méſie, ſe trouvoit dans une mauvaiſe contrée, il étoit toujours aux priſes, tantôt avec les Grecs, tantôt avec d'autres barbares ; d'ailleurs il ſe ſentoit né pour de grands exploits, & il avoit aſſez de pénétration pour les bien concerter, aſſez de valeur pour les ſoutenir & aſſez de ſageſſe pour en conſerver le fruit. Ce prince arracha à l'Empereur Zénon qui le craignoit, ſon conſentement pour l'expédition d'Italie. Il ſe mit en marche avec toute ſa nation ; paſſa ſur le ventre des barbares que l'Empereur lui oppoſoit pour arrêter ſes progrès, & il pénétra en Italie l'an 489. La guerre entre lui & les Hérules ne finit que l'an 493, par la priſe de Ravenne, par la mort d'Odoacre, & par l'affermiſſement de Théodoric dans ſa conquête.

Voilà donc les Oſtrogoths devenus maîtres 3.
de l'Italie. Théodoric étoit ſi ignorant, qu'il ne ſavoit pas même ſigner ſon nom : les Goths ne connoiſſoient d'autre ſcience que celle des armes : ainſi les Italiens alloient devenir des barbares plongés dans l'ignorance, ſi le vainqueur n'eût ſenti, que pour être aimé de ſes nouveaux ſujets, pour les rendre heureux & tranquilles, & pour ſon propre honneur, il devoit ſuivre les

traces des anciens princes, & non ſeulement, gouverner avec douceur, mais encore faire revivre les études, & refleurir les arts & les ſciences dans un pays, où le ſavoir avoit autrefois tenu ſon empire. Quoique Théodoric ne ſe fût jamais occupé que de guerre & de politique; il avoit cependant appris à reſpecter les lettres & les ſavans, pendant le long ſéjour, qu'il avoit fait à Conſtantinople dans ſa jeuneſſe, en qualité d'ôtage de ſon père. D'ailleurs il avoit trop d'eſprit pour ne pas s'appercevoir qu'il falloit laiſſer aux Italiens le loiſir d'étudier, les encourager même, leur en fournir les moyens & les exciter par des récompenſes; tandis que les Goths auroient le maniement des armes & tiendroient en bride les nouveaux ſujets. Il ſentoit auſſi que pour exécuter le beau projet qu'il avoit conçu de laiſſer la forme du gouvernement ſur l'ancien pied à l'exemple d'Odoacre, il falloit confier l'adminiſtration des charges civiles aux Romains & aux autres naturels du pays: auſſi falloit-il les faire étudier; autrement ils auroient été auſſi incapables que les Goths de tout emploi politique. Il faut ajouter à ces réflexions du ſage Théodoric, le choix qu'il fit d'un favori, ſecrétaire & miniſtre, qui eut la gloire de faire refleurir les études en Italie, & qui ſut y rappeler la littérature que les guerres, les déſolations, & le fréquent changement de maîtres, en avoient preſque chaſſée. Cet homme, à qui l'Italie eut de ſi grandes obligations, eſt Caſſiodore, perſonnage qui parut né pour l'honneur de ſa nation, & qui, dans les charges éminentes dont il fut revêtu, employa ſon crédit, ſes richeſſes & ſa doctrine à faire revivre l'ancienne culture des Italiens. Les ſoins de ce miniſtre, ſecondés par le Roi, produiſirent le plus grand effet: les Italiens ſentirent renaître leur penchant pour les études, ils s'y appliquèrent de nouveau, & à une teinte de barbarie près, qui s'étoit gliſſée inſenſible-

ment dans leur pays par le commerce continuel qu'ils avoient avec les étrangers, on peut assurer, que le règne des Ostrogoths, tant qu'ils furent maîtres paisibles de l'Italie, ramena dans cette contrée celui de la bonne littérature.

A Théodoric succéda l'an 526, Athalaric, fils d'Amalasonte, fille de ce prince. Le nouveau Roi étant très jeune, Amalasonte eut le titre de Reine, & l'administration des affaires. Elle avoit été élevée à la romaine : philosophie, poésie, éloquence, érudition, rien ne lui étoit inconnu, & elle avoit pour tout beaucoup de goût & de facilité. Elle auroit souhaité de donner une pareille éducation à son fils ; mais les Goths ne le lui permirent pas, & ils voulurent que le jeune Roi suivît les traces de son ayeul, qui, sans savoir écrire, avoit été un grand prince. Ils eurent lieu de s'en repentir ; Athalaric se livra à la débauche, & il en mourut l'an 534. Pendant les neuf années de son règne, Amalasonte gouverna absolument l'État. Elle chérit Cassiodore, & l'éleva à de plus grandes charges. De son côté ce ministre redoubla ses soins pour l'honneur de Rome, pour l'avantage de l'Italie, & pour le rétablissement des lettres. Ce fut par ses avis & sur ses instances, qu'Athalaric & Amalasonte rendirent aux professeurs du collège de Rome les pensions qu'on leur avoit ôtées environ un siècle & demi auparavant. L'édit de ce rétablissement si glorieux pour les Goths, est probablement de l'an 532.

Deux ans après, Athalaric mourut comme je l'ai dit, & Amalasonte fit déclarer Roi Théodat, fils d'une sœur de Théodoric. Théodat étoit un prince très savant, il avoit étudié avec soin les lettres grecques & latines, & il faisoit ses délices de la philosophie de Platon. Mais toute sa doctrine ne l'empêcha pas d'être un fourbe, un lâche, & un monstre d'ingratitude. Son premier exploit fut de reléguer Amalasonte dans une isle

du lac de Bolsène, où il la fit étrangler. Les partisans de cette princesse songèrent aussitôt à la venger, &, d'intelligence avec les Grecs, ils n'y réussirent que trop pour la ruine du régne Ostrogoth. Cependant Théodat se croyant affermi sur le trône, retint auprès de lui Cassiodore, qui, sans doute, auroit continué à procurer l'avantage & la gloire de l'Italie, sans la guerre horrible qui s'alluma, & qui fit de ce pays un affreux théâtre d'horreurs.

4. L'Empereur Justinien, qui avoit résolu d'arracher l'Italie des mains des barbares, déclara la guerre à Théodat, & envoya le grand Bélisaire, qui l'an 535, enleva la Sicile aux Goths, & étant passé en Italie l'année suivante, s'empara de Rhège par la trahison des partisans d'Amalasonte, & envahit les provinces Méridionales de l'Italie. Théodat, incapable de conduire une armée, nomma général, Vitigis son écuyer, que l'armée fit Roi, & qui, par la mort de Théodat, monta sur le trône. Le nouveau Roi se servit au commencement du ministère de Cassiodore; mais cet homme sage prévoyant les maux qui alloient tomber sur les Goths & sur l'Italie, demanda & obtint son congé, il se retira dans un monastère qu'il avoit fait bâtir, & où il prit l'habit monastique, Nous verrons dans la section suivante ce qu'il fit pour les lettres dans sa retraite, & parmi le bruit des armes.

Je ne ferai pas le récit de la guerre meurtrière & très longue qu'il y eut entre les Goths & les Grecs. Ces détails n'entrent point dans mon plan; & je n'en fais mention que par rapport à ce que la littérature en eut à souffrir. Il n'y eut pas une seule ville en Italie qui ne fût plusieurs fois prise & reprise, saccagée & démantelée: on en détruisit quelques-unes de fond en comble, entr'autres Naples & Milan, & on en passa au fil de l'épée tous les habitans. Rome, plusieurs fois assiégée, toujours affamée, démolie en gran-

de partie, paſſant ſans ceſſe des Goths aux Grecs & des Grecs aux Goths, eſſuya les maux les plus horribles que l'on puiſſe imaginer. Les campagnes de l'Italie furent toutes déſolées par des ravages ſans fin: la faim & la peſte, jointes à la fureur du ſoldat, moiſſonnèrent les habitans, qui, comme le dit *Procope* dans ſon *hiſtoire de la guerre gothique*, étoient également maltraités par les amis & par les ennemis, voyoient leurs poſſeſſions ruinées, leurs meubles & leur argent emportés, & étoient réduits à l'eſclavage, ou aſſommés de coups, ou obligés à mourir de faim. Enfin l'an 563, les Rois *Totila* & *Teia* furent écraſés par Narſès, général des Grecs; les Francs & les Allemands, qui pluſieurs fois avoient ravagé la malheureuſe Italie, furent chaſſés, & les derniers remparts des Goths détruits. Alors la paix revint en Italie, & l'on commença à reſpirer après vingt huit ans de la guerre la plus ſanglante dont on ait la mémoire.

Il falloit bien du tems pour que ce pays réparât ſes pertes: il en falloit autant pour que les lettres, que la guerre avoit fait fuir, y reparuſſent. Narſès, nommé *duc d'Italie & patrice des Romains*, étoit fait pour rappeler la félicité & les ſciences. On avoit vu l'une & les autres ſous le règne d'un Goth ignorant: on les auroit revues ſous le gouvernement d'un Eunuque Perſan, s'il n'avoit été trop vieux pour conduire juſqu'à la fin une ſi grande entrepriſe, ou ſi les Romains avoient pu le ſouffrir. Depuis la mort de Teïa, dernier roi des Oſtrogoths, Narſès avoit fixé ſa réſidence à Rome, où, parmi les ſoins de la guerre, il s'occupoit ſérieuſement du bonheur de l'Italie, de la grandeur des Romains, du bon ordre, que la guerre avoit dérangé, des ornemens publics, de la politeſſe & des ſciences. Mais les Romains, que tant de maux avoient abatardis & rendus indociles & preſque ſauvages, n'enviſagèrent qu'avec dédain ce que le bon &

ſage Patrice faiſoit pour leur avantage: ils obligèrent l'Empereur à le rappeler, & Narſès, déjà plus que nonagenaire, en mourut de chagrin.

Les Romains ne méritoient pas d'avoir un tel homme pour chef: mais les maux qui furent la ſuite de leur faute, retombèrent ſur toute l'Italie. Alboin, roi des Lombards, qui occupoient une partie de la Pannonie, n'attendoit que la mort ou le départ du brave Narſès pour ſe jeter ſur l'Italie: c'eſt ce qu'il fit l'an 568; & dès lors le pays, jadis maître du plus grand des empires, & devenu en peu de tems la proie du premier occupant, paſſa pour la plus grande partie ſous la domination des plus féroces & des plus ignorans de tous les barbares.

Tel eſt le tableau que l'Italie nous offre depuis la conquête qu'en firent les Hérules juſqu'à celle des Lombards. Voyons à préſent quels hommes de lettres vécurent dans un tems ſi critique.

§. II. *De Caſſiodore, & de ce qu'il fit pour ranimer la littérature en Italie.*

5\. Ce n'eſt pas ma coutume, comme les lecteurs ont pu le remarquer dans les livres précédens, de m'arrêter trop longtems ſur les détails particuliers des ſavans, parce que ce n'eſt pas leur hiſtoire que j'écris mais celle de la littérature. Cependant, qu'il me ſoit permis, de m'étendre un peu au ſujet de Caſſiodore; la littérature qu'il rappela, qu'il encouragea, & qu'il ſoutint de toutes ſes forces en Italie, m'oblige à entrer dans quelque détail à ſon ſujet (58).

Magnus Aurélius Caſſiodorus Sénator, étoit d'une ancienne famille romaine; ſon père & ſes ayeux avoient toujours ſervi avec gloire dans les plus grands emplois civils & militaires. Le père ſur tout avoit le mérite d'avoir retenu la Sicile dans l'obéiſſance de Théodoric & d'avoir gouverné en

grand homme la Lucanie & l'Abruzze. Théodoric le créa préfêt du prétoire; & à cette occasion il lui adressa une lettre qui est la troisième dans le premier livre des Épitres qu'on a sous le nom de Cassiodore. On avoit toujours cru que cette lettre & les éloges qu'elle contient, regardoient notre Cassiodore : mais le *P. Sirmond* (*a*) & *M. de Buat* (*b*) ont prouvé que c'est du père qu'on y parle. Il faut aussi remarquer que dans toutes les lettres adressées à Cassiodore le fils, ou dans celles où il est parlé de lui, il n'a que le nom de *senator*, ce qui le distingue du père.

Le savant, dont je parle, nâquit à Squillace dans la Calabre vers l'an 470. Il fit ses études à Rome : le mérite de son père & ses propres talens lui donnèrent bientôt entrée à la Cour de Théodoric, qui d'abord le fit questeur, & le nomma son secrétaire, & quelque tems après le créa maître des offices du sacré palais, charge très éminente dans le Bas-Empire. Enfin l'an 514. ce prince l'éleva au consulat. Athalaric, ou plutôt Amalasonte, le fit préfet du prétoire, emploi dans lequel il fut confirmé par Théodat. Il auroit continué à jouir des mêmes dignités sous Vitigès, si la malheureuse guerre qui s'alluma, ne l'eût porté à songer à la retraite, étant alors âgé d'environ soixante-dix ans.

C'est ici que *M. l'abbé de St. Marc*, dans son *abrégé de l'histoire d'Italie* (*c*), jette des soupçons très graves sur Cassiodore, comme s'il ne s'étoit retiré que parce qu'il étoit complice de la mort d'Amalasonte. Personne n'avoit imaginé jusqu'à nos jours que Cassiodore eût la moindre part à cet énorme attentat; c'est pourquoi il faut examiner les raisons qui ont porté *M. l'abbé de*

(*a*) In notis ad Ep. Ennod. L. III. Ep. 1. (*b*) Dans un mémoire inséré dans le 1 tome de l'Académie de Bavière. (*c*) T. I. pag. 143.

St. Marc à former des ſoupçons de cette nature. En parlant de la retraite de Caſſiodore, il s'exprime ainſi : „ Il paroît que l'amour de la ſolitu-
„ de, & le deſir de laiſſer, comme l'on dit, un
„ intervalle entre la vie & la mort, ont été les
„ ſeuls motifs qui l'ont fait moine. Mais pour-
„ tant ſa retraite précipitée, lorſque Vitigès va
„ ſuccomber ſous les armes de Béliſaire, &
„ le bruit qui couroit que les Goths attachés
„ à Mataſonte, fille d'Amalaſonte & d'Eutarie,
„ vouloient venger la mort de la mère de cette
„ princeſſe, donnent lieu de ſoupçonner que
„ d'autres motifs lui firent quitter la Cour. L'hiſ-
„ toire ne doit rien diſſimuler. La mort ſi
„ prompte d'Amalaſonte eſt une énigme difficile
„ à deviner. Théodat étoit-il aſſez puiſſant pour
„ oſer ſeulement en concevoir le deſſein? Caſ-
„ ſiodore qui, depuis longtems premier miniſtre
„ d'État, devoit avoir bien plus de crédit qu'un
„ prince mépriſé, nouvellement placé ſur le trô-
„ ne, ne devoit-il pas prendre des meſures pour
„ empêcher la ruine & l'aſſaſſinat de la fille de
„ Théodoric ſon bienfaiteur & ſon ami, d'Ama-
„ laſonte ſa bienfaitrice & ſon amie elle même?
„ Je ne ſais ſi je dois le dire : la mort de cette
„ princeſſe infortunée couvre la vie de Caſſiodo-
„ re d'un nuage qui me fait de la peine". Pour épargner cette peine à *M. de St. Marc*, on n'a qu'à relever la foibleſſe de ſes raiſons. Caſſiodore ſe retire lorſque Vitigès eſt prêt à ſuccomber, & lorſqu'on veut venger le ſang d'Amalaſonte; Caſſiodore étoit donc complice du meurtre de cette princeſſe. Le moyen de voir la juſteſſe de cette conſéquence? Vitigès avoit épouſé Mathaſonte, fille de la Reine, afin de s'allier à la maiſon de Théodoric, & de ſe rendre par là plus reſpectable & plus cher à ſes ſujets. Si le crime de Caſſiodore avoit été avéré, ou s'il y en avoit eu quelque ſoupçon, Caſſiodore n'auroit-il pas été la première victime que Vitigès eût ſacrifiée

à ſon épouſe, à ſa nation, & à ſes propres intérêts? Cependant au lieu de l'immoler aux mânes d'Amalaſonte, il le confirme dans toutes ſes dignités, & le prend pour ſon ſecrétaire. Mais, dira t-on, Vitigès n'étoit pas aſſez fort dans ces commencemens pour ſe défaire d'un tel miniſtre, qui ne ſe trouva vraiment en danger qu'à l'approche des Grecs, réſolus de tirer raiſon de la mort de la princeſſe leur amie & alliée. Ce fut alors que Caſſiodore courut ſe retirer dans un monaſtère. Où donc ce monaſtère étoit-il ſitué? à Vivier près de Squillace. L'auteur en queſtion a-t-il oublié que Squillace eſt dans la Calabre, & que cette province & preſque tout le pays qui forme à préſent le royaume de Naples, étoient déjà tombés au pouvoir de Béliſaire? Croyoit-il que le monaſtère pourroit ſauver un pareil coupable, & que les Grecs accoutumés à violer les lieux les plus ſacrés, & Béliſaire qui arracha les habits pontificaux à un pape que l'égliſe reconnoît pour ſaint, le chargea de chaînes, & le fit enſuite reléguer en exil & mourir de faim (59), auroient reſpecté l'aſyle & le froc de Caſſiodore? Mais, dit l'auteur pour appuyer ſes ſoupçons, Théodat étoit mépriſé, il venoit de monter ſur le trône, & il n'avoit aucune autorité: ainſi il ne pouvoit pas même oſer former le deſſein de tuer Amalaſonte; ce fut donc le premier miniſtre d'État qui, pouvant prendre des meſures pour empêcher cet aſſaſſinat, & ne l'ayant pas empêché, fut, peut-être, le complice de cette ſcélérateſſe. Ce raiſonnement eſt foible. Théodat n'étoit pas mépriſé & ſans autorité au commencement de ſon règne; il le fut dans la ſuite. Les Goths venoient d'exciter une ſédition en faveur de ce prince: ils l'avoient demandé pour leur Roi, & ils avoient obligé Amalaſonte de lui déférer la couronne. Peut-on avoir une marque plus certaine de l'eſtime & de la vénération que les Goths avoient pour

Théodat avant que la royauté le fît mieux connoître? Porté ſur le trône par les vœux de la nation, il profita de l'aveuglement plublic pour oſer concevoir le deſſein de tuer Amalaſonte, qui lui donnoit de l'ombrage. Dans ces premiers jours il pouvoit tout oſer, & il le fit pour ſon malheur. Étoit-il néceſſaire au reſte que Caſſiodore en fût informé, & y prêtât ſa main? Le nouveau Roi n'avoit-il pas d'autres officiers & miniſtres? N'avoit-il pas une armée entière à ſes ordres? Ne connoiſſoit-on pas trop l'intégrité de Caſſiodore & ſon attachement au ſang de Théodoric, pour qu'on haſardât de l'attirer dans un pareil complot? „ Mais, ajoute l'auteur, „ je n'aime point à le voir miniſtre du meurtrier d'Amalaſonte. C'eſt alors que j'aimerois „ le voir aller ſe faire moine à Vivier". L'on diroit que *M. de St. Marc* étoit préſent à ces évènemens, tant il en parle avec aſſurance. Qui lui a dit que Caſſiodore à cette occaſion ne demanda pas à ſe retirer? Que ſait-il quelles furent les circonſtances qui l'empêchèrent de quitter la cour? Il le fit du tems de Vitigès, & doit-on attribuer à la crainte d'une punition chimérique, ce qui fut l'effet d'une ſage prévoyance? Voilà donc tous les ſoupçons diſſipés, & l'honneur rendu à un perſonnage qui ne méritoit pas qu'on jetât le moindre doute ſur ſon innocence (60).

6. Caſſiodore ſe retira donc dans les environs de Squillace ſa patrie, près d'un lieu délicieux, où il avoit fait bâtir un grand monaſtere qu'il dota avec profuſion. Là il prit l'habit religieux, & ne s'occupa plus que de ſon ſalut, de ſes études, & des moyens d'exciter les eccléſiaſtiques à cultiver les ſciences ſacrées & profanes. De tout tems il avoit conſacré ſes ſoins à ce grand objet. Savant lui même, il auroit voulu que tout le monde le fût également. Pendant ſon long miniſtere, il fut le diſpenſateur de toutes les charges civi-

les, & il n'y éleva que ceux qui à la probité des mœurs & à une capacité reconnuë joignoient la doctrine & l'amour pour les ſciences ; & afin que perſonne n'ignorât ſes intentions, dans toutes les lettres qu'il écrivit au nom de ſes princes à ceux qui étoient élevés aux charges, & au ſénat pour leur notifier leurs nominations, il n'oublia jamais de relever le ſavoir des nouveaux employés, voulant que tout le monde ſût que c'étoit leur mérite qu'on recompenſoit. Il s'appliqua ſur-tout à faire fleurir les études à Rome qu'il appeloit la ville des lettres, la mère, & la nourrice de l'éloquence, & le temple de la vertu (*d*). Par de pareilles louanges, il tâchoit de réveiller l'ancien amour des Romains pour les études ; & par le collège qu'il rouvrit, par les penſions qu'il fit donner aux profeſſeurs, il ranima le goût des ſciences, & rendit à Rome l'honneur d'être le centre de la littérature de toute l'Italie. Enſuite étant dans ſon monaſtère, il le fournit d'une grande bibliothèque, & il employa une partie de ſes tréſors à chercher par tout les bons manuſcrits, qu'il fit copier & dont il augmenta le nombre avec un ſoin infini. Il vouloit que ſes moines employaſſent une partie du jour à cette occupation à laquelle, tout vieux qu'il étoit, il ne dédaigna pas de s'adonner lui même : & afin de prévenir autant qu'il étoit poſſible les fautes des copiſtes, il écrivit à l'âge de quatre vingt treize ans un *traité d'ortographe*, pour l'inſtruction des moines. Ainſi l'on peut aſſurer, que, ſi malgré les malheurs des anciens tems, il nous eſt reſté une bonne partie des meilleurs ouvrages de l'antiquité, ſi, comme tout le monde le ſait, nous en avons preſqu'entièrement l'obligation aux moines, nous le devons principalement aux ſoins, aux travaux, & à la généroſité de Caſſiodore.

Ce grand homme, ſoit au milieu des occupa- 7

(*d*) L. V. Var. Ep. 22. L. IV. Ep. 6, &c.

tions immenſes qu'exigeoit de lui le miniſtère, ſoit dans ſa retraite, employa utilement ſa plume à la publication d'un grand nombre d'ouvrages. Il prononça devant les princes pluſieurs *Panégyriques*, & écrivit une *hiſtoire des Goths*, partagée en douze livres; mais tout cela eſt perdu. Il nous reſte la *chronique* où il renferme l'hiſtoire générale du monde depuis la création jusqu'à l'an 519 de l'ère chrétienne, ouvrage qui ne fait pas beaucoup d'honneur à ce ſavant, à cauſe de la négligence & des fautes dont il eſt rempli. Étant préfêt du prétoire, il compoſa ſon beau livre *ſur la nature de l'ame*, & il commença le recueil de ſes lettres & de celles qu'il avoit écrites au nom de ſes ſouverains; recueil qu'il acheva dans la ſuite. Dans le monaſtère, il écrivit ſes *commentaires ſur les Pſeaumes*, *ſes inſtitutions des lettres divines & humaines*, le *commentaire grammatical* ſur le livre de *Donat*, le *mémorial* ou abrégé *de la ſainte Écriture*, les *réflexions ſur les Actes & Épîtres des Apôtres & ſur l'Apocalypſe*, un *comput ſur la Pâque*, & le *traité d'ortographe* dont j'ai parlé. L'on ne ſauroit mieux définir le ſtyle de l'auteur dans tous ces ouvrages, qu'en l'appelant *barbaro-élégant*: il eſt barbare, on ne peut pas le nier: l'on ne ſavoit pas écrire autrement dans ce ſiècle: mais il eſt fleuri, harmonieux, orné ſeulement un peu trop d'amplifications & de digreſſions longues & inutiles.

Non content de travailler, Caſſiodore encouragea ſes amis à ſuivre ſon exemple, & ce fut par ſon conſeil qu'Épiphane, ſurnommé le *Scholaſtique*, traduiſit du grec en latin les hiſtoires de *Socrate*, de *Sozomène*, & de *Théodoret*, dont enſuite il fit l'abrégé que l'on a ſous le nom d'*hiſtoire Tripartie*. A la prière de Caſſiodore, *Mutien*, auſſi appelé le *Scholaſtique*, traduiſit les trente-quatre Homélies de St. *Jean Chryſoſtome* ſur l'Épître aux Hébreux, & le livre de *Gaudence* ſur la muſique. Enfin par les avis de ce grand homme

Bellator fit des commentaires ſur l'écriture, & traduiſit du grec en latin quelques ouvrages d'*Origène*; Caſſiodore l'aida dans cette traduction.

Il eſt ſurprenant qu'un homme qui avoit paſſé ſes jours dans des emplois auſſi pénibles qu'élevés, & dans une application perpétuelle, ait pu atteindre & peut-être paſſer l'âge de cent ans. Il mourut dans ſon monaſtère, on ne ſait pas en quelle année, mais ce fut certainement après que les Lombards eurent envahi l'Italie.

En général on peut dire que ſi, malgré le changement de maîtres, & malgré l'ignorance, les lettres furent cultivées en Italie, ſi les beaux arts ne ſe perdirent pas entièrement; s'il y eut des hommes diſtingués dans tous les genres, comme nous allons voir qu'il y en eut; on le doit au grand Caſſiodore. Ceux qui ſouhaitent d'apprendre des détails plus particuliers ſur ce fameux perſonnage, n'ont qu'à lire la vie que le *P. Garet* en a miſe à la tête de la grande édition des œuvres de Caſſiodore, que ce père publia à Rouen l'an 1679.

§. III. *Belles lettres, philoſophie*, &c.

8. Soin qu'on eut de corriger & de publier les exemplaires des anciens auteurs.

Depuis long tems on avoit négligé & preſque perdu les anciens auteurs. La paix & le bon gouvernement de Théodoric & d'Amalaſonte, ranimèrent l'ardeur des Italiens pour les belles lettres; on commença à rechercher avec ſoin les écrits des anciens orateurs & poëtes, & on ſongea aux moyens de les conſerver. Des hommes diſtingués par leur ſavoir, par leur naiſſance & par leurs emplois, ſe dévouèrent à la correction & à la publication des anciens manuſcrits. On a vu ce que fit *Caſſiodore* à ce ſujet. Il faut ajouter Vétius Agorius Baſilius Mavortius, qui fut conſul l'an 526, & dont on trouve le nom dans quelques exemplaires d'Horace: & Turcius Rufus Apronianus Aſtérius, conſul

dans l'année 494, qui retoucha, corrigea, & embellit le fameux manuſcrit de Virgile, piece très remarquable pour ſon ancienneté, que l'on conſerve dans la bibliothèque de S. Laurent à Florence (61). Ce même ſeigneur copia & publia d'autres ouvrages poétiques, & lui même s'exerça avec ſuccès dans la poéſie.

9. Poëtes, orateurs & autres lettrés.

Boëce, dont nous parlerons plus bas, fut un des meilleurs poëtes de ſon âge, & ſurpaſſa ceux des deux ſiecles précédens. Un autre poëte fut S. Ennode, Évêque de Pavie, Gaulois de naiſſance. Nous avons quantité de ſes poéſies ſacrées & profanes en pluſieurs genres; auſſi bien que des harangues panégyriques & ſcholaſtiques, des ſermons & autres pièces d'une éloquence ſouvent harmonieuſe, très ſouvent obſcure, & toujours barbare. Enfin on a le recueil de ſes lettres, qui jettent beaucoup de lumière ſur l'hiſtoire de ce tems là, les vies de quelques ſaints, & d'autres petits ouvrages. Le *P. Sirmond* a donné une édition complètte de toutes les œuvres de cet écrivain, avec des éclairciſſemens & des notes (*a*).

Dans les œuvres d'Ennode, on trouve des notices ſur Fauſte, ſur Aviénus, ſur Olibre, ſur Probinus, ſur Céthégus, & ſur pluſieurs autres ſavans de cet âge, tous revêtus des plus hautes dignités par le ſoin de Caſſiodore, moins à cauſe de leur nobleſſe que de leur doctrine. Tous furent des amateurs diſtingués des belles lettres & particulièrement de la poéſie & de l'éloquence. Arator fut un autre lettré illuſtre. Comme l'on ſait qu'il étoit Ligurien, pluſieurs villes de ce pays, ſur tout Milan & Gènes, ſe le diſputent. Il eſt cependant certain qu'étant orphelin, il reçut ſon éducation de Laurent, évêque de Milan, qui l'avoit retiré chez lui. Parmi les lettres de Caſſiodore il y en a

(*a*) A Paris 1611.

une écrite à Arator au nom du Roi Athalaric (*b*), par laquelle ce Roi l'élève au rang de comte des domestiques ou juge du sacré palais. A cette occasion on fait l'éloge du nouveau comte, comme d'un homme qui brilloit par une éloquence fleurie & solide. Arator étoit aussi poëte. Il parvint à d'autres dignités: ensuite il quitta la Cour, embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait sousdiacre de l'église romaine. Ce fut alors qu'il composa en deux livres, son poëme sur l'*histoire apostolique*. Il le lut publiquement à Rome avec des applaudissemens prodigieux, & le Pape Vigile ordonna que l'original seroit placé dans l'archive de l'église. Nous avons les épigrammes sacrées de Rusticus Elpidius: on croit que c'est cet Elpidius qui fut diacre, & en même tems médecin du Roi Théodoric. Il nous est resté aussi quelques poésies de Godelbert, & la *vie de S. Bénoit* écrite en vers assez bons pour le tems, par Marc, moine du Mont Cassin. Le *P. Mabillon* l'a publiée (*c*). C'étoit alors, suivant l'opinion la plus probable, que vivoit Maximien Toscan, auteur des élégies amoureuses attribuées à *Gallus* (*d*).

Le malheur de ce siècle fut de n'avoir aucun historien. Sans les lettres de *Cassiodore* & d'*Ennode*, nous ignorerions entièrement ce qui est arrivé sous Théodoric, sous Amalasonte & sous Athalaric son fils. Jordan ou Jornandes, que l'on croit moine en Italie, quoiqu'il fût Alain de naissance, fit un mauvais abrégé de l'*histoire des Goths* par Cassiodore. Maximien, évèque de Ravenne, écrivit aussi une *chronique* à l'imitation de Jérôme & d'Orose; mais elle est perdue.

Mais la philosophie fut illustrée par le célèbre 10. De Boëce & d'autres philosophes.

(*b*) L. VIII. Ep. 12. (*c*) Acta S. S. Ord. S. B. D. T. I. (*d*) Voyez le livre II. de cette histoire, époque II. §. I.

Boëce. Cette ſcience avoit été négligée, & preſque oubliée à Rome depuis pluſieurs ſiècles. Boëce la reſſuſcita, & lui rendit autant & plus de luſtre qu'elle n'en avoit eu du tems de Sénéque.

Anicius Manlius Torquatus Sévérinus Boetius étoit iſſu d'un ſang très illuſtre entre les anciens Romains. Il naquit la même année que Caſſiodore ou environ. Son père, ſurnommé *Flavius*, avoit été conſul ſous Odoacre l'an 487; il le fut lui-même en 510; & il eut la ſatisfaction de voir ſes deux fils *Boëce* & *Symmaque* conſuls dans une même année; ce fut l'an 522. On peut voir dans une lettre écrite à ce philoſophe par Caſſiodore au nom du Roi Théodoric (*e*) les magnifiques éloges qui y ſont répandus & le dénombrement des talens de ce grand homme. Il parvint par ſa doctrine & par ſon patriotiſme à être l'idole des Romains & à primer abſolument dans le ſénat. Les Grecs eux-mêmes avoient pour lui une eſtime particulière, & l'égliſe romaine en général le regardoit comme un ſoutien & comme un défenſeur intrépide. Tant de qualités brillantes cauſèrent ſa perte. L'Empereur Juſtin I perſécutoit les Ariens dans l'Orient: Théodoric menaça d'uſer de repréſailles ſur les Catholiques de ſes États, & la méſintelligence ſe mit entre ces Catholiques & le Prince, qui ſoupçonna les Romains ſur tout de s'entendre avec l'Empereur. On accuſa des perſonnages conſulaires: Boëce alla à la Cour pour les défendre; & on tourna l'accuſation contre lui. Alors la haine, l'envie & la défiance ſe réunirent pour le perdre: Théodoric remit la cauſe de Boëce au ſénat, qui, connoiſſant l'intention du Roi, crut lui faire ſa cour en prononçant la ſentence de mort contre ce grand perſonnage. Le Roi en ſuſpendit pour

(*e*) L. I Ep. 45.

quelque tems l'exécution, & en attendant il le fit renfermer dans une prison étroite à Pavie ou dans les environs. Enfin il ordonna qu'on le fit mourir. Ceux qui en furent chargés, soit par haine de la religion, soit par haine personnelle, lui donnèrent la mort au milieu des plus cruels supplices (*f*), l'an 524. Lorsque les Romains passèrent sous la domination des Grecs, ils firent voir combien ils regrètoient Boëce; car à l'instigation de *Rusticiane*, veuve de ce philosophe, ils abattirent toutes les statues & autres images de Théodoric. Totila ayant repris Rome, les Goths demandèrent à grands cris la mort de cette dame: cependant ce sage Roi ayant sçu que pendant le siège elle s'étoit réduite volontairement à la dernière mendicité pour soulager la misère de ses concitoyens, ferma l'oreille aux instances de ses sujets. On voit à Pavie le tombeau de Boëce, & un autel dressé à son honneur: & comme on suppose que la cause principale de son supplice a été la religion, on en fait tous les ans la fête, comme d'un martyr. D'ailleurs il est certain que Boëce réunit la probité à la doctrine, & qu'il fut constamment un modèle de toutes les vertus chrétiennes.

Il étoit philosophe & théologien, & il introduisit les subtilités & la manière du Péripate dans ces deux sciences. Cette méthode entièrement nouvelle par rapport aux Latins, a fait à Boëce beaucoup d'honneur pendant plusieurs siècles; mais à présent on en est revenu. Il l'avoit puisée dans Aristote, dont il étudia à fond les écrits, & dont il se servit dans tous ses traités philosophiques & théologiques (62). Aristote ne fut pas le seul modèle de Boëce: il puisa

(*f*) L'anonyme Vales, qu'on trouve à sa suite de l'histoire d'Ammien Marcelin.

auſſi dans les ſources de Ciceron & de Porphyre. Il écrivit ſur la logique, ſur la géométrie, ſur l'arithmétique, & ſur la muſique, dans laquelle il étoit très grand connoiſſeur. Il s'exerça dans la méchanique & dans l'aſtronomie. Bon poëte, il fit, comme je l'ai dit, des vers ſupérieurs à ce qu'on avoit vu depuis long tems. Grand théologien il compoſa des traités ſur les matières de foi & particulièrement ſur la Trinité contre les Ariens. Mais il fit principalement ſes délices de la philoſophie morale où il égala Sénéque, s'il ne le ſurpaſſa pas. Nous en avons un grand témoignage dans ſon livre admirable de *la conſolation de la philoſophie*, ouvrage mêlé de proſe & de vers qu'il écrivit dans ſa priſon. Mais c'eſt aſſez parler de Boëce, dont on peut lire la vie publiée par l'*abbé Gervaiſe* à Paris l'an 1755.

Symmaque le jeune. Symmaque beau père de Boëce, fut dans ce tems là un autre philoſophe très eſtimé. On voit par les dédicaces que ſon gendre lui adreſſa, la haute eſtime qu'on avoit pour la vertu & pour le ſavoir philoſophique de *Symmaque*. Il étoit iſſu d'un autre *Symmaque*, dont j'ai parlé dans le livre précédent. Symmaque & Boëce étoient les deux lumières du ſénat Romain. Enveloppé dans le malheur de ſon gendre, il eut la tête tranchée par ordre de Théodoric l'an 525; & la dignité, la gloire, & l'autorité du ſénat périrent avec lui. Il ne paroit pas que Symmaque ait laiſſé d'ouvrages: il profeſſa la philoſophie en homme ſavant & chrétien: mais probablement il ſe contenta de l'enſeigner par ſes diſcours & par ſon exemple.

II. De la médecine. Quant aux médecins de ce ſiècle, il n'eſt fait mention que d'Elpidius qui étoit dans l'ordre du diaconat, & qui fut le premier médecin du Roi Théodoric. Le *P. Sirmond* à rapporté de bonnes raiſons pour croire que ce médecin étoit Milanois (*g*): cependant on l'a mis parmi les

(*g*) In notis ad Ennot. Ep. VIII. L. VIII.

ſavans François dans l'*Hiſtoire littéraire* de ce pays, à cauſe qu'on le trouve appelé diacre de Lyon. J'ai déjà dit qu'on le ſoupçonne être le même que le poëte *Ruſticus Elpidius.* Si cela eſt, il fut honoré du titre d'*illuſtre* qu'il reçut de Théodoric, & de la charge de queſteur, à laquelle il fut probablement nommé avant d'entrer dans l'ordre eccléſiaſtique. *Fabricius* eſt cependant d'opinion que le médecin & le poëte ſont deux perſonnes différentes (*h*). La médecine fut honorée & encouragée par Théodoric qui érigea le *collège des Archiatres*, & établit ſur eux un comte ou préſident général (*i*).

Il y eut dans ce ſiècle de grands changemens dans la juriſprudence. Comme les Hérules & les Goths ne touchèrent point à la conſtitution du gouvernement civil de l'Empire, on continua à ſe ſervir en Italie du code théodoſien. Il eſt vrai que les Goths reſtèrent attachés à leurs coutumes; mais comme il pouvoit y avoir des procès entre un Romain & un Goth, on trouva néceſſaire de faire des règlemens à ce ſujet. C'eſt ce que fit Théodoric par des loix en forme d'édits, qu'il publia de l'avis des plus ſages & des plus expérimentés entre les deux nations (63). Quelque tems après. Juſtinien étant parvenu au trône de Conſtantinople, voulut éterniſer ſon nom par un code immenſe, dans lequel il comprit toutes les loix romaines; il commença par les plus anciennes; il les diſpoſa par règles & par principes; tâcha d'expliquer ce qu'il y avoit de contradictoire entr'elles; & y ajouta un très grand nombre de nouvelles loix que les circonſtances du tems, des coutumes, de la religion avoient rendu néceſſaires. Cet énorme ouvrage, au lieu de ſimplifier la 12. De la juriſprudence & du code Juſtinien.

(*h*) Bibl. lat. med. & Infim. & T. II. (*i*) L. VI. Var. Formul. XIX.

jurisprudence, & de frayer des chemins sûrs, droits & faciles aux décisions, ne fit qu'en rendre la route plus épineuse & plus longue, multiplier de faux détours, & ouvrir une source inépuisable de procès & de difficultés. Cette collection fut divisée en *pandectes*, en *digestes* & en *novelles*; & donnée pour la seule règle de droit à observer dans tout l'Empire Romain. Tant que les Goths furent les maîtres de l'Italie, on n'y reçut point le code de Justinien : mais lorsque ce Prince les eut domptés, il fallut se conformer à ses intentions. Ainsi s'établit ce qu'on appelle *droit romain*, qui sert encore aujourd'hui de base à la jurisprudence d'une grande partie de l'Europe, mais qui ne le devint qu'après plusieurs autres révolutions, que nous exposerons autant que notre plan le permettra.

§. IV. *Études ecclésiastiques.*

13. Cassiodore, Ennode & Boëce.

En donnant des notices sur *Cassiodore*, sur *Ennode* & sur *Boëce*, j'ai parlé de leurs études & de leurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques. Ces trois grands hommes firent un mélange très louable des sciences sacrées & profanes, & apprirent aux autres par leur exemple à s'occuper avec avantage de ces deux sujets, qui, lorsqu'ils sont bien employés, se servent mutuellement d'appui & d'ornement. Outre ces trois écrivains, le clergé d'Italie en eut encore un petit nombre, dans lequel un étranger fut celui qui se fit le plus considérer.

Dénys le Petit.

C'est Dénys, surnommé *le Petit*. Il étoit Scythe, mais on ignore de quelle contrée & de quelle nation, parmi le grand nombre de provinces dans lesquelles la Scythie ou la Tartarie a toujours été partagée. Il vécut & mourut à Rome, où il professa le monachisme. C'est là qu'il imagina de supputer les tems par la naissance

ſance de Jéſus Chriſt au lieu de l'ère de la fondation de Rome, & d'autres ères grecques & latines dont on s'étoit ſervi juſqu'alors. On l'appela l'*ère Dionyſienne*, du nom de ſon auteur, & elle eſt connue plus communément ſous le nom d'*ère chrétienne* ou *vulgaire*. Les chronologiſtes modernes s'accordent à dire que Dénys ſe trompa en fixant le commencement de ſon ère quelques années plus tard qu'il ne falloit. On ne s'accorde pas avec la même facilité ſur le nombre de ces années: cependant l'opinion la plus probable paroît celle qui fait reculer le commencement de l'ère chrétienne, ou la naiſſance de Jéſus Chriſt de quatre ans entiers. Ainſi, ſuivant ce calcul, l'année préſente 1777, devroit être la 1781. Mais ce point n'eſt pas encore ſi bien prouvé, qu'il ne ſoit ſujet à de grandes difficultés.

Dénys imagina encore le *nouveau Cycle Paſchal*, composé de quatre-vingt-quinze ans, afin de déterminer pour chaque année le véritable jour où il faut célébrer la Pâque, jour d'où dépendent ceux que la religion à conſacrés aux fêtes mobiles & aux jeûnes. Le premier concile de Nicée avoit ordonné au patriarche d'Alexandrie de former un pareil cycle: on le trouva fautif dans la ſuite: l'égliſe latine en voulut un meilleur; & ce fut le ſavant Dénys qui l'établit. A ces travaux très utiles, il ajouta *la collection des canons* de toute l'égliſe. Les Grecs avoient déjà deux collections de canons, mais nos Latins n'en avoient aucune. Dénys en fit avec un travail infini, une très abondante, qui ſervit de modèle aux ouvrages immenſes qu'on a faits dans la ſuite ſur cette matière. C'eſt ainſi que ce moine Scytho-Italien a établi la chronologie chrétienne, réglé la célébration de la Pâque, & poſé les fondemens du droit canonique, édifice énorme qui a été une des plus riches ſources de la puiſſance de l'égliſe ro-

maine (64). Ce ſavant chronologiſte, aſtronome & docteur canonique, poſſédoit à fond les langues grecque & latine. Non ſeulement il traduiſit pluſieurs ouvrages grecs ſur des matières de religion; mais, comme l'atteſte *Caſſiodore* (*a*), il pouvoit répondre ſur le champ, & d'une manière ſatisfaiſante ſoit en grec, ſoit en latin, aux queſtions les plus embarraſſantes qu'on lui faiſoit ſur les ſaintes écritures. Caſſiodore aſſure qu'ils s'étoient exercés enſemble dans l'étude de la dialectique. Dénys mourut environ l'an 940.

Victor de Capoue.

Victor, évêque de Capoue, étoit contemporain de Dénys & des autres ſavans que j'ai nommés dans cet article. Un autre *Victor d'Aquitaine* venoit de publier un nouveau canon ou règle pour la célébration de la Pâque. Victor de Capoue prit la défenſe du ſyſtème de Dénys, qui, peut être étoit déjà mort, & il compoſa un traité *ſur le Cycle Dionyſien.* Il traduiſit auſſi du grec l'ouvrage d'un certain *Ammonius*, intitulé l'*harmonie évangélique.* On la trouve dans la *bibliothèque des pères.* Enfin il fit une compilation de pluſieurs commentaires *ſur les quatre évangiles.*

14. Ecrivains des vies des ſaints.

L'on ſe recrieroit probablement contre ma bonhommie, ſi je voulois placer les écrivains des vies des ſaints parmi les ſavans eccléſiaſtiques de ce tems. Depuis les fautes & les impoſtures qu'on a relevées dans la plus grande partie de ces anciennes vies, on n'en veut plus que de la main de quelque critique moderne, qui ſur tout ne doit point être ſoupçonné de bigotiſme. Mais non obſtant le peu de cas que l'on fait de pareilles légendes & de leurs auteurs, ceux qui fouillent dans les débris de ces tems ténébreux, ſont obligés d'y avoir recours, & ils avouent que ſans elles, on ignoreroit ce qui s'eſt paſſé pendant ces ſiècles. Une bonne par-

(*a*) De Inſtit. Div. Litt. ch. XXIII.

tie de ces vies à été écrite par des contemporains; & elles contiennent une infinité d'anecdotes relatives à l'hiſtoire du tems, qu'on chercheroit envain ailleurs.

Les écoles ou ſéminaires publics & particuliers qu'on avoit inſtitués dans le ſiècle précédent, exiſtoient toujours en Italie, comme on le voit par un canon du concile de Vaiſon tenu l'an 521, & que j'ai cité ailleurs, où l'on recommande aux prélats & aux curés, de ſuivre une pareille inſtitution (*b*). Elle étoit d'une utilité trop ſenſible pour l'abandonner, & tant que le clergé Italien la conſerva, il ne manqua jamais de ſavans.

§. V. *Beaux arts.*

Dans tout ce que nous avons à dire ſur cet article, il nous faudra toujours revenir à Théodoric & à Caſſiodore. Sous leur gouvernement tout fleurit: enſuite la guerre commença: l'Italie paſſa de malheurs en malheurs, & tout fut perdu. L'union de Théodoric & de Caſſiodore, & les biens qui en réſultèrent, firent voir comment les grands Princes ſavent choiſir de grands miniſtres, comment les bons miniſtres relèvent la bonté & la gloire de leurs maîtres, & comment les uns & les autres contribuent à la fidélité des ſujets. 15.

Soins du P. Théodoric pour les beaux arts.

Théodoric & Caſſiodore, non contens d'avoir fait fleurir les ſciences, firent auſſi les plus grands efforts pour encourager les arts, qui, depuis deux ſiècles n'avoient fait que retrograder. Le Roi, par les conſeils de ſon favori, & par ſa propre inclination, s'étoit propoſé d'égaler dans toutes les parties de ſon adminiſtration les plus grands Empereurs: la magnificence des bâtimens, des ſtatues, & des autres monumens

(*b*) Voyez le L. III. Art. III. §. II.

de la grandeur royale, en faisoit une partie: ainsi Théodoric ne la négligea point; & grand en tout le reste, il voulut l'être aussi dans ce qui regarde les beaux arts. Quand on parle des Ostrogoths, on se fait l'idée d'un peuple guerrier & barbare. La première qualité convenoit à cette nation; mais quant à la seconde, je crois que cet article sert à prouver le contraire.

Dans la dernière section du livre précédent, j'ai dit que vers les derniers tems de l'empire on établit à Rome un magistrat pour veiller à la conservation des beaux monumens dont cette ville fourmilloit. Dans l'histoire d'*Ammien Marcellin*, on le trouve appelé *Comes nitentium rerum* (le comte ou président des choses brillantes): sous Théodoric on le nomma *comitiva Romana* (compagnie Romaine): ce qui fait voir que cette charge étoit exercée par plusieurs personnes à la fois. *Cassiodore* nous a conservé la formule avec laquelle on donnoit l'investiture de cet emploi à ceux qui en étoient chargés, & auxquels on recommandoit de veiller, la nuit sur tout, à la conservation des ornemens publics (*a*). Théodoric établit de plus un architecte, chargé de réparer ce qui étoit endommagé, de prévenir les ravages du tems par ses soins assidus, & de présider à la construction des nouveaux édifices & ornemens qu'il plairoit au prince d'ordonner pour l'embellissement de Rome (*b*). Depuis longtems on avoit négligé les Cloaques, qui étoient un des ouvrages les plus anciens & les plus nécessaires à la propreté & à la salubrité de la ville. Théodoric les fit rechercher, rouvrir, nettoyer & réparer. On avoit perdu un grand nombre d'aqueducs qui avoient coûté aux Empereurs des sommes immenses: il les retrouva, en refit une partie, & remit tous les autres en bon état. Le grand théatre Romain menaçoit ruine: il le ré-

(*a*) Liv. VII. Var. Form. 13. (*b*) Ibid. Form. 15.

para d'une façon très ſolide, & il céda aux habitans pluſieurs revenus, afin qu'ils les employaſſent à raccommoder & à orner le palais impérial, & les murs de la ville. Théodoric réſidoit tour à tour à Ravenne, à Pavie, à Vérone, & lorſqu'il vouloit ſe délaſſer, il ſe plaiſoit à demeurer à Monza près de Milan, ou ſur l'Apennin dans la Romagne, près de la rivière de Bedente. Dans tous ces lieux il fit éclater ſon bon goût & ſa magnificence. A Ravenne il fit bâtir un palais magnifique avec des portiques ſuperbes: on en voit encore les reſtes. Il y fit réparer auſſi le grand aqueduc bâti par Trajan. Il entoura Pavie & Vérone de nouveaux murs: il embellit Pavie d'un palais, qui ſervit enſuite de réſidence aux Rois Lombards, de pluſieurs bains, & d'un amphithéatre qui fut achevé par Amalaſonte, & il fit de pareils ouvrages & d'autres encore plus diſpendieux dans Vérone. Il créa les deux lieux de plaiſance dont je viens de parler & les orna d'une façon magnifique: en général à peine y eut-il une ſeule ville en Italie qui ne ſe glorifiât de quelque ouvrage que ce grand Roi y avoit fait, parce qu'il les chériſſoit toutes également comme faiſant partie de ſon royaume.

16. Si l'architecture gothique a été réellement inventée par les Goths.

C'eſt ici le lieu d'examiner ſi ce qu'on appelle *architecture gothique* fut réellement une invention des Goths. *Muratori* & *Maffei* ſont peut-être, les ſeuls juſqu'à préſent qui n'en conviennent point: tous les autres ſont pour l'affirmative. En effet on trouve que *Caſſiodore* parle dans une de ſes lettres ou formules (c) des colonnes d'une moindre épaiſſeur & d'une hauteur extraordinaire, qui paroiſſoient comme autant de cannes ou de picques, & qui cependant étayoient les plus grands bâtimens. Or tous les bons architectes ſavent qu'il n'eſt pas poſſible de poſer ſur de telles colonnes des arcs ou voû-

(c) L. VII. Formul. 15.

tes arrondies, mais ſeulement des aiguës ou pointues: & ces voûtes & ces colonnes ſont juſtement l'architecture gothique. Ce qu'on peut oppoſer à ce raiſonnement, & que M. *Maffei* n'a pas oublié, eſt de ſavoir ſi l'on n'avoit pas commencé à bâtir de la ſorte en Italie avant l'arrivée des Goths, ou ſi ce fut cette nation qui en apporta la manière. C'eſt préciſément en quoi conſiſte le nœud de la queſtion, & ce nœud me paroît indiſſoluble. Tout ce qu'on peut en dire, eſt qu'avant Caſſiodore nul auteur n'a parlé d'une pareille façon de bâtir: ce qui forme peut être un préjugé favorable à l'opinion la plus reçue (65).

La ſculpture fut en grande vogue ſous Théodoric & ſous Amalaſonte: on en fit un grand nombre de ſtatues en pierre & en marbre,& on en fondit en bronze & en d'autres métaux. L'art de travailler en moſaïque continua à fleurir: on tenta même de l'introduire dans la ſculpture;car ſuivant *Procope* (*d*) on dreſſa dans la grande place de Naples une ſtatue qui repréſentoit Théodoric, & qui étoit entièrement compoſée de très petites pièces de pluſieurs couleurs. A Ravenne, & à Pavie l'on voyoit pluſieurs ſtatues du même travail. Mais quant à la peinture, on n'a aucun monument qui atteſte qu'elle fût exercée dans ce ſiècle. Au contraire parmi le grand nombre d'artiſtes deſtinés à l'ornement & à l'entretien des palais royaux, on ne parle aucunement de peintres, quoiqu'on y faſſe mention même des ouvriers en ſtuc & en plâtre, comme on le voit dans les *formules de Caſſiodore.*

Théodore étant monté ſur le trône, & les troubles, les diſcordes & la guerre ayant commencé avec ſon régne, les beaux arts s'enfuirent pour un tems de la malheureuſe Italie. Rome aſſiégée par Vitigès, enſuite par Totila qui la prit, demantelée par ce prince, aſſiégée de nouveau, priſe & repriſe, vit dépérir ſa magnifi-

(*d*) *Abregé d'H. de M. de St. Marc, T. I. p.* 56.

cence, sa beauté, & ses arts avec son bonheur. Narsès qui songeoit à lui rendre sa splendeur, ne put pas en venir à bout. Les Lombards survinrent: Rome se sauva à peine de leurs mains: & le reste de l'Italie fut plongé dans les malheurs & dans la barbarie.

ARTICLE SECOND.

Depuis l'arrivée des Lombards jusqu'à Charlemagne.

§. I. *Malheurs de l'Italie & de sa littérature.*

C'EST à cette époque qu'en parcourant l'his- 18.
toire de la littérature italienne, l'on trouve un vide affreux, où il n'y a que des ténébres. Au milieu de cette horreur pourra-t-on reconnoître la belle & savante Italie? Les noms d'orateur, de poëte, de philosophe, d'astronome, de rhéteur, deviennent des noms inconnus: un homme qui sait écrire un peu de latin, à plus forte raison celui qui entend quelques mots de grec, ou qui fait quelques mauvais vers, passe pour un prodige. Tel fut l'état pitoyable auquel depuis l'an 568, jusqu'à l'an 774, l'Italie se trouva réduite. Voyons en passant les causes politiques qui produisirent un changement si extraordinaire.

L'Italie avoit à peine respiré durant trois ou quatre ans, après une guerre horrible qui en avoit duré vingt huit, lorsque les Lombards se précipitant sur elle, y apportèrent la terreur, le ravage, le meurtre, la famine, la peste, & la désolation. Les savans *Muratori*, & *Denina*, tous les deux Lombards, ont tâché de faire l'apologie de leurs ancêtres, le premier dans ses *Annales*, le second dans ses *révolutions d'Italie*; mais les faits prouvent mieux que toutes les apologies. Les Italiens, qui, à l'approche des Hérules

& des Goths, n'avoient pas daigné sortir de leurs villes, soit pour repousser leurs conquérans, soit pour les recevoir paisiblement dans leurs murs, tinrent par tout où ils le purent, une conduite bien différente à l'arrivée des Lombards. Les villes les plus fortes se défendirent en désespérées: Pavie seule résista pendant trois ans: ceux qui étoient dans des places plus foibles, les abandonnerent à la hâte, & se sauvèrent dans les montagnes, ou au milieu des marais & des lacs; aimant mieux quitter leurs foyers, leurs commodités, & leurs biens, que de s'exposer à la fureur trop connue de ces barbares (66). L'on savoit ce que c'étoient que les Lombards: on en avoit fait une triste expérience lorsque Narsès allant contre Totila, en amena des bandes auxiliaires. Il y avoit dans l'armée de ce général des troupes de presque toutes les nations barbares alors connues: cependant Narsès, quoiqu'ami du Roi Alboin, & persuadé que de tous ses auxiliaires, les Lombards étoient les plus braves, se hâta de les renvoyer d'abord après la défaite de Totila, parce que, sans respecter ni le sacré ni le profane, ils pilloient tout, ils massacroient les amis & les ennemis, & violoient les femmes dans les rues & dans les églises. Tels étoient alors les Lombards: ils s'humanisèrent ensuite: ils eurent des loix, & ils acquirent des mœurs, mais tant qu'ils furent les maîtres de l'Italie, ils conservèrent un certain caractère de férocité, qui les fit détester de leurs voisins.

Alboin, après avoir envahi plus de la moitié de l'Italie, fut tué à Vérone l'an 573, par les menées de sa femme. Clèfe, payen de religion, brave guerrier, mais brutal & cruel, fut son successeur. Il trouva qu'Alboin avoit traité les vaincus avec trop de douceur, & il ne les regarda que comme des esclaves, ou plutôt des bêtes que l'on pouvoit vendre ou égorger. Les siens secondèrent la cruauté du prince, tant qu'il ne

l'exerça que ſur les Italiens : mais quand il eut l'imprudence d'en faire ſentir les effets aux Lombards, ils le maſſacrèrent, & ils abolirent la royauté. L'État fut partagé en plus de trente parties ſous autant de ducs ſouverains ; & l'Italie n'en fut que plus malheureuſe, étant opprimée par tant de Tyrans, qui ſe déchiroient entr'eux, qui attaquoient tous leurs voiſins, & qui chargeoient leurs ſujets d'un joug inſupportable. Après dix ans d'interrègne, ou plutôt d'anarchie, les Lombards s'étant raviſés, créèrent Roi Autaris fils de Clefe : mais ils bornèrent ſon autorité : les ducs reſtèrent dans la jouiſſance de leurs États ſous la dépendance du monarque : & par ce moyen on jetta les fondemens de ce ſyſtème bizarre qu'on nomma *Féodal*, & qui ſeul règna en Europe pendant pluſieurs ſiècles.

L'hiſtoire du règne des Lombards en Italie, n'entre dans mon plan que par rapport à la littérature. Ainſi je ne ferai le récit ni des révolutions qui arrivèrent parmi ce peuple, ni de ſes fréquens changemens de maîtres, ni des débats ſanglans, ni des guerres étrangères que ce peuple eut à ſoutenir, ni des divers prétendans qui ſe diſputoient le trône, ni des autres évènemens politiques : il me ſuffit de tracer une courte exquiſſe de l'état de l'Italie parmi ces révolutions. Quand même nous ſouſcririons à ce que les deux célèbres auteurs (*Muratori* & *Denina*) que je viens de nommer, nous diſent en faveur des Lombards : quand nous paſſerions ſous ſilence le honteux commerce que ces cruels vainqueurs faiſoient des Italiens priſonniers, en les vendant comme des troupeaux de moutons aux François & aux Allemands : quand enfin nous voudrions croire que la vérité & non l'amour de ſa nation, a porté *Paul Diacre* à dire que dans les contrées occupées par les Lombards, *on ne faiſoit pas la moindre violence ; que l'envie & la haine en étoient exilées ; qu'il n'y avoit ni rapine ni* 19.

vols, & que tout le monde vivoit dans une entière ſécurité (*a*): il faudroit du moins convenir que les guerres étrangères durent achever la ruine d'un pays qui n'étoit que trop épuiſé par les malheurs précédens. La guerre entre les Lombards & les Grecs étoit perpétuelle: ceux-ci poſſédoient encore Ravenne avec ſon Exarchat, Rome avec ſon duché, pluſieurs places maritimes dans l'Abruzze, la Pouille & la Calabre: des portions dans la Toſcane, & de plus Gênes, Reggio, Modène, Parme, Plaiſance, Padoue, Mantoue, Crémone, & des fortereſſes, des bourgs & des isles. Tous ces pays furent ſouvent pris & repris par les deux nations, qui ſe faiſoient ſans ceſſe une guerre acharnée: les deux partis ravageoient les territoires ennemis; ils brûloient les places, raſoient les forts, changeoient les Campagnes en déſerts, & maſſacroient les habitans. Ceux qui ſavent comment ſe fait la guerre encore aujourd'hui, ſur tout lorſque la haine nationale ou religieuſe s'en mêle, ne trouveront pas ce récit exagéré, quand il s'agit particulièrement de deux nations dont l'averſion étoit devenue naturelle. Auſſi l'on ne peut avec juſtice refuſer toute croyance à *St. Grégoire*, lorſqu'il dit (*b*): „ la
„ féroce nation des Lombards eſt venue comme
„ un glaive, tomber ſur nos têtes, elle a moiſ-
„ ſonné les hommes, pillé les villes, démoli
„ les fortereſſes, brûlé les égliſes, détruit les
„ monaſtères, déſolé les campagnes, de ſorte
„ que les terreins ſont reſtés ſans cultivateurs
„ & ſans maîtres, & que les lieux auparavant
„ très peuplés, ſont devenus la retraite des bêtes
„ ſauvages". Le récit de Grégoire eſt confirmé par celui de *Paul Diacre*, qui, malgré le bien qu'il dit de ſa nation, avoue qu'elle commit ces horreurs dans le pays ennemi, ſur tout pendant l'interrègne. La guerre contre les Grecs n'étoit

(*a*) L. III. c. 16. (*b*) Dialog. L. III. c. 38.

pas la ſeule: les François pénétrèrent trois ou quatre fois dans l'intérieur du royaume des Lombards, & y commirent de ſi grands excès, que les Grecs qui les avoient invités, furent obligés de leur faire de fortes remontrances. L'Exarque *Romain* écrivit même au Roi Childebert d'Auſtraſie, pour le prier d'ordonner à ſes officiers d'épargner les pauvres Italiens qu'ils traînoient dans l'eſclavage, après avoir pillé & brûlé leurs maiſons (*c*). D'un autre côté les Eſclavons ne ceſſoient de faire des courſes dans les contrées d'Italie qui étoient à leur bienſéance. Ces peuples étoient encore plus cruels que les Lombards: les Arabes qui s'emparèrent de la Pannonie dans les VI^e^ & VII^e^ ſiècles, & qui pluſieurs fois déſolèrent la Lombardie au delà du Pô, ſurpaſſoient les Eſclavons en férocité. Ajoûtons à ces maux, les guerres civiles des Lombards, les fréquentes révoltes des ducs contre leurs ſouverains, & les pertes affreuſes qui firent de l'Italie un cimetière, & nous pourrons nous former une idée de l'état déplorable auquel ce pays fut réduit.

Étoit-il poſſible de s'occuper des arts & des ſciences, au milieu de tant d'horreurs? Quand on en eût même eu le loiſir, ce n'étoit plus le tems où un Théodoric, une Amalaſonte, un Caſſiodore, aimoient & protégeoient la littérature, & l'encourageoient par de grands éloges, & par de plus grandes récompenſes. Les nouveaux maîtres étoient non ſeulement ignorans, mais ils avoient un ſouverain mépris pour toute ſorte de ſavoir. Parmi le grand nombre de Princes de cette nation en Italie, il n'y en eut pas un ſeul qui favoriſât les lettres.

Dans la grande quantité de loix qu'ils publièrent, on ne lit jamais un mot relatif aux études. Enfin *Muratori* lui-même, tout grand

---

(*c*) Muratori. Ann. 590.

apologiste qu'il est des Lombards, a été obligé de dire, que *parmi les autres malheurs apportés par les Lombards à l'Italie, l'ignorance profonde qu'ils y répandirent, & l'oubli entier de toute littérature, ne fut pas le moindre* (*d*).

20. On nous dira que Rome ne devint pas la proie des Barbares; qu'elle sçut conserver sa liberté, & que par conséquent les études purent continuer à résider dans une ville, qui depuis si long tems en étoit le centre. Mais Rome ne fut pas exempte des fléaux qui ravagèrent toute l'Italie. Environnée des Lombards, qui, pendant deux cents ans firent les plus grands efforts pour la soumettre, cette ville éprouva tour à tour tous les maux que la guerre, la famine, la peste, & une haine envénimée peuvent produire dans un pays opprimé par des maîtres impérieux, durs & avares, tels qu'étoient les Grecs. Écoutons ce que le pontife *S. Grégoire* disoit publiquement l'an 593 en haranguant les Romains (*e*): " Nous savons que „ le Roi Agilulf a passé le Pô, & se hâte de „ venir assiéger cette ville. Par tout on ne voit „ plus que de la douleur, & on n'entend que „ des gémissemens. Les villes sont détruites, les „ bourgs & les forts démolis, la campagne li„ vrée au pillage: enfin, tout le pays d'alen„ tour n'est plus qu'un désert. Cependant quoi„ qu'à peine les champs aient quelques cultiva„ teurs, & qu'il ne reste que peu d'habitans „ dans les lieux murés, de nouveaux coups „ se déchargent tous les jours sur ces miséra„ bles restes...... dont une partie gémit dans „ les chaînes, d'autres sont mutilés, plusieurs „ sont massacrés sans pitié. Mes frères, au mi„ lieu de tant de fléaux, y a-t-il encore quel„ que chose qui nous attache à la vie "? Le

(*d*) Ann. 587. (*e*) Homil. XVIII. in Ezech.

ſaint pontife après avoir ainſi parlé des environs de Rome décrit ce qui ſe paſſoit dans cette ville. « Rome, jadis maîtreſſe de la terre, eſt dans la ſituation la plus déplorable à cauſe des calamités ſans nombre qui l'affligent, de la perte de ſes citoyens, de la fureur de ſes ennemis, & des ravages réitérés qu'elle a ſoufferts. Où eſt à préſent ſon ſénat? où eſt ſon peuple? où eſt la ſplendeur de ſes magiſtrats? Tout eſt perdu, tout eſt anéanti. Nous ſommes réduits à un petit nombre d'habitans, & le glaive ennemi & d'autres malheurs ſans nombre, nous moiſſonnent à chaque inſtant. Ce ne ſont pas les hommes ſeuls, qui périſſent: les bâtimens publics, les monumens de notre ancienne grandeur, dépériſſent tous les jours & tombent en ruine. Il y a eu un tems où la jeuneſſe étrangère, s'empreſſoit à remplir cette ville, pour apprendre les ſciences, & parvenir aux dignités. Mais, hélas! il n'y a perſonne à préſent qui vienne chercher ſon avancement dans un lieu qui ne rétentit plus que de pleurs, & qui n'eſt qu'un déſert ».

Si Rome, où les Lombards ne mirent jamais le pied, ſe trouvoit dans la miſère & dans l'ignorance, quels progrès auroient pu faire les lettres dans le reſte de l'Italie? Entre les autres cauſes de l'ignorance générale, le défaut de livres n'étoit pas la moindre. Le pays avoit eſſuyé trop de ravages & d'incendies, pour qu'on pût ſonger à ſauver les bibliothèques, lorſqu'on pouvoit à peine ſauver ſa vie. Les moines qui conſervoient & répandoient les manuſcrits ne furent pas exceptés des malheurs qui accabloient toute l'Italie. Il n'y eut preſque pas un ſeul monaſtère dans toute l'étendue de ce pays, qui ne fût livré au pillage. Ceux du mont Caſſin & de Vivier, où l'on conſervoit les meilleures bibliothèques, furent ruinés de fond en comble.

Le danger que couroient tous les autres étoit ſi grand, que les moines étrangers ne ſe firent pas ſcrupule d'emporter dans leurs pays les tréſors littéraires, dont les monaſtères d'Italie étoient enrichis ; & ils firent très-bien, car ſans cela tout auroit été perdu. Le *P. Mabillon* rapporte (*f*) que *Bénoit*, abbé de Wirmulh en Angleterre, recommanda aux ſiens en mourant l'an 689, la riche bibliothèque qu'il avoit emportée de Rome. Il n'y a pas de malheur dont quelqu'un ne profite : ceux de l'Italie enrichirent les autres nations qui ſe parèrent de ſes dépouilles : c'eſt ce qui eſt arrivé bien ſouvent.

21. Il eſt cependant vrai que l'égliſe Romaine eut toujours une bibliothèque & des *archives*. Cependant, malgré les ſoins des pontifes & de leurs bibliothécaires ou archiviſtes, le nombre des livres ne fut pas grand, ni la qualité remarquable. L'on voit par les lettres de *S. Grégoire* (*g*) que cette bibliothèque étoit d'une pauvreté extrême. Une lettre de *S. Martin I*, que *Baronius* rapporte (*h*), atteſte la même choſe, & une autre de *Paul I* au Roi Pepin, eſt une nouvelle preuve de cette pauvreté. Le Roi ayant demandé au Pape le plus de livres qu'il pourroit lui en procurer, Paul en écrivant à ce Prince l'an 757 une lettre qui eſt inſérée dans le *code Carolin*, & en lui envoyant un antiphonaire, un livre d'Ariſtote, & quelques traités grecs ſur la géométrie & ſur la grammaire, lui proteſta que c'étoit tout ce qu'il avoit pu ramaſſer avec bien de la peine.

Sans livres, ſans loiſir, ſans tranquillité, ſouvent même ſans pain, ſoumis à des maîtres abſolument ignorans, ou pourſuivis par les armes, les Italiens pouvoient-ils s'appliquer à la litté-

---

(*f*) Annal. Bened. Tom. I. L. XVII. n°. 72.
(*g*) L. VII. Ep. 29. L. IX. Ep. 50. (*h*) Ad ann. 649.

rature? Il n'eſt donc pas ſurprenant ſi une ignorance profonde régna dans toute l'Italie. Ce qui doit plutôt nous ſurprendre, c'eſt que dans de pareilles circonſtances on ait pu trouver quinze à ſeize perſonnes, qui, dans l'eſpace de deux cents ans ſe ſoient diſtinguées du vulgaire par une teinte de ſavoir. Nous allons les paſſer en revue dans les deux ſections ſuivantes.

§. II. *Lettres eccléſiaſtiques.*

Le clergé d'Italie s'étoit juſqu'alors ſérieuſement occupé des études propres de ſon état: 22.
celui de Rome, graces aux ſoins des pontifes, s'y étoit diſtingué par deſſus les autres. Mais dans les malheurs dont Rome fut affligée, le clergé, réduit preſqu'à la mendicité, dut plus s'occuper des moyens de ſubſiſter, que des études. C'eſt ce que le Pape *Agathon* & le concile Romain avouèrent, lorſqu'en 680 ils furent obligés d'envoyer des légats au concile œcuménique tenu à Conſtantinople par ordre de l'Empereur Conſtantin Pogonat. Le Pape, en s'excuſant de ce qu'il n'envoyoit pas des gens d'un grand talent, diſoit dans ſa lettre: *Comment eſt-il poſſible que parmi des hommes environnés de Barbares, & obligés à chercher par leur travail la nourriture jounalière, on puiſſe trouver une connoiſſance parfaite des ſaintes écritures? C'eſt aſſez s'ils peuvent fidèlement conſerver les traditions des pères, & la doctrine des Papes & des conciles.* La lettre des pères du concile tenu à cette occaſion à Rome eſt encore plus forte. *Quant à l'éloquence, nous n'avons à préſent perſonne qui y excelle, car la fureur des Barbares bouleverſe nos provinces par la guerre & par le ravage, de ſorte qu'il eſt impoſſible de s'appliquer aux études. Environnés d'ennemis, nous vivons dans la crainte, dans la miſère, & dans la néceſſité de nous procurer notre nourriture par le travail de nos mains, parce que les fonds qui ſer-*

voient à notre entretien, ſont tous perdus. Nos richeſſes conſiſtent aujourd'hui dans notre foi, dans laquelle nous nous glorifions de vivre, & pour laquelle nous ſommes prêts à mourir (a).

23. De Grégoire le Grand. Cependant il y eut quelques beaux génies; parmi leſquels il faut donner la première place à S. Grégoire le Grand. Il étoit fils de *Gordien*, ſénateur Romain, d'une famille Romaine fort ancienne & très riche. Grégoire nâquit à Rome l'an 540, & il s'accoutuma de bonne heure à voir les calamités de ſa patrie priſe & repriſe par les Goths & les Grecs. Les triomphes de Narſés ayant donné quelque repos aux Romains, Grégoire s'appliqua aux études, dans leſquelles il fit des progrès rapides. L'an 572 il fut créé préfet de Rome; mais peu après ſon père étant mort, il abandonna le monde, changea ſa maiſon en un monaſtère & y fit ſes vœux. Bientôt Pélage II l'en retira, pour l'envoyer à Conſtantinople, en qualité de nonce, ou, comme on diſoit alors, apocriſiaire. Il brilla dans cet emploi par ſa doctrine: & étant de retour, il ſe cacha de rechef dans ſon monaſtère, d'où le clergé & le peuple Romain le tirèrent par force l'an 590, pour le faire Pape après la mort de Pélage (67). Jamais Rome n'avoit eu plus beſoin d'un tel paſteur. Combattue par les Lombards, opprimée par les Grecs, elle étoit en même tems déſolée par une peſte affreuſe & par la famine. Grégoire étoit fort riche, extrêmement généreux & rompu dans les affaires. Il prodigua ſes tréſors au ſoulagement des Romains: il s'oppoſa à la tyrannie des Exarques: & quoique traverſé par eux, & mal ſervi auprès de l'Empereur, il négocia la paix avec les Lombards, diminua la férocité de cette nation & procura de longs intervalles de loiſir à ſes

(a) Baronius ad ann. 680.

conci-

concitoyens. D'un autre côté attentif au gouvernement ſpirituel de ſon troupeau, il ne ceſſa jamais de l'inſtruire de vive voix & par ſes écrits, & malgré ſes affaires politiques & ſes grandes maladies, il étendit ſes ſoins perternels ſur toute l'égliſe.

Tous ſes ouvrages furent dirigés à l'inſtruction des Chrétiens. L'on ne peut ſans prévention ou ſans injuſtice lui refuſer le titre de philoſophe moral, & il n'y a que ceux qui ſe moquent de la religion & de la piété qui puiſſent le lui conteſter. *Ses livres moraux ſur Job*, en ſont une preuve convaincante. Il les commença pendant ſa nonciature, & les acheva à Rome. Étant Pape, il écrivit ſon *Paſtoral* pour l'inſtruction des évêques, ouvrage que l'Empereur Maurice fit d'abord traduire en grec. Nous avons de plus ſes *homélies* ou harangues, particulièrement ſur *Ezéchiel*, qu'il prononça publiquement; douze livres de ſes *lettres*, où il paroît clairement tel qu'il étoit, ſavant, éclairé, zélé, ſage, généreux & modeſte; enfin, *ſes dialogues* ſur la vie de S. Bénoit & de ſes diſciples. Quant à ce dernier ouvrage, on en a blâmé l'auteur, comme ſimple & crédule, tous ces dialogues n'étant qu'un tiſſu de miracles: quelques critiques ont cru faire honneur à Grégoire, en avançant que cet ouvrage n'étoit point de lui; mais il eſt trop difficile de prouver une pareille aſſertion. Les dialogues en queſtion, ſont certainement de Grégoire, il les adreſſa à la célèbre Théodelinde Reine des Lombards, qui, ſuivant la remarque de l'*abbé Fleury* (*b*), en fit uſage pour convertir ſes ſujets; & voilà pourquoi Grégoire les compoſa. Auprès de Barbares très ignorans, il falloit employer ce qui frappoit les eſprits par le merveilleux, & en remuoit la volonté. Les

(*b*) Hiſt. eccleſ. L. XXXV.

Lombards & les Anglois furent convertis de cette manière par Grégoire : & ce fut par le même moyen que pendant les ſiècles ténébreux, le Nord reçut la foi chrétienne. Grégoire, & ceux qui ſuivirent ſes traces, auroient perdu leur tems, s'ils avoient voulu convertir les Barbares par la voie du raiſonnement. D'ailleurs il ne faut pas accuſer Grégoire d'impoſture : ſa grande foi, & ſa piété profonde ne lui laiſſoient pas le moindre doute ſur les merveilles qu'il racontoit; il en étoit perſuadé intimément, & s'il fut crédule, il ne fut jamais impoſteur.

24. Si Grégoire fut vraiment le deſtructeur des arts & de la littérature.

On ne ſe contente pas d'accuſer ce pontife de crédulité : on ajoute qu'il a été l'ennemi des ſciences, le fléau des arts, & le deſtructeur de la bonne littérature. C'eſt ce qu'il faut examiner avec ſoin.

Il eſt inutile de rapporter les paſſages des écrivains qui ont traité Grégoire le Grand en ennemi des ſciences & des arts profanes, quelques uns croyant en faire l'éloge, d'autres en lui prodiguant les titres qu'il auroit certainement mérités, ſi la choſe étoit véritable. *Brucker* dans ſon *Hiſtoire critique de la philoſophie*, & dans l'*appendice* à cette hiſtoire, a recueilli, relevé & fortement appuyé tout ce qui a été dit à ce ſujet. Comme deux anonymes, l'un *moine de Friſingue*, l'autre auteur de l'hiſtoire ſur l'*eclectiſme*, avoient répondu à ce qu'on trouvoit dans l'hiſtoire de Brucker à la charge de Grégoire, ce philoſophe traita la matière *ex profeſſo* dans l'appendice que j'ai cité, & y déclara ouvertement la guerre à Grégoire & à ſes apologiſtes. Ce ſera donc ſur ce que Brucker a avancé que roulera notre examen.

Les chefs d'accuſation contre Grégoire ſe réduiſent à quatre : 1°. que ce Pape chaſſa de ſa cour les mathématiciens ; 2°. qu'il brûla la bibliothèque Palatine ; 3°. qu'il mépriſa la bonne littérature, & qu'il la défendit aux autres ;

4°. qu'il démolit & détruisit les plus beaux monumens de Rome. Voilà, si ces imputations sont vraies, un Attila de la littérature italienne: mais avant de prononcer, pesons ces accusations.

Qui nous a dit que Grégoire chassa les mathématiciens & brûla la bibliothèque palatine? *Jean de Sarisbury*, ou plutôt *de Shrwsbury* en Angleterre: cet auteur vécut environ six cents ans après Grégoire, & il est le premier qui ait fait mention de ces prétendus crimes, qu'il n'envisage cependant que comme des actions glorieuses; mais d'où a-t il tiré ces anecdotes? Des anciens; *ut traditur à majoribus.* Qui sont-ils? il n'en dit rien, & parmi tous les écrivains qui ont vécu entre Grégoire & Jean, on ne trouve pas la moindre trace de ce recit. Qu'importe, dit Brucker? *Jean de Sarisbury étoit un homme d'un génie supérieur à son siècle, un écrivain très célèbre, qui mérita l'approbation de l'église & de l'université de Paris, & dont les écrits font voir une critique judicieuse.* Cela veut dire que cet auteur mérite d'être cru sur sa parole. Brucker sera donc obligé de croire que l'ame de l'Empereur Trajan fut délivrée de l'enfer par les prières de Grégoire, auquel cependant le Seigneur fit dire qu'il n'eût plus à prier pour des Payens défunts, attendu qu'il ne seroit plus exaucé. C'est Jean de Sarisbury qui débite ce conte (c), & c'est à M. Brucker à y ajouter foi. S'il ne le veut pas, il faut qu'il confesse que son auteur n'est pas infaillible, & qu'en appuyant ses recits sur des *traditur*, *fertur*, *dicitur*, comme il fait toujours en parlant de Grégoire, il n'a fait qu'adopter des bruits populaires, & des traditions sans fondement.

Mais supposons que le pontife ait vraiment chassé de chez lui les mathématiciens, ne sait-

---

(*c*) Policrat. L. V. ch. 8.

on pas ce qu'on entendoit par ce nom depuis plusieurs siècles? Brucker lui-même nous apprend dans son histoire (*d*), que l'on donnoit ce nom à ceux qui professoient l'astrologie judiciaire, &, ce qui est plus remarquable, il le dit à propos de Grégoire. La guerre commence entre lui & les apologistes de ce Pape; & il oublie aussi-tôt dans l'*appendice* ce qu'il avoit dit dans l'*histoire*. Ce ne sont plus les diseurs de bonne avanture que Grégoire a chassés: ce sont de véritables mathématiciens, (qui alors n'étoient point connus à Rome,) & avec eux tous les philosophes. C'est ainsi que des gens éclairés, des savans profonds peuvent se tromper & se contredire, lorsqu'ils se laissent entraîner par leurs passions.

Quant à la bibliothèque palatine, il faudroit commencer, ce me semble, par prouver qu'elle existoit du tems de Grégoire. La bibliothèque palatine fondée par Auguste, périt dans l'incendie de Rome sous Néron. Domitien la renouvella, & elle fut de nouveau consumée par les flammes sous Commode. Depuis ce tems on n'en entendit plus parler. Jean de Sarisbury vient au douzième siècle, & il veut nous persuader que Grégoire brûla cette bibliothèque, qui, à la vérité, avoit selon lui péri du tems de Commode, mais ce qui n'empêche pas, dit-il, qu'elle n'ait pu être consumée de nouveau par les flammes. Ailleurs, il prétend que la bibliothèque brûlée par Grégoire fut celle du Capitole, qui n'existoit sans doute pas plus que celle du Palatin: ce sont là les preuves que Brucker adopte, & sur lesquelles il fait le procès à Grégoire.

Mais on nous oppose un édit de Louis XI, de l'an 1473, où il est dit que le Pape supprima

(*d*) Tom. III. pag. 560. 61. 69.

les ouvrages de Ciceron, & l'autorité de *S. Antonin*, qui dit avoir appris du cardinal *Jean de Dominicis*, que Grégoire fit jetter aux flammes l'histoire de Tite Live (*e*). Depuis le commencement du septième siecle, (car Grégoire mourut en 604,) jusqu'à la fin du quinzième, on avoit ignoré ces particularités: les sécretaires du Roi Louis, S. Antonin, & le cardinal Jean de Dominicis, les apprirent tout à coup, sans doute par révélation: & cela suffit pour que le dévôt Brucker n'en doute point. Est-ce là faire usage d'une bonne critique, & juger en savant éclairé & impartial? S'il se fût agi de quelque anecdote à la louange de Grégoire, il se pourroit que Brucker eût répondu que le fort de ceux qui composoient le cabinet de Louis XI étoit la politique, pour ne pas dire la fourbe, & non pas l'histoire: que l'archevêque de Florence, bon jacobin, mais très mauvais historien, ne dit que ce qu'il a entendu avancer à un cardinal religieux de son ordre: qu'enfin on n'a jamais sçu d'où ce cardinal avoit tiré de telles notices. Mais il s'agit d'attribuer à un des plus grands pontifes qui aient occupé la chaîre de S. Pierrre, une énorme sottise: peut-on balancer un moment à la rejetter? Enfin tous les anciens auteurs que je viens de nommer, ont été assez bigots pour débiter ces particularités comme faits qui prouvent le zèle de Grégoire: mais Brucker & les autres protestans envisagent ces mêmes faits comme des crimes; & ils le seroient réellement, si l'on pouvoit les prouver. Je passe sous silence l'observation que tout le monde peut faire, qu'il n'y a pas de bon sens à croire que le zèle de Grégoire pour la religion l'ait porté à supprimer ou à brûler les œuvres

(*e*) Voy. le *P. Lyron.* singul. historiq. T. I. *S. Antonin* summa theol. P. IV. Tit. XI.

de Ciceron & de Tite Live, tandis qu'il n'a pas traité de même celles des philosophes anti-chrétiens, & des poetes. Passons aux deux autres accusations.

Grégoire, dit-on, méprisa l'étude des belles lettres, & la défendit aux autres. Comment prouve-t-on qu'il la méprisa? Ne voit on pas par ses ouvrages qu'il connoissoit les belles lettres, qu'il les avoit bien étudiées, & qu'il en faisoit un bon usage? Son style n'est-il pas le meilleur qu'on trouve dans le peu d'écrivains de son tems, & n'a-t-il pas une certaine harmonie & une facilité qui lui est particuliere? D'où vient donc l'accusation du mépris de la littérature que l'on attribue à ce pontife? D'une protestation que l'on trouve dans une lettre de Grégoire à *Léandre*, évêque de Séville, à qui il adressa ses *moralités sur Job.* Voici comme il s'exprime. *Je ne me suis pas attaché dans ces écrits à suivre les régles du beau langage: au contraire, comme vous le voyez par le style même de cette lettre, je ne prends garde ni aux métacismes* (68), *ni aux barbarismes, ni à la position & aux régimes des cas & des prépositions, parce que je crois qu'il ne convient pas d'assujettir aux préceptes de Donat les paroles de l'oracle céleste; d'autant plus qu'aucun des interprêtes de l'écriture ne s'est mis en peine de s'y conformer* (69). Voilà, crie l'accusateur, la condamnation de Grégoire prononcée par lui-même. Mais je rétorque ce raisonnement & je dis à Brucker: voici comme vous parlez dans votre préface au second volume: *Je demande pardon aux lecteurs, si dans ces genres de philosophie qui nous ont transmis des dogmes barbares, nous blessons quelquefois les oreilles latines par des mots inélégans, & qui sentent plus les bancs philosophiques que les chaires des orateurs: car nous aimons mieux nous faire entendre au préjudice de la pureté de la langue latine, afin d'être fidèles dans nos recits, que de nous rendre obscurs, & de mal*

expliquer les ſentimens des anciens, à force de vouloir chercher les ornemens du ſtyle. Ne ſerois-je pas injuſte & déraiſonnable ſi je concluois de ces paroles, que Brucker mépriſe la pureté & l'élégance de la langue latine? & ne l'eſt-il pas lui-même à l'égard de Grégoire, lorſqu'il conclut par le paſſage en queſtion, que ce pape mépriſa la bonne littérature? Brucker en expliquant les anciens dogmes philoſophiques a dû ſe ſervir de mots & d'expreſſions convenables à ſon ſujet, afin de ſe faire entendre: Grégoire en expliquant les ſaintes écritures a dû faire la même choſe. Les philoſophes ont leur langage: les pères & les théologiens ont le leur. Malgré ſa proteſtation, Brucker a très bien écrit: & malgré la ſienne, Grégoire a très bien écrit auſſi pour ſon tems.

Mais il défendit aux autres l'étude des lettres profanes: il fit plus, il ordonna qu'on lût ſes écrits, au lieu de ceux des anciens. Si la choſe eſt vraie, voilà un homme qui joignit l'orgueil à l'ignorance, & qui fut le tyran de la république littéraire. Voyons comment on le prouve. On s'attend ſans doute à voir produire quelque bulle ou décrétale, par laquelle Grégoire ordonne à tous les fidèles de jetter au feu les livres des anciens, & de ne lire & étudier que ſes propres ouvrages. Point du tout: on cite une lettre à *Didier*, évêque de Vienne, dans laquelle Grégoire lui fait de fortes remontrances ſur ce qu'il s'amuſoit à enſeigner la grammaire. Je penſe que l'on conviendra de bonne foi que cette occupation n'étoit pas bien convenable à un évêque, & que le pape n'eut pas grand tort en la lui défendant. Voilà pour tant ſur quoi porte l'accuſation intentée contre Grégoire. Quant à l'ordre de ſubſtituer ſes ouvrages & ſur tout, comme Brucker le dit, ſes *moralités* aux bons livres des anciens, rien n'eſt plus faux. L'archevêque de Ravenne avoit in-

troduit l'usage de lire ces *moralités* dans les offices divins : Grégoire le sut, & ne voulut plus le permettre (*f*). Le patriarche d'Antioche avoit traduit en grec ce même ouvrage : Grégoire en lui écrivant, en fit des plaintes qui caractérisent sa modestie (*g*). Ainsi toutes ces calomnies paroissent telles qu'elles sont, & décèlent la haine injuste de ceux qui les forment.

Passons au dernier chef d'accusation. Grégoire ruina & détruisit à Rome les plus beaux ornemens de l'antiquité pour attirer aux églises l'attention des Romains & des étrangers. Cette accusation est si dépourvue de bon sens, que Brucker lui-même n'ose pas trop s'y appuyer : en effet, comment Grégoire put-il exécuter cet attentat ? Étoit-il souverain de Rome ? avoit-il à ses ordres des troupes pour contenir le peuple jaloux de la conservation de ses monumens, & pour tenir tête à l'empereur à qui appartenoient les ouvrages érigés par ses prédécesseurs ? Cependant *Léon d'Orviète* & *Pierre Angélio de Barga* (*h*) rapportent ce fait ; & ils sont assez simples pour en louer Grégoire. Chacun peut sentir de quel poids sont de pareils témoins, postérieurs à Grégoire de huit à neuf cents ans, & qui avancent sans preuve des faits qui n'ont pas la moindre vraisemblance.

Si quelqu'un de mes lecteurs trouve cette apologie un peu trop longue pour un abrégé, je le prie de réfléchir que ce sujet intéresse trop la littérature d'Italie, pour que j'aie pu l'omettre.

25. *Jean Diacre* qui a écrit la vie de S. Grégoire, rapporte que la cour de ce pontife étoit remplie de tout ce que l'on pouvoit trouver de plus savant parmi le clergé romain & étranger, & qu'il n'y avoit pas jusques aux moindres domesti-

---

(*f*) Voyez l'hist. de l'éclectisme, Tom. II. pag. 31.
(*g*) L. X. Ep. 22. (*h*) De Edif. Urb. R. Eversoribus.

ques, qui ne ſe diſtinguaſſent du vulgaire par quelque genre de ſavoir. Les plus connus parmi les officiers de ce pape, ſont Claude moine, & Patérius, que pluſieurs croient être le même que S. Patérius évêque de Breſſe. Des *commentaires* ſur les rois & ſur d'autres livres de l'écriture ſainte, attribués à Grégoire, ſont effectivement de Claude, & on a de Patérius une ample expoſition de pluſieurs paſſages de la même écriture, tirés des œuvres de Grégoire. Claude & Patérius.

Ravenne eut deux prélats ſavans pour leur ſiecle. Le premier eſt Maur, qui mourut en 670, & qui ſe diſtingua par ſes écrits contre l'héréſie des *Monothélites*, & enſuite par ſon ſchiſme contre l'égliſe romaine, dont il ne voulut pas reconnoître la ſupériorité. Le ſecond eſt Félix qui mourut en 723. Il avoit été illuſtre par ſon éloquence, mais en mourant il fit brûler toutes ſes homélies & ſes commentaires ſacrés, parce qu'ayant perdu les yeux par la cruauté de Juſtinien II, il n'avoit pas pu corriger ſes écrits (70). Maur & Félix.

Anaſtaſe le Bibliothécaire, dans ſes vies des papes, ſ'étend ſur les louanges de Léon II. Ce pontife étoit Sicilien, très habile dans le latin & dans le grec, & fort verſé dans la littérature ſacrée & profane. *Grégoire II*, & *Étienne III*, tous les deux Romains, ont mérité les mêmes éloges; ſans parler de *Grégoire III*, qui étoit Syrien, ni de *Zacharie* qui étoit Grec. Léon, évêque de Catane, Sévere, patriarche d'Aquilée, Damien, évêque de Pavie, & Natal archevêque de Milan, paſſerent auſſi pour des ſavans. *Argelati* dit du dernier qu'il poſſédoit à fond le latin, le grec & l'hébreu (*i*). Jonas, moine de la célebre abbaye de Bobbio érigée peu avant par S. Colomban, étoit natif de Suſe dans le Piémont. Il écrivit la vie de ſon fondateur & de trois de 26. D'autres papes, évêques & moines.

(*i*) Bibl. Script. Mediol. T. II. P. I.

ſes ſucceſſeurs. Pour ſe mettre à portée de ce qui concernoit S. Colomban, il voyagea en France & en Irlande, & il recueillit avec ſoin tous les mémoires néceſſaires à ſon entrepriſe. Les quatre vies qu'il écrivit, ſont un ouvrage ſuivi, & cet ouvrage renferme une grande quantité d'événemens politiques de ce tems. Ce qui fait du tort aux travaux de Jonas, eſt que le ſtyle en eſt inſoutenable. Cet auteur mourut abbé d'Enone auprès de Maſtricht, en 670. Enfin il ne faut pas omettre Ambroiſe Autpert, qui quoique François, paſſa ſa vie & mourut dans le monaſtere de S. Vincent de Vulturne auprès de Bénevent. On a pluſieurs de ſes ouvrages ſur des matieres eccléſiaſtiques.

§. III. *Lettrés laïcs & beaux arts.*

27. Si les études eccléſiaſtiques furent peu cultivées dans les deux ſiecles qui forment cette époque, malgré les efforts que firent les papes, les évêques, & pluſieurs moines pour les faire fleurir; quel dût être le ſort des ſciences profanes, privées de tout encouragement, & de tout moyen de paroître & de briller? Pendant l'eſpace de deux cents ans l'Italie eut un ſeul poëte: encore appartient-il à peine à cette époque; encore ſéjourna-t-il plus en France que dans ſa patrie. Ce poëte eſt Vénantius Fortunatus, né dans le village appellé alors Déprevilis, & à préſent Val-de-biadene, près de Ceneda & de Treviſe dans le Frioul. Ravenne venoit de paſſer des Goths aux Grecs par les triomphes de Béliſaire: Vénantius y fit ſes études, & il ſe rendit enſuite à Tours dans les Gaules pour viſiter le tombeau de S. Martin. Il s'y arrêta quelque tems, & en attendant on ſut qu'Alboin avec ſes Lombards avoit envahi l'Italie. Vénantius réſolut donc de reſter en France, & étant allé à Poitiers, il y fut ordonné prêtre,

Vénantius Fortunatus.

& quelque tems après, par la faveur de Sigebert roi d'Austrasie & de la reine Radegonde, il fut élu évêque de cette ville. Un de ses amis intimes fut le célebre *Grégoire de Tours*, historien François. Vénantius composa onze livres de poésies diverses, quatre sur la vie de S. Martin aussi en vers, des homélies & les vies des saints en prose. Sa versification est facile & souvent très vive, mais l'on voit que l'auteur se laissoit aller à sa facilité de faire des vers, sans se mettre en peine du reste. On y trouve cependant plusieurs éclaircissemens sur l'histoire du tems. Vénantius mourut vers l'an 610.

Il y a eu en Italie un écrivain qui a été décoré du titre de poëte, sans qu'on sache s'il fit jamais des vers. C'est Joannice, *Giovannicio*, noble citoyen de Ravenne, homme d'ailleurs célèbre par ses talens, & sur tout par sa profonde connoissance du grec & du latin. En 679, il entra au service de l'Exarque *Théodore*, en qualité de secrétaire : ses dépèches furent si admirées à la cour de Constantinople, que Constantin Pogonat voulut l'avoir à son service ; & lui & Justinien II son fils, l'éleverent aux charges les plus importantes du ministère. Mais Joannice s'appercevant que la tyrannie de Justinien croissoit de jour en jour, demanda & obtint son congé l'an 691, & il retourna à Ravenne vaquer à ses études. Sa retraite ne le mit pas à l'abri des malheurs qu'il avoit craint : lors de l'expédition cruelle du patrice Théodore contre les Ravennois, Joannice fut confondu avec les autres nobles de cette ville, & traîné à Constantinople ; mais comme on n'avoit rien à lui reprocher, Justinien lui permit de vivre en liberté dans cette capitale. L'année suivante, 710, les Ravennois s'étant revoltés pour se vanger des cruautés que les Grecs avoient injustement commises dans leur pays, & ayant choisi pour leur chef *Géorge* fils de Joannice,

Joannice.

l'Empereur fit mourir le père par de cruels supplices.

Felix & Flavien. Dans ce tems-là, l'on vit avec surprise un homme de lettres à Pavie. Il s'appelloit Felix: il étoit grammairien de profession, & en cette qualité il enseignoit la bonne latinité, & expliquoit publiquement les anciens auteurs. Malgré le peu d'idées que les Lombards avoient de tout savoir, le bon Roi Kunibert ne laissa pas d'admirer cet homme singulier, qui osoit faire revivre les sciences au milieu de leurs ennemis. Kunibert poussa l'admiration jusqu'à faire ce que les Rois Lombards n'avoient jamais fait: Felix en reçut des présens, entr'autres une canne garnie d'or & d'argent, & voilà à quoi se réduisit toute la générosité des princes de cette nation à l'égard des sciences & de ceux qui les professoient. *Paul Diacre*, de qui l'on tient ces notices (*a*) dit que Felix fut l'oncle de Flavien, autre grammairien de Pavie & son précepteur. Ainsi voilà deux littérateurs dans la capitale du royaume Lombard.

28. Dans les pays soumis à l'Empereur, on s'attachoit beaucoup au grec. Rome sur tout ne manqua jamais d'hommes versés dans cette langue, non seulement à cause du gouvernement qui étoit Grec, mais aussi par rapport aux affaires que le siège Romain avoit avec l'Orient: car il falloit que les Latins se pliassent à l'orgueil des Grecs leurs seigneurs, qui dédaignoient d'apprendre une langue barbare. S. Grégoire le grand rapporte qu'étant nonce à Constantinople, il ne put trouver dans cette grande ville un seul homme assez savant dans les deux langues pour faire des traductions (*b*).

29. L'Italie eut un historien; ce fut le Moine Secundus, abbé d'un monastère à Trente, & grand ami de Grégoire le grand, de la Reine Théodelinde, & d'Agilulf son mari. Cet abbé écrivit

---

(*a*) L. VI. c. 8. (*b*) L. VI. Ep. 30.

une hiſtoire ſur les premières conquêtes des Lombards en Italie. *Paul Diacre* qui s'en eſt ſervi, nous a conſervé cette notice : au reſte l'ouvrage de Secundus eſt perdu.

30. De la Juriſprudence.

Chez les Lombards il fallut étudier la nouvelle juriſprudence que les princes de cette nation introduiſirent. Juſques à Rotharis la nation n'avoit pas eu de loix écrites ; ce prince publia les premières en forme d'édits, l'an 643. Grimoald en ajoûta de nouvelles l'an 668. Le célèbre Roi Liutprand employa une partie de ſon règne à faire des loix : Ratchis & Aiſtulf publièrent les dernières. Le bon ſens qui dans cette légiſlation ſurpaſſa la barbarie, ſi on en excepte une ſuperſtition exceſſive, prouve qu'il y avoit parmi les Lombards des gens fort habiles dans cette partie. Ces loix ne furent dictées que pour les vrais Lombards : quant aux Italiens naturels, il leur fut permis de ſuivre le *droit de Juſtinien* : mais le cahos de cette juriſprudence effraya les Italiens, de ſorte que preſque toute l'Italie adopta en peu de tems le *droit Lombard.*

31. Des beaux arts.

Ce qui fait honneur aux princes de cette nation eſt qu'il ne négligèrent pas les beaux arts. Il y eut peu de Rois Lombards, lorſqu'ils jouirent de quelque repos, qui n'élévaſſent quelque monument de leur magnificence. La plus grande partie des édifices conſiſta en de grandes égliſes, & en monaſtères ſomptueux ; car les Lombards, après être devenus catholiques, ſe jetterent dans la dévotion, & la porterent juſqu'à l'excès. Outre les couvens & les temples, quelques-uns de ces princes firent bâtir des palais & d'autres édifices : les ducs & les autres ſeigneurs imitèrent la magnificence des Rois ; & l'architecture fut cultivée dans toute l'Italie. Mais quelle étoit cette architecture ? J'en ait fait mention en parlant des Goths. J'ajouterai que *l'architecture qu'on appele gothique* fut miſe dans l'état où on la voit, par les Lombards. Ce peuple aimoit à ſe ſingu-

larifer: loix, mœurs, ufages, habillemens, tout lui étoit particulier. La même chofe arriva en fait d'architecture, & il fallut que les Italiens s'accordaffent au goût de leurs maitres. Au refte les architectes étoient Italiens; & les loix Lombardes font mention du *Magifter Comacinus*, titre qui fignifioit le chef des maçons, & ce chef étoit d'ordinaire de Como, ou des environs.

L'architecture éleve les bâtimens: la fculpture & la peinture les embelliffent. On ne manqua pas en Italie ni de peintres, ni de fculpteurs; malgré qu'au moins par rapport à la peinture, l'opinion générale foit, que cet art fut entièrement perdu en Italie jufqu'au fameux Cimabue. L'on voit encore les ouvrages en fculpture faits du tems des Lombards, en ftatues, en bas reliefs, & en gravures fur des couronnes, des chandeliers, & des vafes. Il eft vrai que tout celà eft pitoyable, & fi l'on avoit pu conferver les peintures de ce tems là, on les trouveroit probablement monftrueufes. Mais enfin on peignit toujours à Rome, à Ravenne, à Capoue, à Bénevent, fur le mont Caffin, à Pavie, à Monza & à Milan. Je ne nomme que les lieux dont on a des mémoires par rapport aux peintures à frefque, ordonnées par les papes, les évêques, les moines, & les princes: mais on peut inférer de là que la peinture, quelle qu'elle fût, étoit en vogue en Italie. L'on oppofe que toutes ces peintures furent l'ouvrage des Grecs; mais comment prouve-t-on une pareille affertion? Si l'on n'avoit peint que dans les provinces fubordonnées aux Grecs l'opinion pourroit paroître véritable: mais croira-t-on que les Lombards prefque toujours en guerre avec les Grecs, aient invité & payé les ouvriers de cette nation pour peindre leurs falles & leurs églifes? Il y a toute apparence qu'ils s'en feroient paffés, & qu'ils fe feroient contentés de faire travailler en mofaïque, art

qui étoit alors exercé en Italie, comme il l'a toujours été.

Voilà tout ce qu'il y avoit à dire touchant les arts & les sciences d'Italie pendant deux siècles entiers. Ce qui peut consoler les Italiens, est, de savoir que les ténébres qui couvroient leur pays, étoient répandues dans toute l'Europe, dont les habitans en général étoient à la vérité guerriers, mais barbares, superstitieux & ignorans (71).

LIVRE CINQUIEME

Qui contient l'histoire de la littérature d'Italie, depuis la conquête de Charlemagne jusqu'à la paix de Constance, qui fraya le chemin à la liberté d'Italie.

LE royaume des Lombards est transporté aux François: Charlemagne devint Roi d'Italie, & ensuite Empereur: les fils & les petits-fils de ce prince héritent de ce royaume; ils se le disputent, se l'arrachent & le perdent enfin par la déposition de Charles le Gros. Alors les Italiens devenus maîtres d'eux-mêmes, élisent des Rois de leur nation, & ces Rois sont couronnés Empereurs; tandis que la foiblesse de ces princes laisse les Grecs & les Sarrasins se partager la basse Italie, la Sicile, & la Sardaigne. Enfin l'esprit d'inconstance qui agite les Italiens, les pousse à faire venir les Saxons, & à se soûmettre à ces étrangers. Otton le Grand devient Roi d'Italie & Empereur: son fils & son petit fils le sont aussi; mais la maison de Saxe s'éteint, & les Italiens se donnent de nouveau un Roi de leur nation. Peu après ils le rejettent, & ils reprennent le joug

de la domination allemande. La maiſon de Franconie prend les rênes de la Germanie & de l'Italie, & elle y ajoute les Bourgognes. Devenue très puiſſante, elle commence à abuſer de ſon pouvoir, & les Italiens, qui ne peuvent pas ſouffrir le deſpotiſme, commencent à leur tour à rejetter un joug qu'ils ſe ſont impoſé eux-mêmes. Leurs efforts ſont impuiſſans, juſqu'à ce que le ſiège pontifical ſe mette de la partie. Un moine Toſcan entreprend le grand ouvrage de l'indépendance du ſaint ſiège & de l'Italie; il devient pape, & met l'Europe ſens deſſus deſſous, pour atteindre à ſon but: ſes ſucceſſeurs continuent ce qu'il a commencé, & ſe ſervent adroitement de la haine que les Germains ont conçue contre le malheureux Henri IV, pour anéantir la puiſſance impériale. La politique d'Henri V, & de Lothaire pare le coup; mais l'orgueil de Fréderic Barberouſſe, en jettant les Lombards dans le déſeſpoir, leur donne le moyen de ſe mettre en liberté avec l'aſſiſtance des papes. Les Normands deviennent maîtres de la baſſe Italie & de la Sicile: Rome, & les Toſcans puiſſans ſur mer, ſe réuniſſent aux Lombards; & Fréderic eſt obligé de ſe ſoumettre au pape, & d'accorder la liberté aux villes liguées de l'Italie.

Tel eſt le tableau des événemens politiques arrivés dans ce pays pendant l'eſpace de quatre ſiècles. Nous les détaillerons, lorſqu'il ſera néceſſaire, dans les différens articles de ce livre, nous bornant à ce qui a du rapport à la littérature, qui réellement ne commença à briller de nouveau en Italie, que lorſque ce pays jouit d'un peu de liberté.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Evénemens littéraires en Italie depuis la conquête de Charlemagne, jusqu'à Otton le Grand.

§. I. *Si ce fut Charlemagne qui apporta & fit revivre les ſciences en Italie.*

LE royaume que les Hérules, lors de la deſtruction de l'empire d'Occident, avoient formé en Italie, étant paſſé aux Goths, des Goths aux Grecs & des Grecs aux Lombards, paſſa aux François, vers le milieu du huitieme ſiecle. Les années 772, & 773 furent celles de cette grande révolution, pour laquelle tout avoit été diſpoſé par les papes, par les Romains toujours ennemis des Lombards, & même par ceux des Lombards qui haiſſoient leur Roi *Didier*. 2.

On dit communément que Charlemagne s'étant emparé de l'Italie, y porta les ſciences, & les y fit réfleurir : c'eſt ce qu'il faut examiner dans cette ſection.

Charlemagne étoit-il ſavant, ou pouvoit-il paſſer pour tel, lorſqu'il alla en Italie ? Le célebre *Alcuin*, moine Anglois, paſſe pour avoir été le maître de ce prince dans les ſciences ; mais fut-il le premier ? & quand commença-t-il à inſtruire ſon illuſtre éléve (72) ? L'auteur anonime de la vie d'Alcuin, publiée par le P. *Mabillon*, raconte qu'Alcuin fut envoyé à Rome par Eanbald, archevêque d'Yorck, afin de demander au pape le Pallium & qu'à cette occaſion il trouva Charlemagne à Parme, & fit pour la premiere fois connoiſſance avec lui. Or le P. Mabillon a prouvé qu'Eanbald ne fut élu archevêque que l'an 780, année vers la fin de laquelle Char-

les fit un voyage en Italie. Mais ce prince avoit conquis le royaume des Lombards huit ans auparavant: ainsi il n'avoit pas encore étudié lorsqu'il parut pour la premiere fois en Italie, & il ne connut Alcuin que huit à neuf ans après cette époque. A qui Charles dut-il donc les premiers pas qu'il fit dans la carriere des sciences? A des Italiens. Pierre de Pise qui enseignoit la grammaire à Pavie, fut le premier qui eut l'honneur de donner des leçons à Charles & de le mettre dans le goût des sciences. Les autres furent Paul Diacre, & Paulin d'Aquilée, tous deux savans pour leur tems, tous deux Italiens & tous deux connus de Charles avant qu'il liât connoissance avec Alcuin. *Eginhard*, secrétaire & historien de ce prince, assure que Charles apprit la grammaire de l'ancien Diacre *Pierre de Pise* (*a*). Ce Diacre étoit à Pavie: ce fut là que Charles le trouva lorsqu'il s'empara de cette ville; c'étoit là qu'Alcuin dans sa jeunesse l'avoit entendu disputer contre un fameux Juif; *c'est ce même Pierre* (dit Alcuin dans une lettre à Charlemagne dans laquelle il raconte cette particularité) (*b*), *qui depuis s'est rendu célébre en enseignant la grammaire dans votre palais.* Alcuin apprit à Charles après l'an 780, la rhétorique, & la dialectique, comme on le voit par ses lettres; mais la grammaire qui est la porte des autres sciences, lui fut enseignée par Pierre de Pise. A cette occasion ce prince se lia d'une amitié particuliere avec Paul Diacre, qui, jusqu'alors avoit brillé à la Cour de Didier: & lorsqu'en 776, il eut reconquis le Frioul, & chatié par la mort le duc *Rodgause*, qui s'étoit revolté, il apprit à connoître le grammairien Paulin, qui fut ensuite patriarche d'Aquilée. Ainsi les premiers maîtres qu'eut Char-

(*a*) *In discenda Grammatica Petrum Pisanum Diaconum senem audivit.* Egin. vie de Ch. M. ch. XXV.

(*b*) Epist. XV.

les dans l'étude des ſciences, furent des Italiens; & loin d'être arrivé ſavant en Italie, & d'y avoir apporté la littérature, il commença à l'eſtimer & à l'apprendre dans ce pays. J'ajouterai que ſuivant toutes les apparences, Alcuin même avoit appris en Italie ce qu'il ſavoit, & ce qu'en ſuite il enſeigna à Charles. Dans la lettre que j'ai citée, Alcuin avoue qu'étant fort jeune, & allant à Rome, il entendit la diſpute que Pierre de Piſe eut avec un Juif à Pavie; *dum ego adoleſcens Romam perrexi*, &c. Or en 780, lorſqu'il alla à Rome demander le *Pallium* pour ſon archevêque, il n'étoit certainement pas jeune; d'autant plus que comme le remarque le P. Mabillon (c), Alcuin avoit tenu école à Yorck dès l'an 758; ne pourroit-on pas même avancer ſans témérité, qu'il n'alla à Rome dans ſa jeuneſſe que pour étudier? Car enfin dans l'ignorance générale, le peu d'écoles que le ſoin des papes entretenoit à Rome, donnoit à cette ville une réputation de ſavoir, qui, jointe à la célébrité dont elle avoit joui autrefois, obligeoit ceux ſur tout qui vouloient ſe diſtinguer dans la profeſſion eccléſiaſtique, de ſe rendre à Rome, pour y faire leurs études & pour s'y diſtinguer.

Malgré ce que nous venons de dire, on pré- 31
tend que Charles envoya des profeſſeurs en Italie pour y enſeigner les ſciences. L'unique fondement de cette aſſertion eſt un joli conte de l'anonime, *moine de ſaint Gal* (*d*). Cet auteur dit que des marchands Anglois ayant débarqué en France (l'an 780) & le monde accourrant pour voir & pour acheter leurs marchandiſes, deux moines Ecoſſois de l'équipage (*) crioient

(*c*) Annal. Ord. Ben. V. 72. l. 23. tr. 37.

(*d*) Vita Car. M. L. III. c. 1.

(*) Quand on parle d'Ecoſſois dans l'hiſtoire de ce tems là en continuant juſqu'à l'an M. il faut toujours l'entendre des Irlandois, car on ne connoiſſoit d'autre

à tous les venans: *Voulez vous acheter de la ſcience ? Nous la vendons : venez & faites marché avec nous.* Ces paroles ſi ſouvent répétées firent un tel bruit par toute la France, qu'on n'y parloit plus d'autre choſe que de ces vendeurs de ſciences. Charles qui en fut informé, voulut les voir, & leur demanda ce qu'ils vouloient pour leur marchandiſe. Ils ne demanderent qu'à être habillés & nourris, & à avoir des éleves: en conſéquence Charles deſtina un de ſes Ecoſſois nommé *Clément* pour inſtruire les François, & l'autre dont on ignore le nom, mais qu'il a plu à quelques-uns d'appeller *Jean*, fut envoyé à Pavie, vendre ſa denrée aux Lombards. Tel eſt le récit du moine *de ſaint Gal*; mais de tant d'Italiens, François, & Allemands qui ont écrit les actions de Charles, ce moine eſt le ſeul qui faſſe ce conte. Le plus ſingulier eſt qu'on ne trouve nulle part la moindre mention d'un Clément qui ait enſeigné en France, ni d'aucun Ecoſſois qui ait été du tems de Charlemagne profeſſeur public ou privé en Italie. Il y eut à la vérité dans ce pays un *Jean Scotus* ou Ecoſſois, ſurnommé *Erigene*, qui ſe diſtingua par ſon ſavoir; mais il ne parut en Italie que du tems de Charles le Chauve, & il la quitta en 884. Voyant que le récit du *moine de ſaint Gal* a tout l'air d'une fable, pluſieurs auteurs qui ont cependant voulu ſoutenir l'arrivée des moines Ecoſſois, & les écoles qu'ils établirent en France & en Italie, les font aller trouver Charlemagne comme députés d'Offa roi des Merciens, ou d'un Acajo roi d'Ecoſſe, ou de *Salwath* roi du même pays. Au nombre de ces députés ils mettent *Alcuin*,

---

Ecoſſe que l'Irlande, & l'Ecoſſe d'aujourd'hui ne prit ce nom que lorſque des partis Irlandois ſe furent emparés du pays des Pictes & Caledoniens au nord de la Grande Brétagne, conquête qui fut achevée vers la fin du Xme ſiecle.

Raban & *Erigene*. On a vu quand & comment *Alcuin* ſe fit connoître à Charles : il eſt prouvé que *Raban* nâquit en 788, & qu'*Erigene* fleurit un ſiecle plus tard. Il faut voir là deſſus *Rapin*, *Toeiras*, *Larrey*, *Lesley*, *Mézeray*, *M. de Saint Marc*, & la variété & les contradictions de leurs recits.

Mais on aſſure que Charlemagne fonda l'univerſité de Pavie, & y mit pour profeſſeur un moine Écoſſois. La fondation de cette univerſité & de celle de Paris, toutes les deux attribuées à Charles, n'ont ſans doute qu'une même ſource, c'eſt-à-dire, une tradition deſtituée de preuves. Ce n'eſt point à moi à parler de celle de Paris : mais quant à celle de Pavie, je demande premierement quel fut ce moine que Charles y plaça pour donner des leçons? On l'ignore, mais on croit que ce fut le compagnon de Clément, peut-être Jean (& on ne manque pas d'auteurs qui l'avancent) ou *Erigene* ou *Raban*, qui étoient encore à naître, ou un *Jean Albinus*, ou enfin un autre *Jean Maitros*, ſavant, dont avant tout il faut prouver l'exiſtence (*e*). Je demande en ſecond lieu, ſi en accordant pour un inſtant que Charles ait envoyé quelqu'un de ſes ſujets à Pavie, un ſeul profeſſeur conſtitue une univerſité ou ſi elle ne conſiſte point dans un corps de profeſſeurs privilégiés par le prince & penſionnés par lui ou par le public? Si l'on prétend que ce corps & par conſéquent l'univerſité furent établis par Charles, je prierai ceux qui ſoutiennent cette opinion de vouloir bien produire le diplôme de ce prince, ou du moins, les témoignages des auteurs contemporains qui atteſtent que Charlemagne fonda l'univerſité de Pavie. Avant 4.

(*e*) Voyez *Larrey* & *Gatti* dans ſon hiſtoire de Pavie, intitulée *Hiſtoire univerſelle*.

qu'on ait produit quelque chofe de pareil, il fera permis à chacun d'être d'un autre fentiment.

Charlemagne n'envoya donc perfonne enfeigner les lettres aux Italiens: au contraire il trouva en Italie des hommes éclairés, qui lui apprirent les fciences, & il en employa quelques-uns à répandre la littérature dans fes autres royaumes, particulierement en France. Pierre de Pife, comme nous l'avons vû par le témoignage d'Alcuin, fuivit la cour de Charles, & fut chargé d'inftruire les courtifans. Paul Diacre fut auffi en France, & ne contribua pas médiocrement à y répandre l'amour pour les lettres. Théodolf, dont nous parlerons enfuite, fut amené par ce prince dans le même pays, où il fut élu évêque d'Orléans, & où il fit de bons réglemens par rapport aux eccléfiaftiques. *Le Moine d'Angoulême* publié par *de Chefne*, raconte dans la vie de *Charlemagne* (*f*), que ce prince fit paffer de Rome en France des chanteurs, des faifeurs d'orgues, & des maîtres en grammaire & en arithmétique (73). Cela eft confirmé par un autre *moine de S. Gal*, furnommé *le Jeune*, qui parle auffi de maîtres en d'autres fciences, que Charles tira tous de l'Italie. Ces témoignages, & ce que nous venons de dire dans cette fection, prouvent clairement que ce ne fut pas Charlemagne qui porta la littérature en Italie, mais qu'il la trouva dans ce pays, qu'il s'en fervit utilement pour lui-même, & qu'il employa les profeffeurs Italiens à porter la lumiere des lettres dans fes autres états. Que l'on ne penfe pas que je veuille ravaler par ces remarques la gloire de Charles. Mon but n'eft que de découvrir la vérité autant qu'il eft poffible, & de réfuter les erreurs. Au refte Charle-

---

(*f*) Ch. VIII.

magne contribua infiniment à faire revivre avec quelque ſorte de luſtre les lettres en Italie, par ſon exemple, par l'eſtime qu'il eut pour les ſciences & pour ceux qui les profeſſoient, & par les récompenſes qu'il prodigua au mérite littéraire.

§. II. *Ce qu'on fit pour hâter le progrès des ſciences en Italie. Cauſes de la lenteur de ces progrès.*

Charles avoit trois fils : le premier du même 5.
nom que lui : Pepin, le ſecond, & Louis le troiſième. Ce fut le ſecond que Charles déclara Roi d'Italie, l'an 782, mais Pepin mourut l'an 810, & Charles, qui depuis dix ans avoit été couronné Empereur, créa Roi d'Italie en 812. Bernard, fils naturel de Pepin. Ces Rois n'étoient cependant que des gouverneurs couronnés : Charles retenoit la ſouveraineté & la préſidence ſur les Rois, ſes fils & ſes petits fils, & ſur leurs royaumes.

L'an 814 fut celui de la mort de cet illuſtre Empereur : Louis ſurnommé le *Débonnaire*, reſté ſeul de ſes frères légitimes, ſuccéda dans l'Empire & dans les vaſtes États Carlovingiens. Bernard, Roi d'Italie, ſe révolta contre lui, il fut fait priſonnier ; on lui creva les yeux, & il mourut des douleurs que lui cauſa cette opération. Lothaire, fils de Louis, auparavant déclaré Collegue dans l'Empire, eut le royaume d'Italie ; & il ſignala les commencemens de ſon règne par le ſoin qu'il apporta à faire refleurir les études dans ce royaume.

Les Rois d'Italie firent pluſieurs loix que l'on nomma Lombardes, parce qu'elles avoient pour auteurs les ſucceſſeurs des Rois Lombards. Lothaire en publia quelques unes l'an 823. On ne ſait ſi ce fut alors ou un peu plus tard qu'il en fit une deſtinée à règler les études & à fixer les villes où devoient être les écoles principales de ſon royau-

me. Le préambule de cette loi prouve que malgré les ſoins de Charles, les études n'avoient preſque point fait de progrès, peut-être parce que les commencemens orageux du règne de Louis avoient un peu étouffé le peu de ſcience qu'on avoit cherché à faire renaître. Ce qui démontre auſſi, que Charles n'avoit fondé aucune univerſité en Italie, & que les ſavans qu'il y avoit, n'étoient ni aſſez nombreux, ni aſſez habiles pour opérer une révolution ſubite dans la littérature. Ce préambule porte *que la négligence ou la pareſſe de quelques uns de ceux qui préſidoient aux études, avoient fait perdre par toute l'Italie juſqu'aux traces du ſavoir.* On exhorte ces préſidens à être plus vigilans à l'avenir, & à faire en ſorte que les études ſoient mieux & plus généralement cultivées qu'auparavant. La loi deſtine enſuite pour lieux d'études de chaque province, *Pavie*, *Ivrée*, *Turin*, *Crémone*, *Florence*, *Fermo*, *Vérone*, *Vicence*, & *Cividad del Frioult*. Une expreſſion de cette loi mérite d'être remarquée. Il eſt dit que par cet arrangement on ôtoit à tout le monde le prétexte de l'éloignement des lieux d'étude & de la pauvreté, afin qu'il n'y eût plus d'excuſe pour ſe diſpenſer d'étudier. Il paroît par ce mot de *pauvreté*, que Lothaire aſſigna des penſions aux profeſſeurs, afin que les écoliers ne fuſſent pas obligés de payer leurs maîtres.

6. En parlant de Pavie, Lothaire dit que les étudians *doivent aller entendre Dungal*. Ce Dungal étoit certainement un Écoſſois: & ainſi ceux qui prétendent que Charlemagne envoya à Pavie un ſavant à cette nation pour éclairer les Lombards, pourroient appuyer leur opinion, ſans créer des *Jean* & d'autres lettrés imaginaires, ſi l'eſpace de plus de quarante ans qui s'écoulerent entre la prétendue arrivée des Écoſſois en France & la loi de Lothaire, ne faiſoit un trop grand obſtacle à la probabilité de leurs conjec-

tures. On a une lettre écrite l'an 811, par un *Dungal moine*, à Charlemagne ſur des éclypſes. Il s'appelle moine réclus: & parce que Charles l'avoit fait conſulter au ſujet des éclypſes par *Valdon*, abbé de S. Denys de France, il paroît, comme *Mabillon* le remarque (*a*), que ce Dungal étoit un moine de ce Couvent, ou des environs. Il y a encore l'ouvrage d'un Dungal pour la défenſe des images, contre *Claude*, évêque de Turin; mais il n'y eut que des François, comme l'abbé *Théodemir*, & *Jonas*, évêque d'Orléans, qui écriviſſent contre Claude, & ce fut en France qu'on tint des ſynodes pour réfuter les erreurs de ce Prélat: d'où il paroît que Dungal qui ſe réunit aux autres pour combattre l'évêque de Turin, étoit auſſi un François. Enfin dans le catalogue des anciens livres de l'Abbaye de Bobbio (*b*), on trouve des livres dont Dungal avoit fait préſent à ce monaſtère, où l'on croit qu'il ſe retira. Il ſe pourroit donc, ou qu'il y ait eu deux Dungal, ou plutôt que Lothaire ait fait paſſer à Pavie le moine de ce nom qui étoit en France, & qu'après quelque tems ce profeſſeur ſe ſoit retiré dans l'Abbaye de Bobbio.

Le zèle de l'Empereur Lothaire pour les étu- 7.
des, excita celui d'*Eugène* II, quoiqu'à dire le vrai, les Papes n'euſſent jamais négligé la conſervation & l'accroiſſement des études romaines, tant que les circonſtances du tems l'avoient permis. Dans un concile tenu à Rome l'an 826, on fit un décret, dans lequel les Peres diſoient qu'*ayant été informés que dans quelques endroits il n'y avoit ni maîtres, ni perſonne qui s'appliquât aux études, ils enjoignoient à tous les évêques & curés d'établir des écoles, afin que tout le monde pût apprendre les ſciences, & principalement celles qui*

(*a*) Ann. Ord. Ben. Vol. II. L. XXX.
(*b*) Voy. Murat. Antiq. Ital. Vol. III. Diſ. 43.

regardoient la religion. On voit par ce décret, que les anciens séminaires, & les écoles paroissiales s'étoient perdues: falloit-il s'attendre à d'autres choses après les revers que l'Italie avoit essuyés? Ce décret fut renouvellé par un autre concile romain tenu sous *Léon* IV, l'an 853, où même l'on se plaint de la difficulté qu'on avoit à trouver de bons maîtres (*c*). En effet, les successeurs de Lothaire, toujours en guerre entr'eux, n'eurent plus aucun soin des écoles: Louis II, fils de Lothaire, combattit contre les Siens, ou contre les Sarrasins & les Grecs; Charles le Chauve règna peu en Italie, & toujours parmi des guerres; Charles le Gros fut un imbécille, & on le déposa en 888. Alors Gui, Bérenger, Lambert, Arnoul, Louis de Provence, Rodolphe de Bourgogne, Hugues d'Arles, & Berenger II, se disputèrent tour à tour l'Italie, la possédèrent, la perdirent de nouveau, en un mot ils en firent un théatre de carnage, de révolutions & d'horreur, pendant quatre vingts ans. On ne songea plus qu'à combattre, les ecclésiastiques les premiers: & la chaire de saint Pierre qui avoit toujours été occupée par de très dignes sujets, fut tour à tour usurpée par des monstres, qui ne firent que la souiller de crimes. Cependant on ne négligea pas tout à fait les études dans l'Italie entière. La bibliothèque du Vatican exista toujours, & des bibliothécaires savans l'accrurent & l'enrichirent. Une Bulle de Benoit IV, de l'an 903, publiée par le *chevalier del Borgo* (*d*), fait voir qu'il y avoit à Pise des chanoines destinés à enseigner la théologie & les Canons: Rathère, évêque de Vérone, & Atton, évêque de Vercelli, firent

(*c*) Voyez la collection des conciles, Tome XIV de l'édit. de Venise 1769 & Baron, à ces deux années.

(*d*) Dissert dell' Orig. dell' Universit. Pisana.

de bons règlemens pour les écoles de leurs diocèſes, ſoit dans les villes, ſoit dans la campagne: enfin une des occupations favorites des moines, fut celle de copier les manuſcrits ſacrés & profanes: en quoi ils ſurpaſſèrent leurs confreres, qui étoient dans les autres royaumes, comme on peut s'en aſſurer par les livres que les étrangers demandoient très ſouvent aux Papes, aux évêques & aux abbés Italiens.

Ces reſſources auroient été excellentes pour la littérature, ſans les malheurs du tems: car outre les guerres civiles qui déchirerent l'Italie, les Hongrois d'un côté, les Sarraſins de l'autre, ne laiſſerent preſque point paſſer d'année, ſans faire dans ce pays infortuné les plus affreux ravages, qui cauſerent la perte d'une grande quantité d'évéchés & d'abbayes, de leurs livres & de leurs monumens. Ainſi l'ignorance fut victorieuſe des foibles efforts de ceux qui combattoient pour les lettres, & les Italiens généralement parlant, furent replongés dans la barbarie. Nous allons paſſer en revue dans les ſections ſuivantes, ceux qui, malgré les difficultés infinies de faires des progrès dans les ſciences, en firent cependant aſſez pour être placés parmi les ſavans.

§. III. *ſavans en pluſieurs genres.*

Les ſiecles de l'ignorance ont été auſſi ceux de 8.
la dévotion: ainſi il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce tems des ſavans du premier ordre, ni à faire une diſtinction entre ceux qui s'adonnerent aux ſciences ſacrées, & ceux qui cultiverent les profanes. Ces lettrés médiocres, dont nous allons parler; étoient tous des eccléſiaſtiques, & en effet il n'y avoit que les perſonnes de cette profeſſion qui s'applicaſſent à l'étude. Il faiſoient donc un mêlange de l'un & de l'autre genre de ſcience; mais en profeſſant tou-

jours le premier, & n'ayant une teinture du ſecond que par une eſpece de néceſſité. Hiſtoire, poéſie, grammaire, dialectique, loix, tout ſe rapportoit au ſacré: un grammairien devoit être théologien; un poëte devoit être verſé dans les SS. Écritures; & un légiſte ne pouvoit l'être ſans avoir fait ſon étude principale des canons (74).

Pierre de Piſe.

Je commencerai par Pierre de Piſe, dont j'ai fait mention pluſieurs fois. On ne connoît que ſa patrie & ſa profeſſion. Il étoit Piſan, diacre & grammairien à Pavie, & le fut enſuite à Paris. La diſpute publique qu'il eut avec un Juif, & dont j'ai parlé ſur le témoignage d'Alcuin, fait voir que Pierre étoit auſſi théologien, autrement il n'auroit pas paſſé pour ſavant. Il faut auſſi avertir que ſous le nom de grammairien, on entendoit alors un littérateur ou érudit, de ſorte que ceux qui profeſſoient la grammaire, devoient en même tems être poëtes, interprêter les auteurs, ſouvent même ſavoir le grec & ſe mêler de l'hiſtoire. Il paroît du reſte que depuis *Felix*, qui acquit par ſa doctrine les bonnes graces du Roi Kunibert, il y eut toujours à Pavie une chaire de littérature. *Flavien* ſuccéda à Félix, & il eſt probable que *Pierre* ſuccéda à Flavien. Pierre ramené en France par Charlemagne, eut la gloire de jetter en quelque façon les fondemens de la célèbre univerſité de Paris. Tel eſt le ſentiment de M. *Boulay* (*a*), & cela prouve la fauſſeté du récit que j'ai rapporté dans la premiere ſection, touchant *Clément Écoſſois* & ſes compagnons. Il exiſte encore pluſieurs vers de la façon de Pierre à la louange de Charles, & des ſavans de ſon tems & de ſa connoiſſance.

Paul Diacre.

Paul Diacre, le plus illuſtre ſans contredit de tous les lettrés ſes contemporains, eſt le ſecond dont je parlerai. Il nâquit à Cividad-del Friouli;

(*a*) Hiſt. Univerſit. T. I.

ſa mere s'appelloit Rodelinde ; ſon pere, *Wernefried*, l'un & l'autre Lombards d'origine. Le biſayeul de Wernefried étoit venu en Italie avec Alboin. Paul étudia ſous Flavien, probablement à Pavie, & fut élevé à la Cour du Roi Ratchis. Lorſque ce Prince abandonna le trône pour embraſſer la vie monaſtique au mont Caſſin, vraiſemblablement Paul retourna dans le Frioul, prit les ordres, fut fait diacre d'Aquilée. Didier, étant devenu Roi, appella à ſa Cour ce diacre, & le fit ſon chancelier. Après les malheurs de ce prince, il paroît que Paul ſe retira encore chez lui, où il reſta juſqu'à ce que Rodgauſe, duc du Frioul, fut défait & condamné à mort par Charles. Le malheur de tous ſes ſouverains dégoûta Paul du monde, de ſorte que vers l'an 777, il alla au Mont-Caſſin, & ſe fit moine. Il avoit un frere qui avoit été amené priſonnier en France avec Didier. Le Roi Charles étant retourné en Italie à la fin de l'an 781, Paul lui préſenta une élégie, pour le ſupplier de rendre la liberté à ſon frere. Cette piece de poéſie parut admirable dans ce tems-là, & valut à ſon auteur non ſeulement la grace qu'il demandoit, mais encore l'eſtime & l'amitié du Roi. On traitoit alors le mariage de *Rotrude*, fille de Charles avec Conſtantin le Jeune, fils d'Irène ; & comme il falloit que la princeſſe & ſa ſuite euſſent quelque connoiſſance de la langue grecque, Paul qui la ſavoit très bien, paſſa, par ordre de Charles, en France, & fut deſtiné à enſeigner cette langue. Nous avons une lettre de ce ſavant à *Théodemar*, abbé du Mont Caſſin, dans laquelle Paul lui marque l'impatience qu'il a de retourner à la tranquillité de ſon monaſtère. Il y a apparence que l'occaſion ne s'en préſenta qu'en 787, lorſqu'on rompit le traité du mariage en queſtion. Certainement cette année Paul fit l'épitaphe d'*Arigiſſe*, duc de Bénévent, mort le 26 d'Août, & quoiqu'il l'eût pu faire, étant en

France, il semble plus probable qu'il l'ait faite étant de retour à son monastère qui étoit enclavé dans l'État de ce Duc, & qui en dépendoit pour le temporel. On ignore le tems de la mort de Paul: mais comme dans des vers de Charles adressés à ce savant, après son retour au Mont Cassin, il est appellé *vieux*, & que d'ailleurs on ne trouve jamais dans les écrits de Paul, ce Prince qualifié du titre d'Empereur, on peut conjecturer, que la mort de ce savant arriva pour le plus tard, en 799 (75).

Nous sommes redevables à Paul Diacre de l'unique histoire des Lombards qui ait jamais existé. On prétend qu'il l'écrivit à la persuasion *d'Adelberge*, fille du Roi Didier, & femme d'*Arigise*, Duc de Bénévent, lorsque Paul se retira dans cette Cour après une prétendue conspiration contre Charles. Il est surprenant que les modernes qui ont adopté le conte de cette conspiration, n'aient pas observé que *Léon d'Ostie* dit en termes très clairs, que ce fut l'histoire romaine, & non pas celle des Lombards, que Paul écrivoit à la sollicitation d'Adelberge. En effet cet auteur publia l'histoire qu'on nomme *Miscella*, & qui est une continuation de l'histoire d'*Eutrope*. Elle a été continuée ensuite par *Landulf le Vieux*, ou par un auteur anonyme. Paul écrivit encore, étant en France, les vies des évêques de Metz; en d'autres tems, celles de plusieurs saints; & il fit à l'instance de Chalemagne un recueil des meilleurs sermons des Peres pour toutes les fêtes de l'année. Il étoit aussi bon poëte pour son tems, on a recueilli ses vers; & je dirai en passant que l'hymne de S. Jean Baptiste qui commence *Ut queant laxis*, & d'où *Gui d'Arezzo* prit les six notes de la musique, est de sa façon. Il réduisit aussi en abrégé l'ouvrage du grammairien *Festus*: & outre la grande connoissance qu'il eut de la langue grecque, il fut très habile dans l'hébreu. C'est assez parler

de ce ſavant, auquel on ne peut reprocher que les défauts communs aux ſavans de ſon tems, la barbarie & l'embarras du ſtyle, le peu d'ordre & de critique, & un bigotiſme perpétuel.

Saint Paulin, Patriarche d'Aquilée, fut contemporain de Paul, & auſſi généralement eſtimé que lui. Les P. P. de S. Maur, auteurs de *l'hiſtoire littéraire de France*, diſent qu'il nâquit en Auſtraſie, & que par conſéquent il étoit François. Mais *Alcuin* l'appelle conſtamment Italien de nation (*b*). Les Lombards avoient autant que les François leur Neuſtrie & leur Auſtraſie, c'eſt-à-dire, l'Italie Occidentale, & l'Italie Orientale : le Frioul, où Paulin nâquit, étoit dans cette dernière, & c'eſt pour cela qu'on l'a dit Auſtraſien. 10. Paulin d'Aquilée

Paulin nâquit vers l'an 730, & après avoir étudié, il enſeigna la grammaire dans le pays de ſa naiſſance. Charlemagne qui cherchoit & récompenſoit les ſavans, connut Paulin lors de la défaite du duc Radgauſe, & il fit préſent à ce grammairien des biens d'un certain *Gualande*, complice de la révolte. Paulin étoit prêtre, comme il paroît par le titre de *vénérable*, que Charles lui donne dans l'acte fait à cette occaſion, & qu'on ne donnoit alors qu'aux prêtres; c'eſt M. *Liruti* qui l'a remarqué (*c*). C'étoit l'année 776 : & cette même année le patriarchat d'Aquilée étant venu à vaquer, Paulin y fut élevé, probablement par la faveur de Charles. Alors ce grammairien habile ſe fit connoître pour un des plus grands théologiens de ſon tems. Dans tous les ſynodes qu'on aſſembla en Italie, en France & en Allemagne, particulierement pour s'oppoſer aux erreurs de *Felix d'Urgel*, & d'*Élipand de Tolede*, Paulin brilla toujours ſur les autres Pe-

(*b*) Ep. 62. Carm. 212. (*c*) De Letterati del Friuli, Tom. I.

res, & il eut quelquefois l'honneur de présider à ces assemblées comme légat du saint Siége. Il assembla lui-même plusieurs synodes dans le Frioul; & il composa de bons ouvrages pour le soutient de la foi catholique. Ces ouvrages, & les autres qu'il fit en prose & en vers sur toutes sortes de matieres, ont été recueillis par le P. *Madrino*, qui les a enrichis de la vie de S. Paulin & de quelques savantes dissertations (*d*).

Théodulf d'Orléans

Charles estima aussi & cherit Théodulf, évêque d'Orléans. Ce prélat étoit Goth d'origine, & né en Italie des descendans de cette brave nation. On croit qu'avant d'être évêque, il fut marié & eut une fille. Charles le fit passer en France, où il le fit élire évêque d'Orléans & abbé de Fleury. Ces deux dignités réunies dans la même personne, ont trompé le cardinal *Baronius*, & l'ont jetté dans une lourde bévue. Cet auteur a fait deux Théodulf d'un seul, & a distingué l'abbé de l'évêque. Ces deux dignités ne furent pas les seuls bienfaits que Charles prodigua à Théodulf, il le mit au nombre de ses juges royaux, qu'on appelloit *Missi Dominici*, & il le destina pour visiter en cette qualité plusieurs provinces de la France. Mais sous Louis le Débonnaire, lorsqu'en 817, Bernard, Roi d'Italie, prit les armes, & périt peu de tems après, Théodulf fut regardé comme un des complices secrets de ce Roi infortuné; & l'année suivante il fut déposé dans un concile, & relégué dans un monastère à Angers. L'an 821, Louis ayant accordé une amnistie générale, Théodulf fut délivré; mais sur le point de se mettre en voyage pour Orléans, il tomba malade & mourut, par le poison, dit-on, que lui avoient fait donner ceux qui pendant son absence avoient usurpé les biens de son évéché. Théodulf composa

(*d*) Ce recueil a été publié à Venise en 1757.

contre

contre l'héréſie de Felix d'Urgel, des queſtions ſur la bible & ſur la diſcipline eccléſiaſtique, un traité ſur le baptême, un autre ſur le S. Eſprit, des ſermons, & beaucoup de poéſies, peut-être les meilleures de ſon ſiecle. On connoît cet hymne qu'on chante le dimanche des Rameaux, & qui commence, *Gloria laus & honor tibi ſit rex Chriſte redemptor*, il eſt de lui: mais qu'il le chantât lorſque l'empereur Louis paſſoit pendant la proceſſion de ce jour-là devant la priſon de Théodulf, c'eſt ce qui a tout l'air d'une fable.

II. Papes, évêques, abbés & autres ſavans.

Parmi les ſavans qui fleurirent en Italie du tems de Charlemagne, il faut placer le pape Adrien I, bon littérateur & grand politique, comme on le voit par ſes lettres inſérées dans le *code Carolin*. Il y eut enſuite ſur le ſiege romain, Eugene II, Léon III, Léon IV & Nicolas I, qui ſe diſtinguerent par leur ſavoir. Milan eut auſſi deux archevêques célebres, c'eſt-à-dire, Pierre & Albert, tous deux fort eſtimés par Charlemagne. Berthaire, abbé du Mont Caſſin, étoit François de naiſſance. Dès ſa plus grande jeuneſſe il fut conſacré à Dieu & à S. Bénoît dans le Mont Caſſin, où l'an 856, il fut élu abbé. Il fit des traités ſacrés & des ſermons, des ouvrages de grammaire, & même de médecine. Mais l'an 883, les Sarrazins ayant ſurpris & brûlé le Mont Caſſin, Berthaire fut maſſacré avec preſque tous ſes moines. Vers le même tems vivoit Agnel, abbé de Ravenne, qui écrivit les vies des prélats de cette ville, quoi qu'à dire vrai, il l'ait fait ſans goût, & ſans jugement. Le fameux Anaſtaſe le Bibliothecaire appartient à ce ſiecle. Il a tiré des monumens qui exiſtoient dans les archives romaines, dont il étoit dépoſitaire, ſes *vies des papes*, qui l'ont rendu ſi célebre. Outre cet ouvrage, comme il étoit très verſé dans le grec, il traduiſit en latin une grande quantité d'auteurs Grecs. Il aſſiſta auſſi au huitieme concile général, qui fut

tenu à Conſtantinople l'an 896.

Pour ne pas ennuyer les lecteurs par des noms peu illuſtres, je ne ferai qu'indiquer deux Jean Diacres ; l'un étoit membre de l'égliſe romaine ; il écrivit la vie de S. Grégoire le Grand; l'autre appartenoit à l'égliſe de Naples ; il compoſa les vies des évêques de cette ville. Je me bornerai à nommer Epiphane, diacre de Catane en Sicile, & S. Méthode, Syracuſain de naiſſance, & patriarche de Conſtantinople ; tous deux grands ſoutiens du culte des images, & fléaux des Iconoclaſtes dans le ſecond concile de Nicée ; enfin Pierre Sicilien, qui écrivit l'hiſtoire *du manichéiſme* d'Arménie, où il avoit été. Il me ſuffira de les avoir nommés, & je paſſerai à des étrangers qui ayant fixé leur ſéjour en Italie, doivent être placés parmi les ſavans de ce pays.

12. Claude de Turin. Ces étrangers ſont Claude, évêque de Turin, Atton, évêque de Vercelli, & Rathier, évêque de Vérone. Le premier étoit Eſpagnol, & il ſe diſtingua à la cour de Louis le Débonnaire, qui l'envoya en Italie, & le fit évêque de Turin. Là il écrivit contre le culte des images ; & comme il envoya ſes écrits en France, où ils furent répandus, ce fut auſſi en France, & non en Italie, qu'on fit pluſieurs ouvrages pour le réfuter, & qu'on aſſembla des conciles à ce ſujet. Atton de Vercelli. On ignore de quel pays étoit *Atton* : les auteurs de l'*hiſtoire littéraire de France* en ont fait un François ſur de très légeres conjectures : je ne les imiterai point, & je ne me ſervirai pas d'autres conjectures, peut-être plus fortes, pour en faire un Italien. Il fut élu évêque de Vercelli en 924, & il mourut, à ce qu'il paroît, un peu avant la diſgrace de Bérenger II, détrôné par Otton le Grand. Il eut un ſoin particulier de la diſcipline eccléſiaſtique, & des études dans ſon diocèſe; il compoſa pluſieurs ouvrages ſacrés, qui ont été recueillis & mis

au jour en 1768, par M. le chanoine *del Signore*.

La vie de Rathier, natif du pays de Liège, fut un enchaînement perpétuel d'infortunes, de grandeurs, de pertes, de contradictions & de travaux. Au commencement moine de Laubes, il fut tantôt évêque de Vérone, tantôt de Liège; & il en fut chassé à plusieurs reprises par le mécontentement des princes, du clergé ou des peuples. Il mourut à Namur en 974. Plusieurs écrivains ont fait des recherches sur les avantures de ce prélat, & sur le tems & les causes de ses disgraces; mais l'ouvrage le plus complet & le plus sûr en ce genre est celui des *frères Ballerini*, qui donnèrent l'an 1767 une édition achevée des ouvrages de Rathier. Ces ouvrages sont divisés en trois parties. La premiere contient les *prologues* en six livres: c'est un traité des offices ou devoirs de chaque rang de personnes: dans la même partie il y a plusieurs opuscules sur divers sujets. La seconde est un recueil de ses lettres. La troisieme consiste en des sermons. Malgré les défauts du tems où il vivoit, Rathier fut l'écrivain de son siecle le plus éclairé & le plus savant. Rathier de Vérone.

Il ne faut pas oublier quelques historiens, qui sur les traces de Paul Diacre, écrivirent l'histoire de leur tems. Jean, abbé bénédictin à Capoue, a donné le détail de la destruction de ce monastere par les Sarrazins, & une chronique des comtes de Capoue. Une autre chronique des événemens d'Italie depuis l'an 868 jusqu'en 875, est due à André prêtre de Ravenne, mais natif de Bergame. Ekempert, moine du Mont Cassin, continua l'histoire des Lombards de Paul Diacre, & l'amena jusqu'à l'an 888, année remarquable par la déposition de Charles le Gros. 13. Quelques historiens.

Voilà les gens de lettres qui fleurirent du tems de Charlemagne, & depuis ce tems jusqu'à l'époque d'Otton le Grand.

Le soin des papes, & de plusieurs prélats & 14. Des beaux arts.

moines, firent que les beaux arts n'abandonnerent pas entièrement l'Italie. *Anastase le Bibliothécaire*, fait le recit de la grande quantité d'ouvrages en peinture à fresque, en mosaïque, en sculpture & en architecture, que plusieurs pontifes firent faire pour l'ornement des palais & des basiliques. Les premieres peintures qui parurent sur les vitres des églises, furent du tems de Léon III, qui couronna empereur Charlemagne. Plusieurs évêques & abbés signalerent leur dévotion & leur magnificence par de semblables ouvrages: les moines du Mont Cassin, & ceux de l'abbaye de Fatfa, employerent à la construction & à l'ornement de leurs églises & de leurs couvents un grand nombre d'artistes. Les marbres, les métaux, les bois précieux, les statues, les bas reliefs, & tout ce qui sert à décorer les plus grands bâtimens, ne fut point épargné. *Muratori* a publié un manuscrit de ce tems, qui se conserve dans les archives du chapitre de Lucques, contenant des regles pour peindre, pour travailler en mosaïque, & pour donner la couleur aux métaux (*e*). Ainsi les beaux arts, quoique bien éloignés de la perfection, se conserverent en Italie, même dans les siecles barbares.

(*e*) Antiq. Ital. Vol. II.

ARTICLE SECOND.

Depuis Otton le Grand jusqu'à la mort de Henri le Noir.

§. I. *Ténebres de l'Italie dans le dixieme siecle & dans une partie du onzieme* (*).

CE qu'on appelle le siecle de fer, le plus 15.
opposé au siecle d'or, l'âge le plus ténébreux de l'Europe, depuis que cette partie du monde avoit reçu la lumiere des lettres, fut certainement le dixieme siecle de l'ère chrétienne, & une bonne partie du suivant. C'est l'époque d'Otton le Grand; ce prince méritoit de naître dans un tems plus heureux, & de donner son nom à un meilleur siecle. Ce prince étoit fils du roi *Henri*, surnommé l'*Oiseleur*, à qui la Germanie dut les premiers pas qu'elle fit vers la gloire & vers la supériorité qu'elle conserva

(*) M. Tiraboschi a divisé en quatre livres son troisieme volume qui commence à *Odoacre*, & finit *à la paix de Constance.* Le premier livre va d'Odoacre jusqu'à Alboin. Le second d'Alboin à Charlemagne. Le troisieme de Charlemagne à Otton III. Le quatrieme de la mort d'Otton III à la paix de Constance. J'ai cru devoir suivre un autre plan, & fixer des époques plus marquées. Ainsi ayant renfermé dans un livre les événemens littéraires de l'Italie depuis Odoacre jusqu'à Charlemagne, j'ai mis le reste dans un autre livre qui va jusqu'à la paix de Constance. J'ai divisé ce livre en trois articles, répondant à autant d'époques très remarquables; & j'ai cru que celle du tems le plus ténebreux de l'Europe, malgré le peu qu'il y a à en dire, méritoit un article à part. C'est l'article actuel.

long tems ſur les autres nations de l'Europe: Otton ſurpaſſa ſon pere dans toutes les qualités brillantes qui conſtituent les grands monarques, & il réunit pour toujours le royaume d'Italie & le diadême impérial à la couronne d'Allemagne. L'on ſait, (& ce n'eſt pas faire tort aux Allemands) que cette nation ſe trouvoit alors par rapport à la littérature, dans le même état où avoient été les Hérules, les Goths & les Lombards. Ainſi l'Italie en paſſant au pouvoir des Germains, & en recevant une grande quantité de ces étrangers dans ſon ſein, ne fit qu'augmenter les ténebres de cette ignorance qui couvroit toute l'Europe. Jamais cette partie du monde n'avoit été plus barbare: combattre, piller, ſe déchirer mutuellement, allier les plus grandes ſcélérateſſes à la dévotion la plus ſuperſtitieuſe, mépriſer toute eſpece de ſavoir, & ſe glorifier de la plus profonde ignorance, juſqu'à la faire paſſer pour une marque de diſtinction: voilà les mœurs & l'occupation des Européens en général. Le clergé extrêmement riche, étoit adonné aux armes, à la politique, & à la débauche: le ſaint ſiege ſe trouvoit en proie à des monſtres: le monachiſme entraîné par la ſéduction générale, & par l'appas des commodités & des richeſſes, étoit en grande partie tombé dans le relâchement. Chaque état, partagé en un nombre infini de petits états ſous le nom de fiefs, nourriſſoit une infinité de tyrans, dont chacun régnoit chez ſoi en ſouverain abſolu; les querelles qui ſurvenoient entr'eux, étoient vuidées par des guerres: on décidoit les procès des particuliers par des duels: la tyrannie & la miſere avoient ruiné l'agriculture, & anéanti le commerce: les vols & les meurtres étoient journaliers, & il n'y avoit de ſûreté ni ſur les chemins, ni au milieu des villes, ni dans les temples, qui malgré la dévotion de ce tems,

étoient ſaccagés & brûlés, lorſque l'occaſion s'en préſentoit.

Quant à l'Italie, où ces maux étoient auſſi communs qu'ailleurs, ſi ce n'eſt qu'on s'y attachoit un peu plus à l'agriculture, & qu'on avoit quelques notions de commerce, voici ſon état politique à l'époque d'Otton I. Le royaume proprement dit d'Italie ou des Lombards, comprenoit la Lombardie & la Toſcane. Le duché de Rome, c'eſt-à-dire, cette ville & ſa province, étoit gouverné par les papes, mais les empereurs en étoient les ſouverains. Depuis trente-huit ans, c'eſt-à-dire depuis la mort de l'empereur Bérenger juſqu'à Otton, l'empire avoit été vacant: & les papes avoient été privés de la ſeigneurie temporelle de Rome par des patrices, & par des femmes. Les principautés de Bénevent, de Capoue & de Salerne comprenoient une portion de l'Italie méridionale; le reſte appartenoit aux Grecs. La Corſe dépendoit du royaume des Lombards; & les Sarrazins poſſédoient la Sicile & la Sardaigne. Enfin il y avoit dans un coin de la Lombardie le petit état de Veniſe, le ſeul qui eût une marine, & qui fit quelque commerce.

Telle étoit la poſition de l'Italie, lorſqu'Otton 16.
le Grand s'en empara en 962. Jean XII, jeune pape, fier & libertin, qui avoit invité Otton à paſſer en Italie pour détrôner Bérenger II, le couronna empereur, & depuis ce jour qui fut le 2 Février, fête de la Purification, les rois de Germanie ont conſervé ce titre qui les fait regarder comme ſucceſſeurs des anciens Céſars. Mais Jean ſe répentit bientôt de s'être donné un maître puiſſant, & il voulut ſe réunir à Bérenger qui luttoit vainement contre la fortune de ſon ennemi: Otton le ſut, & fit dépoſer Jean, qui peu après rentra dans Rome, ſe vautra dans le ſang de ſes ennemis, & mourut. L'empereur fut obligé d'aſſiéger cette ville, &

de la réduire par famine : il força ensuite Bérenger à se rendre, le rélegua à Bamberg, & mit fin au regne des princes Italiens. Chargé de gloire, Otton mourut en 973, laissant à Otton II son fils, son empire & ses royaumes, dont ce prince ne jouit que dix ans. Comme l'Italie méridionale étoit toujours sous la domination des Grecs, Otton II entreprit de les chasser : il remporta des victoires, & essuya des revers : sa mort interrompit le cours de cette expédition. Otton III son fils encore mineur lui succéda, & mourut fort jeune & sans postérité en 1002. Alors les Lombards & les Toscans se croyant dégagés de toute dépendance envers les Germains, élirent un roi Italien. C'étoit Arduin, marquis d'Ivrée ; mais ce prince fougueux & brutal, se fit bientôt haïr de ses nouveaux sujets, qui se soumirent à Henri de Baviere, élu roi par les Allemands. Henri fut couronné roi d'Italie & empereur : c'étoit un prince foible, sous lequel plusieurs villes d'Italie commencerent à viser à l'indépendance. Heureusement pour la puissance impériale, Conrad le Salique succeda en 1024 à Henri, que l'église révere comme un saint. Conrad sçut régner en maître : il soumit les Italiens, envahit les Bourgognes, & éleva sa maison, appellée de *Franconie*, à un haut degré de puissance. Henri surnommé le Noir, son fils, marcha sur les traces de son pere ; il augmenta le pouvoir impérial, & profitant des affreux schismes qui déchiroient le saint siege, il s'empara de la nomination des pontifes, & en déposa à sa volonté. Les choses changerent de face à sa mort qui arriva en 1056 ; c'est ce que nous verrons dans le troisieme article (76).

§. II. *Quelques ſavans Italiens, ou qui vécurent en Italie pendant ce ſiecle.*

Malgré la profonde ignorance, & le mépris pour les ſciences, deux qualités qui diſtinguerent les Européens dans cet âge de fer, l'Italie eut quelques ſavans, quoi qu'en très petit nombre. 17.

Liutprand, évêque de Crémone, eſt le premier; il étoit de Pavie, & deſcendoit d'une famille Lombarde. Dans ſa jeuneſſe, il fut page du roi Hugues, qui le fit étudier, & qui l'aima beaucoup à cauſe de la ſoupleſſe de ſa voix, & de ſon habileté dans la muſique. Hugues ayant été détrôné par Bérenger II, ce prince prit Liutprand pour ſon ſécretaire, & l'an 948, il l'envoya en ambaſſade à Conſtantinople. Ce fut là que Liutprand ſe perfectionna dans la langue grecque, & acquit de grandes connoiſſances. Quelques années après cette ambaſſade qu'il avoit faite à ſes fraix, Bérenger, quelle qu'en fût la raiſon, prit en haine Liutprand & ſa famille: la choſe alla ſi loin, que le ſécretaire congédié, fut obligé de ſe ſauver hors d'Italie. Il alla en Saxe, & ſe mit ſous la protection d'Otton I. Liutprand.

Pendant ſon ſéjour dans ce pays, il écrivit l'*Hiſtoire des événemens de ſon tems*. Il y apprit auſſi la langue ſaxonne qu'il parla depuis avec une facilité ſurprenante. Il étoit alors diacre de l'égliſe de Pavie. L'an 961, il retourna en Italie avec ſon protecteur, qui, l'année ſuivante le fit élire évêque de Crémone. L'empereur l'envoya l'an 968 à Conſtantinople avec la qualité d'ambaſſadeur, pour demander à l'empereur Nicéphore Phocas, la princeſſe *Théophanie* en mariage pour Otton II; mais l'ambaſſadeur fut mal reçu, maltraité & renvoyé. Il écrivit l'hiſtoire de cette ambaſſade. Liutprand fut nommé

un des juges, ou visiteurs royaux en Italie, & il mourut en 970, ou environ. Sa premiere histoire passablement volumineuse, est mêlée de poésie: on y trouve beaucoup de vivacité & d'esprit, & même de la force & de l'élégance, mais en même tems trop de facilité à adopter les faux bruits de la cour, & un grand penchant pour la satyre. Celle de sa derniere ambassade en Grèce est mieux écrite, & on s'apperçoit que l'esprit de l'auteur étoit mûri par l'âge. On peut ajouter que son style est au dessus de son siecle. En général cet écrivain avoit beaucoup de génie & de goût, particulierement pour la poésie, & très peu de bigotisme. On lui attribue faussement certaines *vies des papes*, & une *chronique d'Espagne*. Ce dernier ouvrage a fait croire à quelques auteurs qu'il étoit Espagnol.

18. Les deux Anonymes de Salerne & de Bénevent.

J'ai dit que l'histoire de *Paul Diacre* avoit été continuée par *Eckempert*: deux autres historiens continuerent successivement celle du dernier. L'un est connu sous le nom de l'Anonyme de Salerne, l'autre sous celui de l'Anonyme de Bénevent. L'histoire du premier va jusqu'à l'an 980; mais l'auteur, outre la grossiereté du style, est un des plus grands conteurs de fables qu'on puisse trouver. On n'a qu'un morceau de l'histoire du second; il comprend les événemens des années 996, 997, 998. La vérité & l'exactitude qu'on y découvre, nous font regretter la perte du reste.

Fulbert de Chartres.

Dans ce tems l'Italie & la France se prêterent également deux sujets célebres, dont cependant celui que la France donna à l'Italie fut sans contredit le plus grand. Fulbert, fameux évêque de Chartres, (n'en déplaise aux auteurs de l'*Histoire littéraire de France*,) étoit Italien & peut-être Romain, comme *Mabillon* (*a*) &

(*a*) Ann. Ben. V. IV. L. I. & Act. II. Ord. Ben. Sec. V. Pref.

Fleury (*b*) l'ont conjecturé. Il alla en France dans sa jeunesse, étudia sous l'illustre *Gerbert*, dont nous allons parler: ouvrit une école célebre à Chartres, & mérita d'être fait évêque de cette ville. Après avoir éclipsé par sa science & par son zèle tous les prélats de ce royaume, Fulbert mourut environ l'an 1028. Nous avons ses lettres, ses sermons & ses opuscules. On peut voir sur ce sujet le savant *P. Cellier* (*c*).

Celui dont l'Italie fit l'acquisition, fut l'illustre Gerbert, plus connu sous le nom de *Sylvestre II*. Né dans l'Auvergne, & consacré à Dieu dans le monastere d'Aurillac, il s'adonna à l'étude des sciences avec tant d'ardeur, que dès sa jeunesse, il pouvoit déja passer pour un prodige. Ses supérieurs lui permirent de voyager pour orner son esprit, & il parcourut dans cette vue une partie de l'Europe (77). Il lui restoit à apprendre à fond les canons, science nécessaire pour un homme d'église. Pour cet effet il alla à Rome, où il fut connu d'Otton le Grand. Ce prince, imitateur parfait de Charlemagne, aimoit & récompensoit les savans: malheureusement il n'en trouvoit guere. Il donna à Gerbert l'abbaye de Bobbio, jadis fondée par S. Colomban: ce fut là que Gerbert forma une école, où les Italiens & les étrangers accoururent en foule pour s'instruire. Cependant il n'y resta pas long-tems: il se fit haïr de ses moines, parce qu'il étoit fort févere, & de plusieurs seigneurs voisins & puissans, parce qu'il vouloit les obliger à rendre ce qu'ils avoient usurpé sur le monastere. Gerbert ayant perdu patience, recommença ses voyages, & eut l'honneur de donner des leçons aux Otton II & III. Enfin il s'établit à Rheims, y ouvrit une école en-

19. Gerbert d'Auvergne.

(*b*) L. LVIII. n. 57. (*c*) Hist. des antiq. eccles. Tom. XX.

core plus illuſtre que celle qu'il avoit formée à Bobbio; & le roi Hugues Capet ayant fait dépoſer l'archevêque *Arnoul*, fit élever Gerbert à cette place éminente. Mais comme ce changement s'étoit fait ſans l'aveu de Rome, les papes s'obſtinerent à le déſapprouver, & obligerent enfin le roi à céder, & Gerbert à quitter ſon égliſe. Il alla en Saxe auprès d'Otton III, avec lequel il retourna en Italie l'an 998. Ce prince aimoit ſon précepteur, il le fit élire archevêque de Ravenne, & l'année après, le ſaint ſiege étant venu à vaquer, il le fit créer Pape, ſous le nom de *Sylveſtre II.* Ce pontife ne regna que quatre ans, & il emporta au tombeau en 1003, la réputation d'un très grand pape, du plus éclairé de tous les gens de lettres, & d'homme fort zélé pour les progrès des ſciences.

On peut comparer Gerbert à *Caſſiodore* pour le ſoin infatiguable de réveiller dans tous les cœurs, l'amour pour le véritable ſavoir. On n'a qu'à lire ſes lettres recueillies par *du Cheſne*, pour voir tout ce que Gerbert fit dans cette intention. On peut l'appeller le nouveau pere des mathématiques, ſcience où il réuſſit ſi bien qu'on le prit pour un ſorcier, & il n'y a pas long tems que l'on eſt revenu de cette erreur. Il fut verſé & profond dans toutes les autres ſciences: il n'épargna ni fraix ni peines pour déterrer & amaſſer des livres: en un mot, il eſt certain que s'il avoit été élevé au pontificat quelques années plutôt, il auroit diſſipé les ténebres de l'ignorance qui couvroient la ſurface de l'Europe.

20. De la médecine. Dans ce tems là la médecine étoit en proie aux charlatans, aux juifs, & aux faiſeurs de miracles (78). L'école de Salerne, quoiqu'on en ait dit, n'exiſtoit pas encore: la médecine étoit très bien cultivée en Eſpagne, mais on déteſtoit ailleurs un art qui étoit cenſé venir des infideles. Il eſt vrai que la vie dure que menoient

les Européens, les rendoit fort robuſtes: mais il eſt vrai auſſi que ce même genre de vie produiſoit parmi eux des maladies étrangeres & horribles, dont perſonne ne connoiſſoit la ſource, & auxquelles on n'oppoſoit que des tours de charlatannerie, & des moyens ſuperſtitieux.

La juſtice étoit auſſi adminiſtrée d'une façon ſinguliere & barbare. Les Lombards avoient publié une grande quantité de loix; mais en accordant à leurs ſujets la liberté de ſuivre d'autres codes, tels que le Romain, le Salique, le Bourguignon, le Ripuaire, &c. ce mêlange rendit la juriſprudence très-difficile. Un juge devoit connoître tous ces codes; mais les juges d'alors ne ſavoient d'ordinaire ni lire ni écrire. Dans cet embarras on eut recours à la religion & aux miracles, & on inventa des épreuves qu'on appella *jugements de Dieu*. Ceux qui plaidoient ou qui étoient accuſés, furent obligés de marcher pieds nuds ſur des ſocs de fer rouge, d'en tenir dans la main, de plonger le bras dans l'eau bouillante, de paſſer à travers les flammes, ou enfin de ſe battre en duel avec leurs parties. Cette derniere épreuve, la plus conforme à la férocité de ces temps, fut celle qui prévalut, & que les loix enjoignirent rigoureuſement à tout le monde: elle fut même plus commune en Italie que partout ailleurs, ſoit parce que le duel étoit l'exercice favori des Lombards, ſoit parce que la juriſprudence étoit plus embarraſſée dans ce pays que dans les autres, à cauſe du trop grand mêlange de Barbares qui s'y étoient habitués, & qui ſuivoient des codes différents. Le duel coupoit ce nœud gordien, & l'on vuidoit tous les procès à la pointe de l'épée.

21. De la juriſprudence.

ARTICLE TROISIEME.

Depuis le commencement des débats entre le Sacerdoce & l'Empire, jusqu'à la paix de Constance, en 1183.

§. I. *Événements politiques pendant la moitié du XI^e^ siecle, & pendant le XII^e^.* (*)

22. ICI commencent les affreux débats qui s'éleverent entre la tiare & le diadème, & cette longue suite de guerres, de ruses, d'efforts, de succès, qui amenerent dans le système politique un changement, dont l'Europe entiere se ressentit. Qu'on ne s'attende cependant pas de ma part au récit de ces troubles : je ne veux & ne dois présenter à mes lecteurs que ce qui a quelque rapport avec la littérature Italienne, dans laquelle ces troubles produisirent peu à peu des révolutions considérables.

Henri le Noir, mort en 1056, laissa héritier de ses royaumes & de ses droits à l'empire son fils Henri, que l'on nomme IV. par rapport à l'Allemagne, & qui, quant à l'Italie & à l'Empire, fut le III^e. Ce prince étoit en bas âge; & lorsqu'il fut devenu majeur, il se livra à la débauche, se laissa entraîner par la fougue de ses passions, aspira au despotisme, & se fit tantôt mépriser, tantôt haïr des Germains & des Italiens. Les uns

(*) Je les ai un peu détaillés ces événemens, ce que l'auteur n'avoit pas fait; & ils méritent de l'être. D'ailleurs ils servent à rendre raison de l'ardeur subite avec laquelle les ecclésiastiques s'adonnerent à l'étude; & la cause qui en engagea plusieurs à porter leur doctrine hors de l'Italie.

& les autres viſerent ouvertement à l'indépendance; mais comme la religion entroit pour lors beaucoup dans toutes les affaires politiques, l'on crut néceſſaire d'avoir les papes pour chefs de cette entrepriſe; & ceux-ci ſe prêterent de grand cœur à un complot qui alloit les rendre les maîtres abſolus de l'Empire.

Depuis que Henri le Noir ſe fut emparé de la nomination des Papes, la chaire de St. Pierre fut dans une dépendance totale des Empereurs; & les Papes ne furent plus que leurs courtiſans & leurs miniſtres. Un ſimple moine Toſcan ſe mit dans l'eſprit, non ſeulement de délivrer le ſiege Romain de cette eſpece de ſervitude, mais encore de s'élever au deſſus du trône impérial. Ce moine s'appelloit Hildebrand; nul autre nom n'eſt mieux connu dans l'hiſtoire du moyen âge. Son deſſein étoit le plus hardi qu'on pût concevoir: mais la dévotion de ce ſiecle, & la diſpoſition des ſujets de Henri, en rendoient l'exécution poſſible. Devenu le premier miniſtre de la cour de Rome, Hildebrand gouverna l'égliſe ſous pluſieurs papes, & il s'oppoſa conſtamment à toutes les entrepriſes que le pouvoir ſéculier forma contre le pouvoir eccléſiaſtique. La minorité de Henri, enſuite ſes vices, & ſur-tout ſa ſimonie & celle de ſes courtiſans, donnerent beau jeu à ce miniſtre pour parvenir à ſon but. Enfin, ayant été lui-même élevé au pontificat ſous le nom de Grégoire VII, il employa les moyens les plus violents pour humilier ce prince, juſqu'à le citer à Rome, à l'excommunier, à le dépoſer, & à mettre à ſa place ſur le trône des ſujets dévoués à la cour de Rome.

Grégoire ne fit qu'ébaucher l'ouvrage: ſes ſucceſſeurs, animés du même eſprit, le continuerent & l'amenerent à ſa perfection. Le malheureux Henri ſuccomba ſous le poids de ſes diſgraces: ſon fils Henri V, qui l'avoit détrôné, ſous prétexte de ſervir les papes, voulut ſuivre les traces

de son pere : il lutta contre la force du saint siege, & fut vaincu. Lothaire II, son successeur, employa tous les ressorts de la politique, pour se rendre agréable à la cour de Rome, sans déroger à sa dignité. Il sut profiter du schisme, qui s'étoit élevé entre *Innocent* & *Anaclet* : il se déclara pour le premier, qui avoit pour lui le plus grand parti, le mit à main armée sur le siege pontifical, & se le rendit ami & presque subordonné. Conrad III, successeur de Lothaire, fut trop foible pour donner de l'ombrage à la cour de Rome : les guerres qu'il eut à soutenir contre ses sujets, & la malheureuse croisade où il alla s'engager, absorberent tout son temps & toutes ses idées. Enfin, Fréderic I, surnommé Barberousse, parvint au trône. Ce prince, jeune, ambitieux, point bigot, & grand guerrier, conçut le projet chimérique de faire revivre les droits & la puissance des anciens empereurs Romains. Sa folie alla jusqu'à se faire appeller *Seigneur du monde*, & à redemander aux Sarrazins & aux Turcs, les provinces d'Asie, qui avoient jadis appartenu à l'empire de Rome & de Bysance. Un prince de ce caractere ne pouvoit pas être long-temps d'accord avec les évêques de Rome. Il saisit l'occasion d'un nouveau schisme, & il prit le parti d'*Octavien* contre Alexandre III. Il prétendoit imiter par-là la conduite de Lothaire : mais il se trompa. Le parti qu'il soutenoit, étoit le mauvais parti : personne ne doutoit de la canonicité de l'élection d'Alexandre : tout le monde chrétien reconnoissoit celui-ci pour le vrai pape. Fréderic s'obstina, contre la justice & contre tout le monde, à soutenir son protégé, & il eut le dessous. Les villes de Lombardie, fatiguées du despotisme de ce prince, s'allierent entr'elles, & choisirent Alexandre pour chef de la ligue. Elles combattoient en même tems pour leur propre liberté, & pour la défense du vicaire de J. C. Que de motifs pour combattre jusqu'à la derniere goute de sang ! Elles avoient à leur tête un pontife

tiſe toujours modéré, toujours ferme, entreprenant avec ſageſſe, & pourſuivant ſes entrepriſes avec une fermeté inébranlable. Tel étoit le véritable caractere d'Alexandre III. Fréderic ne l'éprouva que trop. Malgré ſes forces ſupérieures, malgré ſon activité, ſon génie, ſon obſtination, & ſes triomphes même, il fut enfin obligé de céder, de ſe proſterner aux pieds d'Alexandre, & d'accorder aux villes confédérées une paix qu'elles & Rome voulurent bien dicter, & qui fraya le chemin à la liberté d'Italie. Par cette paix qu'on appelle de Conſtance, parce qu'elle fut ratifiée l'an 1183. dans cette ville, il fut permis aux confédérés d'élire leurs propres magiſtrats, d'avoir leurs propres loix, d'entretenir des troupes nationales, de jouir des autres droits régaliens, comme de battre monnoye, de percevoir les droits d'entrée, de ſortie, de péages, &c. à la charge de reconnoître la haute ſeigneurie des empereurs, de payer quelques taxes lors du voyage de ces princes en Italie, de prêter ſerment de fidélité, & de porter les appellations à eux ou à leurs vicaires. Ainſi la Lombardie & les papes ayant fait cauſe commune, celle-là ouvrit le chemin à l'indépendance: ceux-ci établirent de plus en plus leur monarchie univerſelle.

Il faut l'avouer, ces débats, ces diſcordes, ces 23.
guerres, contribuerent à déchirer le voile de l'ignorance qui couvroit l'Italie. Dès lors l'on commença à ſecouer quelques-uns de ces innombrables préjugés qui régnoient dans toute l'Europe, & ce fut un acheminement vers les lettres. Durant ces diſputes, on inonda l'Italie d'un déluge d'écrits pour les deux partis; ces écrits étoient fort mal faits; le plus ſouvent ils ne ſe fondoient que ſur de faux principes: ils ſervirent cependant à aiguiſer la plume & les talents, à dompter la pareſſe, & à réveiller peu à peu l'amour des études. Il en arriva auſſi que d'heureux génies Italiens, fuyant les troubles de leur patrie, ſe reti-

rerent dans les pays étrangers, & y porterent leurs ſciences. Juſqu'à ce jour les Italiens ne s'étoient pas aiſément expatriés : ils oſerent le faire à la vue des maux dont leur pays étoit inondé : & comme il étoit écrit que l'Italie porteroit toujours la culture dans le reſte de l'Europe; ces revers & ces exils volontaires, firent en partie ce que la littérature des Romains avoit fait autrefois, & ce qu'on renouvella avec plus d'éclat au quinzieme ſiecle.

24. Il faut auſſi rendre juſtice au ſoin infatiguable que les papes eurent de l'avancement des ſciences ſacrées, & de celles qui étoient néceſſaires pour la proſpérité des premieres. Ceux d'entre les papes qui eurent le plus à combattre contre la puiſſance ſéculiere, ceux dont le regne fut le plus orageux, furent précifément les plus intéreſſés à répandre les ſciences parmi les eccléſiaſtiques. La choſe étoit naturelle : ces pontifes avoient beſoin d'être ſoutenus par la plume & par la prédication du clergé, & le clergé devoit étudier pour remplir les intentions des pontifes. Ainſi Grégoire VII, dans le concile Romain de l'an 1078, ordonna à tous les évêques de l'égliſe latine d'ouvrir des écoles publiques dans leurs cathédrales. Ce décret fut confirmé dans le concile général tenu à Rome par Alexandre III l'an 1179; & on y ordonna à tous les prélats d'entretenir *gratis* un maître de littérature, auquel Alexandre, par une autre décrétale, ajouta un théologien. C'étoient de foibles pas qu'on faiſoit vers les ſciences; mais c'étoient toujours des pas : & lorſque la liberté fut plus générale & mieux établie en Italie, on marcha avec plus de vîteſſe vers les beaux temps des ſciences.

§. II. *Des études eccléſiaſtiques & des perſonnages qui s'y diſtinguerent.*

25. Après que ceux qui ſe conſacroient à l'égliſe, avoient étudié la grammaire & la dialectique, ils

passoient à l'étude de la sainte Ecriture, des peres, & des canons ou décrétales, à quoi ils ajoutoient la musique ou chant d'église. Ce que je dis ici n'est que par rapport à ceux qui aspiroient aux dignités ecclésiastiques, ou qui avoient de l'inclination pour les études, ou qui, par un zele pur & louable, étoient poussés à se rendre d'habiles soutiens de l'église. Le nombre n'en étoit pas grand, car en général le clergé ne fut jamais plus relâché que pendant le dixieme siecle & les deux suivants. La simonie & l'incontinence y regnoient avec un empire absolu : les scandales étoient publics & criants ; & l'ignorance & la mollesse sembloient devenues le partage des ecclésiastiques. Ces maux, & le mépris où tout le clergé alloit tomber, réveillerent le zele premierement des empereurs, ensuite des papes, des évêques & des moines : plus le commun des ecclésiastiques s'obstinoit à croupir dans la paresse & dans les vices, plus on fit d'efforts pour les retirer de cet abîme. Et comme ces maux étoient, peut-être, plus grands en Italie qu'ailleurs, à cause de l'exemple scandaleux que plusieurs papes avoient donné, comme aussi à cause de la trop grande richesse du clergé : ce fut précisément en Italie qu'on tâcha de remédier aux abus & aux scandales, par des décrets, par des conciles, & par de sages institutions ; & ce fut l'Italie qui produisit des ecclésiastiques très-zélés, qui s'appliquerent aux études, & qui s'efforcerent de rendre au clergé italien ce lustre qui l'avoit distingué pendant les troisieme & quatrieme siecles. Ajoutons à cela les disputes qu'il y eut entre l'église & l'empire, & qui éclaterent en Italie plus qu'ailleurs, & nous aurons les raisons de ce grand nombre d'ecclésiastiques qui parurent tout à coup dans ce pays, & qui éclairerent leur nation & les autres peuples.

Les plus célebres, ceux qui remplirent l'Europe de leur gloire, de leur vertu & de leur science, furent Lanfranc & Anselme, tous deux Italiens, 26. Lanfranc.

tous deux moines, & tous deux archevêques de Cantorbery & primats d'Angleterre. *Lanfranc* nâquit à Pavie après l'an 1000. On prétend qu'il étudia à Bologne, ce qui peut être vrai: mais on ajoute qu'il y enſeigna le droit romain avec le célebre *Guarnier*, anecdote qui fait un anachroniſme de preſque cent ans, comme nous le verrons dans ce même article, en parlant de la juriſprudence. Retourné à Pavie, il y brilla quelque tems par ſon ſavoir & par ſon éloquence. De-là il fut l'enſeigner à Avranches en Normandie, & enfin, dans la même province, au monaſtere de Bec, où il avoit embraſſé la vie monaſtique. Il fut fait prieur de ce couvent, & comme il n'y avoit preſque pas de ſcience qu'il ne connût, étant le plus grand grammairien, & le plus grand dialecticien de ſon tems, joignant d'ailleurs à ce double titre une grande éloquence, & une connoiſſance profonde de toutes les matieres eccléſiaſtiques: il s'acquit en peu de tems le ſurnom glorieux de *reſtaurateur* des ſciences. Il eut la modeſtie de refuſer l'archevêché de Rouen; mais il ne put ſe diſpenſer d'accepter en 1070 celui de Cantorbéry, auquel *Guillaume le Conquerant* voulut abſolument l'élever, afin d'éclairer, par le moyen de ce grand homme, le clergé d'Angleterre. Ce fut une lumiere qui parut dans ce royaume, pour diſſiper les épaiſſes ténebres de l'ignorance qui le couvroient entierement.

Lanfranc travailla beaucoup pour atteindre le but que le roi & lui s'étoient propoſé: ſa ſcience le fit admirer, ſa vertu lui concilia le reſpect, & ſa douceur lui attira l'affection des Anglois & des Normands. Il mourut en 1089, plein de gloire, & regretté de tout le monde. Il employa la connoiſſance qu'il avoit des ſciences profanes, & ſurtout de la dialectique où il excelloit, à faire revivre la théologie qu'on ne connoiſſoit plus que de nom; & comme s'il n'avoit pas eu aſſez à travailler, il fit dans le monaſtere de Bec ce que les

anciens grammairiens avoient été dans l'usage de faire, & ce que depuis plusieurs siecles on ne pratiquoit plus; c'est-à-dire, qu'il s'appliqua à corriger les manuscrits, que le tems & l'ignorance des copistes avoient étrangement altérés. Plusieurs de ses ouvrages sont perdus; on lui en attribue faussement d'autres. Ce qui certainement est de Lanfranc, est un savant *Traité sur l'Eucharistie* contre *Berenger*, des *Regles* ou Statuts pour les moines d'Angleterre, & le *Recueil de ses Lettres*.

27. Anselme.

Anselme, que l'église romaine reconnoît pour docteur & pour saint, fut disciple de Lanfranc & son successeur dans les emplois & dans les dignités. Il nâquit l'an 1034 à Aoste dans le Piémont; fit ses premieres études en Italie, & les continua en Normandie sous Lanfranc. S'étant fait moine dans le même monastere de Bec, il en fut élu prieur, lorsque Lanfranc passa à Cantorbéry; ensuite il fut fait abbé, & il remplit avec gloire la chaire de professeur, en continuant l'école que Lanfranc y avoit ouverte. Après la mort de celui-ci, le siege de Cantorbéry fut vacant pendant quatre ans; enfin *Guillaume le Roux*, y nomma Anselme. Ce prélat n'avoit pas la douceur de Lanfranc; ni Guillaume la sagesse & les autres bonnes qualités de son pere. La querelle des *Investitures* divisoit alors toute l'Europe: les nouveaux canons en susciterent une autre; c'étoit celle *des Immunités Ecclésiastiques* (79). Guillaume & Anselme furent très-souvent aux prises sur ce sujet: la dispute recommença entre le prélat & Henri I. Anselme fut obligé de s'exiler d'Angleterre; il parcourut la France & l'Italie, se faisant admirer par-tout par la sainteté de sa vie & par sa science profonde: enfin il fut rappellé à Cantorbéry, où il mourut tranquillement l'an 1109. Anselme étoit très-versé dans les langues grecque & latine: il étoit bon & judicieux critique comme Lanfranc, dont il continua le travail sur les manuscrits. Grand dialecticien, & métaphysicien incomparable, il

fit servir ces deux sciences, au grand objet qu'il avoit principalement en vue, je veux dire, la théologie. C'est à juste titre qu'on l'appelle *le pere de la théologie scholastique* : mais il faut avertir que ce ne fut pas lui qui la farcit de ces mots barbares, de ces subtilités embarrassantes & inutiles, & de tout ce cahos qui la défigura ensuite. Les ouvrages théologiques d'Anselme, aussi clairs & précis que profonds, le mettent à l'abri de cette accusation. Il écrivit sur *la vérité*, sur *le libre arbitre*, sur l'accord de *la prescience* avec *la prédestination*; & de *la grace* avec *la liberté*; le *monologue* & le *prosologue*, ou Traités sur *les attributs divins*, sujets tous nouveaux, tous grands, tous difficiles; d'autres sur l'*Eucharistie*, sur l'*Incarnation*, sur la *Procession du St. Esprit*, &c. On a de plus ses *Homélies*, ses *Lettres*, & plusieurs *Ouvrages de piété*.

28. Anselme & Lanfranc furent les restaurateurs de la littérature, de la philosophie & de la théologie.

Les savans auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, assurent que l'on dut à Lanfranc & Anselme les commencements d'un meilleur goût pour la langue latine & pour la bonne littérature (*a*). Il n'y avoit en France, (j'ajouterai en Italie & dans toute l'Europe) qu'une latinité extrêmement barbare, qu'une théologie défectueuse & grossiere; toute la philosophie se réduisoit à un peu de dialectique, qui consistoit uniquement en mots; à peine on connoissoit le nom de métaphysique. Lanfranc & Anselme firent revivre toutes ces sciences par leurs leçons & par leurs écrits: de façon que leur méthode a été suivie dans les siecles les plus éclairés. Cet éloge releve un autre mérite de ces deux grands hommes; c'est d'avoir renouvellé la bonne philosophie. Tous deux étoient de grands dialecticiens: ils se servirent de cette science, comme les plus habiles parmi les anciens s'en étoient servis pour apprendre à penser juste, à raisonner conséquemment, à décider

(*a*) T. VII. pag. 76. &c.

ſuivant la vérité. De-là cette méthode qu'ils introduiſirent dans les diſcours & dans les écrits, ces principes ſûrs qu'ils enſeignerent à poſer avant de prétendre démontrer, les conſéquences juſtes qu'ils tirerent de ces principes; enfin ces démonſtrations géométriques qui leur aſſuroient la victoire dans toutes leurs controverſes. Mais St. Anſelme eut un autre mérite particulier: ce fut celui de reſſuſciter & de perfectionner la métaphyſique. Avouons-le de bonne foi: il a été le maître des modernes dans cette partie: c'eſt de lui que *Deſcartes* a pris ſa fameuſe démonſtration de l'exiſtence de Dieu par l'idée juſte & néceſſaire d'un Etre ſuprême: c'eſt des ouvrages d'Anſelme qu'ont été tirés les ſavans raiſonnemens des métaphyſiciens les plus habiles: le grand *Leibnitz* l'avoue ſans détour (*b*). Si donc la littérature, la bonne critique, une meilleure latinité, la théologie, la philoſophie commencerent à luire en Europe dans le onzieme ſiecle, cet heureux ſuccès eſt abſolument dû à ces deux ſavans Italiens.

Puiſque l'on avoit, pour ainſi dire, retrouvé la théologie ſi néceſſaire aux gens d'égliſe, il falloit la mettre dans un certain ordre, pour en faciliter l'étude. C'eſt ce que fit un autre Italien. Pierre Lombard, ſurnommé le *Maître des ſentences*, & évêque de Paris, nâquit à Novare, ou dans les environs. Ses parens étoient ſi pauvres, que, pour le faire étudier, ſa mere s'occupoit à laver le linge des autres écoliers, qui, de leur côté, entretenoient le jeune Pierre. Ses progrès rapides le firent connoître & protéger par l'évêque de Lucques, qui l'envoya en France & le recommanda vivement à *S. Bernard*. Sous la protection de cet oracle de la France, Pierre acheva ſes études à Rheims, d'où il paſſa à 29.

Pierre Lombard.

(*b*) Vol. V. p. 570. de l'édit. de Geneve 1768.

Paris, & ce fut là qu'il fut élevé au grade de profeſſeur public en théologie dans l'univerſité de cette ville. L'an 1159 il eut l'honneur d'être élu évêque de Paris. Il ne jouit de cette dignité qu'un an, & il fut enterré dans l'égliſe collégiale de S. Marcel, où l'on voit ſon tombeau, & où l'on célebre tous les ans un anniverſaire auquel les bacheliers de l'univerſité ſont tenus d'aſſiſter (80). Les *gloſes* de Pierre Lombard ſur les *pſeaumes* & ſur les *épîtres de S. Paul*, comme auſſi ſes *homelies*, auroient pu le rendre célebre, ſi l'attention générale ne s'étoit tournée du côté de ſes *quatre livres des ſentences*, dans leſquels il a développé, & placé par ordre toutes les matieres théologiques, par le moyen d'un recueil des ſentimens des peres ſur chaque argument (81). Sa méthode eſt claire, & c'eſt par la bonté de ſa méthode qu'il a pu renfermer dans un petit ouvrage des queſtions ſans nombre. Cependant entraîné par le goût de ſon tems, l'auteur s'eſt trop perdu dans des matieres ſpéculatives, où il y a plus de fineſſe que d'utilité; il a trop donné dans le ſens figuré des écritures, & il a trop facilement adopté des autorités apocryphes. Quelques-uns prétendirent après ſa mort, qu'il avoit enſeigné des erreurs; on écrivit contre lui; on fut ſur le point de le condamner dans des conciles: mais à la fin ſa doctrine a été approuvée. Il y a eu un tems où on a voulu le faire paſſer pour un plagiaire. *Benoît Chélidonius* de l'ordre des bénédictins, publia à Vienne l'an 1519 un livre trouvé dans l'abbaye de Molk par le célebre *Eckius*, & intitulé *Liber ſententiarum magiſtri Bandini*. Comme ce manuſcrit paroiſſoit fort ancien, & que le contenu étoit pour le fond & pour la méthode, le même que celui de Pierre Lombard, on crut avoir lieu de ſoupçonner ce dernier de s'être fait honneur du travail d'un autre. Pluſieurs crurent même pouvoir briller aux dépens du *maître des ſentences*,

qu'ils accuſerent tout uniment d'avoir pillé cet inconnu *maître Bandin*. Enfin un autre manuſcrit trouvé dans l'abbaye d'Ober-Altaich par le *P. Pez* auſſi bénédictin, a rétabli la réputation de Pierre Lombard (*c*). Ce manuſcrit eſt intitulé, *Abbreviatio magiſtri Bandini de libro ſacramentorum Petri Pariſienſis epiſcopi fideliter acta.* Le mot *ſacramentorum* ne doit pas nous arrêter: ce livre n'eſt qu'un abrégé de celui de Pierre Lombard. On ne ſait pas au reſte qui étoit ce Bandin, ni quand il vécut.

Il y a lieu de douter ſi le théologien Pierre Comeſtor, qui en 1178 mourut profeſſeur & chancelier de l'univerſité de Paris, étoit François ou Italien. Sur la foi d'*Henri de Gand*, qui vécut cent ans après, on l'a cru nâtif de Troyes, où il étoit doyen. Mais *Ptolomée de Lucques* (*d*), & *Benvenuto d'Imola* (*e*), aſſurent qu'il étoit Italien. Le *P. Sarti* obſerve (*f*) que le véritable nom de famille de ce théologien étoit *Manducator*: c'eſt ainſi que Pierre s'appelloit lui-même; & ce n'eſt qu'après ſa mort qu'on a changé ce nom en celui de *Comeſtor*, par une affectation de meilleure latinité. Or la famille *Manducator*, en italien *Mangiatore*, étoit de Samminiato, ancienne ville de la Toſcane. Cette obſervation & l'autorité des deux écrivains que je viens de citer, peuvent contrebalancer le ſentiment de Henri de Gand, le premier qui ait avancé que Pierre Comeſtor étoit né en France. Cependant je n'appuyerai point ſur cette réflexion, de crainte de me livrer à de ſimples conjectures. 30. Pierre Comeſtor.

D'autres ſavans Italiens ſe diſtinguerent en France pendant ces deux ſiecles. Léodulff ou Lotulf, comme il eſt appellé par d'autres, illuſ- Autres théologiens Italiens en France.

(*c*) Pez. Theſ. anecd. præf. V. I. (*d*) V. Scrip. Rer. Ital. V. XI. (*e*) Antiq. Ital. V. I. (*f*) De Prof. Acad. Bonon. V. I. P. II.

tre professeur de théologie dans l'université de Paris, étoit de Novare. Il enseigna premierement à Rheims, où il combattit les erreurs du fameux *Pierre Abailard*; ensuite il passa à Paris. Dans une ancienne histoire (g), l'on fait mention d'un Gui Lombard, théologien & philosophe de grande réputation en France dans le onzieme siecle. Il y eut dans le même âge un Michel, évêque d'Avranches, Italien de nation, & illustre par son savoir: il mourut en 1094. Lombard de Plaisance, théologien & canoniste, fut quelque tems en France, où il donna des leçons, avant d'être créé archevêque de Bénevent: enfin Oldénic, célebre moine de S. Victor de Paris, fut aussi Italien.

31. Mais c'est assez parler de ceux, qui, sortis de l'Italie, répandirent ailleurs la lumiere des sciences pendant les onzieme & douzieme siecles. Nous en trouverons d'autres dans les sections suivantes. Voyons à présent les savans ecclésiastiques qui fleurirent dans le sein de leur patrie. Personne, à ce que je crois, ne refusera aux papes, Alexandre II, disciple de Lanfranc, à Grégoire VII, à *Victor III*, dont nous parlerons ailleurs, à Honoré II, à Gélase II, à Alexandre III, le mérite d'avoir été des pontifes d'un grand savoir (82). Je ne m'arrêterai cependant pas sur leur compte, & je passerai à l'illustre Pierre de Honestis, mieux connu sous le nom de S. Pierre Damien. Il nâquit à Ravenne l'an 1017. Ses parens le négligerent à un point, que Damien son frere aîné en eut pitié, le retira chez lui, & connoissant son inclination pour l'étude, l'envoya à Faënza, ensuite à Parme, deux villes où il y avoit de bonnes écoles. Bientôt Pierre se trouva en état de donner lui-même des leçons, & il vit les Italiens & les

Pierre Damien.

(g) Hist. Fr. à Rob. Reg. ad Philip. edit. à Pitheo.

étrangers s'empresser à l'entendre. Mais s'il étoit savant, il étoit encore plus dévot: il quitta son magistere, & se fit moine dans la solitude de *Fonte Avellana*, près de Gubbio. Tout appliqué qu'il étoit aux exercices de la plus grande austérité, il se crut dans l'obligation de travailler pour l'instruction des autres; & il partagea son tems entre la pratique des vertus, & les écrits. Ce fut l'empereur Henri le Noir, qui l'arracha à sa solitude, & le donna pour conseiller & ministre à *Clément II*, que ce prince venoit de nommer pape. Depuis ce jour, Pierre fut employé par les pontifes dans toutes les affaires les plus épineuses. En 1057, Etienne IX le créa cardinal & évêque d'Ostie; mais il se démit de son évêché sous Alexandre II, & retourna à Fonte Avellana. On ne l'y laissa pas long tems en repos: on l'envoya légat en France, en Allemagne, à Milan & à Ravenne: il assista à plusieurs conciles, y présida souvent, & mourut à Faënza, berceau de ses études, en 1072. Il laissa une grande quantité de *lettres*, qui ont admirablement servi à éclaircir les ténebres de l'histoire de ce tems là. Ses *opuscules* ou *traités* sont en grand nombre, tous sur des matieres sacrées. L'auteur s'attacha particulierement à la réforme du clergé, point très important dans un tems où l'incontinence & la simonie regnoient parmi les ecclésiastiques. Il composa aussi des *sermons* & des *vies des saints*. Le style de tous ces ouvrages est particulier: on y trouve un charme qui lui est propre, & une élégance qui depuis bien des siecles n'étoit plus en vogue parmi les écrivains. Il est vrai que si ces écrits prouvent que leur auteur avoit beaucoup de connoissances, ils font voir aussi qu'il avoit trop de crédulité, & qu'il a pris trop de choses apocryphes pour la pure vérité. C'est pourquoi plusieurs modernes méprisent hautement Pierre Damien, sans songer qu'il écrivoit dans le onzieme siecle

& non dans le dix-huitieme, & que si ces railleurs avoient vécu dans l'âge de Pierre Damien, ils auroient fait les mêmes fautes, & seroient à présent l'objet de la risée de nos critiques.

32. Albéni. Albéni, moine du Mont Cassin, & S. Brunon, évêque de Ségni, illustrerent aussi leur nation. Le premier écrivit contre *Bérenger*, qu'il réfuta avec force : il laissa encore des *homélies*, des vies *des saints* & une *apologie de Grégoire VII*. Enfin il fit des *hymnes*, un livre sur l'*astronomie*, un sur *la dialectique*, un sur *la musique*. Il vécut vers la fin du onzieme siecle. Brunon nâquit à Soléra dans le diocese d'Asti, vers l'an 1049; il étudia à Bologne, & devint chanoine de Siene. L'an 1079 ayant assisté au concile romain contre *Bérenger*, & y ayant fait briller ses lumieres, Grégoire VII le fit évêque de Ségni. Ce prélat suivit Urbain II en France, & se trouva aux conciles de Clermont & de Tours (83). L'an 1102 il se retira au Mont Cassin, où il fut élu abbé: peu après il fut envoyé légat du saint siege en France, où il présida au concile de Poitiers : il alla aussi avec le caractere de légat en Sicile. Le défaut de Brunon étoit un zele indiscret & violent, comme celui de Grégoire. Paschal II emprisonné par l'empereur Henri IV, que les Allemands nomment V, avoit été obligé d'accorder à ce prince les investitures : Brunon soutint que le pape auroit dû se laisser écorcher vif, plutôt que de céder, & de commettre une faute que cet évêque abbé appelloit horrible. Il s'emporta si violemment contre ce pape, que celui-ci très irrité, le fit chasser du Mont Cassin. Il retourna donc à son église de Ségni, & il y mourut en 1123. Luce III le canonisa. Le *P. D. Maur Marchesi* de la congrégation du Mont Cassin, a recueilli, éclairci & publié les œuvres de Brunon (*h*). Elles consistent en de

Brunon Ségni.

(*h*) Edit. de l'an 1651, en 2 vol. *in-folio*.

bons *commentaires* ſur pluſieurs livres de l'écriture, en des ſermons, des *traités philoſophiques*, des *vies des ſaints* & en ſix livres de *ſentences*. Il regne dans ces ouvrages beaucoup de clarté & d'érudition.

Parmi les eccléſiaſtiques qui ſe mêlerent le plus dans les diſputes de ce tems entre l'empire & le ſacerdoce, il faut compter S. Anſelme, ſurnommé *de Badage*, ou de *Baggio*, Milanois de naiſſance, neveu d'Alexandre II & évêque de Lucques. Le pape ſon oncle le nomma à cet évêché en 1073, & le donna pour ſon conſeiller & directeur à la célebre *comteſſe Mathilde*, parente & ennemie du malheureux Henri IV. Dans ce poſte Anſelme dut néceſſairement prendre beaucoup de part aux diſputes du tems: il lui en coûta la perte de ſon égliſe, & de ſon bonheur, mais il acquit l'eſtime du parti romain, & des honneurs diſtingués. Il mourut à Mantoue ſous la protection de Mathilde l'an 1086. On a de ce prélat deux *livres apologétiques* en faveur de Grégoire VII, & ſur les *immunités* & les *inveſtitures*; pluſieurs *ouvrages de piété* & une *collection de canons* en treize livres, qui ont été la ſource où *Gratien* a puiſé. 33. Anſelme de Lucques.

Je dois faire mention de deux autres prélats Italiens de ce tems. Bonizzon étoit évêque de Sectri en 1082. Pendant la guerre qu'Henri IV faiſoit en Italie contre les papes, Bonizzon ſouffrit beaucoup de la part des Impériaux, qui le firent priſonnier & le chaſſerent de ſon ſiege. Etant allé à Plaiſance, le parti du pape l'élut évêque; mais ſix mois après, il fut maſſacré par le parti contraire l'an 1088 ou environ. Ses ouvrages n'ont pas encore été imprimés. Il exiſte dans la bibliotheque de Vienne l'*abrégé* que ce prélat fit des œuvres de *S. Auguſtin*. Il eſt intitulé *Paradiſus Auguſtinianus*: il y a dans le même endroit une *collection de canons*, dont un exemplaire eſt auſſi à Breſcia. Enfin dans la Bonizzon.

bibliotheque Ambrosienne on trouve un livre de Bonizzon sur les *sacrements*. Le savant *Oudin* a recherché diligemment ce qui appartient à cet évêque & à ses ouvrages (*i*). L'autre prélat est

Pierre Grossolan.

Pierre Grossolan, archevêque de Milan, Calabrois de naissance, suivant l'opinion commune, mais cru Lombard par M. le *comte Giulini*, ce qu'il a presque démontré par ses savantes remarques (*k*): Pierre étoit très habile dans le grec: il disputa à Constantinople contre les plus fameux théologiens, & l'empereur *Alexis Comnene* ne dédaigna pas de se mêler dans cette dispute. A cette occasion Pierre fit une très savante harangue adressée à l'empereur: cette harangue dogmatique se répandit dans la Grece, & les plus savans de cet empire s'empresserent d'y répondre. *Allacci* l'a publiée en grec & en latin. Au reste Pierre essuya les plus vives contradictions de la part des Milanois qui le chasserent malgré la protection des papes. Il mourut à Rome en 1117.

34. Savans en grec.

Il y eut d'autres Italiens savans dans le grec, & qui répondirent avec force aux accusations que l'église grecque intentoit contre la latine. Dominique, patriarche de Grado vers le milieu du douzieme siecle, écrivit à ce sujet une lettre, que *Cotelier* a publiée (*l*). Pierre, archevêque d'Amalphi réfuta le moine *Nicétas*, & l'obligea à se dédire (*m*). Hugues Ethérianus fit plusieurs ouvrages pour expliquer & combattre les sentimens des Grecs (*n*). Paul de Genes, moine du Mont Cassin, tout aveugle qu'il étoit, dicta plusieurs livres sur le même sujet (*o*).

(*i*) De script. eccles. T. II. (*k*) Mem. di Milano, T. IV. (*l*) Monum. eccles. Græcæ, T. II. (*m*) Vita S. Leonis IX. apud Bulland. Apr. T. II. (*n*) V. Fabr. bibl. lat. med. Evi. T. III. (*o*) Pierre Diacre de Viris Ill. Cassin. c. 36.

L'histoire ecclésiastique de ce tems ne fut pas oubliée. Grégoire, moine & archiviste de l'abbaye de Farfa, fit une collection fort exacte des diplomes de cet illustre monastere, & sur cette précieuse collection il écrivit sa *chronique*, continuée par Théoduin. C'est *Muratori* qui l'a publiée. Un anonyme composa la *chronique du monastere de Novalese*, mais il la farcit de puérilités & de contes. Ces chroniques sont du onzieme siecle. Celles de *Volturno* & de *Casauria* sont du suivant, & ont pour auteurs deux Jean. Celle du Mont Cassin fut commencée par Léon Marsican, mieux connu sous le nom de Léon d'Ostie. Léon l'écrivit en trois livres, & la poussa jusqu'à la création de l'abbé *Didier*, qui fut pape sous le nom de Victor III. Mais cet auteur éclairé & diligent ayant été créé cardinal & évêque d'Ostie par Urbain II, Pierre le Diacre fut chargé de la continuer. Pierre le Diacre, moine de la même abbaye du Mont Cassin, étoit issu d'une ancienne famille romaine : il fut très cher à l'empereur Lothaire II qui le combla d'honneurs. C'étoit un écrivain infatigable, mais superficiel, mauvais critique, & d'une vanité excessive. Outre sa continuation de la chronique de Léon, il composa le *recueil des hommes illustres du Mont Cassin*; c'est une espece d'histoire littéraire, ou de bibliotheque raisonnée de ce monastere. Il publia aussi un traité sur l'*astronomie*, un sur les *pierres précieuses*, des *abrégés de Solin & de Vitruve*, & plusieurs *ouvrages de piété*. Pierre le Diacre.

Enfin l'*histoire des papes* fut continuée par Guillaume le Bibliothécaire, successeur d'*Anastase*, par Pierre successeur de Guillaume, & par Pandolfe de Pise, qui fleurit vers la fin du douzieme siecle.

Littérateurs, poëtes, historiens, philosophes.

36. Lexicon de Papias.

Le rapport que les sciences sacrées ont avec

les lettres profanes, fut cause que celles-ci commencerent peu à peu à être cultivées en Italie. Dès le onzieme siecle il y eut un Papias Italien, (on ignore de quelle ville,) qui l'an 1053, publia un *lexique de la langue latine*; c'est *Leibnitz*, qui a prouvé cette date contre *Tritheme*, qui place Papias au commencement du treizieme siecle. Ce lexicon ou vocabulaire est à la vérité très défectueux; mais il contient plusieurs remarques utiles qu'on chercheroit envain ailleurs. L'auteur qui le composa pour ses enfans, y fait paroître son habileté dans le grec. Ce fut dans cette même langue qu'excella Burgundion ou Bourguignon, un des juges de Pise dans le douzieme siecle. L'an 1173, les Pisans l'envoyerent en ambassade auprès de l'empereur *Emanuel Comnene*. A cette occasion il assista à une grande conférence ou dispute, qu'eut à Constantinople *Anselme*, évêque de Havelberg, ville du Brandebourg, ensuite Archevêque de Ravenne, & alors ambassadeur de *Lothaire II* à la cour d'Emanuel. Le même savant Pisan se trouva aussi au Concile tenu à Rome l'an 1179. Il mourut dans sa patrie le 30 Octobre de l'an 1194, comme l'atteste l'épitaphe qu'on voit encore à Pise sur son tombeau. Bourguignon traduisit du grec en latin un livre de *Némésius* attribué à *S. Grégoire de Nisse* sur la nature de l'homme, plusieurs homélies de *S. Jean Chrysostôme*, plusieurs ouvrages de *S. Jean Damascene*, & un grand nombre de traités de *Galien*, & les *Aphorismes d'Hippocrate*.

Bourguignon de Pise.

37. Poëtes.

Pierre le diacre fait une longue énumération de tous les poëtes qui ont fleuri au Mont Cassin; il les comble tous d'éloges: mais nous n'avons que les vers d'Alfane, qui fut ensuite archevêque de Salerne.

Guillaume de la Pouille.

Guillaume de la Pouille composa un poëme en cinq livres, sur l'histoire des Normands depuis leur arrivée en Italie, jusqu'à la mort du grand

Robert

Robert Guiſchard, & cela par ordre de *Roger*, duc de la Pouille & de Calabre, & fils de ce prince. Les François ſoutiennent que Guillaume étoit de Normandie en France, & qu'il n'eut le ſurnom de la *Pouille*, que par le ſéjour qu'il fit dans cette province. Mais toutes les conjectures qu'ils apportent pour prouver leur opinion, doivent céder à un ſeul vers que cet auteur a mis preſqu'au commencement de ſon poëme. Il explique le mot *Norman* qui vient de *Nort*, (ſeptentrion) & de *man* (homme,) & là deſſus il dit;

Et man eſt apud hos, homo, quod perhibetur apud Nos;

c'eſt-à-dire, & le mot *man* eſt chez eux, ce qu'eſt chez nous le mot *homo*. *Eux* ſont les Normans, *Nous* les Italiens: de laquelle de ces deux nations étoit donc l'auteur? Le début du poëme de Guillaume eſt très bien écrit, & promet des merveilles: mais l'auteur tombe tout de ſuite, & ne paroît plus qu'un bon hiſtorien & un mauvais verſificateur.

Donizon.

Un autre poëte-hiſtorien du même calibre eſt Donizon, prêtre & moine de Canoſſa. Il a écrit en vers la vie de la *comteſſe Mathilde*; & il l'avoit commencée du vivant de cette princeſſe. Ce mauvais poëme, très véridique pour le fond, a ſervi depuis ſa publication dans le dernier ſiecle, à débarraſſer de fables les actions de cette dame célebre.

L'anonyme de Como.

L'anonyme de Como a chanté en vers, comme témoin oculaire, la cruelle guerre qu'il y eut entre les Siennois & les Milanois, depuis l'an 1118, juſqu'à l'an 1227.

Moſes de Bergame.

Moſes de Bergame chanta auſſi les louanges de ſa patrie. *Mario Mozzi* de la même ville publia ce poëme en 1596, avec une épître dédicatoire en vers du même auteur, adreſſée l'an

707 à l'empereur *Justinien II.* Cela fit croire que Moses & son ouvrage appartenoient au commencement du huitieme siecle : mais l'éclairé *Muratori* a prouvé démonstrativement par cent endroits de ce poëme, que Moses est un auteur du douzieme siecle (*p*). C'est ce même Moses dont *Anselme de Havelberg* parle avec de grands éloges dans la rélation qu'il envoya à l'empereur Lothaire, touchant la conférence tenue à Constantinople, dont j'ai parlé plus haut. Moses très savant dans le grec, fut choisi pour servir d'interprete dans cette conférence aux Grecs & aux Latins; & comme il ne faisoit que parler de sa patrie, l'empereur *Manuel* l'exhorta à écrire sur ce sujet, ce qu'il fit.

Laurent de Pise.

Laurent, diacre de Pise, a écrit une autre histoire en vers. Elle roule sur l'expédition que firent dès son tems les Pisans en 1114 & 1115, dans les isles Baléares, qu'ils conquirent sur les Sarrazins (84). Ce poëme est mieux écrit que tous les précédents.

38. Historiens Milanois, Lodigians & Génois.

Outre les historiens poëtes, il y eut des historiens qui écrivirent en prose. Milan, toujours fertile en grands événemens, en eut plusieurs (85). Arnulf, Landulf le vieux, Landulf le jeune ou de S. Paul, & Sire Raoul, écrivirent ce qui étoit arrivé dans leur patrie. Le premier vivoit du tems de Grégoire VII, qu'il n'aimoit point. Il se déclara zélé partisan des ecclésiastiques qui se refusoient à la loi du célibat. Arnulf changea de sentimens sous les successeurs de ce pontife, comme on le voit par son histoire.

Landulf aussi fut un grand défenseur des prêtres opposés au célibat : il a rempli son histoire de contes & d'anachronismes.

L'autre Landulf, dont la narration va depuis l'an 1095 jusqu'à 1137, fut du parti des céliba-

(*p*) V. Scrip. rer. Italiæ. Vol. V.

taires : il a fait une hiſtoire très eſtimée.

Sire Raoul n'a pas moins bien décrit les guerres des Milanois contre Fréderic I, en 1154, 55, 56, 57.

Otton Morena, & Acerbo ſon fils, ont donné l'hiſtoire de Lodi, leur patrie, du tems du même Fréderic, à qui ils furent très chers. Tous ces hiſtoriens ont écrit de leur propre mouvement : ceux de Genes ont travaillé par ordre du public (86).

Caffaro pluſieurs fois conſul de ſa patrie, pluſieurs fois général ſur mer, fut le premier de ces hiſtoriens. Son recit amené de l'an 1100 juſqu'à l'an 1163, fut continué par Obert, chancelier de Genes, qui la pouſſa juſqu'à l'an 1173, & par Ottobon, notaire du public, qui alla juſqu'à l'an 1196. On verra dans le livre ſuivant ceux qui continuerent ce travail.

39. Hiſtoriens Grecs & Normans de l'Italie Méridionale.

La partie méridionale de l'Italie, qu'on appelle aujourd'hui royaume de Naples, eut auſſi pluſieurs hiſtoriens. Lup Protoſpate, Grec (car les Grecs poſſédoient alors la plus grande partie de ce royaume) compoſa une hiſtoire très eſtimée, qui commence à l'an 860, & finit à l'an 1102. Falcon de Bénévent conduiſit cet ouvrage juſqu'à l'an 1142 ; & lorſque les Normands eurent chaſſé les Grecs, & conquis la Sicile ſur les Sarraſins, outre Guillaume de Pouille, dont nous avons parlé, il y eut dans le même temps Geffroi de Malaterre, qui écrivit en proſe la même hiſtoire, que Guillaume traitoit en vers. Geffroi étoit de la Normandie, & il ſe fit moine : le comte *Roger*, conquérant de la Sicile, le nomma ſon hiſtoriographe. Alexandre abbé de Teleſe, continua la narration de Geffroi, à l'inſtance de *Mathilde*, ſœur du roi *Roger*. Romoald, archevêque de Salerne, fit une chronique générale depuis la création du monde, juſqu'à l'an 1178. Enfin, Hugues Falcand écrivit l'hiſtoire de Sicile depuis l'an 1154 juſqu'en 1169. Il faut rendre juſtice à

tous ces hiſtoriens, que je viens de nommer; ils étoient incultes, barbares, & d'ordinaire très ennuyeux dans leurs récits; mais très fideles, exacts & véridiques dans ce qui appartient à l'hiſtoire de leur temps: il eſt vrai que, s'ils ſe hazardent à raconter des faits un peu anciens, il n'y a ſorte de bévûe, d'anachroniſme & de fable où ils ne tombent (87).

40. Philoſophie.

On a vû dans la ſection précédente comment la dialectique, la métaphyſique, & en général la philoſophie, furent reſſuſcitées en Europe par Lanfranc & Anſelme. Dans le même tems, c'eſt-à-dire, dans le onzieme ſiecle, il y eut un Italien, appellé Jean, qui prima dans le pays des philoſophes, c'eſt-à-dire, en Grece. C'eſt d'*Anne Comnene*, fille de l'empereur *Alexis*, & hiſtorienne célebre que nous tenons cette importante notice (*q*). On ne connoît pas la patrie de Jean; mais il eſt certain qu'il étoit Italien. Son pere l'amena en Sicile pour ſervir dans la guerre que les Grecs faiſoient aux Sarrazins; mais lorſque *Maniaces* ſe révolta contre l'empereur *Conſtantin Monomaque*, & prit la pourpre en Sicile, Jean ſe réfugia en Lombardie, d'où il paſſa à Conſtantinople (88). Là il ſe mit ſous la protection de *Michel Pſellus*, chef des philoſophes dans cette capitale, & il ſurpaſſa bientôt ſon maître, contre lequel il diſputa avec ardeur. Les Grecs ſouhaitoient toujours de recouvrer l'Italie, au moins la partie méridionale qui étoit occupée par les Normans.

Jean philoſophe à Conſtantinople.

Quand on eut fait les préparatifs de cette entrepriſe ſecretement concertée à la cour de *Michel Ducas*, Jean fut envoyé à Durazzo, pour ſeconder les mouvemens que les Grecs feroient. Dans ce poſte, on l'accuſa de trahiſon; mais Jean en ayant été averti, ſe ſauva à Rome, &

(*q*) Alodad. I. V.

de là il trouva le moyen d'obtenir pardon de l'empereur qui le rappella. L'an 1078, *Nicéphore Botoniates* ayant usurpé l'empire, envoya en exil Michel Psellus, & choisit Jean pour remplacer le poste de ce philosophe. Cet homme étoit un disputeur formidable : très subtil dans la dialectique, il embarrassoit & confondoit ses adversaires, ensuite il leur sautoit au cou, les prenoit par la barbe, & leur donnoit de rudes secousses : & lorsque la chaleur de la dispute étoit éteinte, il leur demandoit pardon. L'habileté de Jean dans la philosophie d'Aristote & de Platon alla si loin, qu'il oublia qu'il étoit Chrétien : il soutient la transmigration des ames, & plusieurs autres erreurs, dont il fut accusé devant l'empereur Alexis, lorsque ce prince parvint au trône. Alexis chargea le patriarche *Eustrace* de ramener cette brebis égarée; mais Jean réfuta & convainquit le patriarche. Alors le peuple se leva en tumulte, & voulut jetter par les fenêtres ce philosophe dangereux, qui eut l'adresse de se cacher. Enfin l'empereur l'obligea à rétracter publiquement ses erreurs, ce qu'il fit de bonne grace. L'on conserve en manuscrit plusieurs ouvrages grecs de ce philosophe, dans la bibliotheque de Paris, dans celle de Vienne, dans celle des Médicis, & dans celle de S. Marc à Venise.

Gérard de Crémone fut un autre philosophe célebre qui brilla en Espagne; il vécut dans le douzieme siecle. Comme dans plusieurs manuscrits au lieu de *Cremona* & *Cremonensis*, on lit *Carmona*, & *Chermonensis*, le savant *Nicolas Antoine* crut devoir le révendiquer pour son pays, & il soutint que Gérard étoit Espagnol, né à Carmone (*r*). Le docteur *François Arisi* soutint l'honneur de Crémone (*s*), mais il trouva des 41. Gérard de Crémone.

(*r*) Bibl. Hisp. Vet. T. II. (*s*) Crem. litt. T. I.

adverſaires même en Italie. Il défendit ſi mal cette cauſe, que les auteurs du *journal des ſavans d'Italie*, ſe crurent obligés de prendre parti pour le bibliothécaire Eſpagnol (*t*). Mais ſi *Ariſi* n'a pas même ſçu en quel ſiecle Gérard vivoit, faut-il donner ſi aiſément gain de cauſe à ſes adverſaires? Pourquoi les manuſcrits qui portent *Carmona* au lieu de *Cremona*, ſont ils plus croyables que les autres? Ils ne ſont, ni plus nombreux, ni plus anciens, n'étant que du ſeizieme ſiecle. On ſait de plus, que le mot de *Chernonenſis*, eſt le même que *Cremonenſis*, & *Jean Villani* même s'eſt ſervi de ce mot en italien, en diſant *Chermoneſe*, au lieu de *Cremoneſe*. Les adverſaires ne s'appuyent donc que ſur le ſéjour que fit Gérard en Eſpagne, ce qui eſt un préjugé favorable pour croire ce philoſophe né dans ce pays. Chacun voit combien ce préjugé eſt léger, & combien peu de fondement on peut y faire. Mais nous avons une inſcription qui favoriſe notre ſentiment, & un témoignage qui décide la queſtion. L'inſcription a été trouvée dans un manuſcrit du Vatican; & il eſt ſingulier que les journaliſtes l'apportent comme une preuve de leur opinion. On dit que Gérard a été la lumiere & le modele du clergé (marque qu'il étoit eccléſiaſtique) on parle de ſes vertus chrétiennes, enſuite de ſon talent; & on finit par ces deux vers;

Hunc ſerie conſilio genuiſſe Cremona ſuperbit:
Tolecti vixit, Tolectum reddidit aſtris.

Les journaliſtes ſoutiennent que cela veut dire que Cremone ſe vantoit fauſſement d'avoir donné naiſſance à Gérard, parce qu'il avoit vécu, & étoit mort à Tolede. Pour moi, je

---

(*t*) Tom. X, p. 286. & Tom. XV, p. 207.

pense que cela signifie que Crémone n'avoit pas raison de s'ennorgueillir pour avoir produit un savant qui avoit toujours vécu & étoit mort à Tolede. Je laisse aux lecteurs à juger, laquelle de ces deux explications est la plus naturelle (89). Mais un bon témoignage vaut mieux qu'une inscription, dont on ne sait ni le tems, ni l'auteur. Nul écrivain n'a parlé de Gérard avant *François Pepin*, dominicain, auteur d'une chronique publiée par *Muratori* (v). Il fleurit au commencement du quatorzieme siecle, mais comme entre lui & Gérard, il n'y a aucun auteur qui en parle, il faut s'en tenir au témoignage de ce chroniqueur, qui donne des détails exacts sur ce philosophe. Voici ses paroles: *Gérard, Lombard de nation, né à Crémone, fut très habile à traduire l'arabe sous l'empire de Fréderic. Il mourut à l'âge de soixante & treize ans en 1187.* L'auteur après avoir parlé de la piété & des autres vertus morales de Gérard, raconte comme il alla en Espagne pour étudier la philosophie des Maures, comme il s'arrêta à Tolede, & s'y occupa à traduire de l'arabe un très grand nombre d'ouvrages philosophiques. Il conclut: *Gérard a été enterré à Crémone dans le monastere de Ste. Lucie, auquel il avoit légué la bibliotheque de ses manuscrits.* Ce témoignage & l'inscription paroissent ici en contradiction; mais on peut les concilier en disant que Gérard mourut à Tolede, & que son corps, peut-être en vertu de son testament, fut transporté à Crémone avec sa bibliotheque.

Passons à présent à la musique, fille des mathématiques. Gui d'Arezzo s'est rendu immortel par la méthode qu'il imagina rélativement à cette science. Né à Arezzo en Toscane, il prit le froc dans l'abbaye de la Pomposa, & s'étant 42. Gui d'Arezzo.

(v) Script. rer. Ital. Vol. VII.

par le moyen des mathématiques, attaché à étudier les fondemens de la musique, il trouva une nouvelle route, par laquelle on pouvoit apprendre tout au plus en deux ans le chant d'église, qui auparavant en demandoit dix au moins. Toute nouveauté, quoïque bonne, quoiqu'utile, essuye des contradictions. Les moines de la Pomposa, & d'autres s'éleverent contre la méthode de Gui, parce qu'elle s'écartoit de l'ancienne: l'abbé *Gui*, tout saint qu'il étoit, se mit de la partie: notre musicien, comme on le voit par sa lettre écrite à *Michel*, moine du même couvent, fut obligé de s'absenter. Mais le public lui rendit justice. *Théobald*, évêque d'Arezzo, le voulut avoir auprès de lui: le pape *Jean XX* qui mourut en 1033, le fit aller à Rome, & apprit de lui le chant. Enfin l'abbé Gui reconnut son erreur, & rappella un homme qui faisoit tant d'honneur à son monastere. Gui exposa dans un ouvrage intitulé *Micrologue*, sa nouvelle méthode fondée sur les notes de la musique, qu'il avoit inventées. Il y a très peu d'exemplaires de cet ouvrage, qui n'a jamais été imprimé.

43. De la médecine & de l'école de Salerne.

La médecine, science appartenante à la philosophie, commença aussi à revivre, & à fleurir avec honneur, & ce fut en Italie, que cette heureuse révolution arriva. S'il y avoit des médecins en Europe hors d'Espagne, pendant les neuvieme & dixieme siecles, c'étoit uniquement à Salerne, où les Sarrasins qui y alloient souvent, & qui possédoient des places dans ces cantons, avoient porté les livres & le goût de cette science. *Hugues de Flavigny* rapporte qu'*Adelberon*, évêque de Verdun, alla à Salerne l'an 984 pour se faire guérir (*x*). Orderic Vital, écrivain du onzieme siecle, en parlant d'un moine appellé *Radolphe*, dit qu'il étoit si habile dans

(*x*) Chron. ad hunc annum.

la médecine, qu'*à Salerne*, où *depuis l'ancien tems étoient établies des célebres écoles de cette ſcience, il n'y eut qu'une matrone ſavante qui pût l'égaler.* (y) On a cru (& Mr. *le Gendre* l'aſſure) (z) que cette école ou college a été fondé par Charles Magne; mais Charles n'a jamais été le maître de Salerne. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'eſt qu'à la tête de quelques copies manuſcrites de l'ouvrage de l'école de cette ville, on trouve une dédicace à ce prince. Rien ne ſauroit mieux déceler l'impoſture, que de voir qu'on y appelle Charles vainqueur des Sarrazins à Roncevaux, l'unique endroit préciſément où ce prince fut ſurpris & battu. La vérité eſt que cet ouvrage fut dédié à un roi d'Angleterre: que là où il eſt dit: *Anglorum regi ſcribit ſchola tota Salerni*, quelque Fauſſaire a mis *Francorum regi*, comme on le trouve en effet dans les manuſcrits en queſtion, & y a ajouté l'épître dédicatoire à Charles-Magne.

L'ouvrage tantôt intitulé *Medicina Salernitana*, tantôt *Regimen ſanitatis Salernitanæ*, tantôt *Flor medicinæ* &c., conſiſte à préſent en trois cens ſoixante-treize vers; mais dans ſon origine, il en avoit preſque trois fois autant. Il fut préſenté l'an 1100 à *Robert* duc de Normandie, qui ſe faiſoit appeller roi d'Angleterre. Ce prince étoit l'aîné des fils de *Guillaume le Conquérant*. Son pere lui laiſſa le duché de Normandie, & aſſigna l'Angleterre qui étoit ſa conquête, à *Guillaume le Roux*. Robert alla en Aſie dès la premiere croiſade, & après la priſe de Jéruſalem en 1099, il en revint, débarqua à Salerne, & s'y arrêta pour ſe faire guérir d'une bleſſure. En attendant, arriva la nouvelle de *Guillaume le Roux*, mort ſans enfants l'an 1100: auſſi-tôt Robert ſe déclara roi d'Angleterre; mais *Henri* ſon frere cadet le prévint,

(y) Chronic. ad annum 1059.
(z) Traité de l'opinion T. I.

& ſe fit reconnoître pour ſouverain. Ce fut dans ce temps-là que l'école des médecins de Salerne offrit à Robert ſa production. Ce prince eut le deſſous dans la guerre avec ſon frere, & fut contraint de ſe contenter du duché de Normandie.

44. Au reſte l'ouvrage en queſtion ſervit de baſe à la médecine dans toute l'Europe : on en fit de nombreux & très amples commentaires; & tous ceux qui ſe mêlerent de cette ſcience ſe firent un devoir de le connoître & de l'expliquer. Le college de Salerne devenu fameux dans le monde, fut mieux établi par les ſages réglements du roi Roger; & il produiſit avant & après ce temps, des médecins illuſtres. Alfane, archevêque de Salerne, dont nous avons fait mention parmi les poëtes, & Romoald II, archevêque de la même ville, furent de ce nombre : enſuite Mathieu Platearius, qui fit des gloſes ſur l'Antidotaire d'un certain *Nicolas* : Saladin d'Aſcoli, auteur d'un abrégé ſur les *Aromatiques* : Erotes qui fit un traité ſur les maladies des femmes : & Gerion Garioponto, qui publia huit livres ſur différentes maladies.

Medecins illuſtres.

Le monachiſme eut auſſi pluſieurs médecins habiles. Conſtantin né à Carthage, & ſurnommé l'*Africain*, voyagea pendant trente neuf ans dans l'Arabie, dans la Chaldée, dans la Perſe, dans les Indes, & enfin en Egypte, pour s'inſtruire dans les ſciences orientales, & ſingulierement dans la médecine. A ſon retour à Carthage, au lieu d'applaudiſſements, il trouva des perſécutions : on le crut magicien, & on voulut le faire mourir, il ſe ſauva à Salerne où il vécut quelque temps déguiſé en mendiant. Ce fut (dit *Pierre le Diacre*, auteur qui aime le merveilleux, & dont les récits ſont très-ſuſpects en pluſieurs occaſions;) ce fut un frere du roi de *Babylone*, c'eſt-à-dire, du Calife, qui étant à Salerne, reconnut Conſtantin, & le découvrit à Robert Guiſchard, qui donna une place dans ſa cour, à cet homme ex-

Moines médecins.

traordinaire. (*a*) Conſtantin s'ennuya bientôt de la cour & du monde, & alla ſe faire moine dans le Mont-Caſſin, du temps de l'illuſtre abbé *Didier*. On a publié les ouvrages de Conſtantin à Bâle en 1536 : ils concernent tous la médecine, & ils ſont les uns originaux, & les autres traduits de pluſieurs langues orientales, y compris la langue grecque. Mais cette édition n'eſt pas complette, & il y a pluſieurs autres ouvrages qui ſont encore en manuſcrit. (*b*) Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver que *Mr. Portal* s'eſt trompé, lorſqu'il a dit en parlant de Conſtantin l'Africain, que ſuivant quelques auteurs, *ce moine fut arraché de ſon monaſtere pour le faire pape, ſous le nom de Victor III.* (*c*) Il eſt étonnant qu'on faſſe aujourd'hui de pareilles mépriſes : tout le monde ſait à préſent que ce Victor III étoit l'abbé *Didier*.

Le même écrivain, *Pierre le Diacre*, nomme Atton & Jean Moines, diſciples de Conſtantin dans la médecine. (*d*) Le ſecond compoſa un livre d'*Aforiſmes*. Dominique, abbé de Caſauria ou Peſcara, fut très ſavant dans la même ſcience; Jeanellin de Ravenne porta la bonne médecine en France, où il fut abbé de Feſcamp & de Dijon : les auteurs de l'*hiſtoire littéraire* de France en font un grand éloge. (*e*) Faricius d'Arezzo, rendit le même ſervice à l'Angleterre, où il fut abbé d'Aberdon dans le XII^e^. ſiecle.

§. IV. *Naiſſance & progrès rapides de l'étude de la juriſprudence civile & eccléſiaſtique.*

Tandis que les Italiens faiſoient revivre la théo- 45.
logie, la philoſophie, la muſique, & la médecine,

(*a*) Chron. M. Caſſini, L. III. C. 35, & de Vir. VII. Caſſ. C. XXII. (*b*) V. Cudin deſcript. eccléſ. T. II.
(*c*) Hiſt. de l'anat. T. I. p. 170.
(*d*) De Vir. illuſt. Caſſ. c. 24. 35. (*e*) T. VIII. p. 48.

& qu'ils communiquoient ces ſciences aux autres nations, il ſe forma dans leur pays une des plus célebres univerſités qui ayent exiſté, & qui fut la mere & la ſource du *droit civil* & du *droit canon*, qu'elle répandit dans tout le reſte de l'Europe.

Pourquoi l'on s'appliqua à l'étude des loix en Italie.

L'étude des loix avoit commencé à ſe réveiller parmi les Italiens à la premiere lueur d'une forte de liberté. J'ai déjà dit que cette lueur ſe fit entrevoir ſous le foible regne de S. Henri. Pluſieurs villes de l'Italie étoient bien peuplées & riches: les ſouverains étoient éloignés & avoient beaucoup d'affaires: les comtes & les marquis, ou les évêques qui gouvernoient les villes, n'étoient pas aſſez forts pour les tenir en bride: ainſi dès le commencement du onzieme ſiecle pluſieurs d'entr'elles eurent leurs propres magiſtrats & leurs troupes. Les magiſtrats étoient des juges: tous ceux qui aſpiroient aux charges de la magiſtrature devoient donc être habiles dans la juriſprudence, & la ſupériorité dans cette connoiſſance étoit la plus forte recommandation pour y parvenir. Les loix lombardes formoient le fond de la juriſprudence d'Italie: mais il falloit y ajouter la connoiſſance de dix ou douze autres codes, à cauſe de la diverſité des légiſlations que l'on ſuivoit; ce qui rendoit l'adminiſtration de la juſtice très-embarraſſante dans un temps où les Italiens commençoient à revenir de la foi ſtupide, qu'on avoit ajoutée aux épreuves ou jugements de Dieu. C'eſt pourquoi l'on commença à regarder le *droit romain* qu'on avoit preſque oublié, comme préférable aux autres pour adminiſtrer la juſtice. Les codes barbares étoient très-défectueux dans les circonſtances actuelles de l'Italie: un peu de liberté, plus de ſavoir, le pouvoir public plus étendu, avoient multiplié les cas ſoumis à la légiſlation: pour les décider, il falloit ſouvent recourir aux loix romaines; ce qui fit ſentir que ces loix étoient plus proportionnées au beſoin préſent des Italiens, que celles des Bourguignons ou des Lombards.

Ce fut à Bologne que l'on entreprit d'expliquer, & de ressusciter, pour ainsi dire, le droit romain. Jamais l'histoire d'une université n'a été mieux détaillée que ne l'a été celle de l'université de Bologne, par les savants P. P. *Sarti* & *Fattorini* de la congrégation des Camaldules. J'en tirerai les principales notices. 46. Célébrité des écoles de Bologne.

Bologne, appellée avec beaucoup de raison la *mere des études*, avoit de bonnes écoles de littérature depuis le commencement du XI[e] siecle, durant lequel *Gui* évêque d'Aix, y alla pour apprendre les sciences. (*a*) *Brunon de Segni* fit la même chose, & ce fut là qu'il publia une exposition du Baltere à la priere de plusieurs Ultramontains qui étudioient dans cette ville. *L'anonyme de Como* dans son poëme, parle des Bolonnois qui secoururent les Comasques, & donne à cette ville l'épithete de *docte dans les loix* : & *Eugene* III, dans une bulle adressée au recteur & au peuple de Bologne, l'an 1151, dit : *plusieurs nations, dont les étudiants sont dans l'habitude de s'arrêter chez vous, ont connu à l'épreuve, l'ancienne & constante science des loix de vos ancêtres :* paroles qui indiquent la réputation, que depuis long-temps cette ville avoit par rapport à la science légale, & le concours des étrangers qui y alloient pour s'instruire. Il y avoit aussi à Bologne, une chaire pour l'interprétation de l'écriture. *Alexandre* III. avant son pontificat, occupa cette chaire, comme le *P. Sarti* l'a prouvé par un manuscrit du Vatican. (*b*) Ainsi lors de son élévation au siege de S. Pierre, Alexandre en donna d'abord avis au clergé, & à l'université de Bologne. (*c*) *Robert del Monte*, rapporte que le célebre *Lanfranc*, enseigna le droit dans cette ville, & lui donne pour collegue *Irnerius*, dont nous allons

(*a*) Art. S. S. Jun. T. I.
(*b*) De profes. Bon. V. I. P. I. page 46.
(*c*) *Radevic* de Gest. Fred. I. *Rossi*, hist. Raven.

parler. (*d*) Cette particularité eſt fauſſe & contraire à la chronologie; c'eſt ce qui fait douter de la vérité de la premiere propoſition, d'autant plus que *Milon Criſpin*, qui a écrit avec ſoin la vie de Lanfranc, dit qu'il expliqua les loix à Pavie & non pas à Bologne. Au reſte ce *Robert*, *l'abbé d'Uſpery*, & le juriſconſulte *Odofrede*, donnent à l'illuſtre *Irnerius*, la louange d'avoir été le premier à enſeigner *avec réputation* le droit romain à Bologne. (90)

47. D'Irnerius, profeſſeur du droit romain.

Irnerius, appellé par d'autres *Irnier*, *Guarnier*, ou *Warner*, paſſe chez pluſieurs pour Allemand. (91) D'autres l'ont cru Milanois: mais le *P. Sarti* a prouvé d'une maniere victorieuſe qu'il étoit de Bologne. Avant de s'appliquer au droit, il avoit enſeigné dans cette ville la logique & la philoſophie: enſuite il enſeigna le droit romain, apparemment après la mort de Poppon qui l'avoit précédé dans cette carriere. Le ſavoir & la réputation de ce profeſſeur, mirent en vogue l'étude des loix romaines. On prétend que cela n'arriva qu'après la découverte des *Pandectes* à Amalphi. Cette découverte eſt de l'an 1135; & on ne trouve aucune mention d'Irnerius après l'an 1126. (92) Comme ce juriſconſulte n'avoit rien plus à cœur que de rappeller le monde à l'étude de ces loix, il ne ſe contenta pas de les expliquer de vive voix; il publia pluſieurs obſervations & remarques ſur ce droit. Son principal travail fut ſur les *pandectes* qu'il gloſa, & où il inſéra les articles les plus importants, tirés des *novelles de Juſtinien*: & il corrigea avec tout le ſoin poſſible le code de ces mêmes pandectes, étrangement altéré par l'antiquité & par l'ignorance. De pareils travaux l'ayant rendu très-célebre, il fut ſouvent employé par les princes, en qualité de juge, dans les affaires les plus difficiles. On trouve un plaid tenu par la

(*d*) Receſſ. ad chron. Sigeberti.

comtesse Mathilde l'an 1113, où *Irnerius jurisconsulte Bolonnois*, est nommé avant tous les autres juges. (*e*) Ce fut même cette grande princesse qui l'encouragea à s'addonner aux loix romaines. L'empereur *Henri* IV. que l'on nomme V. se servit de ce professeur dans presque tous les plaids solemnels qu'il tint en Italie, particuliérement à l'occasion de la succession de Mathilde, dont ce prince à la faveur des décisions d'Irnerius, s'empara entiérement, malgré la donation que Mathilde avoit faite de ses patrimoines à l'église romaine. Et quand Henri voulut opposer à *Gelase* II. l'Antipape *Bardin*, il amena Irnerius à Rome l'an 1118, pour exhorter les Romains à former ce schisme. (93)

L'autorité que ce jurisconsulte donna aux loix romaines, s'accrut infiniment, lorsqu'on trouva à Amalphi l'original, ou du moins un très-ancien manuscrit des *pandectes*. De ce que je viens de dire, l'on voit que ce manuscrit n'étoit pas l'unique dans ce temps. Irnerius l'avoit glosé: *Ives de Chartres* en France, avoit plusieurs fois cité les pandectes: *l'abbé Didier* avoit recueilli & fait copier les loix de Justinien: on les avoit interprêtées à Ravenne; on les expliquoit à Bologne: ainsi l'on voit combien se sont trompés les écrivains qui ont prétendu qu'il n'existoit aucun exemplaire des pandectes, lorsqu'on le trouva à Amalphi. L'an 1135, les Pisans qui combattoient par mer, en faveur de l'empereur *Lothaire* II. contre *Roger* roi de Sicile, surprirent & pillerent la ville d'Amalphi, & y trouverent un très-ancien manuscrit grec, des pandectes, ou corps des loix compilées par *Tribonien*, par ordre de l'empereur *Justinien* I. On le prit pour l'original même, & les Pisans le porterent & le garderent soigneusement chez eux, jusqu'à ce que Pise s'étant rendue

48. Découverte des pandectes.

(*e*) Recom. Jur. Interpr. p. 23. Edit. Lepf. 1721.

aux Florentins, ceux-ci transporterent ce précieux manuscrit à Florence, où on le garde toujours, & depuis ce temps, les pandectes qu'on avoit appellées *Pisanes*, eurent la dénomination de *Florentines*. (94) On a dit qu'à la suite de cette découverte, l'empereur Lothaire ordonna que dans tous ses états, on apprendroit & on suivroit dorénavant le droit romain, à l'exclusion de tous les autres droits. C'est une fausseté. L'édit de Lothaire n'existe point, personne ne l'a jamais cité, pas même les jurisconsultes de ce temps; & le changement du droit ne se fit point alors, puisqu'on trouve un grand nombre d'actes des XII^e^. & XIII^e^. siecles, dressés suivant les loix saliques, lombardes &c.

49. On ne sauroit croire combien le recouvrement de l'ancien code des pandectes, & le bruit que cette découverte fit en Europe, ajouta à la réputation dont jouissoient les écoles de Bologne, où l'on enseignoit déjà avec tant d'applaudissement les loix romaines. On accourut de toute part à cette université, que l'empereur Fréderic I. gratifia de grands privileges. Il y avoit alors dans cette ville quatre professeurs en droit, d'une très-grande réputation. Ils s'appelloient Bulgare, Martin, Jacques, & Hugues. Le premier étoit Bolonnois : on le surnomma *Os aureum* (bouche d'or) à cause de son éloquence : Fréderic le nomma vicaire impérial à Bologne. Il mourut en 1166, laissant des Gloses, qu'*Accurse* mêla ensuite avec celles d'autres interprêtes. La maison que Bulgare avoit habitée fut long-temps en vénération : on fut dans la coutume d'y rendre les jugemens : & lorsque les Bolonnois bâtirent le magnifique édifice de leur université, ils choisirent, pour en jetter les fondemens, le terrein de cette même maison. Martin étoit de Crémone. Il fut souvent aux prises avec Bulgare à Bologne, où tous les deux étoient professeurs. Grand adulateur de Fréderic, ce fut lui qui donna à ce prince l'appella-

Successeurs d'Irnerius.

l'appellation ridicule de *ſeigneur du monde*. Il mourut l'an 1167, & il laiſſa auſſi des *Gloſes*. Jacques, & Hugues étoient de Bologne. Le premier ſuccéda à Irnerius dans la chaire de profeſſeur, & mourut en 1178 : l'autre étoit mort dix ans auparavant, & on voit ſon tombeau dans le cloître de S. Victor à Bologne. Ces quatre profeſſeurs préſiderent à la grande conférence que Fréderic fit tenir l'an 1158, & qui fut compoſée de deux juges de chaque ville du royaume d'Italie; elle fut tenue, pour déterminer les bornes de l'autorité impériale. Bulgare vouloit un peu reſtreindre ces bornes : Martin ne penſoit qu'à flatter le prince en les étendant. Il l'emporta ſur Bulgare, entraîna les ſuffrages de ſes collegues, & fit décider que l'empereur étoit le maître abſolu des biens & des vies de ſes ſujets. Les Milanois & les autres villes confédérées de la Lombardie, firent voir le contraire dans la guerre qui ſuivit cette déciſion, & à la paix de Conſtance.

Le grand nombre de juges ou légiſtes qui aſſiſterent à cette conférence, eſt une nouvelle preuve que les Italiens s'appliquoient beaucoup à la juriſprudence. Mais la foule des légiſtes contribue-t-elle à l'obſervation des loix? Il étoit d'uſage que ceux qui dans les dietes ou dans les plaidoyers, avoient recours au tribunal des empereurs pour ſe plaindre des juges ou des ſeigneurs, ſe préſentaſſent une croix à la main. Il en vint tant à la diete de Roncaglia de l'an 1158, que Fréderic s'écria : *Il eſt bien ſurprenant que dans un pays qui ſe glorifie de poſſéder la ſcience légale, il y ait tant de tranſgreſſeurs des loix.* (*f*) Au reſte il y avoit des juriſconſultes célebres, non ſeulement à Bologne, mais encore à Piſe, à Modene, à Padoue, à Mantoue, à Plaiſance, à Milan. Je n'ai garde d'ennuyer les lecteurs par des noms 50.

(*f*) Roderic de Freſing. de vel. geſt. Frid. I. L. I. c. 27.

peu connus, & je ferai seulement mention d'Obert, consul de Milan, dont le nom se trouve dans les écrits de tous les jurisconsultes, & dans la plus grande partie des actes de cet âge. Il fut l'ennemi déclaré de Fréderic, le soutient de sa patrie, & celui qui plus que tout autre contribua à rebâtir la ville de Milan, après qu'elle eut été ruinée par cet empereur. Il écrivit sur les *fiefs*, & sur *les coutumes féodales*; & cet ouvrage a été inséré dans le corps du droit civil, comme une addition aux loix romaines qui n'ont jamais connu les fiefs.

51. Par ce moyen l'étude des loix romaines se répandit de l'Italie dans le reste de l'Europe. Il y eut même des jurisconsultes Italiens qui allerent enseigner le droit aux autres nations. Vacarius l'enseigna en Angleterre, Placentinus en France. Tous les deux étoient Lombards : le premier fut appellé en Angleterre par *Théobald*, archevêque de Cantorbery, peu après l'an 1140. Il donna ses leçons à Oxford, où il fit, en neuf livres, un abrégé du *code* & du *digeste*, pour en faciliter l'étude. Il faut croire que la révolution que fit dans ce royaume l'étude du droit romain, fut un peu trop violente; car le roi *Etienne* obligea Vacarius de se taire, & défendit à ses sujets de suivre ce droit. (95) Placentinus enseigna à Montpellier. Il s'en absenta quelquefois pour aller briller dans les chaires de Plaisance, sa patrie, de Mantoue & de Bologne, &c. il mourut à Montpellier l'an 1192.

52. Formation du droit canon par Gratien.

L'étude des sciences profanes n'alloit point sans celle des sciences ecclésiastiques; car les premieres n'étoient considérées que comme un accessoire des secondes ; il n'est donc pas surprenant qu'à l'ardeur avec laquelle les Italiens s'appliquerent à la *jurisprudence civile*, ils joignissent un empressement particulier, & nouveau pour la *jurisprudence ecclésiastique*. Bo-

logne, centre de la premiere, le devint aussi de la seconde. Irnerius fut dans cette université le pere du *droit civil* : Gratien dans le même endroit le fut du *droit canon*; Gratien natif de Chiusi en Toscane, étoit moine de S. Felix à Bologne. Il s'appliqua d'une façon particuliere à l'étude des canons. J'ai dit dans le IV^e^. livre, que *Denys le Petit* avoit fait la premiere collection des canons qui parut dans l'église latine. Un certain *Isidor Mercator* ou *Peccator*, en fit une autre, toute farcie de cette fausse monnoye, que la cour de Rome avoit commencé à débiter, c'est à dire, des *Fausses décretales*, attribuées aux apôtres & aux anciens papes. Le *P. Zacharie* prétend que le nom d'*Isidor* est supposé, & que le véritable auteur de cette collection est un *Bénoît*, diacre de Mayence. (g) S. *Anselme de Lucques*, & *Bonizzon de Sutri* firent aussi d'autres collections, comme nous l'avons observé. Gratien vit que l'étude des canons étoit un champ très vaste qu'on avoit à peine défriché; & il entreprit d'y travailler d'une façon nouvelle. Il réduisit le tout à un corps de droit partagé en matieres, regles, & loix : il rassembla en autant d'articles tous les canons & décrets qui avoient un même objet: il tâcha de concilier les contradictions qu'il y avoit entre les canons; il adapta les loix aux cas particuliers; proposa des questions & des doutes, & en apporta les solutions. Ce travail étoit immense: Gratien eut cependant le courage de l'entreprendre, & le bonheur de l'achever. Mais n'y a-t-il rien à redire à ce travail? L'auteur du *Dictionnaire françois des auteurs ecclésiastiques*, donne tout uniment à Gratien le titre de *moine ignorant*. La raison en est, que ce moine adopta les Fausses décrétales, & les passages apocryphes des peres. Mais le flambeau de la critique n'étoit pas en-

---

(g) Anti-Febbronio. P. I. Diss. III. c. 3.

core allumé ; on ne ſavoit pas même que cette ſcience pût exiſter. Révoquer en doute une décretale émanée de la cour de Rome, ou que cette cour débitoit comme anciennement émanée, auroit paſſé alors pour une héréſie. Les livres étoient encore rares & d'un très grand prix ; ce qui rendoit très difficile le moyen de lire beaucoup & de confronter. Ces réflexions auroient dû porter l'auteur du *Dictionnaire* à ménager un peu ſes expreſſions, en ſongeant à ce que lui même auroit fait, s'il ſe fût trouvé dans ces circonſtances.

Gratien intitula ſon ouvrage, *Décret* ou *Concordance des canons diſconcordants.* Ce livre a ſervi de baſe fondamentale au droit eccléſiaſtique ; on l'a expliqué & commenté. En un mot, il a eu le même ſuccès, & plus encore que l'ouvrage du *Maître des ſentences*, & celui de l'*Ecole de Salerne.* On appelle *Paleæ* certains canons ajoutés au droit de Gratien : ce nom vient d'un Paucapalea, en Italien *Pocapaglia*, qui publia de nouveau avec ſes additions, l'ouvrage de Gratien, dont il avoit été diſciple. Le ſucceſſeur de Gratien, dans la chaire du droit canon fut Ognibene, en latin *Omnibonus.* Il fut dans la ſuite évêque de Véronne.

Ces deux droits, le civil & le canonique, & la célébrité des profeſſeurs qui les enſeignoient à Bologne, firent que les étrangers s'empreſſèrent à étudier dans cette ville ; que les empereurs & les papes enrichirent à l'envi, elle & ſon univerſité, de beaucoup de privileges, & qu'on donna à Bologne, même dans des médailles, le titre glorieux de *Mere des études.*

§. V. *Bibliotheques, beaux arts.*

53. Rareté des livres. A meſure que le monde s'éclairoit, l'on s'appercevoit du beſoin qu'on avoit de bons livres & de leur extrême rareté ; (96) *Caſſiodore* avoit

introduit parmi les moines la pratique de copier les manuſcrits: la regle de S. Bénoît en preſcrivant le travail manuel à certaines heures du jour, avoit donné aux moines le loiſir de s'occuper de cet exercice. Mais dans les ſiecles IX^e^ & X^e^, cette occupation avoit été négligée: on n'avoit tranſcrit que des légendes pieuſes & des vies des ſaints; & ſi l'on s'étoit appliqué par hazard à copier les écrits des peres, on les avoit gâtés, & l'on y avoit inſéré des ouvrages apocryphes. Je ne parle que des moines, parce qu'ils étoient les ſeuls qui tranſcriviſſent les livres : les prêtres ſéculiers ne s'en mêloient pas, & les laïcs ne ſavoient pas écrire. Il en arriva que lorſque, dans l'onzieme ſiecle, l'on commença à étudier, l'on ſe trouva ſans livres, parce qu'ils étoient en très petit nombre & d'un prix exceſſif. Ils étoient ſi rares & ſi couteux, comme le dit le ſavant *Mr. Robertſon*, que (*a*) " les perſonnes d'une fortune
„ médiocre ne ſe trouvoient pas aſſez riches
„ pour en acheter. La comteſſe d'Anjou, pour
„ un exemplaire des Homélies d'*Haimon*, évê-
„ que d'Halberſtadt, donna deux cents mou-
„ tons, cinq quartiers de froment, & la même
„ quantité de ſeigle & de millet. (*b*) Même dans
„ le quinzieme ſiecle, lorſque *Louis XI* en 1471,
„ emprunta de la faculté de médecine de Paris,
„ les ouvrages de *Raſès*, médecin Arabe, non
„ ſeulement il dépoſa, comme un gage, une
„ quantité conſidérable de vaiſſelle, mais encore
„ il fut obligé de nommer un ſeigneur pour lui
„ ſervir de caution. (*c*) Quand quelqu'un fai-
„ ſoit préſent d'un livre à une égliſe ou à un
„ monaſtere, (les ſeuls endroits où il y eût des
„ bibliotheques dans ces ſiecles de barbarie) : on

(*a*) Introd. à l'hiſt. de Charles V, note X; traduction françoiſe. (*b*) Hiſt. litter. de Fr. T. VII. page 3.
(*c*) Naudé, addit. à l'hiſt. de Louis XI.

„ attachoit à ce présent une si grande valeur, que „ le donateur venoit l'offrir lui même à l'autel „ *pro remedio animæ suæ*, afin d'obtenir le pardon „ de ses péchés". (*d*) Les papes à la vérité n'avoient pas oublié leur bibliotheque : elle s'enrichissoit tous les jours ; plusieurs abbayes avoient les leurs plus ou moins abondantes : mais le soin même qu'on en avoit, étoit un obstacle au progrès des lettres, parce que dans la crainte que les livres ne fussent gâtés, non seulement on ne les communiquoit pas au dehors, mais on ne permettoit l'accès aux bibliotheques que rarement, & avec de grandes précautions. Et quant à la permission d'en tirer des copies, c'étoit ce que d'ordinaire, par la vanité de posséder un exemplaire unique ou du moins très-rare, on n'accordoit qu'avec beaucoup de difficultés, & en se faisant bien payer. Avec cela on n'avoit que des copies très-imparfaites, par l'ignorance, ou par la mauvaise foi des copistes. Enfin le bon parchemin étoit réservé pour les énormes livres de chœur qui en absorboient une quantité immense. Suivant les remarques de *Muratori*, on remédia à cette cherté par l'invention du papier, tel que nous l'avons à présent; & cette invention fort commode & utile, est à ce que l'on prétend, du onzieme siecle. Mais nous ferons voir dans le Tome suivant que cette invention est du quatorsieme. (*e*) Lanfranc & Anselme, ces deux ornements de l'Italie, entreprirent de corriger autant de manuscrits qu'ils purent : & comme le bon sens & le talent ne suffisent pas tout seuls pour faire une pareille correction, l'on doit penser qu'ils eurent le moyen de consulter plusieurs exemplaires, afin de les comparer & de distinguer les plus anciens & les plus corrects de ceux qui étoient nouveaux & altérés.

(*d*) Muratori, antiq. Ital. 21. III. (*e*) Idem ibidem.

Ce n'étoit pas assez de corriger, il falloit procurer de nouvelles copies, & répandre les manuscrits, & c'est ce qu'ils firent. Mais celui qui eut le plus de mérite dans cette partie, fut Didier, abbé du Mont Cassin, élu en 1058. Cet illustre personnage étoit de la maison de Capoue & de la branche des princes de Benevent: il joignoit à la noblesse de son sang une rare piété, un zele ardent, un génie heureux dans les sciences, & un goût particulier pour les beaux arts: magnifique en tout, il rebâtit à neuf l'église & le monastere du Mont-Cassin, & à cette occasion, il donna des fêtes d'une prodigalité & d'une pompe dont on n'avoit plus d'idée. Sur-tout il n'épargna ni fraix, ni travaux pour avoir de toute part, dans toutes les langues, & sur toute sorte de sujets, les meilleurs livres que l'on pût trouver. Et non content d'avoir assemblé une très-belle bibliotheque, il fit travailler sans relâche à copier les manuscrits les plus utiles, afin qu'ils se répandissent en Italie. Jamais les moines du Mont-Cassin n'avoient tant & si bien travaillé dans ce genre, qu'ils le firent sous Didier; & jamais, depuis Cassiodore, ce monastere n'avoit été plus utile à l'Italie. Didier devenu pape sous le nom de Victor III, en 1086: auroit fait de plus grandes choses pour le bien de la littérature, si les disputes qui avoient commencé entre la cour Impériale & celle de Rome, sous Grégoire VII, son prédécesseur immédiat, les dangers qu'il courut, les infirmités auxquelles il étoit sujet, & sa mort arrivée en 1087, ne l'eussent empêché d'exécuter ses projets. 54. Soins de l'abbé Didier, pour les recueillir & les multiplier.

Didier ne fut pas le seul entre les moines qui assembla de belles bibliotheques: Jérôme, abbé de la Pomposa, suivit exactement l'exemple de Didier, vers la fin du onzieme siecle. Ces soins que Jérôme prit à ce sujet sont détaillés dans une relation qu'écrivit Henri, clerc de la Pomposa, & que le *P. Montfaucon* a publiée avec le

catalogue des livres amassés par cet Abbé. (*f*) Dans le siecle suivant, les moines de Casauria où Pescare se distinguerent dans l'art de bien copier les livres, soit pour la beauté des caracteres, soit par l'exactitude scrupuleuse qu'ils y apportoient, soit enfin par leur talent de corriger les fautes qui s'étoient glissées dans les manuscrits. (*g*).

55. Des beaux arts, comment ils reparurent en Italie, l'architecture surtout.

On a eu plus d'une occasion de voir dans ce tome, le rapport des progrès ou de la décadence des beaux arts, avec la prospérité ou la perte des sciences. Lorsque les esprits sont abrutis par la fainéantise & par l'ignorance, ils n'ont pas l'idée du beau & de l'utile, rien ne les encourage à travailler; tout concourt à les endormir; par conséquent ils ne sont capables d'aucune de ces productions qui demandent du talent & du génie, source féconde des arts & des sciences. Au milieu du onzieme siecle, les circonstances du temps ayant réveillé les Italiens de ce sommeil léthargique, où ils avoient été si long-temps plongés, l'on vit tout-à-coup reparoître les arts, lorsque les sciences reparurent, & l'on apperçut les habiles artistes à côté des savants.

L'on commença par rebâtir à neuf presque toutes les églises de l'Italie: l'on avoit commencé dès les premieres annés du onzieme siecle; mais ce qu'on fit dans ce genre vers la fin de ce même siecle, & dans le suivant, ne ressembla en rien à la mauvaise architecture dont on s'étoit servi peu après l'an mille. Les ouvrages d'architecture de la fin du onzieme siecle, comparés à ceux du commencement, peuvent passer pour des prodiges: & en effet tout ce qu'on voit de grand, de hardi, & de beau en Italie, en fait d'architecture du moyen âge, tout est de la fin de ce siecle, &

(*f*) Diar. Ital. c. VI. (*g*) Chron. apud script. rer. Ital. V. I.

de celui qui le suivit. J'indiquerai quelques uns des plus célébres édifices de ce temps, qui subsistent encore & qu'on admire. A Venise l'an 1071, le doge *Dominique Silvio*, acheva le grand bâtiment de l'église de S. Marc, tel qu'il existe à présent. L'an 1074, on jetta à Pise la premiere pierre de la cathédrale, dont l'architecte fut Bruschetto, Italien, & non un Grec, comme on l'a débité. (*h*) (97) Peu après les Pisans érigerent leur admirable temple du Baptistere, & en 1174, ils commencerent à élever la tour prodigieuse de la cathédrale; l'architecte du Baptistere fut Diotisalvi Pisan; Lionetto & Henri, citoyens de la même ville, présiderent au travail. La tour toute incrustée de marbres comme les deux autres édifices que j'ai nommés, & ornées de deux cent colonnes, penche presque sept brasses. Buonanno Pisan, & Guillaume Allemand, en furent les architectes. Elle n'étoit pas encore à la moitié de son élévation, qu'ils s'apperçurent qu'elle penchoit, & ils seconderent cette pente en continuant à l'élever. (*i*) L'an 1184, on bâtit la cathédrale de Bologne; & plusieurs années auparavant on avoit érigé celle de Modene. (98) J'ai dit que l'abbé Didier rebâtit le Mont-Cassin. Cet ouvrage précéda ceux que j'ai marqués; car la dédicace de l'église se fit en 1071. (99) Didier assembla tous les architectes, les sculpteurs, les peintres, & les plus habiles artistes en mosaïque, en marbre, en or, en argent, en bois, en ivoire qui se trouvoient en Italie. Il fit même venir de Grece des ouvriers en marquetterie de marbre, pour orner les pavés, & il voulut que ses moines apprissent cet art. (100) Buono, Italien, mais dont la patrie n'est pas connue, fut un architecte célebre du douzieme siecle. Il éleva vers le milieu de ce

---

(*h*) Differt. dell' Origine dell' Univ. Pisana, pag. 55.
(*i*) Vasari vite dè Pittori, T. I.

ſiecle la grande tour de S. Marc de Veniſe, & il bâtit de grands édifices à Naples, à Florence, à Arezzo, à Piſtoie. (*k*) En même temps, comme les guerres, & la liberté à la quelle les villes d'Italie aſpiroient, les forçoient à ſonger aux moyens de ſe défendre, une grande partie de ces villes refirent leurs mûrs, éleverent des tours & des baſtions, & ſe fortifierent avec ſoin. Après qu'elles ſe furent aſſurées par des fortifications, très bonnes pour le temps, elles penſerent à s'embellir : & dès lors commença cette magnificence dans les bâtimens publics, qui diſtingue ſi particuliérement les villes d'Italie.

On n'oublia point la *ſculpture* & la *peinture*. On ne voit ni frontiſpice, ni tour, ni autel, ni porte, ni tombeau de ce temps, qui ne ſoit décoré de quelque ouvrage de ſculpture. Ces ouvrages ne ſont pas beaux, il s'en faut beaucoup : mais c'étoient les premiers pas que l'on faiſoit vers le beau. On peut dire la même choſe de la peinture. Je l'ai déjà obſervé : cet art ne s'eſt jamais abſolument éteint en Italie, non plus que les autres : mais ſes productions ont longtemps été pitoyables. En avoit-on de meilleurs

56. Lucas, peintre confondu avec St. Lucas.

dans d'autres pays ? les peintres Gui de Bologne, & un Lucas de Florence, fleurirent dans l'onzieme & dans le douzieme ſiecle. Le fort du dernier, étoit les images de la Ste. Vierge. *Manni* a preſque démontré que ces images qu'on attribue à l'évangeliſte S. Luc, ſont de ce Lucas Florentin. (*l*) Au reſte, à meſure que l'on bâtiſſoit une égliſe, un couvent, un palais, on l'ornoit de moſaïques, & de peintures à *freſque*.

57. Concluſion.

Nous voilà à la fin de cette époque remarquable, par le prélude de la renaiſſance heureuſe des lettres. Je conclurai par ſupplier les lecteurs

---

(*k*) *Idem ibidem.* (*l*) Del vero Pictore Lucas ſanto, Fir. 1764. Dell errore &c. 1766.

de juger, si, après ce que je viens de dire à ce sujet dans cet article, *Mr. Huet*, d'ailleurs si judicieux, en parlant précisément de cet âge, a eu raison de dire que l'Italie étoit plongée dans la plus profonde ignorance, & que ceux d'entre les Italiens qui vouloient apprendre quelque chose, étoient obligés d'aller étudier à Paris (*m*) *Mr. Huet* auroit bien pu relever la gloire de sa nation, sans ravaler avec injustice, & même avec ingratitude, celle d'une autre.

(*m*) De l'origine des romans.

Fin du cinquieme Livre.

NOTES DU *PREMIER LIVRE.*

(1) PArmi plusieurs étymologies de ce nom, je crois devoir choisir celle de *Denys* (Antiq. Rom. l. 1. c. 10.) qui tire ce nom des mots latins *ab origine*, pour signifier que ce peuple se disoit originaire & comme créé ou produit du sol de ce pays.

(2) La mer Adriatique a pris ce nom d'*Adria*, colonie étrusque ; & la mer Tyrrhène a reçu cette appellation des *Tyrrhéniens*.

(3) Les meilleures recherches sur ce sujet sont celles qu'on trouve dans les *Mémoires* de l'académie Étrusque de Cortone.

(4) On croit que le nom de *cérémonies* (cœremoniæ) vient de celui de Cère, en latin *Cære*, ville de Toscane, où se sauvèrent les prêtres & les vestales avec les choses sacrées, lors de la prise de Rome par les Gaulois.

(5) Ces chansons & les fables atellanes faisoient peu d'honneur à leurs inventeurs, à cause de l'obscénité qui régnoit dans ces compositions. On tient même que ce mot d'*obscénité* vient du nom des *Osciens*.

(6) *Pline* confirme ces témoignages, & il ajoute le nom de l'inventeur, qui fut ce *Piseus* dont on va parler.

(7) Cela veut dire que les Toscans aimoient la musique & s'en servoient dans leurs fêtes, mais ne prouve pas qu'ils ont inventé les instrumens qu'on voit dans leurs sculptures.

(8) Si *Piseus* a inventé deux choses si nécessaires à la navigation, il faudra conclure que les Toscans ont été les plus anciens mariniers du monde, & qu'ils en

ont appris l'art à tous les peuples. En ce cas, voilà la gloire des Phéniciens un peu éclipſée. Le mal eſt qu'on ne connoît ce *Piſeus* que par ce qu'en dit *Pline*, qui n'en a connu ni la patrie, ni le tems où il a vécu. Comment s'appuyer ſur un pareil témoignage ? Je ſuis Toſcan, mais je me tiens ſévèrement en garde contre les préjugés nationaux.

(9) *Heraclides Ponticus* devoit avoir lu quelque ouvrage d'Homère que nous avons perdu. Reſte à ſavoir ſi l'ouvrage en queſtion étoit authentique ; car *Hérodote*, antérieur d'un ſiècle à Heraclides, le contredit ouvertement. Il rapporte dans la *vie d'Homère*, qu'un certain *Mentes*, maitre d'un vaiſſeau Leucadien, amena Homère en Eſpagne & en Italie, d'où ils paſſerent en d'autres contrées, juſqu'à ce qu'ils parvinrent à Ithaque. Ce fut là qu'une fluxion tomba ſur les yeux d'Homère & l'empêcha d'aller plus loin. Il demeura un an dans cette isle, & il y apprit les principaux traits de la vie d'*Ulyſſe*. Etant guéri, il fit d'autres voyages avec Mentes, & étant arrivé à Colophon, il faillit encore une fois à perdre la vue. Cependant il ſe rétablit & il retourna en Italie. Enfin il ſe fixa à Chios où il ſe maria & où il eut deux filles. Il mourut à Samos dans une grande vieilleſſe. Tel eſt le récit de l'auteur de la vie de ce grand poëte : mais il n'eſt pas ſûr que cet auteur ſoit *Hérodote*, & on n'eſt pas généralement d'accord ſur l'authenticité de cette hiſtoire. Ce qui paroît certain eſt qu'Homère a été en Italie, à laquelle occaſion il ne négligea pas ſans doute de viſiter la Toſcane où fleuriſſoient les arts & les études.

(10) *Strabon*, cité par *Cellarius*, (Géogr. Ant. L. II. c. 9.) nous apprend que ce pays, bien plus petit que ne l'eſt la Grèce propre, fut appellé *Magna Græcia*, à cauſe qu'on lui joignit la Sicile. C'eſt par la même raiſon qu'on a ſouvent donné le nom de Sicile à la Grande Grèce, ce qui ſe renouvella ſous les Princes de la *maiſon d'Anjou* ; & aujourd'hui encore on comprend les deux pays ſous le nom de *Royaume des deux Siciles*. Au reſte la Grande Grèce ſe réduiſit peu à peu à la Calabre.

(11) Il y avoit deux Megare, une en Grèce, l'autre en Sicile. Epicharme étoit de la ſeconde.

(12) La morale de *Socrate* étoit conforme à celle de Pythagore : les *Platoniciens* devoient à celui-ci le fond de leur philosophie : enfin la secte *Stoïcienne* est née de l'*Italique*. Le premier siècle a vu renaître une espèce de *Pythagoricisme* dans la *congrégation de la Trappe*. Même silence, même abstinence, même austérité, même pratique de vertu : il n'y manque que l'étude des sciences.

(13) L'on prétend que *Pythagore* établit sa physique, son astronomie, & même sa morale sur les loix de l'harmonie. Comme l'on n'a pas ses écrits, on peut douter de cet étrange systême.

(14) Je vais faire une remarque dont on sentira aisément la vérité. Il paroît que la nature a attaché certaines propriétés morales à certains peuples, sans doute à la suite des causes physiques qui règnent dans leurs pays. Dans les tems les plus reculés l'Italie a été la mere des sciences & des beaux arts, comme on le fait voir dans ce livre. Elle l'a été de nouveau dans le siècle d'Auguste, & pour la troisième fois après le XIII siècle de notre ère. Chaque fois les Grecs ont contribué en partie à cet ouvrage; mais ils n'ont pas tout fait, comme on le verra en son lieu. D'ailleurs ils étoient répandus dans toute l'Europe & l'Asie : pourquoi l'Italie seule en a-t-elle profité au point de devenir le berceau des arts & des sciences ? Pourquoi les Grecs devenus Italiens ont-ils devancé dans la plûpart des connoissances ceux de la Grèce propre ? Il faut en conclure qu'outre les circonstances morales & casuelles, le physique de l'Italie a fort influé sur ce phénomène.

(15) Ceux qui ont fait des observations justes sur les Siciliens de nos jours, entr'autres, *M. Brydone* dans son *voyage de Sicile & de Malthe*, ont remarqué que cette nation, en parlant familièrement, a une manière si énergique de représenter ce qu'elle dit, & un geste si naturel & si expressif, que l'on est obligé d'avouer que la bonne comédie n'a pu naître que chez elle.

LIVRE SECOND.

(16) UNe preuve du mépris que les Romains avoient pour les autres Italiens, & particulièrement pour ceux de la grande Grèce, eſt que pouvant adopter les excellentes loix de ces peuples, ils aimèrent mieux paſſer la mer, & aller les chercher en Grèce.

(17) Comme il eſt inconteſtable qu'il n'y avoit alors à Rome aucun profeſſeur national des arts liberaux qui y étoient exercés par les ſeuls Toscans, ainſi il faut conclure que cette ſtatue & les autres dont il eſt parlé dans l'hiſtoire, étoient des ouvrages de ces peuples.

(18) M. Tiraboſchi a partagé en trois époques & en trois livres ce qu'il dit ſur la littérature des Romains. La première eſt depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin de la première guerre punique. Les deux autres ſont celles que je viens d'annoncer dans le texte. J'ai omis la première, ou plutôt je l'ai parcourue dans ce préambule, par ce qu'elle ne méritoit pas un plus grand détail, & par ce que loin d'être une époque de la littérature des Romains, elle eſt plutôt celle de leur ignorance.

(19) L'on ſait que les pièces de théatre chez les Grecs & les Romains, étoient chantées. L'opéra Italien a renouvellé cet uſage, mais en l'outrant en faveur de la muſique.

(20) J'ajouterai une autre réflexion. Les poëtes dramatiques étoient preſque tous acteurs, & on mépriſoit ſouverainement à Rome les acteurs depuis que les hiſtrions venus de Toſcane, avoient rendu mépriſable cette profeſſion. C'étoit toute autre choſe chez les Grecs, où les citoyens les plus illuſtres, & même les femmes, ſe faiſoient honneur de monter ſur le théatre, d'y jouer des rôles, & même d'y chanter. On connoît ce que dit Cornelius Nepos dans ſa préface: *Il n'y a pas à Sparte* de veuves, *quelque noble qu'elles ſoient, qui ne*

jouent ſur le théatre à prix d'argent..... Paroître ſur le théatre & s'y montrer en ſpectacle, ne fut jamais déshonorant pour les Grecs: au lieu que chez nous ce ſeroit une action infâme & baſſe, ou tout au moins indécente.

(21) Juſqu'ici au lieu d'abréger, j'ai ajouté à mon auteur, parce que j'ai cru qu'il falloit 1°. montrer pourquoi & comment la littérature ſe conſerva à Rome malgré la guerre ruineuſe d'Annibal: 2°. expliquer les cauſes immédiates qui firent paſſer à Rome les ſciences de la Grèce. Ces deux points m'ayant paru néceſſaires, je les ai ajoutés avec toute la brieveté poſſible. J'ai auſſi renverſé l'ordre ſuivi dans ce chapitre par M. *Tiraboſchi*, & j'ai parlé de *Caton* & de *Sulpicius* avant l'arrivée de *Cratès* & des Grecs pour l'affaire de Perſée, & cela afin de mieux garder l'ordre chronologique des évènemens. D'un autre côté j'ai omis ce que mon auteur dit touchant la première école de la grammaire latine ouverte par *Corbilius* vers l'an 520, par ce qu'on ſait qu'il y en avoit d'autres auparavant, quoique les maîtres ſe bornoient à lire & à écrire.

(22) Malgré ce grand nombre d'hiſtoriens, & les lumières qu'en ont tirées *Denis d'Halicarnaſſe* & *Tite Live*, nos modernes ſoutiennent que l'hiſtoire Romaine des cinq premiers ſiècles eſt très fautive. En effet le merveilleux, l'impoſſible, le contradictoire s'y découvrent à chaque pas. Pluſieurs ont jetté des doutes ſur cette longue partie d'hiſtoire; M. *de Beaufort* en a fait un traité exprès intitulé: *Diſſertation ſur l'incertitude des cinq premiers ſiècles de l'hiſtoire Romaine.* On n'a qu'à le lire, mais il faut beaucoup de patience pour lire un ouvrage, d'ailleurs bien raiſonné, mais où l'auteur ſe repète à chaque page. On peut auſſi conſulter un ouvrage que M. *Sane*, profeſſeur à Utrecht, a fait pour réfuter celui de M. de Beaufort.

(23) Avec la permiſſion de M. Tiraboſchi, ce raiſonnement prouve que la puiſſance eſt favorable aux lettres; il ne prouve point que les lettres ſont favorables à la puiſſance; & le paradoxe de Mr. *Rouſſeau* reſte ſans réponſe. Pour le refuter, il faudroit que la naiſſance, les progrès, & la décadence des lettres euſſent précédé le

le commencement, les progrès & la décadence du pouvoir : encore pourroit-on dire, *cum hoc, non propter hoc.* Le point d'histoire Romaine, dont il s'agit ici, donne lieu à M. *Rousseau* de dire, que le pouvoir entraine à sa suite le goût des lettres, & que ce goût est suivi de la destruction du pouvoir ; proposition qui ne manque cependant pas d'être un vrai paradoxe.

(24) Quoique la profession de poëte satyrique soit dangereuse, il y a cependant des personnes à qui il est permis de tout dire & de tout écrire, pourvu qu'ils le fassent avec esprit. Nous en avons de grands exemples de nos jours, mais je ne les citerai point. Les princes, au lieu de faire assommer *Pierre Arétin*, lui payoient des pensions pour en être épargnés. Les seigneurs Romains, au rapport d'*Horace*, avoient plus de grandeur d'ame : ils prioient *Lucile* à souper, pour avoir le plaisir de l'entendre faire leur satyre.

(25) *Pag. 48. lig. 26. Horace se dit lui même, libertino pare natum.* Mais le mot *libertino* est équivoque, & signifie tantôt un affranchi, tantôt le fils d'un affranchi.

(25) M. Tiraboschi a placé entre *Properce & Ovide*, les poëtes dont nous parlerons après, & tous ceux dont on n'a plus que les noms. J'ai pensé qu'il valoit mieux placer ce dernier à côté de ceux dont nous avons les ouvrages, & qui passent pour les plus illustres ; & pour ce qui regarde son exil, je n'ai pas voulu interrompre le cours de ma narration, & j'en ai fait une digression à part.

(26) Parmi plusieurs de ces causes apportées par Mr. Tiraboschi, j'ai choisi les deux que lui même reconnoît pour les principales.

(27) On a dit que *le mieux est l'ennemi du bien.* Cette maxime qui semble fausse ou étrange au premier abord, ne se trouve que trop juste quand on l'examine mûrement.

(28) Et nous le verrons aussi, suivant toutes les apparences, dans la musique ; peut-être le voyons nous déjà.

(29) Quand je pense aux travaux immenses, endu-

rés par *César*, pour devenir le maître de l'empire, je ne peux me dispenser de faire cette réflexion. Il fut tué à l'âge de 56 ans : il étoit donc âgé de 50 ans, quand il commença la guerre civile pour détruire la république. Outre son âge, il tomboit de temps à autre du haut-mal; il n'avoit point d'enfants, & il étoit le dernier de sa famille. Malgré cela, il entreprit d'assujettir Rome & le monde, & de fonder une monarchie, dont il ne pouvoit long-temps jouir, ni la transmettre à ses descendants. Une ambition pareille n'est-elle pas une vraie folie? Voilà comment les plus grands hommes se perdent, parce qu'ils sont des hommes.

(30) Si l'on dit que Tite-Live n'étoit pas obligé de rapporter ce fatras de prodiges, racontés par les anciens, je réponds qu'il ne pouvoit pas s'en dispenser sans passer pour irréligieux, car ces prodiges étoient réellement essentiels à la religion de ce temps. C'étoit par là que l'on commençoit toutes les assemblées du sénat : un historien obligé de détailler ce qui s'étoit passé dans ces assemblées, pouvoit-il omettre un sujet alors si important. La relation de ces prodiges faisoit naître des décrets qui regardoient le public : nouvelle nécessité pour l'historien de les rapporter.

(31) Nos modernes ont bien suppléé à ce défaut des anciens. La moitié de l'ouvrage des historiens modernes, consiste en citations. Mais cette méthode assure-t-elle toujours la bonne foi des auteurs? L'expérience m'a fait voir bien souvent le contraire. Le grand nombre des citations impose aux lecteurs & rien de plus.

(32) L'histoire écrite par *Auguste* est, selon moi, la plus à regretter : car outre l'importance des faits qu'elle devoit contenir (supposé que l'auteur eût dit la vérité) nous aurions une preuve du savoir & du style de cet empereur, qu'on assure avoir été fort savant.

(33) Il est à remarquer que l'esprit des Grecs, tant qu'ils ont figuré dans le monde, a toujours été porté à la brouillerie, à la dispute, & à la discorde. Ayant perdu le moyen de se battre, comme anciennement, avec les armes, ils se battirent avec les écrits philosophiques, les sectes, & les injures. Et quand ils eurent embrassé le

christianisme, ils furent les plus querelleux & les plus furieux Théologiens.

(34) Notre diligent auteur a employé plusieurs pages à prouver 1°. qu'il est faux que le savant *Alcionius*, médecin Italien du quinzieme siecle, ait supprimé le livre *de la Gloire* de *Cicéron*, de crainte qu'on ne s'apperçût qu'il s'en étoit servi pour écrire son fameux livre *de l'Exil*: 2°. que le livre *de la Consolation*, qu'on voulut dans le dix-septieme siecle, faire passer pour être de *Cicéron*, a été supposé, non par le célebre *Sigonius*, mais par *Vianelli*.

J'ai cru qu'il suffisoit d'indiquer ici ces deux points littéraires : car enfin, rien n'est plus destitué de bon sens que l'accusation formée par *Jovius* & ses copistes contre *Alcionius*, comme si le livre de cet auteur *sur l'Exil*, avoit quelque chose de commun avec celui de *la Gloire*; & comme si dans un temps où les manuscrits de *Cicéron* étoient par centaines, & qu'on les avoit déjà fait passer à l'impression, il avoit été possible de supprimer entiérement le livre *de la Gloire*, en cas qu'il eût encore existé.

Quant au second point, il est vrai que l'ouvrage *de la Consolation* supposé par *Vianelli*, fut attribué à *Sigonius* son ami : mais *Muratori* dans la Vie de ce dernier, a fait voir la vérité. Dans le fond cette question n'est guere intéressante.

(35) Ce passage de Cicéron est trop beau, pour que je ne le rapporte pas en original : *Est quidem vero lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando a fraude deterreat, quæ tamen neque probos frustra jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando monet. Huic Legi nec abrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec vero aut per senatum aut per populum solvi hac lege possumus; neque est quærendus, explanator aut interpres ejus alius; nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac; sed & omnes gentes & omni tempore una lex, & sempiterna, & immortalis continebit, unusque erit communis quasi magister & imperator omnium. Deus ille legis hujus inventor, discep-*

tator, lator, cui qui non parebit, ipſe ſe fugiet, ac naturam hominis aſpernabitur, atque hoc ipſo luet maximas pœnas, etiamſi cætera ſupplicia quæ putantur effugerit.

(36) M. Tiraboſchi ſuit ici l'opinion commune; mais *M. Guichard*, nommé *Quintus Scilius*, prouve qu'outre le mois intercalaire ordinaire, il n'y eut que quarate-cinq jours d'inſérés. Voyez ſes mémoires critiques & hiſtoriques, ſur pluſieurs points d'antiquités militaires. Tom. III. pag. 131 & ſuiv.

(37) Tous les peuples barbares ſont ſans médecins, mais non ſans médecine. Les médecins ne ſont néceſſaires que chez les peuples policés, & par conſéquent corrompus. Les barbares & les ſauvages ont peu de maladies, parce qu'ils ont peu de vices & point de délicateſſe. Connoiſſant leurs maladies ils en connoiſſent auſſi les remedes. Nul peuple n'a peut-être été plus réglé que le peuple Romain, avant d'être policé; nul par conſéquent n'a eu moins de beſoin, & n'a pu mieux ſe paſſer des profeſſeurs en médecine?

(38) Pourquoi ſe roidir contre la vérité quand elle ne nuit à perſonne? Qu'importe que la médecine ait été exercée à Rome par des affranchis, pouvu qu'elle ait été bien exercée? Ce n'eſt pas la naiſſance des profeſſeurs, mais leur habileté & principalement l'utilité que le monde en retire, qui fait honneur aux ſciences & aux arts. Si la médecine n'étoit pas utile, que nous importeroit que les ſeuls princes l'euſſent profeſſée?

(39) Il faut ajouter à cet embarras de la légiſlation Romaine, la multitude immenſe des loix; car tribuns, préteurs, conſuls, cenſeurs, dictateurs, tous avoient droit de propoſer au peuple des loix nouvelles. Que l'on juge combien on en avoit fait pendant cinq ou ſix ſiecles.

(40) Il n'eſt pas impoſſible, mais il eſt très-difficile qu'un Gaulois d'en deçà des Alpes (par rapport à la France) fût aſſez ſavant dans la langue latine pour ou-

vrir la premiere école de rhétorique en cette langue à Rome, dans un temps où les Gaules étoient encore indépendantes, barbares, & tout-à-fait étrangeres aux Romains. Il faut être aussi bien prévenu pour trouver dans le nom de *Gallus*, une preuve que Plotius étoit de la Gaule Transalpine. C'est cependant la preuve que l'histoire citée en rapporte. Voyez au reste ce que j'ai dit dans la préface, ou plutôt ce qu'y a dit *M. Tiraboschi*, à propos de ce *Plotius*.

(41) Les noticess de ces savants étant éparses çà & là dans l'istoire de mon auteur, à cette époque, je les ai recueillies & placées dans cette section, qui n'est pas destinée à une classe particuliere de littérature.

LIVRE TROISIEME.

(42) ON feroit tenté de croire que *Silius Italicus* avoit mieux réussi à imiter Cicéron que Virgile, car il passa dans son temps pour un grand orateur; mais il employa mal son éloquence, car il fit profession d'accuser & de faire condamner tous ceux qui déplaisoient à Néron. Ce fut par cette voye qu'il amassa des richesses, & qu'il parvint au consulat.

(43) C'est pour celà que je lui ai donné place dans cette section parmi les orateurs, ce que M. *Tiraboschi* n'a pas fait, ne l'ayant placé que parmi les philosophes.

(44) *Decius Magius* étoit un des premiers citoyens de Capoue. Lorsqu'après la bataille de Cannes, cette ville se donna à Annibal, Magius s'y opposa avec toute la force possible, mais inutilement. Il ne fit par là que s'attirer la haine d'Annibal, qui le fit enchaîner, & l'envoya à Carthage. Le vaisseau où le prisonnier étoit,

fut pouſſé par les vents à Cyrene. Magius ayant embraſſé la ſtatue du roi d'Egypte, paſſa ſous la protection de ce prince, qui l'appella à Alexandrie, & l'honora de ſon amitié. Tite-Live. Décad. III. Liv. III.

(45) Il paroît qu'il y eut deux *Athenées* à Rome, un bâti par Adrien au Capitole, & un autre qu'on attribue à Aurelius, & qu'on place au pied du Mont-Aventin dans la huitieme région ou quartier de Rome. D'autres donnent ce dernier à Adrien, & ne parlent point du premier.

(46) M. *Tiraboſchi* a fait un chapitre exprès ſur les ſavants étrangers, qui furent à Rome dans ce ſiecle. Mon abrégé ne me permettant pas ce détail, d'ailleurs voulant me reſtreindre autant qu'il eſt poſſible aux ſeuls lettrés Italiens, j'ai omis cette énumération, & je ne parle de *Philon* & de *Joſeph* que pour la rareté du fait.

(47) Alexandre le Grand & Ptolomée Soter, avoient attiré à Alexandrie un grand nombre de Juifs, à cauſe de leur fidélité envers les ſouverains, & de leur habileté dans le commerce. Les habitants de cette grande ville ayant été partagés en trois claſſes, les Juifs eurent l'honneur d'être placés dans la premiere avec les Macédoniens. Les étrangers habitués étoient dans la ſeconde; les Egyptiens naturels dans la derniere. Les Juifs ſe multiplierent prodigieuſement à leur ordinaire, & devinrent très-riches; ils furent ſouvent inquiétés par le reſte des Alexandrins, qui étoient le peuple le plus mutin de l'univers. La derniere ſédition excitée à Alexandrie contre les Juifs, fut du temps de Caligula qui les haïſſoit; ce fut à cette occaſion que Philon alla à Rome.

(48) Dans cet article je me ſuis entierement éloigné du ſentiment de mon auteur. Il ſoutient, ſuivant le ſyſtême qu'il s'eſt fait, qu'alors les arts étoient tombés en décadence; cependant les notices qu'il donne, prouvent le contraire. Je me ſuis ſervi de ces notices & de pluſieurs autres, que j'ai ajoutées, pour faire voir combien les beaux arts fleurirent dans cet âge.

(49) C'eſt ainſi qu'il faut expliquer les paroles de Pline. *Ex ſtatua*, (en parlant du coloſſe de Néron,)

indicavit interiisse fundendi ejus scientiam, *cum..... Zenodorus scientiæ fingendi cælandique* [*nulli veterum postponeretur*. Et à propos des vases, il dit, *quantaque major in Zenodoro præstantia fuit*, *tantò magis deprebendi æris obliteratio potest*. Pline ne veut pas dire que ces ouvrages étoient mauvais, puisqu'ils les loue aussi bien que leur ouvrier. Il parle donc de l'art de composer du bon bronze, ce que l'on doit entendre par ces expressions: *interiisse fundendi æris scientiam*. *æris obliteratio*. C'est donc comme s'il disoit: cette statue fit voir que l'art de composer les bronzes précieux s'étoit perdu; car Néron étoit disposé à ne pas ménager l'or & l'argent, & Zenodore ne le cédoit en habileté à aucun des anciens ouvriers les plus estimés..... Ainsi plus Zenodore étoit habile, plus il est aisé de reconnoître qu'on avoit perdu l'art de composer du bronze précieux.

(50) Voyez Dion L. LXVIII. C'est de là que j'ai tiré encore cette courte description.

(1) C'est pour cela que dans mon auteur, on le trouve placé parmi les historiens.

(51) J'ai ajoûté ce petit article sur *Apulée*. Je ne sais pas pourquoi mon auteur ne le nomme qu'en passant, & même parmi les philosophes Grecs.

(52) Au commencement les *préfets* du *prétoire* n'étoient que les commandants des gardes du palais, appellés *prétoriens*. Comme ces officiers approchoient toujours du prince, ils en devinrent les favoris & les premiers ministres. De là il n'y avoit qu'un pas pour devenir des juges suprêmes. Ils commencerent par juger des causes qui regardoient les soldats prétoriens & les domestiques de la cour: ensuite ils devinrent les assesseurs du prince, dans les jugements en général. Il falloit pour celà qu'ils sussent manier le glaive de Thémis, autant que celui de Mars; de sorte qu'on choisit pour cette place éminente des généraux, qui, en même temps étoient les plus habiles parmi les jurisconsultes. Constantin ayant créé quatre préfets du prétoire, pour présider aux quatre grandes parties, dans lesquelles il distribua l'empire, il leur confia la judica-

ture ſuprême, & les déclara gouverneurs généraux pour les cauſes civiles & criminelles. Il établit des ducs ſur le militaire, mais il les ſubordonna aux préfets.

(53) Ce nom dont l'étymologie eſt ſi illuſtre, étoit anciennement tombé dans le mépris, comme il le fut plus tard, & l'eſt encore à préſent. A Athènes, on appella *ſophiſtes* des philoſophes déclamateurs qui ſe vantoient de ſavoir tout, de répondre ſur le champ à toutes les queſtions, & de parler en *impromptu* ſur tous les ſujets. Comme leur ſavoir n'étoit que ſuperficiel, & qu'au lieu de ſcience, ils n'avoient que de la hardieſſe, des tours captieux, (d'où eſt venu le terme de ſophiſme) & beaucoup d'impoſture, Socrates leur déclara la guerre, & fut leur ennemi implacable tant qu'il vécut. On donna enſuite ce nom aux rhéteurs, parce qu'ils enſeignoient les artifices dont il falloit ſe ſervir en parlant. Enfin les orateurs eux mêmes furent ainſi nommés, juſqu'à ce que par l'abus qu'ils firent de leur fauſſe éloquence, le nom de *ſophiſte* retomba dans l'ancien mépris.

(54) Cet ouvrage vient de recevoir un nouveau luſtre en françois, par la belle traduction que M. de Caſtillon, profeſſeur de mathématiques, & membre de l'académie royale de Berlin, en a faite, en y ajoutant le commentaire de *Charles Blount*, traduit de l'anglois & rectifié par le même traducteur, en une infinité d'endroits. Cette traduction faite ſous les auſpices de Fréderic le Grand, a été publiée à Berlin l'an 1774.

(55) L'auteur y a auſſi compris ceux du ſecond ſiecle de l'égliſe; mais à la vérité il n'y a que des conjectures au lieu de réalités touchant la littérature des chrétiens Italiens dans ce ſiecle, lui même l'avoue, & il auroit pu les omettre, comme j'ai fait dans cette ſection.

(56) A cette ſage réflexion de l'auteur, il faut ajouter le penchant ſingulier que les Italiens ont toujours eu pour la poéſie, les jeux poétiques qu'on avoit inſtitués, & les honneurs & les récompenſes qu'obtenoient les bons poëtes.

(57) Une excellente traduction de l'hiſtoire d'Ammien Marcellin, vient de paroître en françois à Berlin en 1775, ſous les auſpices du roi. L'Auteur en eſt M. Mou-

lines pasteur françois & membre de l'académie royale des sciences de cette ville.

(58) M. Weguelin, membre de l'académie royale de Berlin, a très-bien détaillé le désordre affreux qui régnoit dans les tribunaux civils de l'empire, depuis Constantin. Il faut lire ce que ce savant en dit dans l'*Introduction à son histoire universelle & diplomatique.*

LIVRE QUATRIEME.

(58) CE début étoit nécessaire pour mon abrégé, d'autant que j'ai rassemblé dans cette section tout ce que l'auteur avoit répandu, touchant Cassiodore, dans tout le premier livre de son troisieme volume.

(59) *Saint Silvere*, que le général Grec, à l'instance de l'impératrice *Theodora* & du simoniaque *Vigile*, fit accuser d'être d'intelligence avec les Goths, parce qu'il étoit créature du roi Théodat, quoique ce fut le même Silvere qui avoit livré Rome aux Grecs.

(60) Je me suis étendu sur cette discussion, quoiqu'on ait pu s'appercevoir que ce n'est pas ma coutume d'arrêter mes lecteurs par des dissertations. Cependant à cette occasion, j'ai même ajouté des réflexions à celles de l'auteur, afin de prévenir les impressions sinistres que la grande estime qu'on a justement pour *M. de St. Marc*, pourroit faire naître sur le compte du respectable *Cassiodore.*

(61) L'auteur croit que ce manuscrit est peut-être le plus ancien de tous les exemplaires de Virgile, qui existent. *Holstenius* & le cardinal *Norris* croient qu'il a été écrit du temps de Valens ou de Théodore le Grand. Mais a-t-on oublié le manuscrit de Virgile qui est dans la bibliotheque du Vatican? M. Tiraboschi à la fin de son second Tome, avoue que les peintures qu'on voit dans ce manuscrit paroissent être du temps de Constantin. *M. Spencer*, savant Anglois, en parle dans

ses *Recherches sur les rapports qui se trouvent entre les ouvrages des poëtes latins, & les morceaux qui nous restent des anciens artistes.* Il a inséré dans ce livre un certificat de *M. Schelstrate*, bibliothecaire du Vatican, touchant ce manuscrit : le voici : " Aujourd'hui 16 Février 1686, le P. Mabillon, M. Bellori, & moi, " avons vu un cahier manuscrit, qu'on garde dans la " bibliotheque du Vatican, sous le N°. 3225. C'est un " in-4to à peu près quarré, écrit en lettres majuscu- " les, sans distinction de mots..... Il contient des figu- " res colorées, qui paroissent être antérieures au siecle " de Constantin, & qui remontent peut être à celui " de Sévere. On y voit non seulement des temples, & " des victimes, des édifices, des biremes, des bonnets " phrygiens, des habits, & d'autres choses relatives " aux armes & aux sacrifices des Troyens & des Ro- " mains, mais encore des figures délicates qui indi- " quent un siecle plus ancien & plus habile.

On a gravé une partie de ces peintures dans la belle édition de Virgile faite à Londres l'an 1750.

(62) Voilà l'origine de cette adoration outrée, qu'on a eu jusqu'au milieu du siecle précédent, pour *Aristote*, dans les écoles philosophiques & théologiques. Platon qui y avoit régné jusqu'alors fut culbuté. Le fanatisme pour Aristote s'accrut dans la suite, par le nouveau relief que lui donnerent les philosophes Maures en Espagne, & les théologiens de France & d'Italie.

(63) Suivant *M. de St. Marc* (T. I. pag. 36.) ce fut l'an 500 que Théodoric étant à Rome, publia son édit partagé en cent cinquante-quatre articles, tirés presque tous des loix romaines. Il ordonna que les Romains & les Goths l'observeroient dans les différends qu'ils auroient entr'eux. Ce roi eut toujours un soin particulier que la justice fût bien administrée, dans toute l'étendue de ses états : lui même veilloit sur les gouverneurs, comtes, & juges ; & tant qu'il vécut, la cabale & la chicane furent exilées de ses royaumes.

(64) Les premiers canons ou décrets des papes, que l'on appelle *décretales*, sont dans la collection de Denys, ainsi que ceux du pape *Liricius*, qui mourut en

384. Avant ce temps là, on n'avoit eu aucune décrétale. Que dire donc des constitutions des apôtres, des canons de *S. Clément* & d'autres papes des premiers siecles ?

(65) L'on sait que le silence des auteurs ne prouve guere, lorsque ces auteurs n'ont pas été dans la nécessité indispensable de parler de telle ou telle matiere. A quoi il faut ajouter que depuis *Ammien Marcellin*, jusqu'au temps dont je parle, il n'y a eu aucun historien, ni aucun professeur ou amateur qui ait écrit sur l'architecture.

Si je dois dire mon opinion, je ne saurois me résoudre à croire que les Goths ayent été les inventeurs de l'architecture, qu'on leur attribue. Tout le monde sait que la maniere appellée *gothique*, est la plus hardie & la plus surchargée d'ornements, exécutés avec peu de goût, mais avec un travail infini. L'on ne voit pas comment un peuple barbare qui avoit toujours eu les armes à la main, a pu imaginer un genre d'architecture qui demande beaucoup de génie, un grand loisir, & une patience admirable. D'ailleurs je crois que Cassiodore, en faisant dans la formule en question, l'éloge de cette architecture hardie, n'auroit pas oublié de faire la cour à ses maîtres, en avouant que c'étoient eux qui l'avoient apportée en Italie. Je suis donc du sentiment du marquis *Maffei*, qui croit que ce genre avoit été inventé du temps du *bas Empire* par les Italiens, & qu'il fut perfectionné, ou plutôt outré sous Théodoric, qui aimoit à surpasser ce que les empereurs avoient fait. Cette maniere s'étant répandue sous le regne des Goths, il étoit naturel de l'appeller *gothique*. On a depuis donné ce nom à tout ce qui est grotesque, irrégulier, & bisarre : mais il faut avertir que la multiplicité des ornements capricieux, l'irrégularité des arcs, des architraves, des chapiteaux &c. l'écriture qu'on appelle aussi *gothique*, sont des inventions & des usages du temps des Lombards.

(65) *Pag.* 230, *lig.* 25. « On voyoit au palais de Raven-
» ne, une statue en mosaïque de Théodoric. Elle étoit com-
» posée de très-petites pierres, & représentoit ce prince
» debout, la lance dans la main droite, & le bouclier sur le
» bras gauche. A quelque distance, des deux côtés, étoient

„ deux autres ſtatues du même goût, dont l'une repré-
„ ſentoit Rome, le caſque en tête, avec une pique à
„ la main; & l'autre Ravenne, ayant le pied droit ſur
„ la mer, & le gauche ſur la terre, dans l'attitude de
„ s'avancer vers Théodoric. Sa ſtatue équeſtre, exécutée
„ de même en moſaïque, étoit auſſi dans le palais de
„ Pavie. Enfin Ravenne avoit une autre ſtatue équeſ-
„ tre, dont la main droite tenoit la lance en arrêt, &
„ le bras gauche embraſſoit le bouclier. Elle étoit de
„ bronze & dorée. Une colonne en forme de pyramide
„ quadrangulaire, lui ſervoit de baſe. Charlemagne
„ paſſant par Ravenne en 501, fut frappé de la beauté
„ de cette ſtatue, & l'ayant obtenue des citoyens, il
„ en orna ſa nouvelle ville d'Aix la chapelle. (L'abr. de M. de St. Marc, hiſtoire d'Ital. T. I. pag. 56.

(66) L'auteur ſe contente de rapporter que l'archevêque de Milan ſe ſauva à Genes avec ſon clergé. J'ajouterai que les habitants d'Aquilée abandonnerent pour toujours leur patrie, & s'étant retirés au milieu des lacunes, y fonderent Veniſe. C'eſt à cette époque qu'il faut mettre la véritable fondation de cette ville. Milan, que Vitiges avoit détruite un peu plus de trente ans auparavant, & qui avoit été rebâtie & peuplée, reſta preſque déſerte. Les habitants de Crémone & de Lodi ſe cacherent dans des marais, où ils jetterent les fondemens de Creme. Toutes les petites isles des lacs de Como, de Garde, de Bolſenes, d'Oſte, du lac Majeur &c. juſqu'alors inhabitées, furent remplies de fugitifs, pluſieurs milliers de Saxons étoient avec les Lombards, & on avoit en Italie une juſte idée de la cruauté féroce de ces deux nations.

(67) L'on ne pouvoit alors s'aſſeoir ſur la chaire pontificale, ſans l'agrément de l'empereur. Grégoire ſe voyant forcé par les électeurs, écrivit ſecrétement à l'empereur Maurice, pour le prier de ne point confirmer ſon élection. *Germain*, Préfet de Rome, intercepta cette lettre, & il écrivit à l'empereur que dans les circonſtances actuelles, Rome avoit beſoin d'un évêque tel que Grégoire, illuſtre par ſa naiſſance, reſpecté pour ſa piété, recommandable par ſa ſcience, & utile par ſon talent dans les affaires. En attendant, Grégoire s'en

fuit deux fois, mais il fut toujours décélé; l'empereur ſe hâta d'envoyer ſon conſentement, & Grégoire fut ordonné & inſtallé dans le ſiege pontifical.

(68) Eliſions trop fréquentes de la lettre M, qui dans le ſtyle latin fait un mauvais effet.

(69) Voici le texte latin: *Unde & ipſam artem loquendi, quam magiſteria diſciplinæ inſinuant, ſervare deſpexi. Nam, ſicut hujus quoque epiſtolæ tenor enuntiat, non metaciſmi colliſionem effugio, non barbariſmi confuſionem devito, ſitus motuſque præpoſitionum, caſuſque ſervare contemno, quia indignum vehementer exiſtimo, ut verba cæleſtis oracali reſtringem ſub regulis Donati: neque enim hæc ab ullis interpretibus in ſcripturæ ſacræ auctoritate ſervata ſunt.* Il me paroît que la modeſtie de Grégoire eſt démentie par ce même paſſage: car il n'y a ni fautes, ni barbariſmes, & on y trouve de la netteté & de l'élégance.

(70) Juſtinien II. avoit été détrôné par *Léonce*. Rétabli enſuite, il ne ſongea plus qu'à ſe venger de la maniere la plus cruelle de tous ſes ennemis, ou de ceux qu'il ſoupçonnoit s'être réjouis de ſes malheurs. Les Ravennois étoient peut-être de ce dernier nombre. Juſtinien leur envoya l'an 769 une flotte, commandée par le Patrice Théodore, qui avoit l'ordre ſecret de faire main baſſe ſur les habitants, leſquels ne s'attendoient à rien de pareil. Théodore ayant attiré ſur ſes vaiſſeaux, l'archevêque & les principaux citoyens, les chargea de chaînes, & livra la malheureuſe ville au feu & au pillage. Félix arrivé à Conſtantinople, eut les yeux crevés, & il fut relégué dans la Crimée. Mais *Philipique*, ſucceſſeur de Juſtinien, le rétablit dans ſon ſiege.

(71) Voici comme s'exprime à ce ſujet le ſavant M. Bitaubé de l'académie des ſciences & belles lettres de Berlin. " *Ajoutez d'un côté la douceur du gouvernement* „ *des Lombards, les poſſeſſions que l'empire Grec con-* „ *ſerva long-tems en Italie; les papes, dont pluſieurs* „ *furent très-éclairés; la multitude des états qui tenoient* „ *les eſprits en haleine:* (celà ſouffre exception, ſurtout dans le ſyſtême féodal,) „ *& vous aurez plus de* „ *raiſon qu'il ne faut, pour juger que les ténebres de*

„ *l'ignorance furent moins épaisses en Italie qu'ailleurs.* Voy. *mémoire de l'académie de Berlin*, *pour l'an* 1769, *pag.* 427-436.

LIVRE CINQUIEME.

(72) JE ne saurois remarquer sans indignation, l'assurance avec laquelle quelques auteurs modernes avancent que Charles-Magne ne savoit pas même signer son nom, & ne faisoit qu'une croix pour toute signature. Ils ne pensent pas que ce n'étoit qu'une coutume adoptée par ce prince, pour ménager le temps & expédier plus vîte, l'immense quantité des dépêches qui émanoient de sa chancellerie pour tous ses vastes & nombreux états.

(73) Quand on dit que Charles envoya des artistes & des savants en France, on entend aussi en Allemagne, qui, à l'exception de la Saxe, portoit le nom de *France Orientale*.

(74) Ce préambule fait voir que je ne suis point la distinction faite par mon auteur, entre les savants sacrés & les profanes. J'ai suivi auparavant cette distinction, parce qu'elle existoit, mais on la chercheroit en vain dans l'âge dont je parle. On n'a qu'à lire les histoires de ce temps; comme elles étoient écrites par des moines, on y trouve le style de la bible, des miracles, & une suite non interrompue de réflexions pieuses. Il en est de même de la poésie, de la grammaire & du reste.

Je dois remarquer encore que dans ce siecle, la littérature en général étoit divisée en sept disciplines, qu'on appelloit les *arts-libéraux*, & qui étoient *la grammaire*, *la rhétorique*, *la dialectique*, *la géométrie*, *l'arithmétique*, *la musique & l'astronomie*. Toutes ces sciences, qui passoient pour des arts, avoient pour but la piété; cela est si vrai, que par la musique on entendoit alors le chant de l'église, & par l'astronomie, la connoissance de la jonction des astres, de laquelle jonction ou combinaison Dieu avoit fait dépandre, suivant sa volonté, la vie & les actions des hommes.

(75) Tel est le résultat des savantes recherches de l'abbé Tiraboschi, sur la vie de Paul diacre; vie que les anciens ont farcie de contes, & les modernes d'anachronismes. Mon abrégé ne m'a pas permis de rapporter les raisons, les observations, & les détails de l'auteur: mais on peut prendre la peine de consulter ce qu'il en dit dans son troisieme volume, pag. 183-291.

(76) La division dans laquelle j'ai cru devoir partager ce livre, comme j'en ai rendu compte ci-dessus, m'a obligé à quelques additions, dont toute la section qu'on vient de lire en est une.

(77) Ce ne fut qu'en Espagne, parmi les Maures, que Gerbert trouva les sciences: il y puisa les connoissances de l'astronomie & des mathématiques, dont ce peuple que nous appellons barbare, étoit seul en possession. Il est vrai qu'il s'en falloit beaucoup, que ces sciences fussent parvenues parmi les Maures à quelque degré de perfection: mais enfin ce peuple étudioit, & les chrétiens Européens étoient de francs ignorants.

(78) Pour completter ce petit article, & mettre mieux les lecteurs à portée de juger de l'ignorance de cet âge, il a fallu dire un mot sur la médecine, & sur la jurisprudence. C'est une nouvelle addition que j'ai faite à mon auteur.

(79) Il se pourroit que quelques uns des lecteurs n'eussent pas une juste idée de ce que c'étoit que cette dispute des *investitures* & des *immunités*; j'en dirai un mot: les princes étoient dans l'usage immémorial d'investir les évêques & les abbés, c'est-à-dire, de leur donner la possession des évêchés & abbayes, en exigeant d'eux le serment de fidélité, & en leur donnant la crosse & l'anneau. Comme ils étoient les collateurs de ces prélatures, & qu'elles possédoient des fiefs appartenants au prince, l'on ne trouva rien d'extraordinaire, ni de choquant dans cette coutume, jusqu'au temps d'*Hildebrand*. Ce moine habile vit que pour élever la puissance ecclésiastique au dessus de la séculiere, il falloit enlever à celle-ci le droit d'investiture, de maniere que les prélats de la chrétienté ne dépendissent plus des princes, mais uniquement du siege Romain, dont ils

feroient dorénavant les créatures. La fimonie qu'on pratiquoit généralement par-tout, dans la nomination & dans l'inveftiture des prélats, fournit à Hildebrand & à la cour de Rome, un prétexte plaufible, pour priver les princes de leur ancien droit. Ainfi commença cette difpute fanglante, qui dura prefque un fiecle, & qui finit à l'avantage de Rome. Quant aux *immunités*, ce fut un autre pas que fit cette cour vers la monarchie univerfelle, en arrachant abfolument tous les gens d'églife à l'autorité des fouverains. Le clergé avoit toujours été confidéré comme étant dans l'état, & par conféquent foumis aux princes. Les papes firent des canons, & mirent au jour des conftitutions & des décretales, fous le nom *des apôtres*, *de Clément* &c., pour exempter les perfonnes & les poffeffions eccléfiaftiques de toute fujettion envers les fouverains, & non feulement ils ne voulurent plus que le clergé fût cenfé faire partie de l'état, mais ils établirent que l'état étoit dans le clergé, ou comme l'on difoit, dans l'églife.

(80) M. Tirabofchi rapporte l'épitaphe que l'on voit fur le tombeau de Pierre Lombard : le voici : *Hîc jacet Petrus Lombardus Parifienfis epifcopus, qui compofuit librum fententiarum, glofas Pfalmorum & epiftolarum; cujus obitus dies eft XIII. Cal. Augufti....* Quelques auteurs ont ajouté à cette infcription, l'année, fans fonger qu'elle eft fauffe. Elle porte MCLXIV. M. de St. Marc a relevé cette faute, T. V. pag. 167, & il fait voir que Pierre mourut en 1160 comme le dit notre auteur.

(81) L'ouvrage des *fentences* n'eft qu'un tiffu des paffages & des fentiments des faints peres fur tous les articles de la théologie, dont il forme un cours complet & précis. Pierre le compofa pour détourner fes contemporains de l'attachement exceffif qu'ils avoient pour la philofophie d'Ariftote, qu'ils accommodoient à la théologie, comme les anciens avoient fait de celle de Platon. Ce recueil qui par plufieurs endroits eft très-défectueux, eut un fuccès furprenant ; il a eu deux cent quarante quatre commentateurs, & il a fervi très-longtemps de bafe à la théologie dans toutes les univerfités.

(82) L'auteur ne parle point des *lettres* de Grégoire

VII. C'eſt effectivement un ſujet un peu délicat pour un prêtre, & à plus forte raiſon en Italie: ces lettres ſont un monument du zele impétueux & violent, & des prétentions outrées de ce pape, que l'égliſe a canoniſé; comme auſſi de ſa fermeté, quelquefois de la juſtice de ſes droits, ſouvent de la pureté de ſes intentions, & toujours de beaucoup de ſavoir, mais ſans critique.

(83) Ce fut dans le grand concile de Clermont, tenu au mois de Novembre de l'an 1095, ſous la préſidence d'Urbain II. que l'on publia la premiere croiſade.

(84) Piſe jouïſſoit dès long-temps d'une eſpece de liberté ſous le gouvernement modéré des marquis de Toſcane, qui étoient comtes de cette ville. Le commerce que ſes citoyens faiſoient avec ſuccès, les fit reſpecter & chérir de leurs maîtres. Comme les Sarrazins traverſoient ce commerce, les Piſans ſe procurerent par leurs richeſſes, une marine reſpectable. Ils eurent bientôt des flottes, avec leſquelles ils purgerent la Méditerranée, & s'emparerent de la Sardaigne dans le onzieme ſiecle, & des Baléares dans le douzieme.

(85) Milan étoit la ville la plus grande, la plus riche, la plus peuplée, & celle qui avoit le territoire le plus étendu, dans toute la Lombardie. Cette puiſſance la rendit un théatre de guerres & de diſſenſions, pendant deux ſiecles. Elle fut déchirée au dedans par les diſſenſions de la grande & de la petite nobleſſe, & du peuple, par celles des archevêques & des diocéſains; enfin par les factions du clergé, dont une partie s'étoit déclarée pour le célibat des eccléſiaſtiques, que Rome vouloit introduire, & l'autre ſoutenoit l'ancien uſage. Au dehors, elle eut des guerres avec tous ſes voiſins, Comaſques, Lodigians, Paveſans, Crémonois, Novarois &c. & aſpirant à l'indépendance, elle combattit Conrad le Salique, & Fréderic Barberouſſe; & quoique ruinée par le dernier, elle ſe releva, & triompha complettement de ce puiſſant empereur.

(86) De toutes les villes du royaume d'Italie, Gènes a été, peut-être, la premiere qui ſe ſoit gouvernée en forme de république. Depuis qu'elle eut été ravagée & ruinée par les Sarraſins du Trëinet en 935, les habitants

qui la repeuplerent, n'eurent rien de plus à cœur, que de se mettre en état de n'avoir plus de pareilles invasions à craindre, par le moyen d'une bonne marine. Les rois Hugues & Berenger II, & ensuite les Otton & leurs successeurs, favoriserent les vues des Génois. Ils nommerent, il est vrai, des marquis de Gènes, mais ces marquis n'eurent aucune part au gouvernement de cette ville, qui devint bientôt l'émule & la rivale de Pise.

(87) L'auteur donne un essai de la profonde ignorance de ces historiens, en fait de récits anciens. *Alexandre de Télése* à la fin de son histoire, rappelle son travail au roi Roger, & en récompense, il le prie de prendre sous sa protection le monastere de Télése, & pour y engager le roi, il apporte l'exemple d'Auguste, *qui*, dit-il, *pour récompenser Virgile de deux seuls vers qu'il avoit faits à sa louange*, *lui donna la seigneurie de Naples & de la Calabre.*

(88) Je crois que par Lombardie on doit entendre dans le récit d'*Anne Comnene*, l'Italie Méridionale que les Grecs appelloient Lombardie, depuis que les princes Lombards, de Bénévent, Capoue, & Salerne en possédoient une partie. Cela me fait juger que Jean étoit aussi de cette contrée, où la langue Grecque étoit presque commune.

(89) Il me paroît que si l'auteur de l'Inscription avoit voulu dire que Crémone se vantoit faussement d'avoir donné la naissance à Gérard, il auroit ajouté, il naquit à Carmone, & mourut à Tolede.

Carmonæ natum, Toledum reddidit astris.

(90) J'ajoute ces mots *avec réputation*, parce qu'*Irnerius* ne fut pas le premier qui expliqua le droit romain dans ce siecle; & Bologne ne fut pas la premiere ville où l'on traita cette matiere. M. Tiraboschi, en plusieurs endroits du chapitre VI. du livre IV, T. III. p. 325 rapporte un passage entier où le jurisconsulte *Odofrede* dit qu'avant Irnerius, un certain *Pepon* avoit entrepris avec peu de succès d'enseigner le droit à Bologne: & il ajoute que cette étude étoit auparavant passée de Rome à Ravenne, & de Ravenne chez les Bolonnois. M. Tiraboschi dit aussi que suivant *S. Pierre*

image
not
available

fondé que sur des arguments négatifs, c'est-à-dire, sur le silence des historiens contemporains. Mais avant de refuser croyance à cette histoire, il falloit dire d'où les Pisans avoient eu ce manuscrit, car enfin ils l'ont eu long-temps, & les Florentins l'ont encore. Il paroît que M. Tiraboschi penche pour le sentiment de ceux qui nient le recouvrement fait à Amalphi, mais il n'ose pas s'expliquer ouvertement.

(95) Etienne regardoit apparemment le droit romain comme le pere de la chicane, & il le trouvoit propre à embrouiller l'administration de la justice, oú ce qui est plus simple, est le meilleur. Je soupçonne que les professeurs Bolonnois de ce temps ne s'appliquerent avec tant d'ardeur aux loix Romaines, que dans la vue des profits immenses que leur profession alloit en retirer. Fut-ce l'intérêt, ou leur peu d'expérience, qui les porta à embrouiller ce droit plus qu'il ne l'étoit de lui méme? Il est certain que déja très-défectueux, même après le travail de Justinien, il le devint encore plus entre leurs mains. C'est cependant sur ce fondement qu'on a bâti la législation de l'Europe, faut-il s'étonner qu'elle soit si mauvaise?

(96) L'auteur ne dit qu'un mot en passant, des livres & des bibliothéques, dans le chapitre des sciences sacrées de cet âge; j'ai pensé que ce sujet méritoit d'être traité un peu plus à fond, & c'est ce que j'ai fait dans cette section.

(97) L'erreur est venue de ce que les Pisans tirerent les colonnes de la Grece, & de ce que le dessein de *Bruschetto* fut une imitation de l'église de sainte Sophie de Constantinople.

(98) Long-temps avant l'érection de ces bâtimens, les Florentins avoient élevé l'ancienne & belle église de S. Miniato al Montes près de leur ville. Elle est de l'an 1011 &c.

(99) Alexandre II en fit la dédicace. Mais auparavant il avoit fait ériger ce bâtiment qui est un des plus vastes, des plus beaux & des plus réguliers du moyen âge. On y travailla pendant dix ans.

(100) C'est peut-être l'origine de la marquetterie en marbre, dont l'on voit incrustées en dedans & en dehors, presque toutes les principales églises de l'Italie.

Fin des notes.

TABLE

DES LIVRES, ARTICLES ET SECTIONS,

Contenus dans ce premier Tome.

LIVRE PREMIER.

Qui contient l'hiſtoire de la littérature des Etruſques, & des habitants de la grande Grece & de la Sicile.

ARTICLE PREMIER.

LIttérature des Etruſques. pag. 1

ARTICLE II.

Littérature des habitants de la grande Grece & de la Sicile.

§. I. *De la philoſophie, mathematiques, & loix.* 9
§. II. *Poéſie, éloquence, hiſtoire.* 19
§. III. *Beaux-arts.* 26

LIVRE SECOND.

Qui renferme l'hiſtoire de la littérature des Romains,

Premiere époque.

§. I. *POéſie théatrale, & d'autres genres.* p. 31
§. II. *Philoſophie & autres ſciences.* 38

Seconde époque.

§. I. *Progrès surprenants des Romains dans la poésie.* pag. 45
§. II. *Progrès dans l'éloquence.* 63
§. III. *Historiens Romains.* 72
§. IV. *Philosophes, mathématiciens, médecins.* 78
§. V. *Savants en droit, bibliotheques.* 88
§. VI. *Beaux-Arts.* 98

LIVRE TROISIEME.

Sur la littérature d'Italie, depuis la mort d'Auguste jusqu'à la destruction de l'empire d'Occident.

Observations préliminaires. pag. 100

ARTICLE I.

Qui contient la littérature d'Italie, depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle d'Adrien.

§. I. *Poëtes.* 110
§. II. *Orateurs & historiens.* 124
§. III. *Philosophes, médecins, & jurisconsultes.* 140
§. IV. *Efforts de plusieurs empereurs pour conserver les sciences & les arts.* 152

ARTICLE II.

Depuis la mort d'Adrien jusqu'à Constantin le Grand.

§. I. *Causes de la décadence rapide de la littérature, dans cet âge.* 160
§. II. *Littérature latine.* 165
§. III. *Savants Grecs à Rome.* 173
§. IV. *Littérature des chrétiens en Italie.* 178

ARTICLE III.

Depuis Constantin le Grand jusqu'à la ruine de l'empire en Occident.

§. I. *Révolutions de la littérature durant cet âge.* pag. 181
§. II. *Savants ecclésiastiques.* 184
§. III. *Savants laïcs des deux religions.* 190

LIVRE QUATRIEME.

Qui contient l'histoire de la littérature d'Italie, depuis l'invasion des Barbares jusqu'à Charle-Magne.

ARTICLE I.

Evénements politiques & littéraires, depuis Odoacre jusqu'à la conquête des Lombards.

§. I. *Etat civil & littéraire de l'Italie sous les Ostrogoths.* pag. 204
§. II. *De Cassiodore, & de ce qu'il fit pour ranimer la littérature en Italie.* 210
§. III. *Belles-lettres, philosophie &c.* 217
§. IV. *Etudes ecclésiastiques.* 224
§. V. *Beaux-arts.* 227

ARTICLE II.

Depuis l'arrivée des Lombards jusqu'à Charle-Magne.

§. I. *Malheurs de l'Italie & de sa littérature.* 231
§. II. *Savants ecclésiastiques.* 239
§. III. *Savants laïcs, & beaux-arts.* 250

LIVRE CINQUIEME.

Sur la littérature d'Italie, depuis la conquête de Charle-Magne jusqu'à la paix de Constance en 1183.

ARTICLE I.

Evénements littéraires depuis Charle-Magne jusqu'à Otton le Grand.

§. I. *Si ce fut Charle-Magne qui apporta & fit revivre les sciences en Italie.* pag. 257
§. II. *Ce qu'on fit pour hâter le progrès des sciences. Causes de la lenteur de ces progrès.* 263
§. III. *Savants en plusieurs genres.* 267

ARTICLE II.

Depuis Otton le Grand jusqu'à la mort d'Henri le Noir.

§. I. *Ténébre de l'Italie au dixieme siecle, & dans une partie du suivant.* 277
§. II. *De quelques savants ou lettrés.* 281

ARTICLE III.

Depuis le commencement des débats entre le sacerdoce & l'empire, jusqu'à la paix de Constance.

§. I. *Evénements politiques depuis le milieu du onzieme siecle, & pendant le suivant.* 286
§. II. *Des études ecclésiastiques, & de ceux qui s'y rendirent illustres.* 290
§. III. *Littérateurs, poëtes, historiens, philosophes.* 303
§. IV. *Naissance & progrès rapides de l'étude de la jurisprudence civile & ecclésiastique.* 315
§. V. *Bibliotheques, beaux-arts.* 324

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce premier Tome.

Le chiffre romain dénote le livre, & le chiffre ordinaire les numèros qui sont en marge.

A.

ACron passe pour le chef des empiriques I. 10.
Adrien (empereur), III. 1.
Alberic, abbé du Mont-Cassin. V. 32.
Alcméon, médecin. I. 10.
Alfane de Salerne, archevèque & médecin. V. 44.
Alfenus, jurisconsulte. II. 40.
Amalasonte, reine, son savoir. IV. 3.
Ambroise, (S.) III. 49.
Ammien Marcellin, III. 55.
Anastase, bibliothécaire. V. 11.
Anselme de Cantorbéry, (S.) V. 27. Ce que plusieurs sciences lui doivent. 28.
Anselme de Lucques, (S.) V. 33.
Antistius Labéon, chef d'une secte de jurisconsultes à Rome. III. 26.
Alpion d'Alexandrie. III. 28.
Apollodore de Damas, architecte. III. 31.
Apollonius, sénateur. (S.) III. 44.
Appien Alexandrin, historien. III. 41.
Apulée. III. 27.
Aquilius, jurisconsulte. II. 40.
Arator, poëte. IV. 9.
Archimedes. I. 11.
Architas, Tarentin. *Ibid.*

Architecture : ouvrages des Etrusques dans cet art. I. 2. ouvrages en Sicile. 18. Grands progrès que cet art fit à Rome. II. 48. De l'architecture appellée *gothique*. IV. 16. Bâtiments élevés en Italie, dès le onzieme siecle. V. 55.
Aristote : histoire de ses manuscrits, & en quel état ils furent publiés à Rome. II. 32.
Aristoxene, auteur du premier ouvrage qu'on ait sur la musique. I. 12.
Arnulf, historien. V. 38.
Arrien. III. 41.
Arts-liberaux, ce qu'on entendoit par ce nom au moyen âge. V. 8. dans une note.
Asclepiades, médecin. II. 38.
Asinius Pollion. II. 25 & 45.
Astrologie, accréditée chez les anciens Romains. II. 34.
Astronomie, réformation du calendrier, par César. II. 36. Ignorance des anciens Romains, en fait d'astronomie. *Ibid.* Nouveau Cycle de Denys le petit. IV. 13.
Atteïus Capiton, chef d'une secte de jurisconsultes à Rome. III. 26.
Atton de Vercelli. V. 12.
Auguste (empereur), l'histoire qu'il écrivit s'est perdue. II. 30.
Augustin (S.), en tant qu'il fut professeur d'éloquence en Italie. III. 51.
Aulu-Gelle. III. 37.
Aurelius Victor. III. 55.
Avien, fabuliste. III. 54.

B.

Beaux-arts, cultivés par les Etrusques. I. 2., & par les Siciliens, 17 & *suiv.* Soin qu'en eurent les empereurs. III. 31. Leur décadence, 58. Soin qu'en eut le roi Théodoric. IV. 15. Protégés par les rois Lombards. IV. 31. Ils ne

se perdirent jamais entiérement en Italie. V. 4. Comment ils refleurirent pendant le onzieme siecle. 54.
Bibliotheques, assemblées à Rome par des particuliers. II. 44. Bibliotheques publiques dans la même ville. 45. Autres ajoutées ou renouvellées. III 30.
Boëce. IV. 10.
Bonizzon, évêque de Sutri. V. 33.
Bourguignon de Pise. V. 36.
Brunon de Segni, (S.) V. 32.
Bulgare, jurisconsulte. V. 49.
Buono, architecte. V. 55.

C.

Caffaro, historien. V. 38.
Calpurnius. III. 33.
Carelie, femme savante. II. 43.
Cassiodore; combien lui doit la littérature de son temps. IV. 3. 5. 6. 7. Comme aussi les arts. 15.
Caton l'ancien. II. 9.
Catulle. II. 13.
Cecilius. II. 4.
Celse. III. 25.
Censorin. III. 37.
César (Jules), considéré comme orateur. II. 24. Comme historien, 27. comme mathématicien & astronome. 36.
Charle-Magne: ce que ce prince fit pour le bien de la littérature. V. 2. 3. 4.
Chronologie: partagée en dates par Timée I. 16. L'ére vulgaire fixée par Denis le Petit. IV. 13.
Cicéron: considéré comme poëte, II. 13. comme orateur, 24. comme historien, 26. & comme philosophe 33.
Claude, évêque de Turin. V. 12.
Claudien. III. 54.
Columella. III, 7 & 22.

Comédie, inventée en Sicile. I. 14. Quand on joua la premiere comédie à Rome. II. 2.
Conſtantin (le Grand), tout amateur qu'il étoit du ſavoir, il contribua à la décadence de la littérature à Rome & en Italie. III. 1. 45.
Conſtantin, moine, médecin. V. 44.
Corax & Tiſias, inventeurs de l'art oratoire. I. 15.
Cornelia, mere des Gracques. II. 43.
Cornélius Nepos. II. 28.
Craſſus, orateur. II. 22.

D.

Democéde, médecin. I. 10.
Denis le petit. IV. 13.
Dialectique, reſſuſcitée par Lanfranc & Anſelme. Liv. V. 28.
Dicéarque, auteur du *Materialiſme*. I. 9.
Didier, abbé du Mont-Caſſin, enſuite pape. V. 54. 55.
Diodore de Sicile. I. 16.
Dion Caſſius. III. 41.
Domitien, (empereur) ennemi des philoſophes, ami de la poéſie. III. 1. On lui a fauſſement attribué les poéſies de Germanicus, 2. il refait la bibliothéque palatine. 30.
Donizzon, moine. V. 37.
Droit canonique: ſa naiſſance. V. 52.
Droit romain. Voy. *Juriſprudence*.

E.

Ecoles publiques: les premieres ont été inſtituées en Italie. I. 13. Ecoles inſtituées en Italie par l'empereur Lothaire premier. V. 5. Ecole Salernitane. V. 43.
Elien. III. 37.
Eloquence: l'art en a été inventé par les Siciliens. I. 15. A quel haut point elle fut portée à Rome. II. 22. Motifs de ſa décadence. 25. Dialogue

célebre ſur les cauſes qui ont gâté l'éloquence. III. 10.
Elpidius, médecin. IV. 11.
Elpidius Ruſticus, poëte, peut-être le même que le précédent. *Ibid.*
Empedocles. I. 14.
Ennius. II. 3.
Ennode (S.) IV. 9.
Epicharme, inventeur de la comédie. I. 14.
Euſebe de Vercelli, (S.) III. 48.
Eutrope. III. 55.
Evemere, Mythologiſte. I. 16.

F.

Fannius Polemon. III. 28.
Faltonia Proba. III. 54.
Faricius, moine, médecin. V. 44.
Felix de Pavie. IV. 27.
Feſtus. III. 53.
Flaccus. III. 4.
Frontin. III. 22.
Fronton. III. 34.
Fulbert de Chartres. V. 18.

G.

Galien. III. 43.
Gallus. II. 19.
Geffroi Malaterre. V. 39.
Gerard de Cremone. V. 41.
Gerbert d'Auvergne. V. *Silveſtre II.*
Germanicus. III, 2.
Gorgias. I. 15.
Gracques (les deux) II. 22.
Grammairiens à Rome, qui ils étoient & leur office. II. 41.
Gratien, pere du droit canonique. V. 52.
Gratius. II. 18.
Gravure, en pierre ou cornalines, chez les Etruſques. I. 2.

Grégoire le Grand, (S.) IV. 23. Son apologie par rapport à la littérature. 24.
Gui d'Arezzo, inventeur des notes de la musique. V. 42.
Guillaume de Pouille. V. 37.

H.

Hermas, prêtre. III. 44.
Hérodes Atticus. III. 40.
Hérodicus, médecin. I. 10.
Hérodien. III. 41.
Histoire, cultivée par les Siciliens. I. 16. Zele de Cicéron pour l'histoire. II. 26. Ecrivains de l'*Histoire d'Auguste*. III. 35. Elle nous manque, lorsqu'on approche de la destruction de l'empire. III 55.
Horace. II. 14.
Hortensia, fille de l'orateur Hortensius. II. 43.
Hortensius l'orateur. II. 22.
Hugues, jurisconsulte. V. 49.

I. J.

Jacques, jurisconsulte. V. 49.
Jean, philosophe. V. 40.
Jeannelin de Ravenne. V. 44.
Jeannice de Ravenne. IV. 27.
Jérôme (S.), pourquoi étant passionné pour le style de Cicéron, en fut lui-même si éloigné. III. 1.
Jornandes. IV. 9.
Joseph l'historien. III. 29.
Irnerius, restaurateur du droit romain. V. 47.
Julius Obséquens. III. 37.
Jurisprudence : son étude fut la premiere à laquelle l'on s'appliqua à Rome. II. 1. Combien elle y devint embrouillée & difficile. 40. Honneurs rendus aux jurisconsultes. *Ibid.* En combien de sectes la jurisprudence fut partagée à

Rome. III. 26. Etat de la jurisprudence romaine, sous le bas empire 57. & sous les Ostrogoths: code justinien. IV. 12. En quoi la jurisprudence consista durant le moyen âge. V. 20. Comment elle commença à refleurir en Italie, & pourquoi l'on s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude du droit romain. V. 45.
Justin, historien. III. 35.
Juvenal. III. 6.

L.

Laberius, poëte mimique. II. 20.
Lactance. III. 44.
Landulf (les deux), historiens. V. 38.
Lanfranc, V. 26. Combien lui doivent la dialectique & d'autres sciences. 28.
Langue latine, comment elle commença à se corrompre sous les empereurs. III. 1. & 32.
Laurent de Pise. V. 37.
Léarque, sculpteur. I. 19.
Léon le Grand (S.) III. 50.
Léon d'Ostie. V. 35.
Littérature: causes de sa décadence à Rome, après le siecle d'Auguste. III. 1. Soin de quelques empereurs pour la conserver. III. 27. Nouvelles causes de sa décadence ultérieure. 32. Ses vicissitudes depuis Constantin: 45. éteinte sous les Hérules. IV. 1. Elle se releva un peu sous les Ostrogoths: 3. Retombe presque dans le néant, à cause de la longue guerre gothique: 4. détruite en Italie sous les Lombards. 18. S'il est vrai que Grégoire le Grand l'ait de son côté détruite à Rome: 24. efforts infructueux de Chale-Magne, pour la faire revivre. V. 2 & suiv. En quoi la littérature consistoit durant le moyen âge, 8. *en note*. Etat déplorable où étoient les lettres pendant le dixieme siecle. 15. 16. 20. Les débats entre le sacerdoce & l'empire contribuerent à ranimer un peu la

littérature. 23. 24. Combien en général elle doit à deux Pavesans. 28.
Livius Andronicus, pere de la comédie à Rome. II. 2.
Loix : les premieres loix écrites que l'on connoisse en Europe, sont celles de Zeleucus. I. 13.
Lothaire I (empereur), institue des écoles publiques en Italie. V. 5.
Lucain. III. 3.
Lucas, peintre Florentin, confondu avec S. Lucas. V. 55.
Lucifer de Cagliari. III. 48.
Lucile inventeur de la Satire. II. 12.
Lucrece. II. 13.
Lucullus, sa belle bibliotheque : conférences littéraires qu'on y tenoit. II. 44.
Luitprand ou Liutprand. V. 17.
Lysias, orateur. I. 15.

M.

Macrobe. III. 53.
Mallius Théodore. III 56.
Manilius. II. 18.
Marc-Antoine, l'orateur. II. 22.
Marc-Aurelle, (empereur) III. 1. & 36.
Materne. III. 48.
Martial. III. 7.
Martin, jurisconsulte. V. 49.
Mathématiques : grands hommes qu'il y eut dans cette science en Sicile & dans la grande Grece, en commençant par Pythagore. I. 7. & 11.
Maximien Toscan, auteur des élégies attribuées à Gallus. II. 19. IV. 9.
Médailles : observation sur celles des anciens Siciliens. I. 17.
Médecine : les Romains se passerent long-temps de cet art. II. 37. Par qui la médecine fut portée dans cette ville. *Ibid.* Par qui elle fut exercée; 39. Son état à Rome, après le siecle d'Auguste.

gufte. III. 24. Comment elle commença à refleurir en Italie dès le onzieme fiecle. Ecole de Salerne. V. 43.
Minutius Felix. III. 44.
Morena (les deux), hiftoriens. V. 38.
Mofchus. I. 14.
Mofes de Bergame. V. 37.
Mufique, cultivée par les anciens Tofcans. I. 3. & par Pythagore & fes difciples. 12. Les notes de la mufique inventées par un moine Tofcan du fiecle onzieme. V. 42.

N.

Nemefianus, poëte. III. 33.
Nevius, poëte. II. 2.
Nigidius, philofphe & aftrologue. II. 34.
Novatien. III. 44.

O.

Orphée de Crotone, confondu avec l'Orphée de Thrace. I. 14.
Ovide. II. 17. Differtation fur fon exil. 21.

P.

Pacuve, poëte. II. 4.
Pandectes: leur découverte. V. 48.
Papias, fon lexicon. V. 36.
Papinien. III. 38.
Papirius, auteur de l'ancien code *papirien*. II. 2.
Paul, diacre. V. 9.
Paulin d'Aquilée, (S.) V. 10.
Paulin de Nole, (S.) III. 48.
Peinture, cultivée chez les Tofcans, avant qu'on la connût en Grece, I. 2. & chez les Siciliens. 20. Les Romains s'exercerent dans la peinture. II. 47. Invention dans cet art. III. 31. Qu'il eft faux que dans les fiecles barbares, les feuls

peintres d'Italie aient été des Grecs. IV. 31.
Perse. III. 6.
Petrone. III. 5.
Phedre. II. 18.
Phénix, architecte. I. 18.
Philiste, historien. I. 16.
Philon d'Alexandrie. III. 29.
Philostrate. III. 40.
Philosophie, ce nom a commencé en Italie. I. 17. Caractere de la philosophie ancienne. 8. Avec quelle ardeur les Romains s'y appliquerent. II. 10. Mais sans adopter l'esprit de la discorde philosophique. 31. Malgré les persécutions, la philosophie se soutient à Rome. III. 19.
Pierre Chrisologue, (S.) III. 48.
Pierre Comestor. V. 30.
Pierre Damien, (S.) V. 31.
Pierre le Diacre. V. 35.
Pierre Grossolan. V. 33.
Pierre Lombard, ou le maître des sentences. V. 29.
Pierre de Pise. V. 8.
Piseus Toscan: inventions dont il passe pour auteur. I. 4.
Placentinus, jurisconsulte. V. 51.
Plastique, ou ouvrages en terre cuite chez les Etrusques. I. 2.
Plaute. II. 4.
Pline le jeune. III. 13.
Pline le vieux. III. 21.
Plotius Gallus, premier rhéteur latin à Rome. II. 41.
Poésie, cultivée par les Etrusques. I. 3. Poésie pastorale, inventée en Sicile. 14. Poésie philosophique, imaginée par Empedocles. *Ibid.* Poésie comique & tragique; voy. *Théatre*; Poésie en général: ce fut par elle que la littérature s'introduisit à Rome. II. 2. & 12.
Porphyre. III. 42.
Properce. II. 16.

Publius Victor. III. 55.
Pythagore : quelques uns l'ont cru Toscan. I. 5. Notices sur sa personne & sa secte. 7. On essaye de renouveller le pythagoricisme à Rome. II. 35.
Pythagore sculpteur. I. 19.

Q.

Quinte-Curce. III. 16.
Quintilien : pourquoi il n'écrivit pas avec cette beauté de style qu'il recommandoit tant. III. 1. Notices sur ce rhéteur célebre. 12.

R.

Rathier de Verone. V. 12.
Rhéteurs : leur office à Rome. II. 41. On commença par enseigner la rhétorique en grec : quand on pensa à l'enseigner en latin. *Ibid.*
Rufin. III. 49.
Rufus, jurisconsulte. II. 40.
Rutilius. III. 54,

S.

Salluste. II. 28.
Sammonicus. III. 33.
Satire, inventée à Rome. II. 12.
Scevola, jurisconsulte. II. 40.
Scribonius. III. 25.
Sculpture, chez les Toscans. I. 2. Sculpteurs insignes, dans la grande Grece. 19. Les Romains aimerent la sculpture, mais ne l'exercerent pas. II. 46.
Séneque le philosophe, considéré comme orateur : III. 11. & comme philosophe. 20.
Séneque le rhéteur. III. 11.
Séneque le tragique. III. 8.
Servius. III. 53.
Sextus Pomponius. III. 38.

Tite-Live. II. 29.
Trogus, Pompejus. II. 30.
Tyrannion, sa bibliotheque. II. 44.

U.

Ulpianus, jurisconsulte. III. 38.
Ulpius, jurisconsulte. *Ibid.*
Université de Bologne. V. 46.

V.

Vacarius, jurisconsulte. V. 41.
Valerius Maximus. III. 15.
Valerius Probus. III. 28.
Varron. II. 42.
Velleïus Paterculus. III. 15.
Venantius Fortunatus. IV. 27.
Victor de Capoue. IV. 13.
Victorin. III. 51.
Virgile. II. 16.
Vitruve. II. 48.

X.

Xenophanes, auteur de la secte éléatique. II. 8.

Z.

Zeleucus, premier qui ait écrit des loix en Europe. I. 13.
Zénodore, sculpteur Gaulois à Rome. III. 31.
Zénon de Vérone, (S.) III. 48.
Zeuxis, fameux peintre ancien, prouvé qu'il étoit Italien. I. 20.

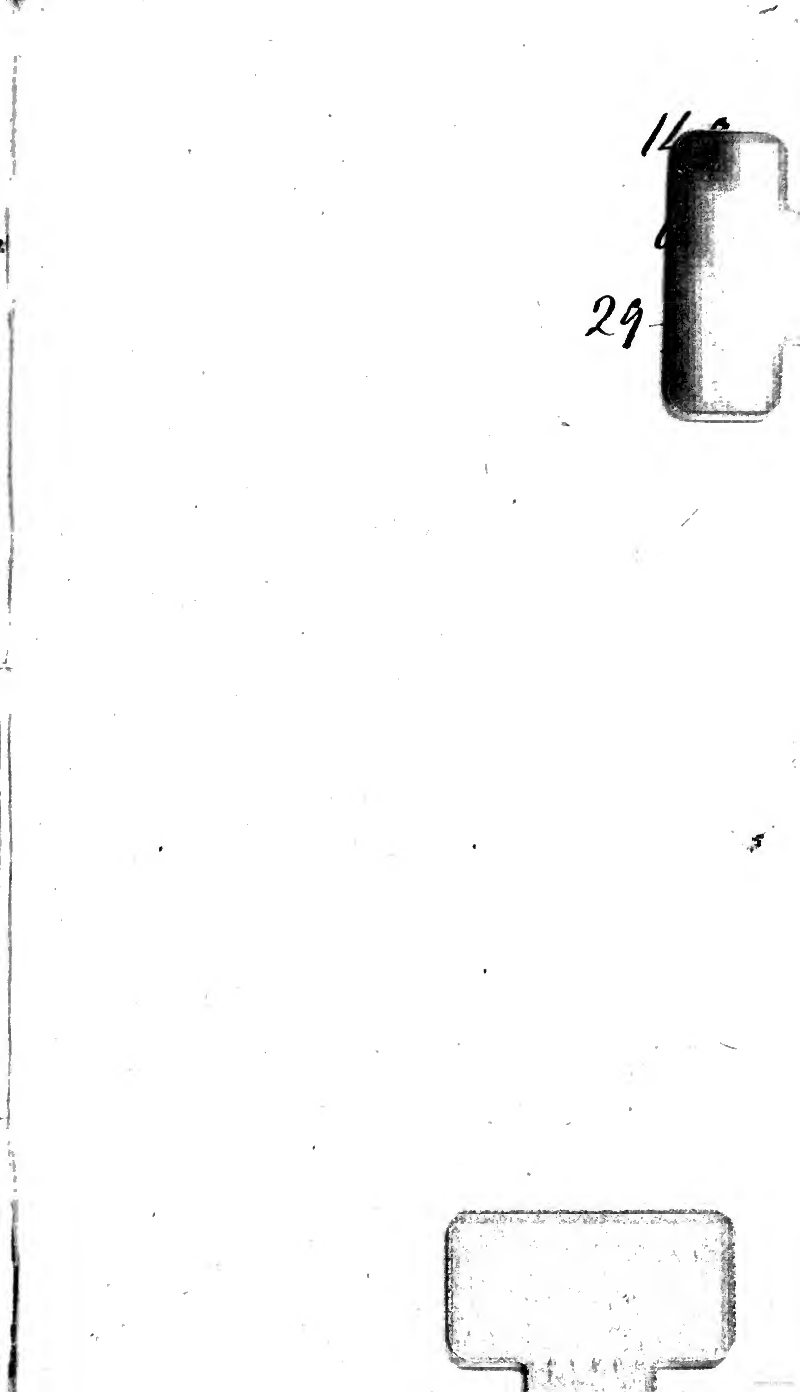
Fin du Tome I.

VA1
1550132

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


29